This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NEDL TRANSFER
HN 67PV N

KC
17740

36

14

LE POEME
EPIQVE

TRAITE DU POËME EPIQUE.

Par le R. P. LE BOSSU, *Chanoine Regulier de Sainte Geneviéve.*

A PARIS,
Chez ANDRE' PRALARD, ruë S. Jacques.

M. DC. LXXXXIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

KC 17740

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
NOV 22 1957

53*137

TABLE
DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

De la nature du Poëme Epique, & de la Fable.

CHAP. I. *Deſſein de tout l'Ouvrage.* page 1.
CHAP. II. *Quelle eſt la nature du Poëme Epique.* 4
CHAP. III. *Définition du Poëme Epique.* 9
CHAP. IV. *Des parties du Poëme Epique. Diviſion de ce Traité.* 12
CHAP. V. *Du Poëme.* 15
CHAP. VI. *De la Fable.* 20
CHAP. VII. *Maniere de faire une Fable.* 25
CHAP. VIII. *De la Fable de l'Iliade.* 29
CHAP. IX. *Comparaiſon de la Fable de l'Iliade avec celle d'Eſope.* 34

CHAP. X. *La Fable de l'Odyssée.* 39
CHAP. XI. *De la Fable de l'Enéide.* 43
CHAP. XII. *Ce que c'est que la Fable Epique selon Horace.* 50
CHAP. XIII. *Ce que c'est que la Fable Epique selon Aristote.* 55
CHAP. XIV. *Des Actions véritables dont les récits sont des Fables.* 63
CHAP. XV. *Des Actions feintes dont les récits sont historiques.* 67
CHAP. XVI. *De la Multiplication vicieuse des Fables.* 70
CHAP. XVII. *De la Multiplication réguliere des Fables.* 73
CHAP. XVIII. *Conclusion du premier Livre.* 81

LIVRE SECOND.

De la Matiere du Poëme Epique, ou de l'Action.

CHAP. I. *Quelle est la matiere du Poëme.* 85
CHAP. II. *Des Episodes dans leur origine.* 92
CHAP. III. *Explication de la Doctrine précédente par un exemple.* 95

CHAP. IV. *Des diverſes eſpéces d'Epiſodes, & ce que ce terme ſignifie.* 98
CHAP. V. *De la nature des Epiſodes.* 104
CHAP. VI. *Definition des Epiſodes.* 109
CHAP. VII. *De l'Unité de l'Action.* 111
CHAP. VIII. *Des fautes qui corrompent l'Unité de l'Action.* 120
CHAP. IX. *De l'Intégrité de l'Action.* 111
CHAP. X. *Que l'Action doit être un Tout.* 130
CHAP. XI. *Du Commencement, du Milieu, & de la Fin de l'Action.* 136
CHAP. XII. *Des Cauſes de l'Action.* 144
CHAP. XIII. *Du Nœud & du Dénoüement.* 149
CHAP. XIV. *De la maniere de faire le Nœud.* 153
CHAP. XV. *De la maniere de faire le Dénoüement.* 159
CHAP. XVI. *Des eſpéces d'Actions.* 163

CHAP. XVII. *De l'Achevement de l'Action.* 167
CHAP. XVIII. *De la Durée de l'Action.* 173
CHAP. XIX. *De l'Importance de l'Action.* 177

LIVRE TROISIE'ME.

De la Forme du Poëme Epique, ou de la Narration.

CHAP. I. *Des parties de la Narration.* 183
CHAP. II. *Du Titre de l'Epopée.* 187
CHAP. III. *De la Proposition.* 190
CHAP. IV. *De l'Invocation.* 199
CHAP. V. *Du Corps du Poëme, ou de la Narration proprement dite.* 205
CHAP. VI. *Comment la Narration est Agréable.* 207
CHAP. VII. *De la Vrai-semblance.* 213
CHAP. VIII. *De l'Admirable.* 222
CHAP. IX. *Des Passions.* 225
CHAP. X. *Comment la Narration doit être Agissante.* 233
CHAP. XI. *De la Continuité de l'Action:*

TABLE
tion : & de l'Ordre de
tion.
CHAP. XII. De la Durée
ration.

LIVRE QUATRI

Des Mœurs.

CHAP. I. Des Mœur
ral.
CHAP. II. Des Cauſes d
258
CHAP. III. Des Mœurs
Poëſie.
CHAP. IV. Des Mœurs
272
CHAP. V. Si un Héros P
être honnête-homme.
CHAP. VI. De la Bonté
Mœurs.
CHAP. VII. Des trois a
tez des Mœurs.
CHAP. VIII. Du Car
Perſonnages.
CHAP. IX. Des Caractér
le, Ulyſſe, & d'Enée.
CHAP. X. Le Caractére
Perſonnages.

CHAP. XI. *Ce que c'eſt que le Caractére.* 31
CHAP. XII. *De l'Unité du Caractére dans le Héros.* 321
CHAP. XIII. *L'Unité du Caractére dans le Poëme.* 326
CHAP. XIV. *De la juſteſſe du Caractére.* 332
CHAP. XV. *Des faux Caractéres.* 342

LIVRE CINQUIE'ME.

Des Machines.

CHAP. I. *Des diverſes eſpéces de Divinitez.* 348
CHAP. II. *Des Mœurs des Dieux.* 352
CHAP. III. *De la maniere d'agir des Dieux.* 359
CHAP. IV. *Quand il faut uſer de Machines.* 364
CHAP. V. *Comment il faut emploïer les Machines.* 367
CHAP. VI. *Si la préſence des Dieux des-honore les Héros.* 371

TABLE.

LIVRE SIXIE'ME.

Des Sentimens & de l'Expreſſion.

CHAP. I. *Quel eſt le fondement de cette Doctrine.* 376
CHAP. II. *Des Deſcriptions.* 382
CHAP. III. *Des Comparaiſons.* 387
CHAP. IV. *Des Sentences.* 392
CHAP. V. *Des Sentences déguiſées.* 397
CHAP. VI. *De quelques autres Penſées.* 406
CHAP. VII. *De l'Expreſſion.* 411
CHAP. VIII. *Comment il faut juger de l'Elocution.* 415

Fin de la Table.

PERMISSION.

NOus Abbé de Sainte Geneviéve de Paris, & Supérieur Général des Chanoines Reguliers de la Congregation de France : permettons au P. René le Boſſu, Chanoine Regulier de noſtre-dite Congregation, de faire imprimer un Traité du Poëme Epique qu'il a compoſé. Fait en noſtre-dite Abbaye de Sainte Geneviéve de Paris, le vingtiéme Novembre 1674.

F. BLANCHART.

F. Du MOLINET.

TRAITÉ DU POEME EPIQUE.

LIVRE PREMIER.

DE LA NATURE DU POEME EPIQUE, ET DE LA FABLE.

CHAPITRE PREMIER.

Deſſein de tout l'Ouvrage.

LES Arts ont cela de commun avec les Sciences, qu'ils ſont comme elles fondez ſur la raiſon, & que l'on doit s'y laiſſer conduire par les lumieres que la nature nous a données. Mais les Sciences ne laiſſent point à ceux qui les trouvent ou qui les cultivent, la liberté de prendre d'autres guides que ces lumieres naturelles; Et les Arts au contraire, dépendent en beaucoup

coup de choſes, du choix & du génie de ceux qui les ont inventez les prémiers, ou qui y ont travaillé avec l'approbation la plus générale de tout le monde.

La Poëtique eſt de cette nature : quoi-que la raiſon ait pû lui preſcrire ; on ne peut nier que l'invention des Poëmes, & le choix qu'il leur a plû de faire, ne lui aïent donné ſa matiere & ſa forme. C'eſt donc dans les excellents Ouvrages des Anciens qu'il faut chercher les fondemens de cet Art, & nous devons nous arréter à ceux à qui tous les autres ont cédé la gloire, ou de l'avoir le plus heureuſement pratiqué, ou d'en avoir le plus judicieuſement ramaſſé & preſcrit les régles.

Les Grecs & les Latins nous ont fourni des exemples de l'un & de l'autre. Ariſtote & Horace ont laiſſé des Régles qui les ont fait conſidérer de tous les Savans, comme les Maîtres de l'Art Poëtique ; & les Poëmes d'Homére & de Virgile ſont, du conſentement de tous les ſiecles, les modéles les plus achevez qui aïent jamais paru en ce genre d'écrire ; De ſorte que ſi jamais une juſte & grande autorité a pû donner des loix & des régles à un Art ; on ne peut douter que ces quatre perſonnes ne l'aïent euë toute entiere, en ce qui regarde l'Epopée. C'eſt de cette ſeule eſpéce de Poëme que nous parlerons ici.

Il eſt vrai que les hommes de nôtre temps peuvent avoir de l'eſprit comme en ont eu les Anciens, & que dans ces choſes qui dépendent du choix & de l'invention, ils peuvent avoir auſſi des imaginations juſtes & heureuſes : mais ce ſeroit une injuſtice

stice de prétendre que les Régles nouvelles détruisent celles de nos prémiers Maîtres, & qu'elles doivent faire condamner les ouvrages de ceux qui n'ont pû prévoir nos caprices, ni s'accommoder au génie des personnes qui devoient naître en d'autres Siecles, & en d'autres Etats, sous une Religion bien différente de la leur, & avec des mœurs, des coutumes, & des langues qui n'y ont plus de rapport.

N'aiant donc pas entrepris cet Ouvrage pour former des Poëtes à la maniere d'aujourd'hui que je ne connois pas assez; mais seulement pour me servir de fondement dans le dessein que j'ai d'expliquer l'Enéide de Virgile; Je ne dois point m'arrêter à tout ce que l'on aura inventé en ces derniers temps. Je ne me persuaderai pas que ce qu'ont pensé quelques nouveaux Auteurs, soit une raison universelle, & une notion commune, que la nature devoit aussi avoir mise dans la tête de Virgile. Mais laissant à la postérité à décider si ces nouveautez sont bien ou mal imaginées, je m'arrêterai seulement à ce que je croirai trouver dans Homére, dans Aristote, & dans Horace. Je les interpréterai les uns par les autres, & Virgile par tous les trois, comme n'aiant qu'un même génie, & une même idée de la Poësie Epique.

CHAPITRE II.

Quelle eſt la nature du Poëme Epique.

LA différence la plus conſidérable que mon ſujet me préſente, entre l'éloquence des Anciens & celle des derniers Siecles, eſt que nôtre maniere de parler eſt ſimple, propre, & ſans détour: & que celle des Anciens étoit pleine de myſtéres & d'allégories. La vérité étoit ordinairement déguiſée ſous ces inventions ingénieuſes, qui pour leur excellence portent le nom de *Fables*, c'eſt à dire de *paroles*; comme s'il y avoit autant de différence entre ces diſcours fabuleux des Savans, & le langage ordinaire du peuple; qu'il y en a entre la parole propre aux hommes, & les voix dont uſent les brutes, pour marquer leurs paſſions & leurs ſentimens.

D'abord les Fables furent emploiées pour parler de la Nature divine en la maniere qu'on la concevoit alors. Cette grande matiere donna aux prémiers Poëtes, le nom de Théologiens, & fit appeller la Poëſie le Langage des Dieux. Ils ſéparérent les attributs divins comme en autant de perſonnes, parce que la foibleſſe de l'eſprit humain ne peut aſſez concevoir ou expliquer tant de puiſſance & tant d'action dans une ſimplicité auſſi grande & auſſi indiviſible qu'eſt celle de Dieu. Peut-être auſſi qu'ils étoient

étoient jaloux des avantages qu'ils tiroient de ces connoiſſances ſi belles & ſi relevées, & qu'ils eſtimoient que le commun des hommes n'en étoit pas digne.

Ils ne pouvoient nous dire les opérations de cette Cauſe toute-puiſſante, ſans parler auſſi de ſes effets; de ſorte qu'ils ont joint la Phyſique à la Théologie; & l'ont traitée de même, ſans quitter les voiles de leurs expreſſions allégoriques.

Mais l'homme étant le prémier & le plus noble de tous les effets que Dieu a produits & n'y aïant rien de ſi propre aux Poëtes, ni de ſi grand uſage que cette matiere, ils l'ont jointe aux précédentes, & ont traité la Doctrine des Mœurs de la même maniere que celle de la Divinité & de la nature. C'eſt de la Morale ainſi traitée que l'Art a formé cette eſpéce de Poëme & de Fable qui porte le nom d'*Epopée*.

Les Poëtes Epiques ont fait pour leur Morale, ce que les Théologiens ont fait pour la Divinité. La trop grande diverſité des actions & des perfections Divines ſi peu proportionnées à nôtre intelligence, a comme forcé ceux-ci à partager une ſeule idée de l'eſſence ſimple & unique de Dieu en pluſieurs perſonnes ſous les différens noms de Jupiter, de Junon, de Neptune, & autres: Et au-contraire, la nature de la Philoſophie morale, qui ne donne jamais de régle d'aucune choſe particuliere, a fait que les Epiques ont réüni en une ſeule idée, en une même perſonne, & dans une action qui paroît ſinguliere, tout ce qu'il y a de ſemblable en différentes perſonnes, & en diverſes actions, qui pouvoient ainſi être renfermées

comme les espéces dans leur genre.

Quand donc Aristote à ce propos dit, que la *Poësie est plus grave que l'Histoire, & que les Poëtes sont plus Philosophes que les Historiens*; Il ne le dit pas seulement pour vanter l'excellence de cet Art, mais pour en faire connoître la nature. La Poësie, dit-il, enseigne la Philosophie Morale, non en récitant seulement comme un Historien, ce qu'a fait ou ce qu'a souffert Alcibiade, c'est l'exemple d'Aristote; mais en proposant ce qu'une personne à qui le Poëte donne un nom tel qu'il lui plaît, a dû faire & dire vrai-semblablement, ou nécessairement, en une pareille occasion. C'est de cette sorte qu'elle fait ou les suites fâcheuses qu'ont ordinairement les desseins mal conceus, & les actions mauvaises; ou la récompense des bonnes actions, & la satisfaction que l'on reçoit d'un dessein formé par la vertu, & conduit par la prudence. Ainsi dans l'Epopée, selon Aristote, sous quelque nom que ce soit, les personnes & les actions sont feintes, allégoriques & universelles; & non historiques & singulieres.

Φιλοσοφώτερον καὶ σπουδαιότερον Ποίησις Ἱστορίας ἐστίν. Poët. c. 9.

Οὐ τοιαῦτα δὲ διαφέρει ἡ Ποίησις ἀνόμασι τὰ πραχθέντα λέγει. c. 9.

Ἡ μὲν Ποίησις μᾶλλον τὰ καθόλου, ἡ δ' Ἱστορία τὰ καθ' ἕκαστον λέγει. c. 9.

Qui quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non, Plenius & melius Chrysippo & Crantore dicit. *Epist. l. 1. ep. 2.*

C'est aussi le sentiment d'Horace, comme nous verrons. Nous remarquerons seulement ici, qu'il ne se contente pas de dire, que les Poëtes enseignant la Morale comme les Philosophes, mais en cela il donne la préférence à Homére.

Cette excellence qu'ont les Poëtes au dessus des simples Philosophes, vient de ce que toute sorte de Poëme en général est une imitation. Or l'imitation est extrémement naturelle & agréable aux hommes. Ainsi, cet-

Ποιήσεις πᾶσαι τυγχάνουσιν οὖσαι μιμήσεις τὸ σύνολον. Arist. Poët. c. 1.

te maniere de proposer les choses est beaucoup plus engageante & plus propre pour arrêter les Auditeurs. De-plus, l'imitation est une instruction qui se fait par les exemples ; & les exemples sont d'autant-plus propres pour persuader qu'ils prouvent que la chose est possible. Enfin, l'imitation est tellement de la nature de la Poësie, que c'est elle, comme Aristote nous l'apprend, à qui cet Art doit sa naissance ; Et qu'Horace l'a recommandée tres-particulierement au Poëte qu'il veut former.

Κατὰ φύσιν δὲ ὄντος ἡμῖν τῷ μιμεῖσθαι, ἐξ ἀρχῆς οἱ πεφυχότες πρὸς αὐτὰ μάλιστα, κατὰ μικρὸν προάγοντες, ἐγέννησαν τὴν ποίησιν, ἐκ τῶν αὐτοσχεδιασμάτων. c. 4.

Respicere exemplar vitæ morumque jubebo Doctum imitatorem, & veras hinc ducere voces. *Poët.*

Mais lors que les Poëtes sont devenus Philosophes moraux, ils n'ont pas cessé d'être Théologiens. Au contraire, la Morale qu'ils traitent, les oblige indispensablement à mêler la Divinité dans leurs Ouvrages ; parce que la connoissance, la crainte, & l'amour de Dieu, en-un-mot, la piété & la Religion sont les prémiers & les plus solides fondemens des autres vertus, & de toute la Morale.

La présence de la Divinité, & le soin qu'une cause si auguste doit prendre de l'action, oblige le Poëte à faire que cette action soit grande, importante & conduite par des Princes & par des Rois. Elle l'oblige aussi de penser & de parler d'une maniere relevée au-dessus du commun des hommes, & qui égale en quelque sorte les personnes Divines qu'il introduit. C'est à quoi sert le langage Poëtique & figuré, & la Majesté du vers héroïque.

Res gestæ regumque, ducumque. *Poët.*

Cui mens divinior atque os Magna sonaturum, des nominis hujus honorem. *Horat.*

Mais tout cela étant divin & miraculeux, pourroit ruiner la vraisemblance, sans laquelle une action est moins propre à persuader. C'est à quoi le Poëte doit prendre garde, puisque son prémier but est d'instruire.

Les Poëtes ont esté obligez à tout cela par la subſtance des choſes qu'ils ſe ſont propoſées pour la matiere de leurs Poëmes & de leurs inſtructions. La maniere de les enſeigner utilement & méthodiquement leur a fait encore ajoûter quelques autres régles.

L'Epopée eſt plus pour les mœurs & pour les habitudes que pour les paſſions. Celles-ci naiſſent tout à coup, & leur violence eſt de peu de durée; mais les habitudes ſont plus tranquilles, & ceſſent ou s'impriment plus lentement. Donc l'action Epique ne pouvoit être renfermée en un jour, comme celle du Théatre; il lui falloit un eſpace plus juſte & plus long que celui de la Tragédie, qui eſt pour les paſſions.

Cette diſtinction a mis encore une grande différence entre la Tragédie & l'Epopée. La violence tragique avoit beſoin d'une repréſentation beaucoup plus vive & plus animée que celle d'un récit: auſſi eſt-elle toute dans l'action, le Poëte n'y parle jamais, comme il fait dans l'Epopée qui n'a point d'Acteurs.

Mais ſi l'Epopée eſt en cela inférieure au Théatre, elle l'emporte ſur la Philoſophie & ſur l'Hiſtoire; parce qu'elle eſt beaucoup plus agiſſante que la ſimple Philoſophie, & que les récits Hiſtoriques: Et ſi elle ne préſente point d'Acteurs aux yeux de ſes Spectateurs comme la Tragédie; du-moins, elle doit beaucoup plus ſouvent que les Hiſtoriens, interrompre ſon récit par les diſcours de ſes Perſonnages. Ariſtote l'ordonne ainſi, quand il dit, que la narration Epique doit être Dramatique, c'eſt à dire agiſſante.

Elle a auſſi ſes paſſions, qui lui donnent

un

un grand avantage sur la Philosophie & sur l'Histoire : mais elle céde en cela à la Tragédie ; car quoi-qu'elle les reçoive toutes, néanmoins, la joye & l'admiration lui sont plus essencielles. Ce sont elles en effet qui contribuent le plus à nous faire dévenir savans. L'admiration & la curiosité sont la cause des Sciences ; & rien ne nous arrête avec tant de force que le plaisir ; De-sorte-que ces deux passions ne doivent point manquer à un Ouvrage inventé, pour nous apprendre ce que nous devons indispensablement savoir.

Enfin, parce-que les préceptes, pour être aisément conceus & mieux gravez dans la mémoire, ont besoin de briéveté ; & qu'il n'y a rien qui puisse mieux produire ces effets, que de proposer une seule idée, & de si bien ramasser toutes choses, que l'on puisse les avoir présentes toutes à la fois : les Poëtes ont tout réduit à une seule action, sous un seul & même dessein, & en un corps qui ne reçoit point de membres & de parties étrangeres.

Quidquid præcipies esto brevis, ut citò dicta Percipiant animi dociles, teneantque fideles. *Hor. Poët.*

Denique sit quod vis simplex dumtaxat & unum. *Hor. Poët.*

CHAPITRE III.

Définition du Poëme Epique.

CE que nous venons de voir de la nature du Poëme Epique, nous en présente une idée que nous pouvons ramasser en ces termes :

L'EPOPE'E est un discours inventé avec

art, pour former les mœurs par des instructions déguisées sous les allégories d'une action importante, qui est racontée en Vers d'une maniere vrai-semblable, divertissante, & merveilleuse.

C'est ici la définition de l'Epopée, & non de la Poësie, qui est l'Art de faire toutes sortes de Poëmes, au nombre desquels est l'Epique. L'Epopée n'est donc pas un Art, mais une chose artificielle, comme on le voit exprimé dans la définition qui dit que c'est un discours *inventé avec Art*.

Elle est une espéce de Poëme, c'est aussi ce que la définition marque en ces mots, *un discours en Vers*; le reste la distingue d'avec les autres espéces de Poëmes.

Πράττοντας γὰρ μιμοῦνται, καὶ δρῶντες ἄμφω. ὅθεν καὶ δραμάτα καλεῖσθαί τινες αὐτά φασιν, ὅτι μιμοῦνται δρῶντες. *Arist. Poët. c. 3.*

L'action d'une Comédie n'est point importante; & de plus elle n'est pas racontée par le Poëte, mais les personnes seules qu'il introduit, y parlent, & y agissent, aussi-bien que dans la Tragédie. L'une & l'autre, pour cette raison, est nommée un Poëme Dramatique. Ainsi l'Epopée n'est ni une Tragédie, ni une Comédie.

Elle n'est point aussi une Physique, comme le Poëme d'Empédocle ou celui de Lucréce; ni un traité d'Agriculture, ou de choses semblables, comme les Géorgiques de Virgile: parce que ces ouvrages ne sont point pour former les mœurs; & que les instructions qu'ils contiennent, sont nuës, simples, & propres, sans déguisemens & sans allégories.

Cette seconde raison qui touche plus l'essence & la nature de la Poësie, exclud encore du nombre des Epopées, une Morale écrite en Vers, une simple Histoire com-

me

me la Pharſale de Lucain, la Guerre Punique de Silius Italicus, & ſemblables actions véritables de quelques perſonnes ſingulieres ſans fable; & enfin, tout ce qui eſt décrit en Vers de cette ſorte.

Je ne m'arrêterai pas à marquer la différence de l'Epopée d'avec la Satyre, l'Eglogue, l'Elégie, l'Ode, l'Epigramme, & autres moindres Poëmes; cela ſe voit aſſez.

Mais il ne ſera pas inutile de reprendre ce que nous venons de dire; & de conclure que l'Epopée a du rapport à quatre choſes, ſavoir, au Poëme, à la Fable, à la Philoſophie Morale, & à l'Hiſtoire.

Elle a rapport à l'Hiſtoire, parce-que l'une & l'autre raconte une ou pluſieurs actions; mais les actions de l'Hiſtoire ſont ſingulieres & véritables, ainſi, l'Epopée n'eſt ni une Hiſtoire, ni une eſpéce d'Hiſtoire.

Elle a du rapport à la Philoſophie Morale, puiſ-que l'une & l'autre eſt une inſtruction pour les mœurs; mais l'action & les allégories qui lui ſont propres, font qu'à proprement parler, elle n'eſt point une Philoſophie Morale, quoi-que l'on puiſſe dire que c'en eſt une eſpéce; & en-effet, elle appartient beaucoup plus à ce genre qu'à l'Hiſtoire.

Mais elle appartient toute-entiere au Poëme, & à la Fable; étant proprement & véritablement un Poëme & une Fable; & n'étant diſtinguée des autres Fables & des autres Poëmes que comme les eſpéces ſont diſtinguées les unes d'avec les autres, participant toutes également à leur genre. Auſſi, la définition contient exactement l'un & l'autre, puiſque *le Poëme eſt un diſcours en*

Vers, & que *la Fable eſt un diſcours inventé pour former les mœurs par des inſtructions déguiſées ſous les allégories d'une action.* Ainſi, l'on peut abréger la définition que nous avons donnée du Poëme Epique, & dire ſimplement que *l'Epopée eſt une Fable agréablement imitée ſur une action importante, qui eſt racontée en Vers d'une maniere vrai-ſemblable & merveilleuſe.*

CHAPITRE IV.

Des parties du Poëme Epique. Diviſion de ce Traité.

LEs parties du Poëme Epique contenuës dans la définition précédente, ſont ſa Nature, ſa Matiere, ſa Forme, & ſa Maniere de propoſer les choſes.

Sa Nature eſt double, parce-que l'Epopée eſt un Poëme & une Fable; mais ces genres différens ſont tres-bien d'accord enſemble, & font un corps qui n'a rien de monſtrueux. L'on peut même dégager aſſez régulierement ces deux natures l'une d'avec l'autre, & dire que la Fable eſt ce qui fait la nature de l'Epopée, & que le Poëme dit la maniere de traiter la Fable, & comprend les Penſées, l'Expreſſion, & les Vers.

La Matiere de l'Epopée eſt une action feinte vrai-ſemblablement, & imitée ſur les actions des Rois, des Princes & des Divinitez. Cela dit deux choſes, l'Action & les Perſonnes, elle n'eſt point en cela différente de la Tragédie.

La

La Forme eſt que les Perſonnes n'y ſoient point introduites aux yeux des ſpectateurs & agiſſant ſeules, & par elles-mêmes ſans le Poëte, comme dans la Tragédie : mais que l'action ſoit racontée par le Poëte.

La Fin du Poëme Epique eſt de donner des inſtructions morales à toute ſorte de perſonnes en général & en particulier. Cette partie appartient au Poëme en qualité de Fable. Elle contient la Morale, qui ſert de fondement à la Fable ; & outre cela, les Mœurs des Perſonnages qui y font quelque figure conſidérable.

Enfin, comme la Forme comprend la perſonne du Poëte qui raconte ; la Fin comprend auſſi celles des Auditeurs pour qui le Poëte écrit ces inſtructions.

Toutes ces choſes ſeront la matiere de ce Traité ; mais il n'eſt pas néceſſaire qu'elles ſoient touchées toutes en particulier, & avec une même exactitude.

Quelques-unes trouveront aſſez naturellement une place ſuffiſante dans les autres, comme ce que nous avons à dire du Poëte & des Auditeurs.

La Fin & la Morale pour être traitée ſéparément, demande un champ d'une trop vaſte étenduë ; Je me contenterai d'en parler en parlant de la Fable, & aux autres endroits, où la liaiſon néceſſaire de cette partie avec le reſte me fournira de juſtes occaſions d'en dire autant qu'il faut pour mon deſſein.

Ariſtote ſépare en deux differentes parties les Penſées, & l'Expreſſion ; elles le méritent : mais tant d'Auteurs en ont écrit & ſi amplement, que je me croi diſpenſé de redire & de copier

des

des choſes qui d'ailleurs ſont du reſſort de quelques autres Arts. Je les laiſſerai donc à la Rhétorique, à la Grammaire, & à ceux qui en ont tant dit dans la Poëtique même. Ainſi le peu que j'en dirai, ſera compris en une ſeule partie. Cette même raiſon de ne vouloir point être copiſte, fera que je parlerai encore moins du Poëme & de la Verſification.

Mais j'écrirai amplement de la Fable, comme étant la partie la plus eſſencielle de l'Epopée. Je traiterai de même ſa Forme & ſa Matiere. De-plus, je mettrai à part les Mœurs des perſonnes; & en-fin, je diſtinguerai encore les Divinitez d'avec les perſonnes humaines. Les Dieux ſont ordinairement déſignez par le nom de Machines, parce-que les Poëtes uſent de machines pour les mettre ſur le Théatre, d'où ce nom a paſſé juſqu'à l'Epopée.

De cette ſorte, ce Traité ſera diviſé en ſix parties, ou en ſix livres.

Le Prémier ſera de la Nature de l'Epopée, où nous traiterons de la Fable.

Le Second livre ſera de la Matiere, ou de l'Action Epique.

Le Troiſiéme, de la Forme, ou de la Narration.

Le Quatriéme, des Mœurs, & du Caractére des perſonnes humaines.

Le Cinquiéme, des Machines, ou de la préſence & de l'action des Divinitez.

Et le Sixiéme, des Penſées & de l'Expreſſion.

CHA-

CHAPITRE V.

Du Poëme.

UN Poëme eſt un diſcours en Vers; & un Vers eſt une partie du diſcours meſurée par un certain nombre de ſyllabes longues & bréves, avec une cadence agréable, que l'on répéte ſans ceſſe. Cette répétition eſt néceſſaire pour diſtinguer la notion du Vers d'avec celle de la Proſe: parce qu'en Proſe, auſſi-bien qu'en Vers, chaque période & chaque membre, ſont autant de parties du diſcours, meſurées par un certain nombre de ſyllabes longues & bréves; mais la Proſe diverſifie continuëllement ſes cadences & ſes meſures, ce que ne fait pas le Vers.

La répétition dont uſent les Poëtes paroît même dans la maniere d'écrire; Car un Vers étant achevé, l'on retourne au commencement d'une autre ligne pour écrire le Vers ſuivant; Et ce retour a donné aux *Vers* le nom qu'ils portent; auſſi ce nom leur eſt-il commun en Latin avec quelques autres choſes que l'on range de la même maniere ſur des lignes différentes, comme ſont les arbres plantez au cordeau. Verſus.

Les Latins donnent encore aux Vers le nom

Ramoque sedens miserabile Carmen Integrat. *Virg. 4. Geor.* Ducite ab urbe domum, mea Carmina, ducite Daphnim. Carmina vel cœlo possunt deducere lunam, Carminibus Circe socios mutavit Ulyssis. *Ecl. 8.* Lex horrendi Carminis erat: Duumviri perduellionem judicent, si à Duumviris provocatione certarit, provocatione certato, &c. *Tit. Li. hist. l. 1.* Rem Carmine signo: Æneas hæc de Danais victoribus arma. *Virg. Æneid. l. 3.* Tumulo superaddite Carmen; Daphnis ego in Sylvis hinc usque ad sidera notus, Formosi pecoris custos, formosior ipse. *Virg. Eclog. 5.*

nom de, *Carmina*, qui pourroit faire quelque équivoque, parce que outre les Vers & les Poëmes qu'il signifie; on s'en sert encore pour exprimer d'autres choses. On donne ce nom au Chant des Oiseaux, aux Charmes magiques, à certaines Formules de Loix, aux Inscriptions, ou Devises, aux Epitaphes & aux choses semblables.

Pour faire des Vers, il ne suffit pas de garder les mésures & la quantité des syllabes, & de mettre six pieds justes les uns aprés les autres en une même ligne; Il y faut encore certaines cadences agréables, dont on donne quelques régles en parlant des césures, des enjambemens, de la longueur des mots, & de semblables préceptes. Il y faut aussi des temps de verbes, des modes, des régimes, des arrangemens, & quelques mots propres que la Prose ne connoît point.

Mais il y faut, sur-tout, un tour & des manieres de parler relevées, hardies, & métaphoriques; & ces manieres sont tellement propres à ce genre d'écrire, que sans cela l'arrangement le plus exact des longues, & des bréves, fait beaucoup moins des Vers que de la Prose mesurée: Et au-contraire, ces expressions hardies & propres aux Vers, étant dans un discours qui n'auroit point les pieds & les mesures Poëtiques, lui donneroient tellement l'air de Vers, que ce seroit moins de la Prose qu'une espéce de Poësie sans

mesu-

mesure, & comme dit Horace, les membres d'un Poëte que l'on auroit mis en pieces.

Disjecti membra Poëtæ.

Comme la nature n'inspire point les régles de la Poësie & du Vers; aussi l'Art & l'Etude n'enseigne pas ce que c'est que cet air, cette force & cette élevation où Horace trouve quelque chose de divin, & qui seule fait mériter le nom de Poëte. Il faut avoir cela de naissance, ou par l'excellence de sa nature, ou par certains emportemens heureux, mais si extraordinaires que les Anciens & Aristote même leur donnent le nom de Fureur. Il faut toûjours supposer un jugement juste & solide, qui soit le maître de cette fureur & de l'imagination du Poëte.

Ego nec studium sine divite venâ Nec rude quid prosit video ingenium. *Hor. Poët.*

Ἐυφυοῦς ἢ Ποιητικὴ ἐστιν, ἢ Μανικοῦ. *Arist. Poët. cap. 17.*

De ce que nous venons de voir, nous pouvons conclure que *la fin* de la Poësie est de plaire: Que *sa cause* est ou l'excellence de la nature du Poëte, ou la fureur poëtique, & ces emportemens d'esprit qui se laissent dompter par le jugement. *Sa matiere* sont les syllabes longues & bréves, les pieds qui en sont composez, & les mots que la Grammaire lui fournit aussi-bien qu'à la Prose. Et *sa forme* est l'arrangement de toutes ces choses en des Vers justes & agréables, qui expriment les pensées & les sentimens de l'Auteur de la maniere que nous avons dit.

Mais aprés tout, que ces bornes sont resserrées, si l'on considére ce grand nom de Poëte dans l'honneur qu'il a receu d'Homére & de Virgile, & dans toute l'étenduë dont il est capable! Ce que nous venons d'en dire n'a point de loüange, où un simple Traducteur ne puisse prétendre, & que la guerre de Catilina mise en Vers, ne puisse mériter à qui voudroit tourner

ainsi

ainſi la proſe de Saluſte. L'on a donc eu raiſon de diſtinguer ces matieres ſimples d'avec la grande Poëſie, en leur donnant le nom de Verſification; & de faire de la Verſification & de la Poëſie, comme deux Arts ſéparez. En-effet, y a-t-il plus de différence entre la Grammaire & la Rhétorique, qu'entre l'Art de faire des Vers, & celui d'inventer les Poëmes?

Ce grand Art conſiſte principalement dans la Fable, dans la maniere de dire les choſes par allégories & par métaphores, & dans l'invention de la matiere apparente; c'eſt-à-dire, des actions ſous leſ-quelles les véritez que le Poëte veut enſeigner, ſont agréablement déguiſées. Cela eſt ſi propre au Poëte, que même dans l'expreſſion, Ariſtote ne recommande rien tant que la Métaphore. Ce qui eſt conforme à ce que nous avons dit de la nature de la Poëſie. Car les Fables ſont des déguiſemens allégoriques; & une allégorie n'eſt qu'un tiſſu & une ſuitte de métaphores ramaſſées en un corps.

τὸ δὲ μεταφορικὸν τὸ μεταφορικὸν εἶναι. *Poët. c. 22.*

Nous parlerons aſſez de la Fable & de ces grandes matieres dans la ſuitte de cet Ouvrage. Nous nous contenterons ici de faire cette réflexion; Que les véritables Poëmes, & ceux qui plus qu'aucun autre ont l'eſſence & la nature de la grande Poëſie, ſont l'Epopée, la Tragédie, & la Comédie; parce qu'elles ſont toutes allégoriques & fabuleuſes. Auſſi Ariſtote en ſa Poëtique n'a entrepris que ces trois eſpéces. Si nous les comparons enſemble, l'Epopée l'emportera par la grande liberté qu'elle a d'uſer de métaphores & d'allu-ſions

Περὶ μὲν οὖν τῆς ἐξαμέτρου μιμητικῆς, καὶ περὶ Κωμῳδίας ὕστερον ἐροῦμεν. Περὶ δὲ Τραγῳδίας λέγωμεν. *Poët. c. 6.*

sions perpétuëlles aux Fables. Les expressions allégoriques feroient plus d'obscurité sur le Théatre, & auroient quelque chose de moins vrai-semblable en la bouche des personnes que l'on entend parler, que dans le récit d'un Poëte qui écrit pour être lû: La Comédie le cédera aussi de beaucoup à la Tragédie, à cause du peu d'élévation, & de la maniere trop naturelle & trop commune des personnes qui y parlent.

Cela même a fait douter si la Comédie étoit un véritable Poëme. Cette difficulté est toute fondée sur cette notion générale; Que le Poëme est un discours en Vers. Or dans la Comédie Latine, le discours n'a rien du Vers que les pieds & la mesure. Cela suffit en une matiere qui est aussi Poëtique que celle-là. Nous pensons être en cela du sentiment d'Horace; du moins n'attribuë-t-il ce doute qu'à peu de personnes.

Idcirco quidam Comœdia nec-ne Poëma Esset quæsivere: quod acer spiritus ac vis Nec verbis nec rebus inest; nisi quod pede certo Differt sermoni sermo merus. *Hor. Sat. 4. l. 1.*

Mais cette seule mesure sans aucun air qui distingue un discours d'avec la Prose, n'en fait point des Vers: & c'est pour cela qu'Horace a donné le nom de *Prose*, *Sermones*, à ses Satyres. Ses Lettres sont la même chose. Ses Odes ont tout un autre air, aussi, les a-t-il nommées des *Poësies*, *Carmina*.

Primum ego me illorum dederim quibus esse Poëtas, Excerpam numero; neque enim concludere versum Dixeris esse satis; neque si quis scribat, uti nos Sermoni propiora, putes hunc esse Poëtam. l. 1. *Sat. 4.*

Il n'en est pas de même des matieres qui ne sont pas Poëtiques, mais qui sont écrites en Vers, & ornées de Fables & d'allégories, comme sont les Géorgiques de Virgile, la Pharsale de Lucain, la Guerre Punique de Silius Italicus, & semblables. A la vérité, ces Fables & ces allégories ne suffisent pas pour une Epopée, lors qu'elles ne sont que dans les ornemens, & non dans

dans le fond ; parce-que c'eſt le fond même de l'Epopée & l'action principale qui doit être une Fable ; auſſi, ne croions-nous pas que les Géorgiques ou la Pharſale ſoient des Epopées ; mais cela ne nous doit pas empêcher de croire que ce ſont de véritables Poëmes.

Mais ſi l'on écrivoit une Epopée en Proſe, ſeroit-ce un Poëme Epique ? Je ne le croi pas, parce-qu'un Poëme eſt un diſcours en Vers. Cela néantmoins n'empécheroit pas qu'elle ne fût une Epopée ; de même qu'une Tragédie en Proſe n'eſt pas un Poëme Tragique, & eſt toûjours une Tragédie. Ceux qui ont douté ſi la Comédie Latine étoit un Poëme, ou ſi elle n'en étoit pas un ; n'ont point douté qu'elle ne fût une Comedie.

J'en aurois moins dit ſur des matieres ſi rebattuës, ſi je n'avois fait ſcrupule d'omettre entierement ce que c'eſt qu'un Poëme & que des Vers, en un ſi long Traité du Poëme Epique.

CHAPITRE VI.

De la Fable.

Ἀρχὴ καὶ οἷον ψυχὴ μῦθος. *cap. 6.*

Ariſtote dit que *la Fable eſt ce qu'il y a de principal dans le Poëme, & qu'elle en eſt comme l'ame.* Nous devons donc chercher la nature de l'Epopée dans la nature de la Fable, & la conſidérer comme le pré-

prémier fondement du Poëme, comme le principe qui donne la vie & le mouvement à tous ſes membres, & qui en fait joüer tous les reſſorts. Nous avons en-effet commencé la définition de l'Epopée par la définition de la Fable ; car la Fable eſt un diſcours inventé pour former les mœurs par des inſtructions déguiſées ſous les allégories d'une action.

Il y a des Fables de pluſieurs ſortes, & elles peuvent être traitées en des manieres bien différentes. Le Poëte forme les ſiennes de ce qu'il y a de plus excellent en chacune de ces eſpéces.

On conte trois eſpéces de Fables. Les unes ſont miſes ſous des noms d'hommes & de Dieux, & s'appellent *Raiſonnables* ; les autres ſont ſeulement ſous des noms de bêtes, & tirent leur nom, *Moratæ*, des Mœurs humaines qu'on leur attribuë ; & celles de la troiſiéme eſpéce mélent enſemble ces deux ſortes de perſonnages, & ſont dites, *Mixtes*.

Les Fables Epiques ſont Raiſonnables. Je ne croi pas que la liberté qu'Homére s'eſt donnée dans l'Iliade, de faire parler un Cheval une fois ſeulement, doive faire mettre cette Fable au rang des Mixtes. Je conterois pluſ-tôt cét incident entre les machines & les miracles ; comme on lit en l'Hiſtoire Romaine que cela eſt quelque fois arrivé ; & comme nous le ſavons de l'ânesſe de Balaam.

Au-reſte, c'étoit une choſe ſi commune en ces temps-là d'uſer de ces ſortes de Fables, & de faire parler les brutes, & mê-

même les arbres ; & cet uſage étoit tellement receu comme une marque de doctrine, d'eſprit, & d'éloquence ; que quand Homére en auroit uſé plus ſouvent, je ne voi pas que l'on pût blâmer ſa Fable de quelque irrégularité. Mais enfin, cette coûtume de faire parler les bêtes eſt ſi peu au goût des derniers Siécles, que l'exemple d'Homére ne la rendroit pas excuſable en des Ouvrages modernes.

Quoi-qu'il en ſoit, ce léger incident, qui ne nous empêche pas de mettre la Fable Epique dans l'eſpéce des Fables Raiſonnables, ne nous empéchera pas auſſi de la mettre au rang des Vrai-ſemblables ; quoique cette condition ne ſoit pas néceſſaire à la Fable en général.

Enfin l'action d'une Fable peut être grave, illuſtre & importante à un Etat, ou commune, baſſe & populaire. Elle peut être entiere, ou defectueuſe ; traitée en Vers, ou en Proſe ; remplir un long diſcours, ou être expoſée en peu de paroles ; être racontée par l'Auteur, ou repréſentée par les perſonnes qui y agiſſent ſeules. Toutes ces différentes manieres ne changent rien dans l'eſſence de la Fable, & n'en altérent point la nature.

Excepté la Repréſentation, que le Poëte Epique laiſſe au Théatre, il prend toûjours la maniere la plus excellente, & la plus noble. Ainſi, l'action Epique eſt grave, importante, entiere, & racontée en une longue ſuite de Vers.

On peut ajoûter à cela, qu'il y a des Fables qui conſiſtent moins en action qu'en parole, comme celle qui raille la ſorte vanité

nité de ceux qui s'attribuënt toute la gloire d'un événement où ils n'ont contribüé que d'une presence fort inutile. Elle les représente sous l'allégorie d'une Mouche, qui s'étant arrêtée sur un chariot, & se voïant au milieu d'une nuë de poudre que les roues & les pieds des chevaux élevoient en l'air: O Dieu, dit-elle, que je fais de poudre! L'Epique n'est pas de cette espéce de Fables, mais de celles qui imitent une action.

Telles sont les différences qui spécifient la Fable Epique, & qui la distinguent de toutes les autres. Elle est raisonnable & vraisemblable; elle imite une action entiere & importante; elle est longue & racontée en Vers: mais aucune de ces propriétez ne la fait changer de nature, & ne la rend moins Fable que toutes celles qui portent le nom d'Esope.

Voila son espéce & ses differences: voici ses parties.

Aristote dit que *la Fable est la composition des choses*. Deux choses la composent en effet, comme ses deux parties essenciel les. L'une est la Vérité qui lui sert de fondement; & l'autre est la Fiction qui déguise allégoriquement cette vérité, & qui lui donne la forme de Fable.

Λεγω δὲ τὸν μῦθον τὴν σύνθεσιν τῶν πραγμάτων.

La Vérité est cachée; c'est le point de Morale que l'Auteur veut enseigner. Les Romains se servoient même de cette expression, *enseigner* des Fables & des Tragédies, pour dire les joüer & les représenter. La Fiction est l'action, ou les paroles dont on couvre ces instructions. Dans l'exemple que nous venons de proposer, la Vérité est, Qu'il est ridicule de se vanter d'une

Vel qui Prætextas vel qui *docuere* Togatas. *Horace. Poët.*

chose

choſe où l'on n'a point de part : Et la Fiction eſt cette plaiſante penſée d'une Mouche traînée en un chariot ; O que je fais de poudre !

La Vérité ne fait point de difficulté ici, puiſ-que l'inſtruction morale doit toûjours être véritable.

Mais ſi l'action imitée eſt priſe de l'Hiſtoire, pourra-t'elle paſſer pour Fiction ? C'eſt la même difficulté, ſi elle eſt tirée d'une Fable déja connuë, puiſ-que de cette maniere, le Poëte l'auroit auſſi peu inventée, & auſſi peu feinte, que s'il l'avoit trouvée dans l'Hiſtoire ; Et toute-fois ſi l'Auteur ne l'a pas feinte, on pourra lui diſputer le nom de Poëte.

Nous répondons à cela, que le Poëte doit feindre une action générale, qu'il doit enſuite chercher dans l'Hiſtoire, ou dans les Fables connuës, les noms de quelques perſonnes, à qui une action pareille ſoit arrivée véritablement ou vrai-ſemblablement, & qu'il doit mettre enfin, ſon action ſous ces noms. Ainſi, elle ſera feinte véritablement, & inventée par l'Auteur ; & elle paroîtra priſe dans l'Hiſtoire ou dans une Fable plus ancienne. Ceci ſera expliqué dans la ſuitte : Nous allons commencer de le faire par l'exemple d'une Fable compoſée ſur cette méthode.

CHA-

CHAPITRE VII.

Maniere de faire une Fable.

LA prémiere choſe par où l'on doit commencer pour faire une Fable, eſt de choiſir l'inſtruction & le point de Morale qui lui doit ſervir de fond, ſelon le deſſein & la fin que l'on ſe propoſe.

Je veux, par exemple, exhorter deux freres ou d'autres perſonnes qui ont quelque bien en commun, à demeurer toûjours unis enſemble pour le conſerver. Voila la fin de la Fable, & la prémiere choſe que j'ai dans la penſée.

Pour cet effet, j'entreprends de leur bien imprimer dans l'eſprit cette maxime, Que la mauvaiſe intelligence ruïne les familles & toutes ſortes de ſociétez. Cette maxime que je choiſis, eſt le point de Morale & la vérité qui ſert de fond à la Fable que je veux faire.

Il faut enſuite reduire cette vérité morale en action, & en feindre une générale & imitée ſur les actions ſingulieres & véritables de ceux qui ſe ſont ruïnez par leur mauvaiſe intelligence. Je dis donc, que quelques perſonnes étoient unies enſemble pour conſerver un bien qui leur appartenoit en commun. Elles ſe broüillent les unes avec les autres, & cette diviſion les abandonne ſans defence à un ennemi qui les ruïne.

Voila le prémier plan d'une Fable. L'action, que ce récit présente, a quatre conditions. Elle est universelle, elle est imitée, elle est feinte, & elle contient allégoriquement une vérité morale. Ce plan comprend donc les deux parties essencielles qui composent la Fable, je veux dire, la Vérité & la Fiction. Tout cela est commun à toutes sortes de Fables.

Les noms que l'on donne aux personnages commencent à spécifier une Fable. Esope leur donne des noms de Bêtes. Deux Chiens, dit-il, mis pour la garde d'un troupeau, se battent, & le laissent sans deffence au Loup, qui en enléve ce qui lui plaît. Ces noms sont les plus simples de tous. L'action reste toûjours générale, & la Fiction paroît toute entiere.

On peut déguiser la Fiction, rendre l'action plus singuliere, & faire la Fable raisonnable par des noms d'hommes inventez à plaisir. Pridamant & Oronte, fréres d'un second lit, étoient riches par le testament de leur pere. Ils ne peuvent s'accorder dans le partage de leurs biens, & ils s'obstinent de telle sorte l'un contre l'autre, qu'ils ne donnent que les derniers de leurs soins à leur intérêt commun contre Clitandre leur aîné du prémier lit. Celui-ci fomente adroitement leur querelle, & entretient leur négligence pour ce qui le regarde, feignant de ne rien espérer que quelque augmentation modique, par des accommodemens qu'il leur propose sans les presser. Cependant, il gagne ses Juges, & tous ceux qui étoient chargez de cette affaire; fait casser le testament, & retire tout le

bien

bien dont on avoit voulu gratifier ſes frére-res à ſon deſ-avantage.

Cette Fable eſt raiſonnable & vrai-ſemblable ; mais parce que les noms ſont feints auſſi-bien que les choſes, & que l'action n'eſt que particuliere, & de familles communes, elle n'eſt ni Epique ni Tragique: Elle peut ſeulement être emploiée en une Comédie. Ariſtote nous apprend que les Poëtes Comiques inventent & les choſes & les noms.

Συνίστασθαι γὰρ τὸν μῦθον, διὰ τῶν εἰκότων, ὅτι τε τυχόντα ὀνόματα ἐπιτιθέασι. *Poët. c. 9.*

Pour faire à la mode cette Fable Comique, quelque Doriſe auroit été promiſe à Clitandre, mais le teſtament auroit fait changer le deſſein de ſon Pere, & il voudroit la forcer à prendre l'un de ces deux riches étourdis qu'elle n'aimeroit point. Le Ridicule y trouveroit auſſi régulierement telle place qu'il plairoit au Poëte. Mais reprenons nôtre ſuite.

La Fiction peut être tellement déguiſée ſous la vérité de l'Hiſtoire, que ceux qui ignorent l'Art du Poëte croiront qu'il n'a point fait de fiction. Pour bien faire ce déguiſement, il faut chercher dans l'Hiſtoire, les noms de quelques perſonnes à qui l'action feinte ſoit vrai-ſemblablement ou véritablement arrivée, & la raconter ſous ces noms connus, avec des circonſtances qui ne changent rien au fond ni à l'eſſence de la Fable & de la Morale, comme dans l'exemple ſuivant.

Dans la guerre qu'eut le Roy Philippe le Bel contre les Flamans, l'an 1302. il mit ſon Armée ſous la conduite de Robert Comte d'Artois, qui en fut Général, & de Raoul de Neſle ſon Connétable. Lors qu'ils furent dans la plaine de Courtrai, en

la présence des ennemis, le Connétable dit qu'il étoit si facile de les ruïner par la faim, qu'il n'étoit pas à propos de hazarder tant de Noblesse contre cette populace vile & desespérée. Le Comte rejetta fierement cet avis, le taxant de lâcheté & de perfidie. Nous verrons, repartit le Connétable en colére, qui de vous ou de moi sera le plus fidelle & le plus brave : & il pique en même temps droit aux ennemis, entraînant aprés soi toute la Cavalerie Françoise. Cette précipitation, & la poudre qu'ils élevoient, les empécha de voir un large & profond canal, derriere lequel les Flamans s'étoient postez. Les François s'y précipitérent misérablement. L'Infanterie fut tellement étourdie de cette perte, qu'elle se laissa tailler en pieces par les ennemis.

C'est ainsi que la Fiction peut être d'accord avec la Vérité même, & que les préceptes de l'Art ne se contredisent point, quand ils ordonnent de commencer par feindre une action; & qu'ils conseillent en-suitte de la tirer de l'Histoire. Il importe peu pour la Fiction & pour la Fable, que ces personnages soient nommez Chiens, ou Oronte & Pridamant, ou bien Robert d'Artois, & le Comte de Nesle, ou en-fin Achille & Agamemnon.

Il est temps que nous la proposions en sa juste étenduë, sous ces deux derniers noms dans l'Iliade. Elle est trop courte pour une Epopée sous les noms précédens.

CHA-

CHAPITRE VIII.

De la Fable de l'Iliade.

LA Fable de l'Iliade au fond, n'eſt autre choſe que celle que je viens de propoſer. Je la traiterai ici amplement, parce que je ne puis donner un plus beau jour à toute cette doctrine, que par la pratique d'Homére. C'eſt le plan le plus juſte de l'Epopée, & le plus utile abrégé de tous les préceptes de cet Art; puiſqu'en effet, Ariſtote les a tirez des ouvrages de ce grand Poëte.

Dans tout ce que l'on entreprend avec conduite, la fin que l'on ſe propoſe eſt toûjours la prémiere choſe que l'on a dans l'eſprit, & ſur laquelle on régle l'ouvrage entier & toutes ſes parties. Ainſi, le Poëme Epique aiant été inventé pour former les mœurs, c'eſt par cette prémiere vûë que le Poëte a dû commencer.

L'Ecole s'arrête aux vertus & aux vices en général. Les inſtructions qu'elle donne ſont pour tous les Etats, pour tous les peuples, & pour tous les ſiécles. Le Poëte a plus de ſoin de ſon païs, & des néceſſitez preſſantes où il voit ſes Citoiens. C'eſt ſur cela qu'il choiſit quelque point de Morale le plus propre & le plus juſte qu'il puiſſe ſe l'imaginer: & pour le perſuader, il emploie moins la force du raiſonnement que l'inſinüation & le plaiſir, s'accommodant aux coûtumes & aux inclinations particulieres de ſes Auditeurs, & à celles que l'on a en général d'être loüé. Voions comment Homére a ſatisfait à toutes ces choſes.

Il voioit les Grecs pour qui il écrivoit, diviſez en autant d'Etats qu'ils avoient

de villes considérables: chacune faisoit un corps à-part, & avoit sa forme de gouvernement indépendamment de toutes les autres. Et toutes-fois ces Etats différens étoient souvent obligez de se réünir comme en un seul corps contre leurs ennemis communs. Voila sans doute deux sortes de Gouvernemens bien différens, pour être commodément réünis en un corps de Morale & en un seul Poëme.

Le Poëte en a donc fait deux Fables séparées. L'une est pour toute la Gréce réünie en un seul corps, mais composé de parties indépendantes les unes des autres, comme elles étoient en-effet; & l'autre est pour chaque Etat particulier, tels qu'ils étoient pendant la paix, sans ce prémier rapport, & sans la nécessité de se réünir.

Pour la prémiere sorte de gouvernement qui se trouve dans l'union, ou plus-tôt dans l'assemblage de plusieurs Etats indépendans: l'expérience a toûjours montré qu'il n'y avoit que la subordination, & la bonne intelligence qui pût faire réüssir des desseins formez, & conduits par plusieurs Chefs: & au-contraire, que la mes-intelligence, l'ambition de Commander, & le refus de se soumettre, ont toûjours été les pestes infaillibles & inévitables de ces confédérations. Toutes sortes d'Etats, & en particulier ceux des Grecs, n'ont que trop éprouvé cette vérité. De-sorte que l'instruction la plus utile & la plus nécessaire que l'on pouvoit leur donner, étoit de leur mettre devant les yeux la perte & des peuples, & des Princes mêmes par l'ambition & par la discorde de ces derniers.

Homé-

Homére a donc pris pour le fond de sa Fable, cette grande vérité, Que la mes-intelligence des Princes, ruïne leurs propres Etats. *Je chante*, dit-il, *la colere d'Achille, si pernicieuse aux Grecs, & qui a fait périr tant de Héros: le Roi Agamemnon & ce Prince s'étant séparez en se querellant.*

Mais cette vérité pour être entiére & bien reconnuë, a besoin d'une seconde qui la soûtienne. Parce-que l'on peut douter si les pertes qui sont arrivées en-suitte d'une querelle, ont été causées par cette querelle, & si la bonne intelligence rétablit les affaires que la discorde rüinoit: c'est-à-dire, qu'il a dû représenter des Etats assemblez, prémierement en mauvaise intelligence, & maltraitez; & puis réünis & victorieux.

Voici comment il a ramassé ces choses en une seule action universelle.

Plusieurs Princes indépendans les uns des autres s'étoient unis contre leur ennemi commun. Celui qu'ils avoient élû pour Chef fait une insulte au plus vaillant de tous les Confédérez. Ce Prince offensé s'en irrite de telle sorte, qu'il se retire & s'obstine à ne plus combattre pour la cause commune. Cette mes-intelligence donne tant d'avantage aux ennemis, que les Confédérez sont prêts de quitter honteusement leur entrepriſe. Celui-là même qui s'étoit retiré, n'est pas exempt des maux qu'il cause à ses alliez. Car aiant permis à son intime ami de les secourir en une extrême nécessité, cet ami est tué par le Chef des ennemis. Ainsi, l'un & l'autre étant devenu plus sage à ses dé-

pens, ils se reconcilient. Et alors, ce vaillant Prince rend la victoire aux siens, & se vange lui-même, en tuant de sa main celui qui avoit donné la mort à son ami.

Voila le prémier plan du Poëme, & la fiction qui r'assemble en une action importante & universelle, toutes les particulieres sur lesquelles elle est imitée.

Elle devoit être renduë vrai-semblable par les circonstances du temps, des lieux, & des personnes; c'est-à-dire, que pour satisfaire aux préceptes des Maîtres, il falloit chercher quelques personnes déja connuës par l'Histoire ou autrement, à qui l'on pût vrai-semblablement faire jouër les Personnages de cette Fable. Homére a choisi le Siege de Troie, & a feint que cette action s'y étoit passée. Il a donné le nom d'Achille au Phantôme vaillant & colére; celui d'Agamemnon à son Général; celui d'Hector au Chef des Ennemis, & les autres comme on les voit en son Poëme.

Il devoit encore s'accommoder aux mœurs, aux coûtumes, & au génie des Grecs ses Auditeurs, les attacher à la lecture de son ouvrage, & se gagner leur approbation par leurs loüanges, autant que le pouvoient permettre les fautes, où il doit nécessairement faire tomber ses Personnages. Il s'est admirablement aquité de ces devoirs, en faisant que ces Princes braves & ces peuples qui demeurent victorieux, fussent Grecs, & les péres de ceux qu'il vouloit flatter.

Mais dans la longueur & dans l'étenduë que l'on donne à ces Fables, on ne se cou-

contente pas de proposer le principal point de Morale dont il s'agit, pour ne remplir le reste que de vains ornemens, & d'incidens étrangers. On étend cette Morale par les suittes nécessaires : comme dans nôtre question, ce n'est pas assez de savoir qu'il faut toûjours entretenir une bonne intelligence entre des Confédérez : Il est encore important de connoître que s'il survient quelque division, l'on doit avec grand soin empêcher qu'elle ne vienne à la connoissance des ennemis, afin qu'ignorant cet avantage, ils n'osent en user.

En second lieu, lors que cette concorde n'est que feinte & apparente, on ne doit pas pousser vivement les ennemis, ni les obliger à se servir de toutes leurs forces; car cela découvriroit le foible qu'on doit leur cacher.

L'Episode de Patrocle, donne admirablement ces deux instructions : Car quand il paroît sous les armes d'Achille, les Troiens qui le prennent pour Achille même reconcilié & réüni à ses Confédérez, lâchent le pied & abandonnent les avantages qu'ils avoient sur les Grecs. Mais Patrocle qui devoit se contenter de ce succez, pousse Hector trop vivement, & l'obligeant à le combattre, le force à reconnoître que le véritable Achille n'est pas sous ses armes; mais un Héros beaucoup plus foible. Si bien qu'il le tuë, & regagne les avantages que la reconciliation apparente d'Achille avoit fait perdre aux Troiens.

C'est par de semblables fictions que ce grand Poëte a rempli son Ouvrage d'instructions excellentes pour la conduite, & qu'il

a mérité les éloges qu'il a receus d'Aristote, d'Horace, & de toute l'Antiquité.

CHAPITRE IX.

Comparaison de la Fable de l'Iliade avec celle d'Esope.

POur mieux faire voir qu'une Epopée est une véritable Fable, & que ce terme qu'on lui applique, n'est point en cela métaphorique & figuré, mais qu'il est en son sens propre & naturel; & que ce sens est est le même que quand on donne le nom de Fables aux fictions d'Esope: Je vai mettre ici en parallèle la Fable de l'Iliade & celle d'Esope dont j'ai déja parlé.

Je dis donc premierement, que la vérité morale & l'instruction est visiblement la même en l'une & en l'autre. Esope & Homére ont voulu enseigner, que la mauvaise intelligence entre ceux d'un même parti, les expose aux insultes de leurs ennemis, & les perd; & que la concorde les conserve & les rend victorieux.

La Fiction est la même aussi. Tous deux ont feint plusieurs personnes unies ensemble pour conserver & pour deffendre leur bien contre un ennemi commun. Tous deux ont feint d'abord de la broüillerie en cette union. Tous deux ont feint que ceux qui broüilloient y ont également perdu. Tous deux enfin, ont remis dans le parti de ces personnes unies, la concorde, & la victoire qui a été une suite de leur réünion.

Il n'y a donc plus que les noms à donner à ces perſonnes feintes. Il importe peu pour la nature de la Fable, que l'on prenne des noms de Bêtes ou des noms d'Hommes. Homére a choiſi ces derniers; Il a donné la qualité de Rois à ſes perſonnages. Il les a appellez Achille, Agamemnon, Hector, Patrocle, & a exprimé par le nom de Grecs, le bien que les confédérez vouloient conſerver. Eſope à ſa façon, a donné à tous des noms de Bêtes: les Chiens ſont unis enſemble, le Loup eſt leur ennemi, & il a nommé Moutons ce que le Poëte a appellé Grecs.

L'un a dit: Pendant que les Rois alliez ſe querellent, Hector leur ennemi ſe ruë ſur les Grecs, & leur fait porter les peines de la folie de leurs Souverains; Et quand les alliez touchez de leur perte, ſe ſont réünis, ils chaſſent Hector, & ils le tuent. *Delirant Reges, plectuntur Achivi. Hor. ad Lolli.*

L'autre a dit de même; Pendant que les Chiens ſe mordent & ſe déchirent, le Loup ſe ruë ſur les Moutons: & lorſque les Chiens voïant le dégât de cet ennemi, ſe ſont réünis, ils le chaſſent, & ils le tuent.

La Fable d'Homére eſt Raiſonnable, & celle d'Eſope ne l'eſt point, mais cela ne fait pas que l'une ſoit plus ou moins Fable que l'autre. C'eſt avec les noms d'Hommes qu'Horace donne à l'Iliade le nom de Fable; de même que les narrations d'Eſope portent auſſi le nom de Fables avec les noms de Chiens, de Lions, de Jupiter, de Grenoüilles & autres. *Fabula quæ Paridis narratur propter amorem Græcia Barbariæ lento colliſa duello. Ep. ad Lolli.*

Homére a étendu la ſienne par de longues harangues, par des deſcriptions, par des comparaiſons, & par des actions particulieres: l'on peut amplifier ainſi celle d'Eſope ſans la cor-

corrompre. Il ne faut que raconter quelle cause a irrité les Chiens les uns contre les autres, & faire naître leur colére avec toutes les circonstances : faire de belles descriptions de la plaine où les Moutons paissoient, & de quelque bois prochain qui servoit au Loup de fort & de retraite : donner à cet ennemi des Louvetaux à nourrir, les faire accompagner leur pére à la quête de leur proie, & décrire le carnage à diverses reprises.

On n'oublieroit pas la généalogie de ces Héros. Le Loup se vanteroit d'être des descendans de Lycaon ; & quelque Chien seroit issu en ligne directe du grand Chien céleste, & de la Canicule. Il faudroit que celui-là fut le Héros du Poëme, car il seroit bien chaud & fort sujet à enrager. Il seroit bien le personnage d'Achille ; & la folie de quelque Ajax son cousin, seroit une belle preuve de cette noblesse, & d'une origine aussi divine que celle-là. Il n'en faudroit pas davantage pour engager le Ciel en cette cause, & pour partager les Dieux. Car les Dieux ont aussi bon droit dans la République d'Esope, que dans les Etats d'Homére ; témoin Jupiter qui avoit soin de donner des Rois au peuple des Grenoüilles.

Edita ne brevibus pereat mihi carta libellis, Dicatur potius, Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος. *Mart. liv. 1.*

Voila assez de matiere pour pousser la chose fort loin, pour peu que l'expression y réponde, & que l'on ait soin de mettre aussi souvent qu'Homére :

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πόδας ὠχύς.

car il ne faudroit pas omettre cette excellente épithéte de Chien, πόδας ὠχύς, *bon coureur.*

Enfin, Homére ressemble encore à Esope, en ce qu'il a bien voulu comme lui faire par-

parler les Bêtes en la perſonne de Xantus cheval d'Achille.

Concluons donc, que le nom de Fable donné à la Fable de l'Iliade, & à celle d'Eſope, n'eſt ni équivoque ni analogue, mais ſynonyme & également propre ; Que toutes les conditions qui y mettent quelque différence, ne touchent aucunement le fond, la nature, ni l'eſſence de la Fable, mais qu'elles n'en font que diverſes eſpéces, Et qu'enfin, ſi une Fable eſt raiſonnable, vrai-ſemblable, grave, importante, mélée de Dieux, amplifiée, & racontée en Vers ; elle ſera une Epopée : ſi elle n'a point ces conditions, ce ſera une autre eſpéce de Fable.

CHAPITRE X.

La Fable de l'Odyſſée.

L'Odyſſée n'a pas été faite comme l'Iliade, pour inſtruire tous les Etats de Gréce, réünis & Confédérez en un ſeul corps, mais pour chaque Etat en particulier. Un Etat eſt compoſé de deux parties. La Tête qui commande eſt la prémiere, & les Membres qui obéiſſent ſont l'autre. Il faut des inſtructions pour le Chef, il en faut pour les Sujets ; à celui-là pour conduire, à ceux-ci pour être conduits.

Deux vertus ſont néceſſaires à un Homme qui gouverne ; la prudence pour ordonner, & le ſoin de faire exécuter les ordres qu'il a donnez. La prudence d'un Politique ne s'acquiert que par un long uſage de

toutes

toutes sortes d'affaires, & par la connoissance de diverses espéces de Gouvernemens & d'Etats. Le soin de l'exécution ne permet pas à celui qui a commandé, de s'en reposer sur les autres, mais il exige sa présence; & les Rois qui s'éloignent de leurs Etats sont en danger de les perdre, & ils donnent lieu à de grands desordres.

Dic mihi musa virum captæ post tempora Trojæ, Qui mores hominum multorum vidit, & urbes. *Horat. Poët.*

Ces deux points pouvoient aisément être réünis en une même personne. Un Roi hors de son Etat se trouve dans la Cour de plusieurs Princes, où il apprend les mœurs de diverses nations. De là naissent naturellement une infinité d'incidens, de perils, & de rencontres tres-utiles pour une instruction politique : & d'autre part, cette absence donne lieu aux desordres qui arrivent en son Roiaume, & qui ne finissent que par le retour du Roi, dont la seule présence peut rétablir toutes choses. Ainsi, l'absence d'un Roi aura la même part & le même effet en cette Fable, que la division dans la précédente.

Les Sujets n'ont presque besoin que d'une maxime générale, qui est de se laisser conduire, & d'obeïr fidellement, quelque raison qui leur semble contraire aux ordres qu'ils ont receus. Cela étoit aisé à joindre à ce que nous venons de dire, en donnant à ce Roi prudent & laborieux, des Sujets qui quelque-fois en son absence veulent suivre, non les ordres qu'ils ont receus, mais ce qui leur paroît plus raisonnable : & en montrant par les malheurs que cette desobéïssance leur attire, les mauvaises suites qu'ont presque infailliblement ces conduites particulieres, & détachées de l'idée générale de celui qui doit gouverner.

Mais

Mais comme il étoit néceſſaire que les Princes de l'Iliade fuſſent coléres & querelleurs : il eſt néceſſaire auſſi dans la Fable de l'Odyſſée, que le prémier Perſonnage ſoit ſage & prudent. Cela fait une difficulté dans la Fiction : parce-que ce perſonnage doit être abſent pour les deux raiſons que nous avons alléguées, qui ſont eſſencielles à la Fable, & qui en ſont le principal : mais il ne peut s'abſenter de lui-même, ſans pécher contre cette autre maxime également importante, Qu'un Roi ne doit point ſortir hors de ſon païs.

Ira quidem communiceturit utrumque. *Horat.*

Il eſt vrai qu'il ſe trouve quelquefois des néceſſitez, qui mettent ſuffiſamment à couvert la prudence du Politique : mais une ſemblable néceſſité eſt une choſe aſſez importante pour fournir de matiere au Poëme, & cette multiplication d'action auroit été vicieuſe. Le remède eſt prémierement, de mettre hors du Poëme, cette néceſſité & la ſortie du Héros : & en ſecond lieu, le Héros aïant été obligé de s'abſenter pour une cauſe antérieure à l'action & miſe hors de la Fable ; il ne doit pas embraſſer cette occaſion de s'inſtruire, & s'arréter volontairement hors de ſon Etat. Car de cette façon, ſon abſence ſeroit toûjours volontaire, & l'on auroit raiſon de lui imputer les déſordres qui en arriveroient.

Ainſi, dans la conſtitution de la Fable, le Poëte n'a point dû prendre pour ſon action & pour le fondement de ſon Poëme, la ſortie d'un Prince hors de ſon Païs, ni ſa demeure volontaire en quelque autre lieu ; mais ſon retour, & ce retour retardé contre ſa volonté. C'eſt la prémiere idée que le

Poëte

Poëte en donne. Son Héros paroît d'abord en une Isle écartée, assis sur les bords de la Mer, qu'il considére les larmes aux yeux, comme un obstacle qui s'oppose depuis long-temps à son retour, & à la vûë de sa chére patrie.

Τὸν δ' ἄρ' ἐπ' ἀκτῆς εὗρε καθήμενον οὐδὲ ποτ' ὄσσε Δακρύοφιν τέρσοντο, κατείβετο δὲ γλυκὺς αἰὼν Νόστον ὀδυρομένῳ. Odyss. 5.

Et comme, en fin, ce retardement forcé, a quelque chose de plus naturel & de plus ordinaire dans les voiages qui se font par mer; Homére a judicieusement fait choix d'un Prince dont l'Etat fut dans un Isle.

Voici donc comment il a feint toute cette action, lui donnant beaucoup d'années, parce-qu'il n'en faut pas peu pour s'instruire dans la prudence, & dans la politique.

Un Prince avoit été obligé de quitter son Païs, & de conduire une Armée de ses Sujets, à une expédition étrangére. Aprés l'avoir glorieusement exécutée, il veut retourner chez soi, & y reconduire ses Sujets. Mais malgré tous les efforts que lui fait faire l'impatience qu'il a de s'y rendre, les tempêtes l'arrétent en chemin pendant plusieurs années, & le jettent en divers Païs bien différens les uns des autres, pour les mœurs & pour la conduite. Dans les dangers où il se trouve, ses Compagnons ne suivant pas toûjours ses ordres, périssent tous par leur faute. Les Seigneurs de son Païs abusent aussi étrangement de son absence, & font de fort grands des-ordres chez lui. Ils dissipent ses biens, dressent des embuches à son Fils pour le faire mourir, veulent contraindre sa Femme à choisir entre eux un autre mari, & se portent à ces violences avec d'autant plus de liberté, qu'ils se persuadent qu'il ne retournera plus. Mais en-fin,

en-fin, il retourne : & s'étant fait reconnoître par ſon Fils, & par quelques autres qui lui étoient demeurez fidelles, il eſt témoin de l'inſolence de ſes ennemis ; il les punit comme ils méritoient, & il rend à ſon Iſle le repos & la tranquilité qu'ils en avoient bannie pendant ſon abſence.

Comme la Vérité qui ſert de fond à cette Fiction, & qui avec elle compoſe la Fable, eſt, Que l'abſence d'une perſonne hors de chez ſoi, ou qui n'a point l'œil à ce qui s'y fait, y cauſe de grands deſ-ordres : auſſi, le principal de l'action, & le plus eſſenciel, eſt l'abſence du Héros. Elle occupe le Poëme preſque tout entier : car non ſeulement cette abſence corporelle dure pluſieurs années ; mais lors même que le Héros eſt retourné, il ne ſe fait point connoître ; & ce ſage déguiſement, dont il tire tant d'avantage, a le même effet ſur les auteurs des deſ-ordres, & ſur tous ceux qui ne le connoiſſent pas, que ſon abſence véritable ; de-ſorte qu'il eſt abſent pour eux, juſques au moment qu'il les punit.

Le Poëte aprés avoir ainſi compoſé ſa Fable, & joint la Fiction à la Vérité ; a choiſi Ulyſſe, Roi de l'Iſle d'Itaque, pour en ſoûtenir le prémier Perſonnage, & a diſtribüé les autres à Télémaque, à Pénélope, à Antinoüs, & à d'autres qu'il a nommez comme il lui a plû.

Je ne m'arréterai pas ici à tant d'excellens avis, qui ſont autant de parties & de ſuites naturelles de la vérité fondamentale ; & que le Poëte donne adroitement en des Fictions, qui ſont les Epiſodes & les membres de l'action entiere. Tels ſont les avis,

De

De ne point s'ingérer dans les myſtéres du Gouvernement que le Prince tient ſecrets. C'eſt ce que nous repréſentent les Vents enfermez en une peau de cuir, où les miſérables compagnons d'Ulyſſe voulurent ſottement prendre part; De ne jamais ſe laiſſer aller aux charmes apparens d'une vie oiſeuſe & ſans action, où invitoit le chant des Sirenes; De ne point ſe laiſſer abrutir par les voluptez, comme ceux qui furent changez en bêtes par Circé: & une infinité d'autres points de Morale néceſſaires à toutes ſortes de perſonnes.

Improba Siren Deſidia. *Horat.*

Ce Poëme eſt plus pour le Peuple que celui de l'Iliade, où les Sujets ſont plus maltraitez par la mauvaiſe conduite de leurs Princes que par leur faute. Mais dans l'Odyſſée, ce n'eſt point la faute d'Ulyſſe qui perd ſes Sujets. Ce ſage Prince ne fait rien qui ne doive les rendre participans de ſon retour. Auſſi, le Poëte dit dans l'Iliade, qu'il chante la colére d'Achille, cauſe de la mort des Grecs; & dans l'Odyſſée au contraire, il avertit ſes Lecteurs, que les Sujets périſſent par leur propre faute.

Delirant reges, plectuntur Achivi. *Horat.*

Αὐτῶν γὰρ σφετέρῃσιν, ἀτασθαλίῃσιν ὄλοντο. *Odyſſ.* 1

Il eſt vrai toute-fois, que ces grands noms de Rois, de Héros, d'Achille, d'Agamemnon, & d'Ulyſſe, ne déſignent pas moins les derniers Bourgeois que les Céſars, les Pompées, & les Alexandres. Les Perſonnes du commun ſont auſſi ſujettes que les grands Seigneurs, à perdre leur bien, & à ruïner leurs familles par la colére & les diviſions, & par la négligence, & le peu de ſoin qu'ils prennent de leurs affaires. Ils ont autant beſoin des leçons d'Homére, que les Rois; ils ſont auſſi capables d'en profiter; & c'eſt autant

tant pour les petits que pour les grands, que la Morale de l'Ecole, celle de la Fable, & celle de la Chaire enseignent les veritez dont nous venons de parler.

CHAPITRE XI.

De la Fable de l'Enéide.

NOus ne trouverons point dans la Fable de l'Enéide, cette simplicité qu'Aristote a trouvée si divine dans Homére : Mais si la Fortune de l'Empire Romain, sous Auguste, a envié cette gloire à son Poëte, la vaste étenduë de la matiere qu'elle lui a fournie, a donné lieu à des difficultez qui demandoient plus d'esprit & plus de conduite, & a fait dire qu'il y avoit là quelque chose de plus grand que l'Iliade. Nous avons ces mêmes difficultez à débroüiller ; elles demandent plus de soin, & plus d'attention.

Il y avoit bien de la différence entre les Grecs & les Romains. Ceux-ci n'avoient point comme les autres, cette double obligation, l'une de vivre en des Etats séparez & indépendans ; & l'autre de se réünir souvent ensemble contre des ennemis communs. Si en cela, l'on veut comparer nos deux Poëtes l'un avec l'autre, Virgile n'avoit qu'un seul Poëme à faire, & ce Poëme devoit être plus semblable à l'Odyssée qu'à l'Iliade, puisque l'Etat Romain étoit gouverné par un seul Prince.

Mais sans toucher aux inconveniens que le Poëte Latin auroit trouvez à dresser une Fable sur le même fond que le Grec occupoit

poit déja : l'Etat Romain lui fourniſſoit une matiere aſſez différente pour s'écarter des veſtiges de celui qui l'avoit précédé, & pour ne ſe pas priver de la gloire d'une prémiere invention. Homére n'a parlé dans l'Odyſſée, que pour des Etats déja établis ; & l'Empire des Romains étoit un nouvel établiſſement ; c'étoit le changément d'une République, à laquelle les Sujets d'Auguſte avoient toûjours été extrémement attachez, en une Monarchie qu'ils n'avoient pû ſouffrir juſqu'alors. Ainſi, les inſtructions que le Poëte devoit donner & au Prince & à ſes Sujets, étoient autres que celles qu'Homére a laiſſées à ſes Citoiens.

Il devoit inſtruire Auguſte comme le Fondateur d'un grand Empire, & lui inſpirer auſſi-bien qu'à ſes Succeſſeurs, le même eſprit & la même conduite qui avoit fait cet Empire ſi grand. Un Romain tres-ſavant & grand Politique (c'eſt Ciceron) nous apprend que la douceur étoit tellement l'eſprit de cet Etat, qu'elle y regnoit juſqu'au milieu de la guerre ; & qu'il n'y avoit qu'une néceſſité abſoluë qui pût en ſuſpendre l'effet. Et il ajoûte, que cette conduite étant perduë, & cet eſprit aiant ceſſé d'animer l'Etat, il n'en reſtoit plus que les murs, & que ce qui pouvoit en être nommé le Cadavre. Il montre en effet, les avantages qu'un Gouvernement doux & modéré a ſur une conduite dure, ſévére, & qui n'inſpire que la crainte.

Eventus bellorum erant aut mites, aut neceſſarii &c. Cicer. 2. de Offic.

Voila l'inſtruction que Virgile a voulu donner aux Empereurs Romains, qui commençoient à s'établir en la perſonne d'Auguſte. Cette inſtruction a deux parties, com-

comme chacune de celles d'Homére. La prémiere comprend les malheurs qui accompagnent les Regnes tyranniques & violens; Et la seconde, le bonheur qui suit de la douceur du gouvernement. Homére a mis toutes les deux parties de chaque Fable en la même perſonne; Achille eſt prémierement ſéparé de ſes Confédérez, & puis réüni: Ulyſſe eſt abſent de chez lui, & en-ſuite il y retourne: Il n'y a aucun inconvenient à cela. Mais Virgile ne pouvoit faire voir en la même perſonne un Héros, qui par ſes violences, & par ſes impiétez perdroit ſes Etats; & qui en-ſuitte, ſe rétabliroit glorieuſement par ſa pieté, & par ſa juſtice. Cette inégalité de mœurs & de conduite n'eût pas été ſuportable, & ſur tout dans la briéveté qu'éxige le récit d'un Poëme Epique; l'on n'auroit point dû ſe fier à un ſi prompt changement, ſans y ſoupçonner une feinte, & ſans craindre un plus prompt retour à la tyrannie. Le Poëte a donc dû faire deux Perſonnages différens pour ſoûtenir les deux parties de cette inſtruction exemplaire.

Pluſieurs raiſons importantes l'obligeoient encore indiſpenſablement à ne mettre que la douceur & la débonnaireté dans les mœurs de ſon Héros, & à faire que la piété fut ſa qualité dominante, & l'ame de toutes ſes vertus. Une de ces grandes raiſons eſt le deſir & la néceſſité de plaire à ſon prémier Auditeur, qui ſeul étoit plus conſidérable que tous les autres. Auguſte Céſar, n'avoit rien fait pour s'établir que ce que la piété lui avoit fait entreprendre; ou au-moins, il vouloit qu'on le crût ainſi. C'eſt le jugement qu'en faiſoient les plus prudens, quand

Apud prudentes vita ejus varie extollebatur, arguebaturve. Hi pietate

aprés

erga parentem & necessitudine Reipublicæ, in qua nullus tunc legibus locus, ad bella civilia actum: Pauca admodum vi tractata, quo cæteris quies esset. Dicebatur contra: Pietatem erga parentem, & tempora Reipub. obtentui sumpta. *Hist. l. 1.*

aprés sa mort il n'étoit plus ni à flater, ni à craindre. Nous apprenons cela de Corneille Tacite.

Les raisons que le Poëte avoit de parler ainsi des nouveaux établissemens étoient prises de la part des Sujets d'Auguste, qui font l'autre partie des Auditeurs, & le second objet de sa Morale. Il devoit leur faire perdre cette vieille aversion qu'ils avoient pour la Monarchie, les persuader de la justice & du bon droit d'Auguste, leur ôter l'envie de s'opposer à ses desseins, & leur donner de l'amour & de la vénération pour ce Prince.

La Religion a toûjours été le motif qui a le plus puissamment agi sur l'esprit des Peuples. Les prémiers Rois Romains, & les nouveaux Empereurs s'en sont servis, en joignant le Sacerdoce à l'Empire. Le Poëte n'a pas aussi manqué d'y chercher tous les avantages qu'il en pouvoit tirer, en la mettant pour le prémier fondement de tout son dessein. Il montre que les grands changemens qui arrivent dans les Etats, se font par l'ordre & par la volonté de Dieu: Que ceux qui s'y opposent sont des impies, & qu'ils en sont toûjours punis comme ils le méritent; parce-que le Ciel ne manque jamais de prendre sous sa protection les Héros qu'il choisit pour l'execution de ses grands desseins. Cette maxime sert de fond à l'Enéide; & est cette prémiere partie de la Fable, que nous appellons la Vérité.

Le Poëte devoit encore représenter son Héros très-éloigné de toute sorte de violence, & recherché pour Roi par des peuples

ples braves & généreux, qui font gloire de lui obéïr, quoi-qu'ils aient la liberté de n'obéïr à perſonne, & de ſe choiſir une forme de gouvernement telle qu'ils la voudroient. Il falloit en-fin, que la juſtice de ſa cauſe, fût comme celle d'Auguſte, appuïée des droits de la guerre.

En un mot, le Héros de Virgile devoit être comme Auguſte, nouveau Monarque, Fondateur d'un Empire, Légiſlateur, Pontife, & grand Capitaine.

La néceſſité de ramaſſer toutes ces choſes en un corps, & ſous les allégories d'une ſeule Action, fait voir combien il y a de différence entre les deſſeins d'Homére & celui de Virgile: & que ſi le Poëte Latin a imité le Grec; l'application en étoit ſi éloignée & ſi difficile, qu'elle n'a point dû le faire paſſer pour un copiſte, ni lui ravir la gloire de l'invention.

Voici l'aſſemblage que Virgile a fait de toutes ces pieces; & la Fiction générale, qui avec les Véritez qu'elle déguiſe, fait là Fable & l'ame de ſon Poëme.

Les Dieux ſauvent un Prince de la ruïne d'un puiſſant Etat, & le choiſiſſent pour en conſerver la Religion, & pour rétablir un Empire plus grand & plus glorieux que le prémier. Ce même Héros eſt auſſi élû volontairement pour Roi, par ceux qui étoient reſtez du débris de ce Roïaume. Il les conduit dans les terres d'où ſes ancêtres étoient ſortis, & il s'inſtruit en chemin de tout ce qui eſt néceſſaire pour un Roi, pour un Pontife, & pour le Fondateur d'une Monarchie. Il arrive, & il trouve encore en ce nouveau Païs, les Dieux & les

hommes

hommes disposez à le recevoir, & à lui donner des Sujets & des terres. Mais un Prince Voisin, a qui l'ambition & la jalousie fermoient les yeux à la justice & aux ordres du Ciel, s'oppose à son établissement; & est soûtenu par la valeur d'un Roi dépoüillé de ses Etats pour ses cruautez, & pour son impiété. Cette opposition, & la guerre où ce pieux Etranger est forcé, rend son établissement plus juste par le droit de conquête, & plus glorieux par la victoire, & par la mort de ses ennemis.

Testaturque Deos iterum se ad prælia cogi. *Æneid.* l. 12.

Ce Projet étant ainsi dressé, il restoit encore à chercher dans l'Histoire, ou dans les Fables receuës, quelques Héros dont on pût emprunter les noms, & auf quels le Poëte pût faire joüer ses Personnages. La nécessité de s'accommoder aux mœurs & à la Religion de son Païs, l'invitoit à en chercher dans l'Histoire Romaine. Mais quelle action y pouvoit-il prendre, qui pût lui fournir un changement dans l'Etat, & un établissement qui lui fut propre? Brutus avoit chassé les Rois, & mis le peuple dans ce qu'on appelloit alors la liberté: mais ce nom étoit odieux, & injurieux à Auguste; & cette action étoit directement opposée au dessein que le Poëte avoit d'appuïer le rétablissement de la Monarchie. Romulus avoit fondé Rome; mais il en avoit cimenté les murs par le sang de son frére; & sa prémiere action avoit été le meurtre d'Amulius son oncle, que l'on ne pouvoit assez dissimuler: & puis, il étoit difficile de faire volager ces Héros.

De-plus, ces deux établissemens avoient été faits avant la destruction des Etats qui

qui avoient précédé, & même ils avoient causé la ruïne des prémiers. Le Roiaume d'Albe subsista pendant le Regne des deux prémiers Rois Romains, & fut renversé par le troisiéme : & la Monarchie Romaine fut exterminée par Brutus & par ses successeurs au Consulat. Il étoit dangereux de donner cette idée aux Sujets d'Auguste, & de laisser croire au Peuple, que ce Prince avoit ruïné la République, & banni la liberté. La vérité de l'Histoire lui fournissoit une pensée plus favorable à son dessein, puis-qu'en effet, Cicéron & Tacite nous apprennent, qu'avant que ce Prince fît rien paroître de ce qu'il exécuta depuis, il n'y avoit plus de République. Toute la vigueur de l'Empire étoit épuisée ; les Loix n'avoient point de lieu ; les Romains n'étoient que la lie d'un Etat ; en-fin, il ne restoit de Rome, que les murailles, qui même ne pouvoient plus subsister. Ainsi, Auguste n'a rien détruit, il n'a fait que rétablir. C'est ce que le Poëte devoit faire voir : un grand Empire ruïné sans que le Héros y eût rien contribüé ; & ce même Empire plus glorieusement rétabli par la vertu, & par la bonne conduite du Héros.

(Iliaci cineres & flamma extrema meorum, Testor, in occasu vestro, nec tela, nec ullas Vitavisse vices Danaûm, et si fata fuissent. Ut cadem rem meruisse manu. *Virg. 2. Æneid.*

Virgile n'a donc point trouvé dans l'Histoire Romaine, un Prince qui pût vrai-semblablement soûtenir son prémier Personnage ; il a dû en chercher ailleurs. Homére avoit cet avantage, que les Héros des Fables étoient Grecs, & que son Païs avoit servi de théatre à la plus grande partie des Actions fabuleuses ; de-sorte qu'il trouvoit abondamment de-quoi s'accommoder aux mœurs & à la Religion de ceux pour qui il écrivoit.

Rectius Iliacum Carmen deducis in Actus, Quam si proferres ignota indictaque primus. *Poët.*

L'esprit & l'addresse du Poëte Latin lui ont fourni ce que la fortune lui avoit réfusé. Il a eu recours à un Héros de l'Iliade suivant le conseil d'Horace: & pour rendre cet Etranger conforme à la Religion des Romains, il a feint qu'il en étoit venu apporter en Italie toutes les cérémonies, & y établir les Dieux que depuis l'on y a adorez. Il a heureusement achevé cette conformité pour les coûtumes & pour les mœurs, en ne faisant qu'un Peuple des Troïens & des Italiens. Et il a fait aussi-bien qu'Homére, que ces illustres Héros, fussent les Péres de ses Auditeurs; mais avec cet avantage, que lui-même en fait l'application d'une maniere également ingénieuse, & glorieuse à ses Lecteurs.

Sacra Deosque dabo. *Enée. dans le* 12.

Sermonem Ausonii patrium moresque tenebunt. 12. *Encid.*

Enée est son prémier Personnage, Turnus est le Rival d'Enée, & l'on voit en Mézence, un cruel Tyran ennemi des Dieux & des hommes.

Segesta est oppidum pervetus in Siciliâ, quod ab Æneâ fugiente à Trojâ, atque in hæc loca veniente conditum esse demonstrant. *Cicer. Verr.*

Au-reste, l'arrivée d'Enée en Italie, n'a pas été inventée par le Poëte; elle est de la Tradition. Cicéron qui a précédé Virgile, en parle en ses Verrines, à l'occasion de la ville de Ségeste. Ses habitans disoient qu'elle avoit été bâtie par Enée, lors qu'allant en Italie, il s'étoit arrêté sur les bords de la Sicile.

Venio nunc.

CHAPITRE XII.

Ce que c'est que la Fable Epique selon Horace.

IL est temps de joindre Aristote & Horace, à Homére & à Virgile, & de voir si les sen-

sentimens, & les préceptes des Maîtres sont d'accord avec la pratique de nos deux Poëtes, touchant la nature de la Fable Epique. Nous commencerons par Horace.

Il n'y a pas de difficulté pour le mot de Fable; il le donne au Poëme Dramatique, il le donne à l'Epopée; & il dit nettement que l'Iliade est une Fable. Le point est de savoir ce qu'il entend par ce mot, & ce que c'est, à son sens, qu'une Fable Epique.

Ne verminor quinto, neu fit productior actu Fabula. *Horat. Poët.*

Fabula quæ Paradis tractatur proprior amorem Græcia Barbariæ lento collisa duello. *Epist. ad Lol.*

S'il est vrai que cette espéce de Fable ne soit point d'autre nature que celles d'Esope, comme nous avons vû: l'on ne peut dire qu'une Epopée soit le Panégyrique d'un Héros dont on raconte quelque Action illustre; & que la Fable Epique soit seulement la disposition des différentes parties de cette Action, & de quelques Fictions dont on l'embellit.

Trois choses peuvent éclaircir cette difficulté; La prémiere est le choix & l'imposition des Noms que l'on donne aux Personnages de la Fable: La seconde est le dessein que le Poëte a d'enseigner allégoriquement la Morale: & la troisiéme, est la vertu & l'excellence du prémier Personnage.

La prémiere est la plus décisive; car si l'Action est feinte, & si la Fable est dressée avant que le Poëte ait pensé au Nom qu'il doit donner à son prémier Acteur; sans doute, il n'entreprend l'Eloge d'aucun particulier. Mais nous ne trouvons point qu'Horace ait touché cette question de l'imposition des Noms: nous la remettons donc au chapitre suivant, où nous examinerons la pensée d'Aristote.

Le point de Morale est expressément dans

Qui quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non: Plenius & melius Chrysippo & Crantore dicit. *Epist. ad Loll. liv. 1. Epist. 2.*

Horace. Ce Critique est entierement pour la maniere que j'ai proposée. Il dit qu'Homére donne des instructions admirables pour la conduite de la vie; & il préfére en cela l'Iliade, & l'Odyssée aux écrits des Philosophes les plus fameux. Cela est assez clair, & ce que nous avons déja allégué, nous dispense d'en dire davantage. On peut voir son Epître à Lollius.

Mais qu'importe (dira-t-on) si Homére a voulu donner des instructions Morales? cela n'empêche pas qu'il n'ait choisi un Héros pour faire son éloge, & que cet éloge bien conduit ne soit une Fable. Il a donc voulu loüer Achille, & Ulysse, comme Xénophon a loüé Cyrus. Cela n'est-il pas visible dans le dessein de Virgile? Et si Homére a moins réüssi, ne doit-on pas pardonner à la grossiereté des siecles passez, qui ne lui fournissoient point ces grandes idées de vertu, & ces Héros parfaits que la suitte des temps a formez?

Le Héros de Virgile est en effet un véritable Héros en Morale aussi-bien qu'en Poësie; & il présente aux Rois un modéle achevé de toutes les vertus, qui font un grand Prince. Cela peut avoir donné l'idée de la Fable Epique que nous examinons. Car on lit bien plus, & l'on sait beaucoup mieux l'Enéide que l'Iliade & que l'Odyssée. Et on se persuade aisément que le dessein de ces ouvrages moins connus, est le même que celui qu'on trouve, en ce que l'on sait si bien. Ce jugement est encore soutenu par la haute idée que l'on se forme communément de la vaillance d'Achille, & de la prudence consommée d'Ulysse. Ce sont presque les deux seules choses que

quan-

quantité de perſonnes connoiſſent dans les Poëmes Grecs : ce qui a pû leur perſuader que les Fables d'Homére ſont les Panégyriques d'Achille & d'Ulyſſe.

Mais ſi Horace, dont il s'agit ici, a été dans ce ſentiment ; & s'il a crû que le deſſein d'un Poëte Epique devoit être d'établir le mérite d'un Héros, & de le propoſer aux autres comme un modéle de perfection ; il faut néceſſairement, ou que ce grand Critique n'ait pas reconnu de défauts conſidérables dans les Héros d'Homére, ou qu'il n'ait pas crû qu'Homére fût un bon exemple à imiter.

Cependant il a fait ces deux choſes. Il ne reconnoît aucune vertu dans Achille, ni aucune action qui mérite quelque loüange. Il dit au contraire, que dans toute l'Iliade, ſoit au Camp des Grecs, ſoit en la ville de Troïe ; l'on ne voit que tumulte, que fourberies, que crimes, que paſſion, qu'emportemens : & jamais il ne loüe Achille, ni de ſa vaillance, ni de la mort d'Hector, ou d'aucune autre choſe qu'il ait faite contre les Troïens.

Seditione, dolis, ſcelere, atque libidine & irâ, Iliacos intra muros peccatur & extra. *Hora. ep. 2. l. ep. 1. ad Lol.*

On ſait pourtant combien il eſtime Homére ; & qu'il n'y trouve que des défauts fort légers. Il veut qu'un Poëte pour ſe former, ait ſes Ouvrages jour & nuit entre les mains ; & il propoſe, comme un grand exemple, l'Achille d'Homére, avec tous les vices, & avec toutes les foibleſſes qu'il lui a données. Il veut qu'il ſoit colére, qu'il ſoit inexorable, qu'il ne reconnoiſſe aucune juſtice, & qu'il mette toute ſa raiſon dans l'Epée qu'il porte à ſon côté.

Quandoque bonus dormitat Homerus. Verum opere in longo fas eſt obrepere ſomnum. *Poët.* Vos exemplaria Græca Nocturnâ verſate manu, verſate diurnâ. *Poët.* Scriptor honoratum ſi forte reponis

Achillem; Impiger, iracundus, inexorabilis, acer, Jura negget sibi nata, nihil non arroget armis. *Poët.*

Il est vrai qu'il joint à ces qualitez, la vigilance; & l'ardeur à poursuivre une entreprise. Mais ces qualitez étant indifférentes d'elles-mêmes, n'ont rien de bon que dans les gens de bien, comme en Scipion. Elles sont des vices pernicieux dans les méchans, comme dans Catilina, qui ne s'en servoit que pour opprimer son Païs. C'est donc en ce dernier sens qu'Horace les attribuë à Achille, puis qu'il veut qu'on le représente injuste & emporté.

Rursus quid virtus & quid sapientia possit, Utile proposuit nobis exemplar Ulyssem. *ad Lollium.*

Il reconnoît en Ulysse un exemple de vertu; Mais puis qu'en fin, il approuve également qu'Homére nous ait donné dans ses deux Poëmes l'exemple de la vertu, & celui du vice en un prémier Héros; ne devons-nous pas conclure, que les bonnes ou les mauvaises qualitez des prémiers Personnages, n'ont rien de nécessaire ni d'essenciel à la Fable Epique; & qu'Horace n'a jamais pensé qu'une Epopée fût l'éloge d'un Prince?

Ce que l'Iliade & l'Odyssée ont de commun, est que l'une & l'autre est une instruction morale, déguisée sous les allégories d'une Action. C'est ce qu'Horace y reconnoît; & par conséquent l'une & l'autre, au sentiment de ce Critique, est une Fable, telle que nous l'avons proposée.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Ce que c'est que la Fable Epique selon Aristote.

CE que nous avons dit de la Fable est encore plus manifeste dans la maniere, & dans l'ordre qu'Aristote prescrit pour dresser le plan d'une Action Epique. Il n'ordonne pas de chercher d'abord dans l'Histoire quelque grande Action, & quelque Personne Héroïque; mais il ordonne au-contraire, de faire une Action générale, qui ne soit d'aucun particulier; d'imposer les Noms aux Personnes aprés cette prémiere Fiction; & de former en-suite les Episodes.

Pour mieux concevoir sa pensée, il faut voir ce qu'il entend par une action générale, & par une Action particuliere. *Il y a cette différence*, dit-il, *entre le Poëte & l'Historien, que l'un écrit ce qui s'est fait, & l'autre compose les choses telles qu'elles ont dû être. C'est pour cela que la Poësie est plus grave & plus morale que l'Histoire; parce-que la Poësie dit les choses générales, & l'Histoire rapporte les singulieres. Une chose générale est ce qui a dû être dit, ou être fait vrai-semblablement ou nécessairement; & c'est à quoi le Poëte doit prendre garde, lors qu'il impose des Noms à ses Personnages. Une chose singuliere est ce qu'Alcibiade a fait, ou ce qu'il a souffert.*

Τούτους δὲ λόγους, καὶ τοὺς πεποιημένους δεῖ καὶ αὐτὸν ποιοῦντα ἐπιτίθεσθαι καθόλου. Μετὰ δὲ ταῦτα, ἤδη ἐπιθέντα τὰ ὀνόματα ἐπισοδιοῦν. Τοῦτο διαφέρει τῷ τὸν μὲν τὰ γενόμενα λέγειν, τὸν δὲ οἷα ἂν γένοιτο.

Διὸ καὶ φιλοσοφώτερον καὶ σπουδαιότερον ποίησις ἱστορίας ἐστίν. ἡ μὲν γὰρ ποίησις μᾶλλον τὰ καθόλου, ἡ δ' ἱστορία τὰ καθ' ἕκαστον λέγει. ἔστι

δὲ μὲν τῷ ποίῳ καθόλου, τὰ ποῖ ἄττα συμβαίνει λέγειν ἢ πράττειν, κατὰ τὸ εἰκὸς ἢ τὸ ἀναγκαῖον, ὃ στοχάζεται ἡ ποίησις ὀνόματα ἐπιτιθεμένη. Τὸ δὲ καθ' ἕκαστον, τι Ἀλκιβιάδης ἔπραξεν, ἢ τί ἔπαθεν. *Poët. c.* 9.

L'Action Poëtique n'est donc ni singuliere ni historique, mais générale & allégorique: ce n'est point ce qu'Alcibiade a fait, mais c'est en général ce que quelqu'un a dû faire en cette occasion.

Il est important de remarquer qu'une chose *doit être faite* d'une certaine façon, ou pour être absolument bonne; ou pour être seulement vrai-semblable, soit qu'elle soit bonne, soit qu'elle soit mauvaise. Xénophon a feint les Actions de son Cyrus en la prémiere maniere; & comme feroient encore les Poëtes, qui à son imitation entreprendroient de décrire avec éloge les Actions d'un grand Prince. L'Hécube de Sénéque, au-contraire, n'a point dû faire de si belles réfléxions sur la perte de Troïe, & sur la mort de Priam. Ce n'est pas que ces réfléxions en elles mêmes, ne soient fort justes & fort utiles; mais il n'est pas vrai-semblable qu'une femme accablée de tant d'afflictions, ait eu des pensées si dignes de toute la tranquilité d'un grand Philosophe, qui n'a aucun intérêt en ces vieilles Histoires.

C'est en ce dernier sens, qu'Aristote prescrit aux Poëtes de feindre des Actions telles qu'elles ont dû être faites *vrai-semblablement, ou nécessairement.* Si cette expression laisse encore quelque doute de sa pensée, il est facile de le lever entierement. Il ne faut que considérer l'exemple d'une Action juste, & feinte régulierement par le plus grand de tous les Poëtes; c'est celle de l'Iliade. Il n'ignoroit

gnoroit pas sans doute, que l'Action d'Achille choisie par Homére, est *la colére de ce Héros, si pernicieuse aux Grecs*, & non pas aux Troïens. On ne reprochera pas à ce grand Philosophe d'avoir crû que les emportemens d'un homme qui sacrifie ses amis & son Païs à sa vengeance, soit une Action loüable, vertueuse & digne d'être imitée par les Princes. Certainement Homére auroit fait plus d'honneur à son Païs, s'il avoit chanté la guerre & la prise de Troïe. Néanmoins, non seulement Aristote ne blâme point ce Poëte d'avoir laissé un sujet si glorieux, pour n'en prendre qu'une partie si defectueuse; mais il dit qu'en cela même, il a fait quelque chose *de divin*.

Μῆνιν ἄειδε θεὰ Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος Οὐλομένην. *Iliad.* 1.

Iratus Graiis quantum nocuisset Achilles. *Horat.*

Διὸ καὶ ὅπερ καὶ πρότερον εἴπαμεν, ὅτι τὸν ποιητὴν θεσπέσιον ἂν φανείη Ὅμηρος εἰς πᾶσα τὰς ἄλλας τῷ μηδὲ τὸν πόλεμον ἐπιχειρῆσαι ποιεῖν ὅλον, ἢ τραγῳδήσειν ὅλον, ἢ μέγαν ἐπιχειρήσαντα ἀπολαβεῖν. &c. *Poët.* 23.

Il est donc parfaitement d'accord avec Horace, qui veut que l'on fasse Achille colére, emporté, & injuste, comme Homére l'a fait. Mais ce qu'Aristote a de plus instructif, est la maniere de donner des Noms aux Personnages que l'on introduit en un Poëme. Car comment pourroit on dresser le Plan d'une Action particuliere, & non feinte, d'un Homme illustre; lorsqu'on ne sait pas seulement si ce Héros est Achille, Enée, Ulysse, Diomède, ou un autre? Et c'est néanmoins ce qu'Aristote ordonne dans la composition de la Fable Epique, quand il dit, que l'on ne doit donner des Noms aux Personnes qu'aprés que l'Action est inventée.

On doit en-effet, le faire alors, avant que de former les Episodes: Parce-que, si ceux dont on emprunte les noms, ont fait quelques Actions connuës; le meilleur est de s'en servir, & d'accommoder ces circonstances véritables au fond de la Fable,

& au dessein du Poëte ; d'en remplir les Episodes ; & d'en tirer tous les avantages possibles selon les régles de l'Art. Cette conduite rend l'Action feinte beaucoup plus vrai-semblable, & peut même la faire r'entrer dans la vérité de l'Histoire. Aussi, Aristote a-t-il dit, que le Poëte en donnant des noms particuliers aux Personnes que d'abord il avoit faites générales, doit avoir en vûë de rendre sa Fiction vrai-semblable.

Οὗ στοχάζεται ἡ ποίησις ὀνόματα ἐπιτιθεμένη. c. 9.

Ce précepte reçoit encore un autre sens qui n'a rien de contraire à celui-ci, & qui confirme la doctrine que je propose ; Savoir, que quand vous avez feint une Action, si elle est douce & modérée, il ne faut pas en faire joüer le Personnage sous le nom d'Achille, de Tydée, de Médée, ou d'autres dont les violences sont connuës.

En cette Doctrine, nous trouverons avec Aristote trois sortes d'Actions que les Poëtes emploient. Dans la prémiere, les Choses & les Noms des Personnes sont singuliers & véritables, & non feints ou inventez par le Poëte. Les Satyriques en usent ainsi. Dans la seconde, & les Choses & les Noms sont feints & inventez par le Poëte. C'est le stile des Comiques. Nous en avons donné un exemple dans la Fable que nous avons mise sous les Noms d'Oronte, de Pridamant, & de Clitandre. Dans la troisieme espéce, les Choses sont inventées, mais les Noms ne le sont pas. Ils sont connus par l'Histoire, ou par quelque Tradition. Cela se voit en la Fable que nous avons mise sous les Noms de Robert d'Artois, & de Raoul de Nesle. On en peut dire autant de l'Iliade, de l'Odyssée, & de l'Enéïde,

Secuit Lucilius Urbem, Te Lupe, te Muti.

Cette

Cette troiſiéme eſpéce d'Action eſt pour la Tragédie, & pour l'Epopée.

Et ſans feindre même des exemples, & ſans en chercher dans la Gréce, & dans l'Italie ancienne, nous en avons en France dans les Satyres, dans les Comédies, & dans les Tragédies qui ſont entre les mains de tout le monde.

Cette doctrine d'Ariſtote eſt aſſez importante pour être vûë dans l'original. Aprés qu'il a enſeigné que l'Action Poëtique n'eſt point ſinguliere; mais générale, & univerſelle : & apres avoir expliqué ce qu'il entend par ces termes, comme nous avons vû au commencement de ce Chapitre; il pourſuit ainſi :

Ceci eſt clair dans la Comédie. Car aprés qu'un Poëte a dreſſé ſa Fable dans la vraiſemblance, il donne à ſes Perſonnages des Noms tels qu'il lui plaît. Il ne fait pas comme les Satyriques, qui parlent des choſes ſingulieres. Mais dans la Tragédie, on emploie des noms qui ſont déja faits. Cela perſuade mieux que la choſe eſt poſſible; parce que nous ne ſommes pas obligez de croire que ce qui n'a jamais été, puiſſe être : mais ce qui a déja été fait, eſt poſſible ſans difficulté, puiſqu'il n'auroit pas été s'il n'avoit été poſſible. Néanmoins nous voyons en quelques Tragédies un nom ou deux ſeulement qui ſont connus, tous les autres ſont feints. Et même en quelques-unes, il n'y en a aucun qui ſoit connu : comme dans la Tragédie, à qui Agaton a donné pour titre, LA FLEUR, où tous les Noms ſont feints & inventez, auſſi-bien que les Choſes. Elle a toutes-fois été bien receuë.

Ἐπὶ μὲν οὖν τῆς Κωμῳδίας ἤδη τοῦτο δῆλον γέγονε. συνιστᾶσι γὰρ τὸν μῦθον διὰ τῶν εἰκότων, οὕτω τὰ τυχόντα ὀνόματα ἐπιτιθέασι. Καὶ οὐχ ὥσπερ οἱ ἰαμβοποιοὶ περὶ τὰ καθ' ἕκαστον ποιοῦσιν. Ἐπὶ δὲ τῆς Τραγῳδίας τῶν γενομένων ἐστὶ πιθανόν. οὐ γὰρ ἅπαντες πιστοὶ ἐσμὲν τὸ δυνατὸν. τὰ μὲν

οὖν γενόμενα οὔπω πιστεύομεν εἶναι δυνατά. τὰ δὲ γενόμενα φανερὸν ὅτι δυνατά. οὐ γὰρ ἂν ἐγένετο εἰ ἦν ἀδύνατα. οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ ἐν ταῖς Τραγῳδίαις ἐνίαις ἓν μὲν ἢ δύω τῶν γνωρίμων ἐστὶν ὀνομάτων, τὰ δὲ ἄλλα πεποιημένα. ἐν ἐνίαις δὲ οὐθέν. οἷον ἐν τῷ Ἀγάθωνις, ἈΝΘΕΙ. ὁμοίως γὰρ ἐν τούτῳ τάτε πράγματα, καὶ τὰ ὀνόματα πεποίηται, καὶ οὐδὲν ἧττον εὐφραίνει. *Poët. c. 9.*

Δεῖ τοὺς Μύθους καθάπερ ἐν ταῖς Τραγῳδίαις συνιστάναι. *Poët. c. 23.*

Nous alléguons pour nôtre sujet ce qu'Aristote dit en cet endroit de la Fable Tragique ; cela ne souffre point de difficulté, puisque ce grand Maître donne pour prémier précepte de l'Epopée : *Qu'il en faut dresser la Fable comme pour la Tragédie.*

Κατὰ τὸ εἰκὸς ἢ τὸ ἀναγκαῖον, οὗ στοχάζεται ἡ Ποίησις ὀνόματα ἐπιτιθεμένη. *Poët. cap. 9.*

Il est remarquable, que pour rendre la chose vrai-semblable, & pour persuader qu'elle est possible, comme aiant déja été faite ; Aristote n'ordonne point de mettre la Fable sous une Action connuë, mais seulement sous des Noms connus. Cela justifie ce que nous avons déja allégué ; Que le Poëte doit penser à faire son Action vrai-semblable, lors-qu'il donne des noms à ses Personnages. C'est la pratique de ceux qui font quelques Histoires inventées à plaisir. Pour mieux persuader le monde de la vérité de ce qu'ils disent, ils nomment les lieux & les Personnes ; & plus ces noms sont connus, plus ils trouvent de créance. Homére s'en est acquité de si bonne grace, que cette addresse à mentir mieux qu'homme du monde, est un des éloges qu'il a méritez de la bouche d'Aristote.

Δεδίδαχε δὲ μάλιστα Ὅμηρος καὶ τοὺς ἄλλους ψεύδη λέγειν ὡς δεῖ. *Arist. Poët. c. 24.*

Concluons donc, qu'Homére & Aristote sont parfaitement d'accord ensemble pour la pratique & pour les préceptes ; qu'Homére n'avoit point d'autre dessein que de former

mer agréablément les mœurs de ſes Citoïens, en leur propoſant, comme dit Horace, ce qui eſt utile ou pernicieux, ce qui eſt honnête, ou ce qui ne l'eſt pas: mais qu'il n'a entrepris de raconter aucune Action particuliere d'Achille ou d'Ulyſſe. Il a fait la Fable & le deſſein de ſes Poëmes, ſans penſer à ces Princes; & en-ſuite, il leur a fait l'honneur de donner leurs noms aux Héros qu'il avoit feints.

L'on ne trouve point en-effet, dans les autres Hiſtoires de la Guerre de Troïe, cette querelle d'Achille & d'Agamemnon, qu'Homére a priſe pour le ſujet de l'Iliade: & ce qui n'eſt pas moins conſidérable, eſt que ce même deſſein, & cette Action, que le Poëte a miſe ſous le nom d'Achille au Siége de Troïe, pouvoit être miſe avec autant de vrai-ſemblance, ſous celui de Tydée, de Capanée, ou d'un autre, au Siége de Thébes. On auroit fait Adraſte le Général, & on lui auroit donné quelque occaſion d'irriter la fougue de Capanée. Celui-ci ſe retirant dans ſa tente ſeulement pour quelques jours, auroit donné lieu aux avantages des Thébains. On feroit en-ſuite, r'entrer ce furieux en ſon devoir: & alors combattant de concert, il rendroit la Victoire aux ſiens, & vangeroit en un ſeul jour, l'affront & la perte des trois ou quatre précédens: car on ne combat pas plus que cela dans l'Iliade.

On en peut dire autant d'Ulyſſe. Toutes les avantures qu'on lit de lui dans l'Odyſſée, auroient été auſſi vrai-ſemblablement racontées ſous le nom de quelque-autre Prince retournant d'une Expédition. Pour en être perſuadé, il ne faut que jetter les yeux ſur

sur le Plan qu'Ariſtote même a bien voulu nous en laiſſer ; Le voici de ſa façon.

Ἀ'πολημῶντός τινος ἐπὶ πολλὰ, καὶ πλανωμένου καὶ τοιούτου ὄντος ἐπὶ τῶν ὀίκοι ὅπως ἔχοντων, ἔστι τε ἀξήμιωτα πάσχειν καὶ τὸν οἶκον ἐπιβουλεύεσθαι. αὐτὸς δὲ φιλούντων χειμασθείς, καὶ ἀναγνωρίσας τινὰς ἄλλοις ἐπιθέμενος, αὐτὸς μὲν ἐσώθη, τοὺς δὲ ἐχθροὺς διέφθειρε. Τὸ μὲν οὖν ἴδιον τοῦτο, τὰ δὲ ἄλλα ἐπισόδια. *Ariſt. Poët. c. 17.*

Un homme eſt abſent de chez lui pendant pluſieurs années. Neptune le perſécute, & fait périr tous ſes Compagnons. Cependant tout eſt en deſordre en ſa famille, ſon bien eſt diſſipé, ſa femme & ſon fils ſont perſécutez. Mais enfin il retourne aprés pluſieurs tempêtes ; il reconnoit quelques-uns des ſiens qui lui étoient demeurez fidelles, & avec leur ſecours, il rétablit toutes choſes, en perdant ſes ennemis. Voila, conclud Ariſtote, *ce qui eſt propre : les Epiſodes ſont le reſte.* Cela donne, ce me ſemble, l'idée toute entiere d'une Fable telle que je l'ai propoſée ; & l'on ne voit point qu'Ulyſſe ait plus de part qu'un autre en ce Projet.

Mais aprés que la Morale eſt choiſie, l'Action inventée, & les Noms donnez ; ſi ceux dont on emprunte le nom, ont fait quelques actions connuës ; le Poëte doit s'en ſervir, & accommoder ces circonſtances véritables à ſon deſſein. Il faut en remplir les Epiſodes, & en tirer tous les avantages poſſibles ſelon les régles de l'Art. Auſſi, Ariſtote n'ordonne de faire les Epiſodes qu'aprés avoir fait le choix des Noms.

C'eſt donc s'éloigner des préceptes d'Ariſtote, & de la pratique d'Homére, & corrompre la nature de la Fable Epique, auſſi-bien que des Fables communes, que de commencer par chercher un Héros dans l'Hiſtoire, & d'entreprendre de raconter une Action qu'il aura faite, comme on le voit en Silius Italicus, en Lucain, en Stace, & dans les Auteurs des avantures d'Hercule, &

de

de Thésée dont parle Aristote. Ils n'ont point fait de plan général, universel, & sans Noms ; mais ils ont fait tout singulier. Car comment pourroit-on écrire comme a fait Silius, sans avoir dans la pensée l'Action particuliere, & le nom d'Annibal ? Nommez-le tant qu'il vous plaira dans vôtre plan, *Un certain homme* ; ce certain homme est toûjours *Annibal* déterminément. Vous lui ôtez aussi-peu son nom, que quand aprés l'avoir une fois nommé, vous mettez dans la suitte un pronom ou quelque-autre mot qui le désigne, au lieu du terme *Annibal*, que vous ne voulez pas redire. Aussi, Aristote n'ordonne pas d'ôter les Noms, ce qui ne se peut ; mais il ordonne de feindre une Action sans Noms, pour la faire d'abord universelle & générale, comme il nous en a donné l'exemple dans l'Odyssée, & dans l'Iphigénie.

CHAPITRE XIV.

Des Actions véritables dont les récits sont des Fables.

IL y a bien de la différence entre la Fiction & la Fausseté : & entre être vrai-semblable, & n'être que vrai-semblable. On ordonne au Poëte de feindre ; mais on ne lui ordonne pas de mentir. On lui dit, qu'il est obligé à la vrai-semblance, & non à la Vérité ; mais on ne dit pas que la vrai-semblance à laquelle son Art l'oblige, est incompatible avec la vérité. La vérité d'une Action que l'on raconte, ne donne pas le nom

de

de Poëte, mais elle ne l'exclud pas aussi : & comme dit Aristote, un Auteur n'est pas moins Poëte, quoi que les incidens dont il fait le récit, soient véritablement arrivez ; parce-que ce qui a été fait véritablement, peut avoir tout le vrai-semblable, & tout le possible que l'Art demande, & être tel qu'on auroit dû le feindre.

Κἂν ἄρα συμβῇ γενόμενα ποιεῖν, οὐδὲν ἧττον Ποιητής ἐστιν. τῶν γὰρ γενομένων ἔνια οὐδὲν κωλύει τοιαῦτα εἶναι. οἷα ἂν εἰκὸς γενέσθαι, καὶ δυνατὰ γενέσθαι, καθ' ὃ ἐκεῖνος αὐτῶν ποιητής ἐστιν.

Arist. Poët. c. 9.

Omnia in figurâ contingebant illis.

Paul. Epist. ad Corinth.

Cela change si peu la nature des choses, que même l'Auteur d'une Fable ne se contente pas toûjours de faire un simple récit de l'Action qu'il feint, il la fait voir quelquefois dans toute la vérité possible. Cela étoit tres commun anciennement, & je pourrois alléguer l'Histoire entiere de l'Ancien Testament, dont toutes les véritez historiques étoient des Fables ou des Paraboles divinement inventées, qui représentoient allégoriquement la doctrine & les véritez que leur Auteur nous a depuis découvertes.

Mais sans toucher aux choses sacrées, on sait ce que fit un Pére pour exciter ses Enfans à la concorde. Il pouvoit simplement leur dire, qu'un homme extrémement empressé pour rompre les fléches de son carquois, les prit toutes ensemble ; qu'aprés de vains efforts, il se vit obligé de les séparer, & qu'il les rompit ainsi sans peine les unes aprés les autres. Il auroit fait le récit d'une chose fausse, & seulement vrai-semblable. Il fit plus : il présenta à chacun de ses enfans, plusieurs fléches liées ensemble, & leur commanda de les rompre ainsi. Ils emploiérent toutes leurs forces ; mais sans effet. Il les leur donna alors séparées ; & le plus foible de ces jeunes gens ne trouva aucune difficulté à les rompre. La vérité de ce fait ne détruit

détruit aucunement la nature de la Fable.

Sertorius en usa de-même devant ses Soldats. Il fit en leur présence arracher la queüe à deux chevaux. Un foible vieillard vint aisément à bout de ce travail, tirant les poils les uns aprés les autres; pendant qu'un homme robuste se tourmentoit inutilement; parce-qu'il en prenoit un grand nombre tout à la fois. Lors-qu'on fait le récit de cette Action véritable, on dit une Fable aussi juste, que quand on allégue la Fable de l'Iliade, celle des Chiens d'Esope, ou quelque autre de cet Auteur, qui n'auroit ni vérité ni vrai-semblance.

Il est vrai que l'Action de Sertorius étoit feinte avant que d'être véritable, & que ce Général a commencé de faire sa Fable par la Morale, qui est, comme j'ai dit, la maniere ordinaire de faire les Fables. Mais j'ajoûte ici, que même l'Action véritable peut précéder la Fable. L'exemple des Sculpteurs & des Lapidaires nous fera aisément concevoir comment cet ordre renversé & opposé aux préceptes de l'Art, peut toutes-fois y être accommodé, sans les détruire.

L'Art enseigne aux Sculpteurs, à former prémierement leur dessein, à imaginer leurs postures, & les attitudes qu'ils veulent donner à leurs Personnages; & à chercher ensuite des matieres propres pour recevoir ce qu'ils auront imaginé. Si néanmoins ils rencontrent une matiere précieuse, comme une Agate, dont la figure, les couleurs, & les vénes, ne peuvent s'accommoder à tout ce que l'on veut; ils réglent alors leur dessein & leur imagination sur leur matiere.

leur matiere. Ils ne croient pas toutes-fois, que ces rencontres heureuſes & ſingulieres condamnent la juſteſſe de l'Art; & qu'elles doivent leur faire donner comme une Régle; Qu'il faut commencer par chercher une matiere, & puis former ſon deſſein, ſur ce que la diſpoſition de cette matiere pourra préſenter à l'imagination.

En ceci donc, comme en tant d'autres choſes, la Poëſie reſſemble à la Peinture. Le Poëte eſt ſouvent obligé de s'accommoder aux diſpoſitions de ſa matiere: ce qui ſe trouve véritable, principalement dans la compoſition des Epiſodes, qui ſe fait aprés que les Perſonnes générales ſont ſingulariſées par l'impoſition des noms. Il ſe peut faire auſſi que quelque Perſonne de l'Hiſtoire fourniſſe à un Auteur de belles imaginations, & une Morale auſſi juſte que celle qu'Homére a enſeignée. Et en ce cas, le Poëte ne feroit rien contre ſon Art, en accommodant toute ſa Morale à l'Action. Mais pour cette heureuſe & rare avanture, les régles ordinaires ne perdroient rien de leur juſteſſe, ni de leur autorité.

Ut Pictura Poëſis erit. Hor. Poët.

L'on dira toûjours que le Poëme Epique eſt une Fable, c'eſt à dire, non le récit de l'Action de quelque Héros, pour former les mœurs ſur ſon exemple: mais au-contraire, un diſcours inventé pour former les mœurs par le récit d'une Action feinte, & décrite à plaiſir, ſous le nom emprunté d'une Perſonne illuſtre, dont on fait choix, aprés avoir dreſſé le Plan de l'Action, qu'on lui attribuë.

CHA-

CHAPITRE XV.

Des Actions feintes dont les récits ſont hiſtoriques.

COmme il y a des Actions véritables dont les récits ſont des Fables juſtes & régulieres : il y a au-contraire, des Actions feintes dont les récits ſont hiſtoriques. On n'y voit rien de fabuleux, qu'une fauſſeté, qui appartient auſſi-peu à la Fable, que la vérité de l'Hiſtoire. La raiſon de ceci, c'eſt que la partie la plus eſſencielle de la Fable, & ce qui lui doit indiſpenſablement ſervir de fond, eſt la verité ſignifiée. Il eſt aiſé de nous expliquer par les exemples mêmes dont nous nous ſommes déja ſervis ; il ne faut qu'en retrancher quelques circonſtances néceſſaires pour ſignifier l'inſtruction qu'on a voulu y joindre.

Si les Chiens commis à la garde d'un Troupeau, & dont la querelle donne lieu au Loup de ſe ſaiſir d'une brebis, pourſuivent le Loup ſans mettre fin à leur querelle ; ſi l'aiant atteint, ils ſe battent autant l'un contre l'autre, que contre cet ennemi commun : en ce cas, quoi-que le Loup quitte ſa priſe, qu'il ſe retire, ou même qu'il meure des coups qu'il aura receus ; cette Fiction toutes-fois, ne ſignifiera plus, Que la concorde rétablit, ce que la diſcorde ruïnoit ; puiſ-que le mal aura ceſſé, bien-que la diſcorde n'ait point ceſſé.

Si de-même, Achille irrité de la mort de Patrocle, avoit attaqué & tué Hector, sans se reconcilier avec Agamemnon; l'omission de cet incident auroit détruit la Fable.

Disons encore, que si Achille moins inéxorable, se fut rendu aux offres d'Agamemnon avant la mort de Patrocle; & si cette querelle ne lui eût point coûté la vie de son ami; la Fable auroit été détruite: parce-que la division n'aiant fait tort qu'au seul Agamemnon, cet exemple auroit montré en la personne d'Achille, que l'on peut quereller, & se desunir, sans rien perdre, ce qui est contraire à la Morale du Poëte.

On ôteroit l'Ame de l'Odyssée, & on lui feroit perdre sa Fable, si l'on en retranchoit le récit des desordres que les Amans de Pénélope font dans l'Isle d'Itaque, en l'absence d'Ulysse: parce-que ce Poëme n'enseigneroit plus les mauvais effets que produit l'absence d'un Commandant, d'un Roi, ou d'un Pére de famille.

En-fin, retranchez de l'Enéide, le choix que les Dieux font d'Enée pour le retablissement de l'Empire, ses Armes divines, le soin que prend Jupiter d'engager Mézence en un combat où il doit être puni de ses impiétez, & les terreurs où cette même Divinité jette Turnus: l'Enéide n'enseignera plus aux Romains en faveur d'Auguste, Que les Fondateurs des Empires tels qu'étoit ce Prince, sont choisis du Ciel, que la protection divine les tient à couvert contre toute sorte de violence, & qu'elle punit sévérement les impies qui s'opposent à leurs desseins.

Toutes ces espéces de récits manquent de

de signification, & de cette instruction qui est la partie la plus essencielle de la Fable. Lorsqu'un Poëte en fait de cette sorte, il ne fait point un de ces Poëmes Epiques, pour lesquels Aristote & Horace ont écrit des régles; & dont Homére & Virgile nous ont laissé de si justes exemples. Il importe peu que ces récits soient de choses véritables comme ceux de Lucain, & de Silius Italicus; ou qu'ils soient feints & tirez des Fables, comme ceux de Stace en ses deux Poëmes. Celui-ci raconte une Fiction, ceux-là racontent des Histoires; mais tous les trois le font plus en Historiens qu'en Poëtes Epiques.

Il est vrai qu'ils y mêlent des Divinitez & des Machines, qui ont un air poëtique & fabuleux: Mais quand mêmes ces additions seroient de véritables Fables; elles ne feroient pas r'entrer leurs récits dans la nature de l'Epopée; parce-que ces Fables ne sont que dans les additions, & dans les ornemens de l'Action. Or la Fable Epique n'est point tout cela: elle est au-contraire, l'ame du Poëme, & le Plan sur lequel tout le reste doit être bâti. Et ce Plan doit être dressé avant que l'on pense aux ornemens, qui ne font rien à l'essence de la Fable. Il ne suffit pas en-effet, d'être orné & chargé de choses animées pour être animal, il faut avoir une ame: & toute la terre couverte & embellie d'une infinité d'arbres, & pénétrée fort avant de leurs profondes racines, ne passera jamais pour un arbre.

CHA-

CHAPITRE XVI.

De la multiplication vicieuſe des Fables.

ARiſtote donne de grandes loüanges à Homére, pour la ſimplicité de ſon deſſein, qu'il a renfermé en une ſeule partie de tout ce qui s'eſt paſſé en la Guerre de Troie. Il lui oppoſe l'ignorance de quelques Poëtes qui s'imaginoient que l'unité de la Fable ou de l'Action, étoit ſuffiſamment ſauvée par l'unité du Héros, & qui compoſoient des Theſéïdes, des Héraclides, & de ſemblables Poëmes, en chacun deſquels ils ramaſſoient tout ce qui étoit arrivé à leur principal Perſonnage. Les exemples de ces défauts qu'Ariſtote reprend, & qu'il propoſe pour être évitez, ſont fort inſtructifs. Ces Poëmes ne ſont pas venus juſques à nous. Mais Stace a fait quelque choſe de ſemblable.

Son Achilléïde eſt un projet de toutes les avantures que les Poëtes ont feintes ſous le nom d'Achille. *Déeſſe*, dit ce Poëte, *chantez le magnanime Fils d'Eaque, dont la naiſſance future a fait trembler Jupiter, & qui n'a point été receu dans le Ciel, d'où il tiroit ſon origine. Homére a rendu ſes Actions tres-célébres, mais il en a laiſſé à dire beaucoup plus qu'il n'en a dit; & moi je ne veux rien omettre: c'eſt ce Héros tout-entier que je chante.* Voila une belle entrepriſe, & Ariſtote bien loin de ſon conte.

Magnanimum Æacidem, formidatamque Tonanti Progeniem, & patrio vetitam ſuccedere cœlo, Diva refer. Quamquam acta Viri multum inclyta cantu Mæonio, ſed plura vacant. Nos ire per omnem, ſic amor eſt, Heroa velis.

Tout

Tout cela ne peut être considéré que comme un récit historique, & sans Fable. Je ne puis mieux représenter l'idée que j'ai de ce dessein, qu'en le comparant aux Fables d'Esope. J'ai fait le parallèle de l'Iliade avec une de ces Fables : je puis prendre la même liberté en un Poëme moins régulier ; & mettre en parallèle l'Achilléïde, qui contient plusieurs Actions sous un même nom, avec plusieurs Fables, qui portent aussi un même nom. Virgile & Homére se sont divertis en leurs Poëmes du Moucheron, & du Combat des Rats & des Grenoüilles : je ne ferai rien de plus bas, quand sur un pareil sujet, je m'étendrai autant que le projet de Stace, & la nécessité de l'instruction le demanderont.

Je m'imagine donc un Auteur, qui sait ce que c'est que les Fables d'Esope, comme Stace savoit ce que c'est qu'une Fable Epique : & qui a lû la Batrachomyomachie, comme Stace a lû l'Iliade. Il aura trouvé en ce *Combat des Grenoüilles & des Rats*, les grandes loüanges qu'Homére donne à la valeur de quelqu'un des Héros de cette Fable, par exemple, à Méridarpax, dont la bravoure n'étonna pas moins Jupiter & tous les Dieux, que celle du Capanée de la Thébaïde. Et comme Stace avoit encore lû plusieurs Actions d'Achille qui ne sont point dans l'Iliade ; cet autre Auteur aura lû aussi plusieurs avantures attribüées au Rat, qui ne sont point dans la Batrachomyomachie d'Homére.

Il saura ce qui s'est passé entre le Rat de ville & le Rat de village ; pour nous apprendre qu'un peu de bien, dont on joüit en repos,

pos, vaut mieux qu'une abondance ſujette à des fraïeurs continuëlles.

Il ſaura qu'un Lion aïant laiſſé la vie à un Rat, avoit enſuite été ſauvé par ce même Rat, qui rongea les cordes d'un piege, où il avoit été pris : pour nous enſeigner ; que le bien que l'on fait aux plus foibles & aux plus impuiſſans, n'eſt pas perdu.

Il ſaura la Fable des Montagnes, qui avec de grands cris & beaucoup de façons, accouchérent d'un Rat ; comme font ceux qui promettent beaucoup, & qui ne donnent que fort peu de choſe.

Il aura lû dans le Combat entre les Rats & les Chats, que les Rats étant défaits & pourſuivis, ceux d'entre-eux qui avoient mis des cornes ſur leurs têtes, pour ſe faire mieux remarquer comme les Chefs, ne pûrent r'entrer en leurs trous, & périrent : parce-qu'en ſemblables émeutes, il n'y a ordinairement que les Chefs, & ceux qui ſe font remarquer, qui païent pour tous.

Et ſur ces connoiſſances, concevant l'idée de quelque Ouvrage plus merveilleux que la Batrachomyomachie, ou que chacune des Fables d'Eſope en particulier, il entreprendra un Poëme de toutes les Fables du Rat ; comme Stace en a entrepris un de tout ce que les Fables & les Poëtes on dit d'Achille. Il pourra commencer de cette maniere, comme Stace a commencé ſon Achilléïde :

Muſe, inſpirez-moi ce que je dois dire du magnanime Méridarpax, que Jupiter ne peut voir ſans fraïeur. Homére en a fait admirer quelques actions en ſon Poëme ; mais il en reſte encore beaucoup davantage ;

&

& je ne veux rien oublier de tout ce qu'a fait mon Héros.

Il eut comme Achille, un Pére mortel en la perſonne de l'irrépréhenſible Artépibule, & une Mére au deſſus de cette condition. Elle fut une fort haute Montagne. Les Oracles prédirent ſa naiſſance & les Peuples étant accourus de toutes parts, pour être témoins de ces couches prodigieuſes, ils virent avec tant de ſurpriſe & de plaiſir, ſortir Méridarpax des entrailles de ſa Mére, que les cris de joïe, & les éclats de rire en portérent aux Dieux l'heureuſe nouvelle.

Il ſe ſignala dans la guerre que ſes Citoïens eurent contre les Amazones des Marets, pour venger la mort de Phyſignate. Il auroit exterminé toutes ſes ennemies, ſi les Dieux n'euſſent arrêté ſes efforts.

Pour ſe délaſſer des fatigues de cette guerre, il voulut prendre l'air en quelque maiſon de campagne. Il ſe trouva ſurpris en chemin par un Lion furieux qui l'alloit déchirer; mais Méridarpax n'avoit pas moins d'éloquence que de valeur. Le Lion l'admira, & le laiſſa aller.

Il fut receu à la campagne par un vieil ami de ſon Pére. Ce Villageois s'imagina lui faire un grand régale de quelques mets ruſtiques; mais à peine pouvoit-il goûter de ces viandes viles, ſéches, & ſans aſſaiſonnement. Alors aiant pitié de la vie miſérable de ſon Ami; il l'invita à en mener une plus douce, & le perſuada de le ſuivre.

A peine étoient-ils au milieu du chemin, qu'ils entendirent des rugiſſemens effroiables. Méridarpax reconnut la voix du Lion qui l'avoit épargné. Il y courut, &

le trouva en-effet embaraſſé en des filets, où il n'attendoit plus que la mort : il l'en délivra en rongeant quelques raiſeaux ; & donna lieu au priſonnier de ſe dégager du reſte.

Il réjoignit ſon Ami de campagne, le conduiſit dans la ville, & le receut magnifiquement en une Office bien garnie. Ce nouveau Bourgeois ne pouvoit aſſez admirer le bonheur de ſon changement : lors que la femme de charge entra en ce lieu, ſuivie d'un des plus épouventables ennemis de ces deux Hôtes. Le Domeſtique eut bien-tôt trouvé ſon fort. Mais le pauvre Etranger, ſaiſi de crainte, & tremblant en tous ſes membres, ſe vit long-temps expoſé aux griffes de cet impitoiable. En fin, il ſe ſauva ; & ſans plus ſonger à la bonne chére, auſſi-tôt que le péril fut paſſé, & qu'il fut revenu à lui, il prit congé de ſon hôte ; & lui dit, Qu'il préféroit ſa pauvreté tranquile, à une abondance ſi pleine de terreurs.

Méridarpax outré de cét affront, aſſemble une grande partie de ſes Compagnons, & les perſuade ſi bien qu'ils ſe joignent à lui, & s'offrent de le ſuivre en cette guerre. Pour mieux ſoutenir ſa dignité, & pour ſe faire remarquer ſur tous les autres, il s'attache deux grandes cornes ſur le front. A la prémiere ouverture de l'Office, il eut aſſez de bon-heur contre quelques jeunes Avanturiers qui entrérent d'abord. Mais leurs cris aiant attiré leurs Péres & leurs Méres ; & d'autres en quantité grondant encore de loin pour donner avis d'un nouveau renfort, qui étoit prêt de fondre ſur les Aſſaillans, ils ne penſérent plus qu'à la retraite. Les autres s'entrérent aiſément en leurs forts : il

n'y

n'y eut que Méridarpax embarrassé des marques de sa dignité, qui lui rendoient les entrées trop étroites. Quelqu'un lui cria de s'en défaire; mais à peine eut-il le temps de répondre, Qu'il aimoit mieux mourir en Roi; qu'il finit glorieusement sa vie.

Un Poëme composé de ces contes réünis en un seul corps; & que l'on voudroit comparer à une des Fables d'Esope, ou à la Batrachomyomachie, est à-peu-prés l'idée que j'ai d'une Théséïde, d'une Héraclide, d'une Achilléïde, & de semblables Poëmes, comparez à ceux de Virgile & d'Homére.

Aristote avoit raison de nommer une petite Iliade, toute la Guerre de Troïe, ramassée en un seul Poëme. Cette Iliade étoit en effet, bien petite; puis-qu'elle étoit toute contenuë en si peu d'espace. Elle étoit bien différente de celle d'Homére, dont une tres-petite partie a rempli tant de livres. Nous pouvons en dire autant de l'Achille de Stace; il auroit été tout renfermé en l'espace de douze livres. Et l'Achille d'Homére est si grand, que sa seule colére de quelques jours, remplit vingt-quatre livres entiers. Il falloit selon le Proverbe, que ce Lion d'Homére fut prodigieusement grand, puis qu'un si vaste Tableau n'en a pû contenir que cet ongle seul, qui déchire tant de Braves. Et au-contraire, le Lion de Stace étoit d'une taille bien petite & bien resserrée, puis-que toutes ses parties pouvoient être compriſes & renfermées en un Tableau plus petit de moitié que celui d'Homére. Ex ungue Leonem.

Voila les mauvais effets de la Polymythie. La Fable des Chiens & du Loup, a fait

voir combien l'Iliade eſt belle & réguliere ; & le récit des avantures du Rat, montre le contraire dans l'Achilléïde. Si mes deux paralléles ſont également juſtes, on ne doit attribüer la différence qui paroît entre l'Achille d'Homére, & celui de Stace, qu'à la différente conduite de ces deux Auteurs.

Il y a encore une autre maniere de multiplier les Fables irrégulierément, ſans raconter la vie entiere d'un Héros : C'eſt de mêler à l'Action quelques actions étrangéres, qui n'y aient point de rapport. Ceci regarde l'unité de l'Action, & l'art de faire les Epiſodes, dont nous parlerons au livre ſuivant.

Le Poëme des Métamorphoſes d'Ovide eſt d'un autre genre. Si, comme je viens de donner l'idée que j'ai de l'Achilléïde de Stace, de l'Héraclide, de la Théſéïde, & de ſemblables Ouvrages de quelques Poëtes anciens ; je voulois de même préſenter un exemple des Fables d'Eſope, pour être mis en paralléle avec les Métamorphoſes d'Ovide : je réünirois en un ſeul corps toutes les Fables d'Eſope : parce qu'Ovide ne s'eſt pas contenté de raconter tout ce qui eſt arrivé au ſeul Achille, ou au ſeul Hercule, ou au ſeul Théſée, ou enfin, à quelque autre Perſonnage ſemblable : il a fait le récit de tout ce qui eſt arrivé à toutes les Perſonnes des Fables Poëtiques. Ce récit n'eſt pas un Poëme Epique, c'eſt un recueil de toutes les Fables miſes en Vers, avec autant de ſuitte & d'union, que le Compilateur de tant d'incidens y en a pû mettre.

Je ne voi pas que l'on puiſſe condamner ce deſſein, & taxer ſon Auteur d'ignorance ; pour-

pourveu que l'on ne prétende pas qu'il ait voulu faire une Epopée, & qu'on ne le compare pas aux Poëmes d'Homére & de Virgile, comme Stace a fait son Achilléide & sa Thébaïde.

CHAPITRE XVII.

De la multiplication réguliere des Fables.

QUoi-que nous aions dit contre la multiplication des Fables; l'on ne peut toutes-fois la condamner absolument. Nos Poëtes ont mis plusieurs Fables en chacun de leurs Poëmes, & Horace en a loüé Homére. Aussi, Aristote ne la deffend que d'une maniere facile à éviter. Il blâme les Poëtes qui ont voulu réduire l'unité de la Fable dans l'unité du Héros; parce-qu'un homme peut avoir plusieurs avantures, des-quelles on ne peut rien faire d'Un & de simple. Cette réduction de toutes choses à l'Unité & à la simplicité, est de-même la prémiere régle d'Horace.

Μῦθος δ' ἐστὶς εἷς, οὐχ ὥσπερ τινές οἴονται, ἐὰν περὶ ἕνα ᾖ. πολλὰ γὰρ καὶ ἄπειρα συμβαίνει, ἐξ ὧν οὐδὲν ἔστιν ἕν. &c. *Poët. c. 8.*

Denique sit quod-vis simplex duntaxat & unum. *Hor. Poët.*

Il sera donc permis, suivant ces préceptes, d'emploier plusieurs Fables; ou pour parler plus correctement, plusieurs incidens qui pouroient être diviſez en diverſes Fables; pourvû qu'on le faſſe de telle ſorte, que l'unité de la Fable n'en ſoit point corrompuë. Cette liberté eſt plus grande dans la Fable Epique, parce qu'elle eſt plus étenduë que les communes, & qu'elle doit être entiere & achevée.

Je m'expliquerai plus nettement par la pratique de nos Poëtes.

L'on peut ſans doute faire quatre Fables diverſes des quatre inſtructions ſuivantes.

1. *La diviſion entre ceux d'un même parti, les expoſe à tout ſouffrir de leurs ennemis.*

2. *Cachez vôtre foible, & l'on vous craindra autant que ſi vous n'aviez point les défauts que l'on ignore.*

3. *Lorſ-que vôtre force n'eſt que feinte, & dans la ſeule opinion des autres; ne pouſſez pas les choſes comme ſi elle étoit véritable.*

4. *Plus vous ſerez d'accord enſemble, moins vôtre ennemi vous fera de tort.*

Il eſt, dis-je, viſible que chacune de ces maximes en particulier, peut ſervir de fond à une Fiction, & que l'on peut en faire quatre Fables différentes. Ne ſera-t il donc pas permis de les mettre toutes en une ſeule Epopée? Non, ſi de toutes il ne ſe peut faire une ſeule Fable; c'eſt ce que nos Maîtres deffendent.

Mais cela ne ſera plus deffendu, ſi un Poëte eſt aſſez adroit pour les réünir toutes en un ſeul corps, comme des membres & des parties, dont chacune à part ſeroit imparfaite; & s'il les joint de telle ſorte, que cet aſſemblage ne corrompe point l'unité & la ſimplicité réguliere de la Fable. C'eſt ce qu'Homére a ſi heureuſement fait en compoſant ſon Iliade.

1. *La diviſion d'Achille d'avec ſes Confédérez ruïne leurs affaires.* 2. *Patrocle vient à leur ſecours ſous les armes de ce Héros, & Hector ſe retire.* 3. *Mais ce jeune homme pouſſant trop l'avantage que ſa feinte lui donne, il oſe combatre Hector; Et ne pouvant four-*

fournir la force d'Achille, dont il n'avoit que l'apparence extérieure, il eſt tué, & rejette ainſi les affaires des Grecs dans le deſordre d'où ſa feinte venoit de les tirer. 4. *Achille irrité de la mort de ſon ami, ſe reconcilie, & la vange par celle d'Hector.* Ces divers incidens ainſi liez enſemble, ne ſont point des actions & des Fables différentes, mais ſont ſeulement les diverſes parties, non achevées, & non entieres d'une même Action, & d'une même Fable, qui ſeule eſt entiere & achevée : Et toutes ces maximes de Morale, ſont aiſément réünies en ces deux parties, que l'on ne peut, ce ſemble, ſéparer ſans affoiblir l'une & l'autre : *La bonne intelligence conſerve les Etats ; & la diſcorde les perd.*

Concordiâ res parvæ creſcunt : diſcordiâ magnæ diſſipantur. *Saluſt. de Bell. Jug.*

Quand donc nos Poëtes ont mis en leurs Ouvrages deux parties, dont chacune auroit pû ſervir pour faire une Fable, comme nous avons vû : cette multiplication ne fait point de polymythie vicieuſe & irréguliere, contre la ſimplicité & l'unité néceſſaire à la Fable ; mais elle donne à la Fable, une autre condition qui eſt auſſi néceſſaire & réguliere, c'eſt ſa perfection & ſon achévement.

Il y a des Fables, qui naturellement contiennent beaucoup de parties, dont chacune pourroit être une Fable juſte : & il y a auſſi des Actions de même nature. La matiere de l'Odyſſée eſt de cette ſorte, car voulant inſtruire un Prince & des Sujets, cela ne ſe peut ſans multiplier les inſtructions ; & les voiages en des Etats différens les uns des autres, ſont auſſi des Actions différentes. Cette multiplication d'inſtructions, & d'incidens eſt approuvée

par Horace avec éloge. Il loüe les avantures d'Antiphate, de Polyphême, de Scylla, de Carybdis, de Circé, des Sirénes, & autres; & il les nomme les miracles de l'Odyssée.

Et speciosa dehinc miracula promat, Antiphaten, Scyllamque, & cum Cyclope Carybdim. Horat. Poët.

L'on pourroit encore d'une autre sorte multiplier la Fable, en y mélant quelque autre Fable, qui ne seroit pas une partie de la principale, mais qui en seroit une espéce. Cela se peut faire en appliquant à quelque point plus spécifié, l'instruction morale que l'Action contient en général. Homére nous en a laissé un exemple dans la Fable de Vulcain, à la fin de son prémier livre de l'Iliade.

L'instruction générale est, que la division fait tort aux affaires de ceux qui se querellent; & ce conte de Vulcain applique cela, au tort que les Parens qui s'accordent mal ensemble, font à leurs Enfans. Jupiter & Junon querelloient l'un contre l'autre; Vulcain leur Fils veut persuader à sa Mére de céder à son Mari, parce-qu'il est le plus fort; Vous savez, lui dit-il, ce qui m'est arrivé pour avoir voulu une fois vous garantir de la colére de Jupiter. Il me prit par le pied, & me précipita du Ciel en Terre; j'en porte encore les marques.

Cette Fable est détachée du corps de l'Action; car la querelle de Jupiter & de Junon, qui coûta si cher à Vulcain, n'a rien de commun avec les affaires des Grecs: Aussi, est-elle racontée en cinq vers.

CHA-

CHAPITRE XVIII.

Conclusion du prémier Livre.

L'Unité de la Fable Epique, & la multiplication réguliere ou vicieuſe que l'on en peut faire, dépend en partie de l'unité de l'Action, & des Epiſodes; Ainſi, nous en parlerons encore ailleurs: mais en cela, & en beaucoup d'autres points, l'examen de nos Auteurs, & les particularitez inſtructives où l'on peut deſcendre pour l'intelligence exacte de cette doctrine, n'auroient point de fin: & quand j'aurois rempli pluſieurs volumes de ce que je pourrois en dire je laiſſerois encore aſſez à faire à l'imagination, à l'eſprit, & au jugement des Critiques & des Poëtes, que l'Art ne perfectionne jamais ſans la nature. Mais auſſi, ne faut-il pas croire, que la nature ſeule, & les avantages d'un génie heureux, puiſſent nous faire juger des Anciens Poëtes, ſi l'Art & l'Etude ne nous font connoître le goût & les manieres de leurs Auditeurs, & de leurs ſiecles.

Le goût, qu'avoit toute l'Antiquité Sacrée & Profane, Grecque & Barbare pour les Fables, pour les Paraboles, & pour les Allégories (c'eſt ici la même choſe) donnoit aux Anciens Poëtes, une grande liberté que les Modernes n'ont pas; & faiſoit dans Homére des beautez, qui ſeroient fort mal reçuës dans les Ouvrages d'aujourd'hui. Cela

même exposé ce Poëte du temps passé à des censures, où il y a souvent plus de nôtre ignorance que de sa faute. La coûtume de ces temps-là, étoit de laisser les mysteres cachez au peuple, & de ne point expliquer les allégories. Les Sages se faisoient une étude particuliere de découvrir ces sens cachez; & cette pénétration étoit une partie tres-considérable de leur doctrine. Nôtre Siecle, d'ailleurs si éclairé & si curieux, néglige extrémement ces connoissances, qui ne sont plus à nôtre usage.

Vobis datum est nosse mysteria, cæteris in parabolis tantum.

Qui potest capere capiat. Sapientiam omnium antiquorum exquiret sapiens, & in versutias Parabolarum simul introibit, occulta proverbiorum exquiret, & in absconditis parabolarum conversabitur. *Eccl.* c. 39.

C'est peut-être cette négligence qui nous cache les plus grandes beautez d'Homére, & qui au lieu de son addresse, ne nous laisse voir qu'une écorce trop simple, & trop grossiere, pour nous faire juger avantageusement de son esprit & de sa conduite. Il avoit pourtant raison d'en user ainsi, & de s'accommoder à la maniere de son siecle. Il savoit bien que ceux qui ne le pénétreroient pas, ne l'admireroient pas moins que les autres; parce-que tous étoient persuadez que ce qui paroissoit aux yeux de tout le monde, n'étoit en-effet, qu'une écorce, qui renfermoit l'utile & le beau de son Ouvrage.

Poetæ Officium in eo positum, ut quæ vera sunt, in alias species obliquis figuramonibus cum decore aliquo conversa traducat. *Lactant. Inst. l. n.*

Virgile étoit beaucoup plus gêné, parce que les Romains de son temps n'avoient pas cet usage de Fables & d'Allégories. Ciceron n'a point traité la Philosophie comme elle a été traitée par Platon, & par Socrate même, à qui l'on a attribué les Fables d'Esope. Et S. Jerôme remarque que le grand usage des Paraboles étoit en Orient. Ainsi, Virgile vou-

Familiare est Syris, & maximè Palestinis, ad om-

voulant renfermer ſes inſtructions & ſa doctrine ſous des Allégories; n'a pû ſe contenter d'un extérieur auſſi ſimple que celui d'Homére, qui choque trop ceux qui ne le pénétrent pas, & ceux qui ignorent qu'il a parlé par figure. Il a donc tellement compoſé ſon extérieur, & ſes Fictions, que ceux mêmes qui en demeurent là, ſans y chercher autre choſe, peuvent être ſatisfaits de ce qu'ils y trouvent.

nem ſermonem ſuum Parabolas jungere. *Heron. in Matth.*

Cette maniere eſt entierement conforme à la nôtre, & fort à nôtre goût. Mais je ne ſai, ſi la ſatisfaction, que nous trouvons ſi aiſément dans les ſeules Fictions extérieures, ne nous fait pas de tort. Plus nous nous y arrêtons, & moins nous cherchons le fond & la vérité des choſes. Cela nous fait faire peut-être des équivoques ſur le mot de Fable, que nous appliquons ſi différemment à l'Epopée, & aux Fictions d'Eſope.

Cette préoccupation fait tort à Homére dans nôtre Eſprit; car nous voulons ſouvent y trouver des vertus & des bontez morales qui n'y ſont pas, & que nous penſons y devoir être régulierement; parce-que nous connoiſſons peu ſa véritable maniere d'enſeigner la Morale.

De là vient que nous trouvons de ſi grandes obſcuritez dans les préceptes d'Ariſtote & d'Horace, qui loüent tant Homére de ce que nous y reconnoîtrons ſi peu, ſi nous l'examinons ſuivant ces idées de perfection que nous nous figurons communément. Ainſi, nous ſerons ſujets à de grands embarras, & à pluſieurs contradictions. Avant donc que de juger de toutes ces choſes; & d'Homére qui en eſt l'Auteur, & le prémier modéle;

il faudroit avoir bien pénétré ſes allegories & les véritez Morales & Phyſiques des Fables, dont ſes Poëmes ſont remplis.

Quelque lumiere qui me manque encore ſur ces matieres; je penſe toutes-fois en avoir aſſez dit ici, pour expliquer ce que c'eſt qu'une Fable, & pour faire connoître l'idée que j'ai de la nature du Poëme Epique.

Fin du prémier Livre.

TRAITÉ
DU POËME EPIQUE.

LIVRE SECOND.

DE LA MATIERE DU POEME EPIQUE, OU DE L'ACTION.

CHAPITRE PREMIER.

Quelle eſt la matiere du Poëme Epique.

LA matiere d'un Poëme eſt le ſujet que le Poëte entreprend, qu'il propoſe, & ſur lequel il travaille. Ainſi, la Morale & les inſtructions qui ſont la fin de l'Epopée, n'en ſont point la matiere. Les Poëtes laiſſent ces choſes dans leur obſcurité allégorique & figurée. Ils ſe contentent d'avertir au commencement de leurs Poëmes, qu'ils chantent une Action : C'eſt

Μῦθος πρᾶξις. Ariſt. Poët. c. 6. & ailleurs.

Res gestæ Regumque, Ducumque, & tristia bella, Quo scribi possent numero monstravit Homerus. *Hor. Poët.*

C'est la vangeance d'Achille ; C'est le retour d'Ulysse ; C'est l'arrivée d'Enée en Italie. Nos Maîtres disent la même chose. Aristote enseigne que le Poëte imite une *Action* ; Et Horace exprime encore plus nettement, que *les Actions* sont la matiere de l'Epopée.

Μιμοῦνται οἱ μιμούμενοι πράττοντας. *Arist. Poët. c. 2.*

Res gestæ Regumque, Ducumque. *Hor. Poët.*

Μῆνιν ἄειδε Θεὰ, Πηλη ϊάδεω, Α'χιλῆος Οὐλομένην. *Iliad.*

Α'νδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα πολύτροπον, &c. *Odyssée.*

Arma virumque cano, Trojæ qui primus ab oris Italiam fato profugus, Lavinaque venit Littora. *Eneid. 1.*

Mais cette Action est l'action de quelqu'un. Et nos Auteurs le marquent expressément. Aristote dit que les Poëtes qui imitent, imitent *les Personnes* qui agissent. Horace dit que les Actions imitées sont les Actions *des Rois*, & *des Généraux d'Armée*. Et nos Poëtes ne proposent pas seulement une vangeance, un retour, ou un établissement. Ils disent de plus, que c'est *Achille* qui se vange, c'est *Ulysse* qui retourne ; c'est *Enée* qui va s'établir. Donc, & *les Actions*, & *les Personnages* sont la matiere de l'Epopée.

Que si l'on veut les considérer séparément, & demander quelle est la premiere, & la principale matiere du Poëme, ou l'Action ou les Personnes ? Il est visible par ce que nous avons dit au livre précédent, que l'Action n'est point pour le Héros, puisqu'elle doit être feinte & inventée indépendemment de lui, & avant que l'on ait pensé à la mettre sous son nom ; & qu'au contraire, le Héros n'est que pour l'Action : & que les noms d'Achille, d'Ulysse, & d'Enée,

née, sont seulement des noms empruntez pour joüer les Personnages que le Poëte avoit feints en général. La nature de la Fable ne nous laisse pas la liberté d'en douter; puis-que toutes les Actions qui y sont racontées sous les noms de Chien, de Loup, de Lion, d'Homme, ou autres, ne sont point pour nous faire connoître la nature de ces animaux à qui on les attribuë; ni pour nous apprendre quelque avanture qui leur seroit arrivée; C'est à quoi l'Auteur d'une Fable ne pense point. Ces Personnages ne sont au contraire, uniquement que pour soûtenir l'Action qu'il a inventée. Il est donc véritable, en ce sens, que l'Action seule est la matiere de l'Epopée; ou du moins, qu'elle l'est beaucoup plus que les Personnes; puis-qu'elle est telle par elle-même, & que les Personnes ne le sont que par l'Action.

Ἔστι τε μέμησις Πράξεως, καὶ διὰ ταύτην μάλιστα τῶν Πραττόντων. *Arist. Poët. c. 6.*

Aussi, a-t-on toûjours condamné ceux qui ont pris des Héros pour la matiere de leurs Poëmes. Aristote reprend les Poëtes qui sous les noms de Théséïde, & d'Héraclide, ont écrit en vers les vies de Thésée & d'Hercule. Stace est blâmé de même en son Achilléïde, parce qu'il ne chante point Achille qui fait une Action, comme ont fait Homére & Virgile; mais il chante Achille, & Achille tout-entier.

Il est vrai que Virgile dans son Enéïde, & Homére dans l'Odyssée, font porter à leurs Poëmes le nom de Héros: mais ce n'est que la pratique ordinaire des Fables. On lit au titre, le Loup & l'Agneau, le Lion & le Rat, &c. on ne s'imagine pas pour cela, que ces Fables soient écrites pour nous instruire du naturel de ces animaux, ou pour

ra-

raconter ce qu'un certain Loup a fait, ou a dit. On doit faire le même jugement des Fables Epiques ; l'application en eſt facile.

Cette doctrine nous peut aiſément faire juger de l'étenduë que peut avoir la matiere du Poëme ; de quels incidens elle eſt compoſée, & s'il eſt permis d'en inférer quelques-uns qui n'en ſeroient pas la matiere.

L'Action étant la matiere d'une Fable, il eſt viſible que tous les incidens qui ſeront néceſſaires à la Fable, & qui en feront partie, ſont auſſi néceſſaires à l'Action, & ſont des parties de la matiere Epique, dont aucune ne doit être omiſe : Telles ſont, en nos exemples, la querelle des Chiens ; & celle d'Agamemnon & d'Achille : Les ravages que le Loup fait dans le Troupeau ; & ceux que fait Hector dans l'Armée des Confédérez : La réünion des Chiens entre eux, & celle des Rois Grecs l'un avec l'autre : Et enfin, le rétabliſſement & la victoire, qui ſuivent cette réünion, dans l'une & dans l'autre de ces Fables. Ainſi, tout étant appaiſé, voila la Fable, & toute l'Action, avec laquelle le Poëme doit finir. Si l'on en diſoit moins, l'on n'en diroit pas aſſez.

Purpureus latè qui ſplendeat, unus & alter Aſſuitur pannus. *Hor. Poët.*

Mais un Auteur ne peut-il rien mettre en ſon Poëme, que ce qui en eſt la matiere ? Ou aura-t-il la liberté d'y faire entrer tous ce qu'il voudra, & d'y coudre, comme dit Horace, quelques pieces d'une étoffe riche & éclatante, ſans rapport au fond ? C'eſt une autre extrémité vicieuſe, où l'on ne tombera pas, ſi l'on ſuit la raiſon commune, la pratique des bons Poëtes, & les régles des Maîtres. Ils nous permettent d'une part d'inférer quel-

quelque incident nécessaire pour rendre raison d'une partie de l'Action ; quoi-que cet incident ne fasse point une partie de la Fable, ni de l'Action ; & qu'il ne soit pas de lui-même la matiere de l'Epopée : & d'autre part, ils n'approuvent pas le récit d'un incident qui manqueroit de l'une de ces deux conditions ; n'étant ni la matiere de l'Epopée, ni nécessaire pour aucune partie de l'Action.

Les exemples & les autoritez justifieront cette doctrine, & la feront mieux comprendre.

Si dans la Fable dont nous venons de parler, Esope avoit raconté que le Loup courant un jour dans les bois, se seroit enfoncé une épine dans le pied, dont en-fin, il auroit été guéri, aprés beaucoup de douleur, il auroit sans doute gâté sa Fable : & Homére auroit de-même, fait tort à la sienne, s'il avoit fait un ample récit de quelque avanture arrivée à Hector, qui eût aussi peu de liaison à son dessein. Ils auroient fait une faute plus considérable, s'ils eussent inséré quelque incident qui ne seroit point arrivé à ces prémiers Personnages, mais dont ils auroient seulement été les témoins, ou qu'ils auroient oüi dire. Esope au-contraire, n'auroit rien dit de mal-à-propos, si, voulant amplifier sa Fable, il eût rapporté que le Loup s'étoit blessé au pied, & que n'en étant pas encore guéri, la douleur ou la débilité de cette partie, avoit donné lieu aux Chiens de l'atteindre à la course. Homére de même, a régulierement raporté qu'Ulysse fut autre-fois blessé à la jambe en chassant sur la montagne de Parnasse ; parce-que cette blessure

sert

sert à la reconnoissance de ce Héros, & que cette reconnoissance est une partie de l'Action, & de la matiere du Poëme.

Un Historien qui entreprend d'écrire une seule Action, comme la guerre de Catilina, ou le regne d'un Roi; comme Saluste a fait celui de Jugurtha; n'a point pour matiere les Guerres & les Actions précédentes, ni celles qui ont suivi. Il peut toutes-fois parler de quelques-unes, ou pour servir comme d'exemples dans les délibérations; ou pour soûtenir quelques droits; ou bien en quelques autres occasions nécessaires à son sujet. Un Poëte a les mêmes droits, & les mêmes raisons : les deux nôtres l'ont pratiqué avec l'approbation d'Aristote. Car il ne reprend point Homére d'avoir fait le récit dont nous venons de parler; & néanmoins il dit, que la bléssure d'Ulysse n'est point la Matiere du Poëme où elle est rapportée. Voici ses paroles. *Quand Homére a fait l'Odyssée, il n'a point fait que tout ce qui est arrivé à Ulysse, fût la matiere de son Poëme; comme la blessure qu'il receut sur le Parnasse, & la folie qu'il feignit en présence des Grecs; parce-que l'une de ces deux choses étant arrivée, l'on ne peut dire que l'autre a dû nécessairement ou vrai-semblablement arriver comme une suitte de la prémiere.*

Ὁ δύσσειαν γὰρ ὁ ποιῶν, οὐκ ἐποίησεν ἅπαντα ὅσα αὐτῷ συνέβη. οἷον πλη γῆναι μὲν ἐν τῷ Παρνασῷ, μανῆναι δὲ προσποιήσασθαι ἐν τῷ ἀγερμῷ, ὧν οὐδὲν θατέρου γενομένου ἀναγκαῖον ἦν ἢ εἰκὸς θάτερον γένεσθαι. *Arist. Poët. 8.*

Ce qu'Aristote dit en cet endroit, nous apprend deux choses. La prémiere est, que tout ce que nous lisons dans un Poëme Epique, n'en est pas la Matiere; puisque cette blessure d'Ulysse, qu'Aristote dit n'être point la matiere de l'Odyssée, y est néanmoins décrite assez amplement. La seconde est, que les incidens étrangers qui sont insérez

sérez dans le Poëme, doivent être tellement liez & unis à quelque incident, qui de lui-même soit la Matiere du Poëme, que l'on puisse dire que l'un des deux étant arrivé, l'autre doit aussi necessairement ou vrai-semblablement arriver, comme une suitte du prémier.

Le Poëte l'a marqué lui-même dans la blessure d'Ulysse. La réconnoissance en est une suitte si vrai-semblable, que ce Héros se voiant engagé à souffrir que sa Nourrice lui lave les pieds; il se met exprez en un lieu sombre, afin pour le moins, de lui en ôter la vûë. La naissance & l'éducation de Camille, est un incident emploié de la même maniere dans l'Enéïde. Il n'est pas la matiere de ce Poëme, mais il est nécessaire pour rendre raison d'une merveille aussi surprenante qu'est la valeur d'une Fille guerriere.

Ποτὶ δὲ σκότον ἐτράπετ' αἶψα. Αὐτίκα γὰρ καθάθυμον ὀΐσατο μή ἐλαβοῦσα Οὐλὴν ἀμφράσσαιτο. Odyss. l. 19.

Lors qu'une avanture n'a point cette suitte, & cette liaison nécessaire ou vrai-semblable, avec quelque partie de la matiere propre au Poëme; il ne l'y faut pas insérer: c'est pour cela qu'Homére n'a point parlé de la folie feinte d'Ulysse. Stace devoit avec beaucoup plus de raison, ne point toucher à l'Histoire d'Hypsipyle.

Tous les incidens particuliers qui composent l'Action, sont nommez Episodes. Il faut donc en connoître la nature, l'union, & les qualitez, si nous voulons savoir ce que c'est que l'Action, & la Matiere du Poëme Epique.

CHA-

CHAPITRE II.

Des Episodes dans leur origine.

POur connoître ce que c'est qu'Episode, & pour comprendre ce qu'Aristote en a dit, il faut le chercher jusques dans sa source, & dans l'origine de la Tragédie, par où il a commencé. J'en parle ici, aprés ce qu'en a écrit M. Hédelin.

La Tragédie dans les commencemens étoit une Hymne chantée en l'honneur de Bacchus par plusieurs personnes qui faisoient ensemble un Chœur de musique, avec des danses & des instrumens.

Comme cela étoit long, & pouvoit fatiguer les chantres & ennuïer les spectateurs; on s'avisa de diviser le chant du Chœur en plusieurs parties; & de faire quelques récits dans ces intervalles. D'abord, une seule personne y parloit; puis on y en mit deux, parce que les Dialogues sont plus divertissans; Et en-fin, l'on augmenta encore ce nombre d'un troisiéme, pour donner lieu à plus d'action. Ceux qui faisoient ces récits sur la Scéne, étoient appellez Acteurs. Ainsi, la Tragédie étoit d'abord sans Acteurs. Et ce qu'ils disoient étant ajoûté au Chant du Chœur; ces récits n'étoient que des pieces hors d'œuvre & sur-ajoûtées à une cérémonie, dont ils ne faisoient point une partie nécessaire; & pour cet effet, ils furent nommez *Episodes*.

De-plus, comme ils n'étoient ajoûtez

que

que pour délaſſer le Chœur, & les Aſſiſtans; il falloit que le Chœur eût déja chanté, & qu'il dût chanter encore : de-ſorte que, ces Epiſodes devoient toûjours être placez entre deux Chants du Chœur. Si l'on diſoit quelque choſe avant le prémier Chant, ou aprés le dernier; cela n'entroit point dans la nature de l'Epiſode : mais ces nouvelles additions étoient faites pour des raiſons différentes de celles qui avoient porté à l'inſérer. C'étoit ou pour recevoir la compagnie, & pour la prévenir ſur ce que l'on alloit joüer; & cela s'appelloit Prologue : ou pour la remercier, & la congédier; ce que l'on nommoit Exode ou Epilogue.

Καπὶ δὶ παιροῦσι τὸν χὸρ εἰς ἃ διαρρῆσιν κεχωρισμένα, Τάδε ἔστι πάντα, Πρόλογος, Ἐπεισόδιον, Ἔξοδος, Χορικόν. *Ariſt. Poët. c. 12.*

Tout cela faiſoit quatre parties qu'Ariſtote nomme de *Quantité*. Savoir, *Le Prologue*, *l'Epiſode*, *l'Exode*, & *le Chœur*. *Le Prologue eſt tout ce qui précéde la prémiere entrée du Chœur; l'Epiſode eſt tout ce qui eſt entre les Chants du Chœur; l'Exode eſt ce qui eſt dit aprés que le Chœur a ceſſé pour ne plus reprendre.* Le Chœur étoit la Troupe de ceux qui chantoient les loüanges de Bacchus. Dans le commencement, il faiſoit ſeul la Tragédie.

Ἔστι Πρόλογος μὲν ὅλον τραγῳδίας τὸ πρὸ χοροῦ παρόδου. Ἐπεισόδιον δὲ ὅλον τραγῳδίας τὸ μεταξὺ ὅλων χορικῶν ὅλων. Ἔξοδος δὲ ὅλον τραγῳδίας ὃ μεθ' ὃ οὐκ ἔστι χορικόν.

Comme ce récit des Acteurs étoit inſéré en divers endroits, & fait à pluſieurs repriſes : on pouvoit le conſidérer entier comme un ſeul Epiſode, compoſé de pluſieurs parties; & l'on pouvoit auſſi donner à chaque partie le nom d'Epiſode. En ce dernier ſens, une Tragédie avoit pluſieurs Epiſodes, & au prémier ſens, elle n'en avoit qu'un ſeul. Ces divers Epiſodes d'une même Tragédie pouvoient être tirez d'autant de différens ſujets; ou être tous pris d'un même, diviſé

diviſé en autant de récits ou d'incidens, que l'on vouloit mettre d'intervalles, pour faire repoſer le Chœur. Si l'on regarde la premiere inſtitution de ces pieces hors d'œuvre; il n'étoit aucunement néceſſaire de les tirer toutes d'un même ſujet: trois ou quatre récits de diverſes Actions ſans aucun rapport entre-elles, ſoulageoient ſuffiſamment les Chantres; & délaſſoient autant l'eſprit des Spectateurs, que ſi toutes n'euſſent été que les parties différentes d'une même Action, bien liées enſemble.

Mais ces beautez étrangéres ternirent bien-tôt l'éclat de celles qui les avoient charitablement receuës; & ce qui d'abord n'étoit qu'une addition à la Tragédie, en devint, enfin le principal. Alors, on les conſidéra comme un corps qui ne devoit pas avoir des membres de natures différentes, & indépendans les uns des autres. Les meilleurs Poëtes en uſérent ainſi; & ils ne tirérent plus leurs Epiſodes que d'une ſeule action. Cela étoit déja tellement établi au temps d'Ariſtote, qu'il en fait une régle. Il dit que les Tragédies les plus défectueuſes, ſont celles dont les Epiſodes n'ont point de liaiſon enſemble; il les nomme *Epiſodiques*; c'eſt-à-dire, ſur-abondantes en Epiſodes; parce-que ces moindres Epiſodes ne peuvent en compoſer un ſeul; mais demeurent néceſſairement en cette pluralité vicieuſe.

Les Actions les plus ſimples & les moins intriguées, étoient les plus ſujettes à cette irrégularité, parce-qu'aiant moins d'incidens & moins de parties que les autres, elles fourniſſent auſſi moins de matiere: Un Poëte peu adroit la conſumoit ſouvent toute-

toute-entiere dés la prémiere ou la seconde fois qu'il faisoit paroître ses Acteurs entre les Chants du Chœur ; & puis, il se trouvoit contraint de chercher d'autres actions, pour faire encore quelques intermédes. Nos prémiers Poëtes François ont fait ainsi. Ils prenoient pour remplir chaque Acte, autant de différentes actions d'un Héros, qui n'avoient aucune liaison les unes avec les autres, sinon que la même Personne les avoit faites. Ces Fables sont Episodiques, & du nombre de celles qu'Aristote a condamnées, comme nous avons dit, Voici sa Censure : *Les Fables & les Actions simples, qui sont Episodiques sont les plus imparfaites. J'appelle Episodiques une Fable dont les Episodes ne sont point nécessairement ni vrai-semblablement liez les uns avec les autres.*

Τῶν δὲ ἁπλῶν Μύθων καὶ πράξεων, αἱ ἐπεισοδιώδεις εἰσὶ χείρισται. Λέγω δὲ ἐπεισοδιώδη μῦθον, ἐν ᾧ τὰ ἐπεισόδια μετ' ἄλληλα, οὔτ' εἰκὸς οὔτ' ἀνάγκη ἔστιν. *Arist. Poët. ch. 9.*

CHAPITRE III.

Explication de la Doctrine précédente par un Exemple.

DE tout ce que nous avons dit, on peut voir quelle étoit la pratique des Poëtes, lors qu'ils composoient les ouvrages dont nous venons de parler. Aprés que la Fable avoit été inventée, & les noms donnez aux Personnages ; l'Auteur devoit considérer toutes les circonstances de son Action ; & les parties les plus belles, & les plus propres aux mouvemens du Théatre, & à son dessein ; & puis en faire autant de parties de

de sa représentation, qu'il vouloit faire de récits différens entre les Chants du Chœur.

Pour donner de ceci un exemple illustre, & connu de tout le monde, nous nous servirons de l'Oedipe de Sénéque, sans nous arrêter à quelques difficultez que l'on y pourroit faire.

Oedipe demande aux Dieux les moïens de faire cesser la peste dont Thébes étoit affligée : l'Oracle lui répond, qu'il faut vanger la mort du Roi Laïus son prédécesseur. Il recherche les Assassins, & il trouve que non seulement il est seul coupable de cette mort, mais de plus qu'il est fils de ce même Laïus qu'il a tué, & de la Reine Jocaste sa veuve, qu'il a épousée. Il s'en punit sévérement, & il rend par ce moïen la santé à son païs.

Voila cette Fable fameuse, & en effet, la plus juste & la mieux inventée de toute l'antiquité, soit pour la Morale, soit pour le Théatre.

Reges & exactos Tyrannos Densum humeris bilbit aure Vulgus. *Hor.*

Les Grecs, pour qui elle a été faite, prenoient un plaisir extrême à voir les crimes & les malheurs des Rois : & l'instruction Morale la plus commune & la mieux receuë en ce temps-là, étoit celle qui entretenoit la haine de la Monarchie, & l'amour du Gouvernement populaire, qu'ils appelloient liberté. Ce que les Poëtes ont feint d'Oedipe contient toutes ces choses ; & étoit tres-propre pour empêcher les Puissans d'aspirer à la tyrannie ; & pour inspirer aux autres la volonté de ne le pas souffrir.

Cette Fable ainsi conceuë, a naturellement cinq parties. La prémiere, comprend les mal-

malheurs du Peuple. La seconde, est la recherche de la cause & du remède de ces malheurs. La troisiéme, doit découvrir ce que l'on cherchoit. La quatriéme, est l'effet de cette découverte, & l'éxécution de ce que les Dieux ordonnent; c'est la punition des crimes, qui avoient causé les maux dont le peuple étoit affligé. Et la cinquiéme, est la guérison & la joïe qui doit suivre le supplice & le bannissement d'Oedipe.

Mais cette derniere partie étoit fort mal propre au Théatre. Le calme & les passions languissantes, dont en cette occasion les Spectateurs étoient peu susceptibles, auroient énervé & corrompu la beauté des passions violentes, & propres à la Tragédie, que l'on venoit de leur inspirer. Le Poëte n'a donc point dû faire un juste Episode de cette cinquiéme partie. Il a, au-contraire, partagé la seconde en deux, & il a fourni ses cinq Actes de la maniere suivante.

1. La peste affligeoit la ville de Thébes, & y causoit tant de misères & tant de morts funestes, que le Roi Oedipe, touché du malheur de ses sujets, quitéroit volontiers le Roïaume: mais il espére quelque soulagement de l'Oracle; il a envoïé le consulter, & il attend la réponse.

2. Créon la lui apporte, & lui apprend que la cause des malheurs de Thébes, est le meurtre commis en la personne du Roi Laïus son prédécesseur: & que le remède est la punition de celui qui l'a tué. Oedipe se met en devoir de faire cette punition; & pour connoître le meurtrier que l'on avoit jusques alors ignoré, il fait venir Tirésie. Ce Devin commence par un Sacrifice,

mais il n'y découvre pas ce qu'il cherche.

3. Il a donc recours à des ressorts plus puissants. Il évoque des Enfers l'ame de Laïus, qui lui découvre que le Roi Oedipe est cet Assassin qui doit estre puni ; & de plus que ce Prince, qui se croit innocent, est toute-fois coupable d'un inceste & d'un parricide. Mais Oedipe qui n'apprend cela que par le rapport de Créon, & qui croit être né à Corinthe, & fils du Roi Polybe & de la Reine Mérope ; est trop asseuré de son innocence, pour se rendre au rapport qu'on lui fait. Il se persuade que c'est une fausseté inventée à dessein, pour lui faire abandonner un Roiaume dont Créon devoit hériter.

4. Mais en-fin, il apprend qu'il a tué Laïus ; & qu'il étoit son Fils, & celui de Jocaste, qu'il a épousée sans la connoître.

5. Il se punit cruellement ; il s'arrache lui-même les yeux ; il va en exil ; & il rend ainsi la santé, & le repos à son peuple.

CHAPITRE IV.

Des diverses espéces d'Episodes, & ce que ce terme signifie.

Ἐν μὲν οὖν τοῖς δράμασι τὰ ἐπεισόδια σύντομα. ἡ δὲ ἐποποιΐα τούτοις μηκύνεται. Poët. ꝛc. 17.

LE mot d'Episode passant du Théatre à l'Epopée, n'a point changé de nature : Toute la différence qu'Aristote y met, est que les Episodes sont plus courts dans la Tragédie, & plus amples en ces grands Poëmes. Une différence si légére ne doit pas nous empêcher de parler en la même maniere des uns que des autres.

Nous

Nous pouvons donner trois sens divers à ce terme selon Aristote. Le premier, est pris du dénombrement de toutes les parties de la Tragédie que nous venons d'alléguer. Car s'il n'y en a que quatre, le Prologue, le Chœur, l'Episode, & l'Epilogue; Il s'ensuit que l'Episode dans la Tragédie, est tout ce qui ne fait point les trois autres parties; & qu'en les retranchant toutes trois, l'Episode comprend nécessairement ce qui reste. Et comme aujourd'hui l'on fait des Tragédies sans Chœur, sans Prologue, & sans Epilogue; ce terme d'Episode signifie la Tragédie toute entiere, telle qu'on la fait maintenant. Ainsi, l'Episode Epique sera de même, le Poëme entier. Il n'y a rien à en retrancher que la Proposition & l'invocation, qui tiennent lieu de Prologue. En ce sens, l'Epopée & la Tragédie n'ont chacune qu'un Episode seul, ou ne sont qu'un Episode: Et si les parties & les incidens dont le Poëte compose son ouvrage, sont mal liez les uns avec les autres; le Poëme sera Episodique & défectueux, comme nous avons dit.

Mais comme tout ce que l'on chantoit dans la Tragédie, portoit le nom de Chœur au singulier, suivant l'expression d'Aristote; & que néanmoins, cette singularité n'empêche pas que la division du Chœur en plusieurs parties, n'ait fait porter ce même nom de Chœur à chaque partie, & n'ait ainsi introduit plusieurs Chœurs. Il en est de même de l'Episode: chaque incident, & chaque partie de la Fable & de l'Action, n'est pas seulement nommée une partie de l'Episode, mais un Episode entier. C'est

Οἷον ἐν τῷ Ὀρέστῃ ἡ μανία δι' ἧς ἐλήφθη, καὶ ἡ σωτηρία διὰ τῆς καθάρσεως: Poët. c. 17.

en ce sens qu'Aristote a dit, que la frénésie d'Oreste, & sa guérison par les expiations, étoient deux Episodes. Ce terme ainsi pris, signifie chaque partie de l'Action exprimée dans le plan, & dans la prémiere constitution de la Fable, comme sont l'absence, & les erreurs d'Ulysse, le des-ordre de sa maison, & sa présence qui rétablit toutes choses.

Τὸ μὲν οὖν ἴδιον τοῦτο. τὰ δὲ ἄλλα ὑπεισόδια. c. 17.

Aristote nous donne encore une troisiéme espéce d'Episode, quand il dit que ce qui est compris & exprimé dans le prémier plan de la Fable est *propre*, & que les autres choses sont *les Episodes*. C'est ce qu'il dit aprés avoir fait le plan de l'Odyssée. Il faut donc examiner ce que c'est que cette troisiéme espéce d'Episode dans l'Odyssée même, pour mieux connoître en quoi elle est différente de la seconde. Nous verrons comment les incidens qu'il appelle *propres*, sont absolument nécessaires; & comment ceux qu'il distingue par le nom d'*Episodes*, sont en un sens nécessaires & vrai-semblables, & qu'en un autre sens, ils ne sont point nécessaires; mais qu'il étoit libre au Poëte, de s'en servir, ou de ne s'en servir pas.

ἀπουδημοῦντός τινος ἔτη πάλλα... τὸ μὲν οὖν ἴδιον τοῦτο.

Aprés qu'Homére a fait la prémiere constitution de sa Fable, & qu'il en a dressé le plan tel que nous l'avons vû; il ne lui étoit plus libre de faire, ou de ne pas faire Ulysse absent de son païs. Cette absence étoit essencielle: Aristote la nomme, & la met au rang des choses qui sont *propres* à la Fable. Mais il ne nomme point l'avanture d'Antiphate, celles de Circé, des Sirénes, de Scylla, de Carybdis &c. Le Poëte avoit une entiere liberté d'en choisir d'autres que celles-

les-là. Ainſi, elles ſeront ſeulement vrai-ſemblables, & elles ſeront des Epiſodes diſtinguez de la prémiere Action, à laquelle en ce ſens, elles ne ſont point propres ni néceſſaires.

Mais voici comment elles y ſont néceſſaires. L'abſence d'Ulyſſe étant néceſſaire, il falloit auſſi néceſſairement que n'étant pas en ſon païs, il fût ailleurs. Si donc le Poëte avoit la liberté de ne mettre aucune des avantures particulieres que nous venons de nommer, & qu'il a choiſies; il n'avoit pas la liberté générale de n'en mettre aucune: mais s'il eût omis celles-ci, il eût été obligé néceſſairement d'en ſubſtituër d'autres en leurs places; autrement il auroit omis une partie de ſa matiere contenuë dans le Plan, & ſon Poëme auroit été défectueux.

Ce troiſiéme ſens du mot d'Epiſode, n'eſt pas ſi éloigné du ſecond qu'il paroît d'abord, puis qu'il nous marque toûjours qu'un Epiſode eſt une partie néceſſaire de l'Action. La difference qui s'y rencontre eſt que dans le ſecond ſens on appelle Epiſode, le fond & le plan de ce qui eſt un Epiſode dans le troiſiéme ſens: & que ce troiſiéme ſens ajoûte au ſecond les circonſtances qui ne ſont que vrai-ſemblables, des lieux, des Princes, & des Peuples, où Ulyſſe a été jetté par Neptune, & où il s'eſt trouvé pendant qu'il étoit abſent d'Itaque.

Il faut encore remarquer en ce troiſiéme ſens, que l'incident qui ſert de fond à un Epiſode, doit être étendu & amplifié, & que ſans cela une partie eſſencielle de l'Action & de la Fable, n'eſt pas un Epiſode. Comme dans l'exemple de l'Oedipe que nous

avons proposé ; la guérison des Thébains est un membre & une partie propre & essencielle de la Fable, & seroit un Episode dans le second. Mais parce que le Poëte n'a étendu cet incident par aucune circonstance, ce n'est point un Episode dans le troisiéme sens : c'est seulement le plan & la matiere d'un Episode, dont le Poëte ne s'est pas servi. Cette remarque fait voir qu'en effet, le prémier plan de l'Action contient seulement ce qui est propre & nécessaire à la Fable, & n'a aucun Episode ; comme Aristote l'a dit du plan qu'il a dressé de l'Odyssée.

C'est donc encore en ce troisiéme sens, qu'il faut entendre le précepte d'Aristote, qui ordonne de ne faire les Episodes qu'après que l'on a choisi les noms que l'on veut donner aux Personnages. Homére n'auroit pas pû parler de Flotte & de Navires, comme il a fait, si au lieu des noms d'Achille, d'Agamemnon, & d'Iliade, il avoit choisi ceux de Capanée, d'Adraste, & de Thébaïde, comme il pouvoit faire sans corrompre le fond de la Fable.

Si l'on mettoit un Episode, dont non seulement les noms & les circonstances ne fussent point nécessaires, mais dans le fond même & le sujet ne fit point une partie de l'Action qui fert de matiere au Poëme : alors cet Episode seroit mal lié, & il rendroit la Fable Episodique. On reconnoît cette irrégularité, lors que l'on peut ôter un Episode de entier, sans rien mettre en sa place, de telle sorte que ce retranchement ne laisse aucun vuide, ni aucun défaut dans le Poëme. L'Histoire d'Hypsipyle insérée dans

la

la Thébaïde, eſt un exemple de ces Epiſodes défectueux. Si tout le récit de cette illuſtre Nourrice étoit retranché ; la ſuitte de l'Action principale n'en ſeroit que meilleure ; l'on ne s'appercevroit pas que le Poëte eût rien oublié, & qu'il manquât quelque membre au corps de ſon Action.

Que ſi l'on dit, que ces incidens particuliers étant des membres naturels & néceſſaires ; il s'enſuivroit qu'ils ne ſeroient pas des pieces hors d'œuvre, étrangéres, ſur-ajoûtées, & inſérées, comme ſignifie le terme d'Epiſode : Je répondrai que cela eſt vrai ; mais que la choſe a retenu le nom de ſa naiſſance & de ſon origine, & qu'elle en a perdu la nature. Ariſtote, qui comme les autres, a retenu ce terme trompeur, nous donne des regles de la Tragédie ſous le nom d'Epiſode. Ainſi, en ce deſſein, où je ſuis ſeulement ſes préceptes, je dois tout prendre en ſon ſens, & ne pas corrompre la nature des choſes qu'il explique ; pour m'arrêter à la ſignification d'un mot, qui a changé de nature, depuis le temps de ſa prémiere origine.

Je dirai donc que le mot d'Epiſode dans le Poëme Epique, ne ſignifie point une piece hors d'œuvre, au ſentiment d'Ariſtote : mais qu'il ſignifie la narration entiere du Poëte, ou une partie néceſſaire & eſſencielle de l'Action & du ſujet propre, étenduë, & amplifiée avec des circonſtances vrai-ſemblables.

Cette concluſion mérite d'être examinée plus particulierement.

CHAPITRE V.

De la nature des Epiſodes.

UN Epiſode, ſelon Ariſtote, ne doit point être ajoûté à l'Action & tiré d'ailleurs: mais il doit faire une partie de l'Action même. On reconnoîtra que c'eſt la penſée d'Ariſtote, ſi l'on fait reflexion que ce grand Maître parlant des Epiſodes, ne s'eſt jamais ſervi du mot d'*ajoûter*, quoi-que ſes Interprétes l'aïent trouvé ſi naturel, qu'ils l'ont ordinairement emploié dans leurs Traductions, & dans leurs Commentaires.

Quand il loüe Homére de ce qu'il n'a pris qu'une partie du Siege de Troïe pour la matiere de ſon Iliade; il ne dit pas qu'il l'a amplifiée en y ajoûtant beaucoup d'Epiſodes: cette expreſſion diſtingueroit les Epiſodes de la matiere à laquelle ils auroient été ajoûtez; mais il dit qu'*il s'eſt ſervi de beaucoup d'Epiſodes de cette Action*: cela marque que les Epiſodes de l'Iliade ſont des parties de l'Action qui en eſt la matiere. Et peu de lignes en ſuite, il dit encore, que le Poëte, *a diviſé ſa poëſie par les Epiſodes.* C'eſt ce que nous avons vû dans l'Oedipe.

Ἐπισοδίοις πέχρηται αὐτῇ πολλοῖς *Poët. c. 23.*

Ἐπισοδίους διαλαμβάνει τὸν μῦθον. *Poët. c. 23.*

Si les Epiſodes étoient tirez d'ailleurs, & étoient ajoûtez à l'Action dont ils ne ſeroient point parties; il importeroit peu qu'ils fuſſent joints & liez les-uns aux autres;

tres; mais ils devroient être joints à l'Action; &c'est ce que la régle d'Aristote devroit avoir enseigné. Il ne le fait pas toutes-fois: mais il ordonne de les lier *les uns avec les autres.*

Τὰ Ἐπεισόδια μετ' ἄλληλα εἶναι. ch. 9.

Il ne dit pas, qu'aprés que l'on a dressé le plan de la Fable, & choisi les Noms, l'on doit ajoûter les Episodes; mais il se sert d'un verbe dérivé de ce mot; comme si nous disions en François, que le Poëte doit *Episodier* son Action. Et ailleurs, il dit, que les Episodes ne doivent pas être étrangers, mais *propres* au sujet.

Μετὰ δὲ ταῦτα, ἤδη ἐπιθέντα τὰ ὀνόματα ἐπεισοδιοῦν. c. 17.

Ἐσσαιοικοῖα τὰ ἐπεισόδια. c. 17.

En-fin, nous pouvons encore alléguer ce même chapitre, où Aristote fait le prémier plan de l'Odyssée, & qu'il finit en disant que tout ce qu'il a proposé, *est propre au sujet, & que les Episodes font le reste.* En cet endroit, pour rendre raison de la différente étenduë de la Tragédie, & de l'Epopée; ou pour enseigner comment on fait celle-ci plus longue: il ne dit pas que l'on ajoûte peu d'Episodes à l'Action Tragique, & beaucoup à l'Epique: mais il dit plus exactement, que *les Episodes de la Tragedie sont courts & concis, & que l'Epopée est étenduë, & amplifiée par les siens.* Il montre cette longueur de l'Epopée amplifiée par l'étenduë des Episodes, dans le Poëme de l'Odyssée qu'il raporte pour exemple; & dont il dit que *le sujet est long.* Or si les Episodes, en quelque sens que l'on prenne ce mot, ne sont pas du sujet; Il est visible que plus ils remplissent d'espace, & moins il en reste pour le sujet; & qu'il sera d'autant plus resserré & plus court, que les Episodes seront plus longs. Si donc l'Epopée est étenduë

Τὸ μὲν οὖν ἴδιον τοῦτο, τὰ δὲ ἄλλα ἐπεισόδια. c. 17.

Ἐν μὲν οὖν τοῖς δράμασι, τὰ ἐπεισόδια σύντομα. ἡ δὲ ἐποποιία τούτοις μηκύνεται. c. 17.

Τῆς Ὀδυσσείας μακρὸς ὁ λόγος ἐστίν. c. 17.

par les Episodes, & si pour cette raison, le sujet de l'Odyssée est long, comme dit Aristote; il faut nécessairement que ce sujet ne soit autre chose que les Episodes mêmes.

Pour faire voir cette longueur de l'Odyssée, Aristote ajoûte, que le sujet de ce Poëme, *est un voiage de plusieurs années; que Neptune dresse des embuches au prémier Personnage, pour l'empécher de retourner en son pais; que néanmoins il y retourne; qu'il y trouve de fort grands desordres; qu'il en punit les auteurs; & qu'il rétablit le calme & la paix dans son Etat.* Ce sujet est en-effet, beaucoup plus long que celui de l'Iliade; & il faut beaucoup plus de temps, & plus d'actions pour toutes ces choses; que pour la simple colére d'une personne irritée & appaisée, où tout se passe en un même lieu.

Cette longueur du sujet de l'Odyssée, comparée à celui de l'Iliade, seroit toûjours véritable, quand même on en retrancheroit ce grand nombre d'années qui précédent l'ouverture du Poëme; & que l'on commenceroit l'Action au temps de la prémiere assemblée des Dieux. Car elle seroit encore plus longue que celle de l'Iliade de toute sa cinquiéme partie; l'une aiant cinquante-huit jours, & l'autre quarante-sept ou quarante-huit seulement.

Ἀποδημοῦντός τινος ἔτη πολλά. c. 17.

Mais on ne peut exclure du sujet, ce qui précéde cette ouverture du Poëme, & ce qu'Ulysse raconte au Roi Alcinoüs, sans en dédire Aristote, réduisant en moins de deux mois, ce qu'il dit contenir *plusieurs années*. Ce seroit démentir Homére même, qui dit

dit que ſon ſujet comprend les voiages, & *les erreurs d'un homme qui aprés avoir pris Troye, a vû les Villes, & connu les Coûtumes d'un grand nombre d'Etats & de Peuples:* il dit qu'*il a beaucoup ſouffert ſur la mer, & qu'il a tâché de procurer le retour de ſes Compagnons, auſſi-bien que le ſien.* Or tout cela n'eſt point arrivé depuis la prémiere aſſemblée des Dieux. Il y avoit alors ſept ans entiers qu'il ne penſoit plus à ſes Compagnons, tous étoient déja perdus. Et depuis, il n'eut qu'une ſeule tempête, & ne vit qu'une ſeule ville. Ces ſept ans donc, & toutes les avantures, les erreurs, & les tempêtes qui les précédent en remontant juſqu'à la ruïne de Troïe, ne ſont point des pieces hors d'œuvre, étrangéres, & ſurajoûtées; mais ſont avec le reſte, le ſujet du Poëme. Ce ſont néanmoins des Epiſodes, comme Ariſtote le dit en ces termes, *le reſte ſont des Epiſodes;* car ce reſte eſt ce qu'il n'a point nommé en particulier. Or il n'a parlé en général que de l'abſence d'Ulyſſe, de ſes tempêtes, des deſ-ordres d'Itaque, & du rétabliſſement de ce Prince.

Ὃς μάλα πολλὰ Πλάγχθη, ἐπεὶ Τροίης ἱερὸν πτολίεθρον ἔπερσε. Πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω. Πολλὰ δ' ὅγ' ἐν πόντῳ πάθεν ἄλγεα, ὃν κατὰ θυμὸν Ἀρνύμενος ἥν τε ψυχὴν, καὶ νόστον ἑταίρων. *Odyſſ.* 1. Τὰ δ' ἄλλα ἐπεισόδια. c. 17.

En-effet, lorſ-que nous avons parlé de la nature de la Fable, nous avons vû la néceſſité indiſpenſable, qui engageoit le Poëte à tenir Ulyſſe abſent de chez lui fort longtemps; de faire que cette abſence fût cauſée par les tempêtes; de jetter ce Héros en pluſieurs Etats différens; de faire commettre de fort grands deſ-ordres en Itaque; de faire un exemple de la punition de ſes ennemis, & de le rétablir lui-même. Cela étoit tellement propre au ſujet, qu'il n'étoit pas libre

au Poëte de le changer, sans renverser son dessein, sans détruire sa Fable, & sans faire un autre Poëme.

Mais s'il étoit nécessaire qu'Ulysse fût, pendant plusieurs années, chez des Princes étrangers: il n'étoit pas nécessaire que l'un de ces Princes fût Antiphate, un autre Alcinoüs, que la Nymphe Calypso, & que la Magicienne Circé fussent ses Hôtesses. Sans changer la Fable, & le dessein, on pourroit changer ces Personnes, & ces Etats en d'autres. Ainsi, quoi-que ces avantures soient du sujet aprés le choix du Poëte; elles n'étoient pas toutes-fois propres au sujet.

Il est de-même nécessaire au sujet, qu'Ulysse se vange, & punisse les Amans de sa Femme: mais il n'est ni propre ni nécessaire qu'il les tuë à coups des fléches, lors qu'ils sont à table chez lui, pendant la nuit, & qu'il soit aidé de son Fils, & de deux ou trois de ses domestiques seulement. Il pouvoit avec un plus grand nombre, & sans surprise, les tuër à coups d'Epée chez eux; ou à la campagne. Dira-t-on pour cela, que les coups de fléches dont il les tuë, ne sont pas du sujet?

En un mot, la vengeance, & la punition des méchans, énoncée en peu de paroles, comme on la lit dans le plan d'Aristote, est une Action simple, propre & nécessaire au sujet. Elle n'est point un Episode, elle est le fond & l'ame d'un Episode: & cette même punition expliquée & étenduë avec toutes les circonstances du temps, des lieux, & des personnes, n'est plus une action simple, & propre; mais une action Episodiée,

diée, & un véritable Episode ; qui pour être plus au choix & à la liberté du Poëte, n'en contient pas moins un fond propre & nécessaire.

C'est en ce dernier sens, & de cette seule espéce d'Episodes que nous parlerons ordinairement.

CHAPITRE VI.

Définition des Episodes.

APrés ce que nous venons de voir, ne pouvons-nous pas dire que *les Episodes sont les parties nécessaires de l'Action, étenduës avec des circonstances vrai-semblables ?*

Un Episode n'est qu'une partie d'une Action, & non une Action entiere ; comme celle d'Hypsipyle dans Stace, qui rend ce Poëme défectueux & Episodique.

Cette partie de l'Action qui sert de fond à l'Episode, ne doit pas demeurer dans sa simplicité, telle qu'elle est énoncée en général dans le prémier plan de la Fable. Aristote aiant ainsi rapporté les parties de l'Odyssée, dit formellement qu'elles sont propres : & en cet état, il les distingue des Episodes. Ainsi, dans l'exemple que nous avons rapporté de l'Oedipe, nous avons dit que la Guérison des Thébains, n'est pas un Episode, c'est seulement le fond & la matiere d'un Episode, dont le Poëte ne s'est pas servi. Et Aristote disant qu'Homére dans l'Ilia-

Ἐπεισοδίοις κέχρηται μάλιστα πολλοῖς. c. 23.

l'Iliade, a pris peu de choſes pour ſon ſujet, mais qu'*il s'eſt ſervi de beaucoup de ſes Epiſodes*; Il nous apprend que le ſujet contient en ſoi beaucoup d'Epiſodes; dont le Poëte peut ſe ſervir, ou ne ſe pas ſervir. C'eſt-à-dire; qu'il en contient le fond, que l'on peut laiſſer dans ſa briéveté générale & ſimple, comme Sénéque a fait la guériſon des Thébains; ou que l'on peut étendre & développer, comme le même a fait le châtiment d'Oedipe. En cette derniere façon le Poëte s'en ſert, & il en fait de juſtes Epiſodes.

Le ſujet d'un Poëme devient long en deux manieres; l'une, lorſ-que le Poëte y employe beaucoup de ſes Epiſodes; & l'autre, lors qu'il donne à chacun une étenduë conſidérable. C'eſt par cet uſage que les Poëtes Epiques étendent leurs Poëmes beaucoup plus que les Dramatiques.

Nous devons encore remarquer, qu'il y a de certaines parties d'une Action, qui d'elles-mêmes ne préſentent naturellement qu'un ſeul Epiſode; comme la mort d'Hector, celle de Turnus, & ſemblables. Il y a des parties de la Fable plus abondantes, & qui obligent le Poëte à faire pluſieurs Epiſodes ſur chacune, quoi-qu'elles ne ſoient énoncées dans le prémier plan, que d'une maniere auſſi ſimple que les autres. Telles ſont le combat des Troïens contre les Grecs; l'abſence d'Ulyſſe, les erreurs d'Enée, &c.

Car l'abſence d'Ulyſſe pendant pluſieurs années hors de ſon païs, exige néceſſairement ſa préſence ailleurs; & le deſſein de la Fable le doit jetter en pluſieurs périls, &

en

en plusieurs Etats. Or chaque péril, & chaque Etat fournit un Episode, dont le Poëte peut se servir, s'il veut.

Concluons donc, que les Episodes ne sont point des Actions; mais des parties d'une Action : Qu'ils ne sont point ajoûtez à l'Action, & à la matiere du Poëme; mais qu'eux-mêmes sont cette Action, & cette matiere, comme les membres sont la matiere du corps : Qu'ainsi, ils ne sont point tirez d'ailleurs, mais du fond même de l'Action : Qu'ils ne sont point unis & liez à l'Action; mais qu'ils sont unis & joints les uns aux autres : Que toutes les parties d'une Action, ne sont pas autant d'Episodes; mais seulement celles qui sont amplifiées & étenduës par les circonstances particulieres, & par la maniere dont le Poëte raconte la chose : Et Qu'en-fin, cette union qu'ils ont les uns avec les autres, est nécessaire dans le fond de l'Episode, & vrai-semblable dans les circonstances.

CHAPITRE VII.

De l'Unité de l'Action.

L'Action Epique a quatre conditions. La prémiere est son *Unité*; la seconde, son *Intégrité*; la troisiéme, son *Importance*; & la quatriéme, sa *Durée*. Nous commencerons par la prémiere.

Nous cherchons ici, l'Unité de l'Action Epique, non seulement dans le prémier projet,

jet, & dans le plan de la Fable; mais dans l'Action étenduë & Epiſodiée. En effet, ſi les Epiſodes ne ſont point ſur-ajoutez à l'Action, & ſi au contraire, ils en ſont les parties néceſſaires; il eſt viſible qu'ils doivent y être compris ſans en corrompre l'Unité: & les Fables qu'Ariſtote nomme *Epiſodiques*, ſont celles où quelques Epiſodes, étant hors d'œuvre, & mal liez, ajoûtent quelques actions à l'Action du Poëme, & en corrompent l'unité.

L'Unité de l'Action Epique, non plus que l'unité de la Fable, ne conſiſte, ni dans l'unité du Héros; ni dans l'unité du temps. C'eſt ce que nous avons déja vû: mais il eſt plus aiſé de dire en quoi elle ne conſiſte pas, que de voir en quoi elle conſiſte.

Dans l'idée que j'en ai conceuë par la lecture de nos Auteurs, je croirois que trois choſes y ſont néceſſaires. La prémiere eſt, de n'employer aucun Epiſode qui ne ſoit tiré du plan & du fond de l'Action, & qui ne ſoit un membre naturel de ce corps. La ſeconde eſt, de bien lier ces Epiſodes, & ces membres les uns avec les autres. Et la troiſiéme, de n'achever aucun Epiſode, de telle ſorte qu'il puiſſe paroître une Action entiere; mais de laiſſer toûjours voir chacun en particulier dans ſa nature de membre d'un corps, & de partie non achevée.

Nous avons déja jetté les fondemens de la prémiere de ces trois conditions dans la doctrine des Epiſodes; & peut-être en avons-nous ſuffiſamment parlé: Néanmoins, nous éclaircirons encore cette doctrine, par quelques exemples des principaux Epiſodes de l'Enéïde.

Dans

Dans le plan que nous avons dreſſé de la Fable & de l'Action de ce Poëme, nous avons vû qu'Enée doit néceſſairement être un Roi nouvellement éleu, & être le Fondateur d'un Empire relevé ſur les débris d'un Etat détruit : Que ce Prince doit être combatu par des impies : Et qu'il doit, en-fin, s'établir par la piété, & par les armes.

La prémiere partie de cette Action eſt, le changement d'un Etat, celui d'un Roi, & celui d'un Souverain Pontife. Voila le prémier Epiſode de Virgile, contenu dans le Livre ſecond, où le Poëte décrit le renverſement de l'Empire des Troïens en Aſie, la mort du Roi Priam, & celle du Prêtre Panthus. Et il ajoûte le choix que les Dieux, & les hommes font de la perſonne d'Enée, pour ſucceſſeur à ces deux morts, & pour établir en Italie l'Empire des Troïens.

Sacra ſuoſque tibi commendat Troja penates : Hos cape fatorum comites, his mœnia quære &c. *Virg. En.* 2.

La ſeconde partie de l'Action eſt, qu'Enée ſe mette en devoir d'exécuter les ordres qu'il a receus ; & qu'il prenne la route d'Italie. Virgile a placé ce ſecond Epiſode preſque entier, en ſon troiſiéme livre. Le reſte eſt dans le prémier, dans le cinquiéme, & dans le commencement du ſeptiéme.

La troiſiéme partie de l'Action eſt, l'établiſſement de la Religion, & des Loix. La Religion conſiſte en Sacrifices, en Funérailles, & en Jeux. Enée en fait de toutes les manieres ; & le Poëte a ſoin de temps en temps, d'avertir ſes Lecteurs, que ces cérémonies ne doivent pas être conſidérées comme autant d'actions particulieres, ou comme les ſimples effets de la piété du Héros en quelques rencontres ; mais comme les Loix ſacrées qu'il alloit porter

Hac caſti maneant in relligione nepotes. *Æneid.* 3.

Hinc maxima porro Accepit Roma, & patrium servavit honorem. *Eneid. 5.*

ter en Italie, en qualité de Fondateur de l'Empire Romain. Ainſi, l'on ne peut douter de ſa penſée, ni prendre ces actes de Religion, & ces Epiſodes, pour autre choſe, que pour des parties néceſſaires & eſſencielles de ſon Action, & de ſa Matiere. Cette partie fournit pluſieurs Epiſodes que le Poëte a diſtribuez en divers endroits de ſon ouvrage; comme dans le troiſiéme livre, où Enée reçoit d'Hélénus, les cérémonies qu'il devoit en-ſuitte établir: Dans le cinquiéme, où il célébre les Jeux au tombeau de ſon Pére: & ailleurs preſque par tout.

Te quoque magna manent regnis penetralia noſtris. Hic ego namque tuas ſortes &c. *Eneid. 6.*

Virgile a donné le ſixiéme livre à l'autre partie des Loix; je veux dire à la Morale, à la Politique, & à l'établiſſement de cet Eſprit, qui devoit animer le corps de l'Empire Romain.

Aprés ces parties de l'Action, qui contiennent l'exécution des deſſeins du Héros: nous devons encore conſidérer les obſtacles, qui ſont les nœuds de l'Action. Ces obſtacles ſont les effets de la colére de Junon. Nous pouvons dire; que cette oppoſition n'eſt pas moins propre à l'Enéïde, que l'oppoſition de Neptune eſt propre à l'Odyſſée. Or nous avons vû qu'Ariſtote met la colére de ce Dieu dans le prémier plan du Poëme Grec, entre les incidens qui lui ſont propres.

Τὸ μὲν οὖν ἴδιον τοῦτο.

Le prémier de ces nœuds, & le plus redoutable de ces obſtacles, eſt celui de Didon, qui remplit le prémier & le quatriéme Livre. Le ſecond eſt l'incendie des vaiſſeaux au cinquiéme. Le troiſiéme eſt l'amour, l'ambition, & la vaillance de Turnus. Celui-ci fournit quantité d'Epiſodes, étant la cauſe de la guerre qu'Enée fait en Italie. Il commence

mence au septiéme Livre, & il finit avec le Poëme. C'est ainsi que les Episodes de l'Enéïde sont tirez de la Fable, & du fond de l'Action.

La seconde chose que nous avons dit être nécessaire pour l'unité de l'Action, est l'union, & la liaison des Episodes les uns avec les autres. Car outre le rapport & la proportion que doivent avoir ensemble tous les membres, pour ne faire qu'un Corps, qui soit d'une même nature en toutes ses parties; il faut de plus, que ces membres soient non contigus, comme si on les avoit coupez & rejoints; mais continus & liez. Sans cela, les membres naturels ne font point cette unité nécessaire au Corps.

La continuïté, & la situation des Episodes n'est pas juste, lors qu'ils sont seulement les uns aprés les autres : ils doivent être mis les uns en conséquence des autres, de telle sorte que le prémier soit nécessairement, ou vrai-semblablement la cause de celui qui le suit. Aristote reprend les incidens qui sont sans suite & sans liaison, & il dit que les Poëmes, où l'on emploie des Episodes de cette sorte, péchent contre l'Unité de l'Action. Il apporte pour un exemple de ce défaut, la blessure d'Ulysse sur le Parnasse, & la folie qu'il feignit en présence des Princes Grecs; parce que l'un de ces incidens n'a pû arriver en consequence de l'autre; Homére n'auroit pû leur donner la liaison & la continuité nécessaire; aussi, n'a-t-il point corrompu l'unité de son Odyssée par ce mélange.

Ὧν οὐδὲν θατέρου γινομένου, ἀναγκαῖον ἢ ἢ εἰκὸς θάτερον γενέσθαι. ἀλλὰ ἃ περὶ μιὰν πρᾶξιν, οἷαν λέγομεν τὴν Ὀδύσσειαν, ὁμοίως δὲ καὶ τὴν Ἰλιάδα, *Arist. Poet. c.*

Mais il nous fournit un juste exemple de nostre continuïté, dans la maniere dont il a lié

à lié enſemble les deux parties de ſon Iliade, qui ſont la colére d'Achille contre Agamemnon, & la colére de ce même Héros contre Hector. Le Poëte auroit mal lié ces deux Epiſodes, ſi avant la mort de Patrocle, Achille moins inexorable, eût accepté la ſatisfaction qu'Agamemnon lui offroit. Cela auroit fait deux coléres, & deux vangeances différentes, & indépendentes l'une de l'autre. Et quoi-que toutes deux euſſent été néceſſaires & eſſencielles à la Fable, pour faire voir les pertes que l'on ſe procure par la diſcorde, & les avantages d'une bonne intelligence: Néanmoins, l'Unité auroit été ſeulement dans la Fable; mais l'Action auroit été double, & Epiſodique: parce-que le prémier Epiſode n'auroit point été la cauſe du ſecond, ni le ſecond une ſuitte du prémier.

Ces deux parties de l'Iliade ſont jointes tres-régulierement. Si Achille n'eût point été en colére contre Agamemnon, il auroit combatu lui-même, & n'eût pas expoſé ſon ami ſeul contre Hector, ſous des armes qui furent cauſe de la témérité & de la mort de ce jeune homme: & de plus, pour mieux méler ces deux parties l'une avec l'autre, la ſeconde eſt commencée longtemps avant que l'on voïe, quelle fin doit avoir la prémiere. Toutes les conditions de la reconciliation ſont propoſées; & l'on peut dire que cette reconciliation eſt faite de la part d'Agamemnon avant la mort de Patrocle, & avant même que l'on penſe à l'engager au combat. Il ne manque plus que le conſentement d'Achille: & ne l'aiant donné qu'aprés que la mort de Patrocle l'a fait réſoudre

ſoudre à celle d'Hector ; il eſt vrai de dire, que la colére & la vangeance d'Achille contre Hector, qui n'eſt que la ſeconde partie du Poëme, eſt l'unique cauſe de la reconciliation qui finit la prémiere partie.

Mais pour l'unité d'un corps, il ne ſuffit pas que tous ſes membres ſoient naturels, & qu'ils ſoient bien unis & bien liez enſemble ; il faut de-plus, que chaque membre ne ſoit qu'un membre, & une partie imparfaite, & non un corps achevé : c'eſt la troiſiéme condition que nous avons dit être néceſſaire pour conſerver à l'Action Epique ſon Unité.

Pour concevoir cette doctrine ; il faut remarquer qu'une Action peut être entiere & achevée en deux manieres. La prémiere eſt, de l'achever ſimplement, & toute entiere, par rapport aux principales perſonnes qui y ont intéreſt, & dans les principales circonſtances que l'on y emploie : La ſeconde façon eſt, de l'achever ſeulement par rapport à quelques perſonnes, & dans quelques circonſtances moins principales. Cette ſeconde maniere laiſſe à l'Action ſon Unité réguliere ; l'autre la détruit. Voici un exemple de chacune.

Les Grecs étoient aſſemblez pour vanger l'injure faite à Ménélaüs, & pour forcer les Troïens de lui rendre Héléne ſa femme, que Pâris avoit enlevée. Il ſurvient un différent entre Agamemnon & Achille. Celui-ci irrité, renonce à la cauſe commune, & ſe retire, afin qu'en ſon abſence, l'armée d'Agamemnon ſoit maltraitée par les Troïens. Mais la fierté de ce Roi des Rois, lui perſuade qu'il battra ſes ennemis ſans le ſecours d'A-

d'Achille. Il va donc les attaquer avec toutes ſes forces.

Le combat commence par le duël de Ménélaüs & de Pâris. Ils ſe battent ſeuls, à condition qu'Hélène demeurera au vainqueur, & que la guerre ſera terminée par ce combat. Quoi-que la colére d'Achille ait donné lieu à ce duël, & quelque intérêt qu'il y puiſſe prendre; néanmoins, il eſt viſible que Ménélaüs, Pâris, & Hélène en ſont tellement les prémiers perſonnages, que ſi cette Action eût été achevée à leur égard, elle eût été entierement achevée: Elle n'auroit point fait une partie de l'Action, & de la vengeance d'Achille: mais une Action complette, qui auroit détruit cette vengeance, & rendu ſans effet, la colére de ce Héros. Homére donc n'a point achevé cette action: Pâris trop preſſé ſe ſauve, & Ménélaüs eſt bleſſé d'un coup de fléche par Pandare. Ainſi, Achille commence d'être vengé, & cet incident devient un juſte Epiſode.

Virgile a traité d'une autre maniere l'Epiſode de Didon. Il l'a achevé de telle ſorte que l'Unité de ſon Action principale eſt demeurée dans toute la régularité que l'Art y demande. L'adreſſe de ce grand Poëte eſt d'avoir fait enſorte que Didon, en qui cet incident eſt achevé, n'en fut point le prémier perſonnage; & que ſon mariage ne fut qu'une ſimple circonſtance d'une Action, qui n'eſt point achevée, & qui toutes-fois eſt l'ame & le ſeul fondement de cette Action particuliere. En un mot, Enée eſt le Héros de cet Epiſode, qui n'eſt inventé que pour empêcher l'établiſſement de ce Héros en Italie.

Cela

Cela eſt aiſé à voir, ſi l'on veut faire réflexion, à ce que l'addreſſe, & le ſoin du Poëte nous en a laiſſé. Junon, qui fait toute cette intrigue, ne ſe mettoit guére en peine du bonheur de Didon. Si elle l'eût tant aimée, elle auroit détourné de ſes bords la flotte des Troïens, qu'elle y jetta elle-même, & qui fut l'unique cauſe des malheurs de cette Reine. Si elle propoſe ſon mariage à Venus avec tant d'empreſſement; ce n'eſt qu'une feinte. Son but & ſon deſſein étoit d'arréter Enée en Afrique, & de donner à Cartage l'Empire du monde, dû à l'Italie, & attaché aux deſtins de ce Héros. Voila l'unique choſe dont il s'agit; le reſte eſt un ſimple prétexte, & un moïen que l'on cherche pour arriver à cette fin.

Didon même fait aſſez voir combien ſa perſonne eſt moins conſidérable que celle d'Enée, & qu'elle n'eſt introduite que comme un obſtacle aux deſſeins de ce Prince; C'eſt elle qui le recherche, qui le veut pour ſon Mari, pour ſon Roi, & pour ſon Protecteur contre les fureurs de ſon frére & contre les inſultes d'Iarbas. Mais elle ne peut obtenir qu'un mariage de peu de temps, comme ils ſe faiſoient quelque-fois en ces temps-là. Enée lui déclare qu'il ne prétend pas que le nom de ſon Mari qu'il porte, ſoit un obſtacle à ſon départ, & à ſes deſſeins ſur l'Italie; & il lui dit que cette condition de ne point quitter Carthage, n'eſt pas entrée dans leur alliance.

Fœlix heu! nimium fœlix ſi littora tantum, Numquam Dardaniæ tetigiſſent noſtra carinæ. *Æneid.* 4.

Sénſit enim ſimulatâ mente locutam, Quo regnum Italiæ Libycas averteret oras.

Non venit in mentem, quorum conſederis arvis! &c.

Quid moror? an mea Pygmalion dum mœnia frater Deſtruat? aut captam ducat Getulus Iarbas? Per connubia noſtra, per inceptos hymenæos. *Fuga* nec conjugis unquam Prætendi hæc in fœdera veni.

Plus un Epiſode peut paroître une action ache-

achevée, plus le Poëte doit avoir soin de prévenir l'esprit du Lecteur avant que de l'y engager. C'est ce-que fait Virgile dans l'Episode dont nous parlons. Tout le commencement du prémier Livre imprime assez dans l'esprit du Lecteur, que l'abord d'Enée à Cartage, n'est qu'un obstacle & une violence faite exprés. Il faut encore renouveller ces avis au commencement de ces Episodes, afin que le Lecteur sache à quoi le Poëte l'engage. Ainsi, à peine les Troïens sont receus à Cartage, qu'ils disent que leur intention est d'aller en Italie. Et avant que Didon fasse voir aucun dessein pour Enée; le Poëte emploïe le second & le troisiéme Livre à faire concevoir le dessein de ce Héros, & la néceſſité d'aller en Italie par l'ordre des Oracles & des Devins; tout cela se dit en parlant à Didon même. Enfin, tout cet Episode est tellement rempli de ce dessein principal, que le Poëte n'a pas voulu qu'on le perdît de vûë un seul moment. Enée est donc sans doute le Héros de cet Episode; & l'on doit regarder cet incident, bien moins comme l'Histoire de Didon, en qui c'est une Action achevée; que comme un obstacle opposé à l'établissement des Troïens en Italie.

Nec posse Italia Teucrorum avertere regem... Gens inimica mihi Tyrrhenum navigat æquor, Ilium in Italiam portans victosque Penates, &c.

Huc cursus fuit.

CHAPITRE VII.

Des fautes qui corrompent l'Unité de l'Action.

HOmére & Virgile nous ont fourni des exemples d'une juste Unité, avec les trois

trois conditions que nous y avons demandées. Il faut chercher ailleurs quelques exemples d'une Unité corrompuë par des Episodes irréguliers en ces trois manieres: c'eſt à dire prémierement, qui ſoient tirez d'ailleurs que de l'Action; ſecondement, qui n'aient aucune liaiſon avec le reſte du Poëme, ni avec les membres, & les parties qui en ſont la Matiere; Et en-fin, qui ſoient des Actions achevées indépendamment du ſujet. Ces Epiſodes défectueux, & ſurabondans peuvent ſe rencontrer non ſeulement dans le milieu du Poëme; mais au commencement & à la fin.

La Thébaïde de Stace nous fournit de tous ces exemples; comme ſon Achilléïde nous a déja donné un exemple de cette fauſſe Unité, qui ne conſiſte que dans l'Unité du Héros.

Le malheureux Oedipe s'étoit arraché les yeux; & ſe banniſſant lui-même hors de Thébes, en avoit laiſſé le Sceptre à Ethéocle & à Polynice ſes deux fils. Ils le partagent de telle ſorte, que chacun doit reguer ſeul une année entiere l'un aprés l'autre. Mais le prémier qui en joüit, aprés ce temps expiré refuſe de deſcendre du Trône. Polynice en ſon exil, avoit été aſſez heureux, pour devenir le gendre d'Adraſte Roi d'Argos. Ce vieux Prince prend ſa querelle; & avec le ſecours de ſes alliez, il entreprend de le mettre en poſſeſſion de l'Etat qui lui eſt dû, & d'en chaſſer Ethéocle. Thébes eſt donc aſſiegée; & aprés pluſieurs combats, ce différent eſt enfin terminé par le duël & par la mort des deux fréres rivaux. Cette guerre entre les

Fraternas acies alternaque regna profanis
Decertata odiis, ſontes-

que evolvere Thebas, Pierius menti calor incidit. *Theb.* 1.

deux fréres Thébains eſt l'Action que le Poëte veut raconter, & la Matiere de la Thébaïde.

Voici une autre Action; ou pour mieux dire, une autre Hiſtoire. La Déeſſe Vénus eſt indignée contre les habitans de Lemnos, parce-qu'en toute cette Iſle, elle n'avoit ni Temple ni autel, ni ſacrifice. Elle donne prémierement aux hommes un grand dégoût pour toutes les femmes; & enſuitte, elle rend les femmes ſi furieuſes, qu'elles conſpirent la perte de tous les hommes. Cette cruelle réſolution eſt impitoïablement exécutée. La ſeule Hypſipyle ſauve ſecrettement le Roi Thoas ſon Pére; & feint ſi adroitement de l'avoir fait mourir, que les autres lui donnent le Roïaume comme appartenant à ſa famille.

Peu de temps aprés, les Argonautes allant à la conquéte de la Toiſon d'or, ſont obligez par un orage qui les ſurprend de relâcher à Lemnos. Ils y furent fort bien receus. Le mauvais temps donna à Jaſon Prince de ces Héros, le loiſir de laiſſer la Reine Hypſipyle groſſe de deux enfans avant que de ſe remettre en mer.

A peine en étoit elle délivrée, que la renommée fit ſavoir à ſes ſujettes, qu'elles avoient été trompées, & que le Roi Thoas étoit plein de vie, & regnoit dans l'Iſle de Chio, où Hypſipyle l'avoit fait ſauver, feignant de l'avoir fait mourir. Cela rendit cette Princeſſe ſi odieuſe, que craignant la fureur de ces femmes, elle s'enfuit ſur les bords de la mer. Elle y fut ſurpriſe & enlevée par des Pirates. Ils la donnérent au Roi Licurge, & il la fit la nourrice de ſon fils Archémorus.

L'Etat

L'Etat de ce Prince étoit proche de Thébes, & sur le chemin qui y conduisoit l'Armée d'Adraste. Les Grecs trouvérent en un bois cette illustre nourrice seule avec le jeune Prince qu'elle allaitoit. Ils étoient extraordinairement pressez de la soif, toutes les sources étant taries dans les ardeurs de la saison. Ils la priérent de leur donner quelque secours. Elle le fit, & les conduisit à une fontaine qui ne tarissoit jamais. Son zéle fut si grand, que pour aller vîte vers ce ruisseau salutaire, elle se déchargea du précieux fardeau qu'on lui avoit confié, & laissa Archémorus seul sur l'herbe. Elle vit boire les Grecs, & en-suitte, pour satisfaire le desir qu'ils avoient de connoître celle qui les avoit sauvez, elle leur fait un ample récit de son histoire.

Aprés qu'elle eut achevé, & receu les complimens d'Adraste, elle retourne à son Prince. Un effroïable Serpent l'avoit tué du mouvement de sa queuë. Les Grecs tuënt le Serpent & font en l'honneur du Prince mort, des funerailles superbes, & des jeux magnifiques, qui occupent un Livre entier de la Thébaïde. Les récits d'Hypsipyle, & la mort d'Archémorus en remplissent un autre.

Voila d'étranges Episodes; & s'ils sont réguliers, je ne devine pas quel peut être l'usage des regles d'Aristote en cette matiere. Mais voions si ces incidens ont une seule des conditions que j'ai proposées, comme nécessaires à l'Unité de l'Action.

La prémiere de ces conditions est qu'un Episode soit propre, & tiré du fond de la Fable & du sujet. Il étoit difficile d'inventer

Ἔστω οἰκεῖα τὰ ἐπεισόδια.

une avanture plus étrangére à la guerre des fréres Thébains, que toute cette Hiſtoire de Lemnos; Car qu'y a-t-il de commun entre la colére de Vénus, le parricide des Lemniennes, les deſſeins des Argonautes, & les amours de Jaſon & d'Hypſipyle, avec la quérelle d'Etéocle, & de Polynice? C'eſt prendre plaiſir à former le monſtre d'Horace, que de méler enſemble des incidens d'une nature ſi différente: & jamais la tête d'une femme n'a été plus monſtrueuſement attachée au cou d'un cheval, que cette Hypſipyle à la guerre de Thébes dans ce Poëme. Voila la prémiere faute, & la plus eſſencielle de cet Epiſode.

Humano capiti cervicem pictor equinam Jungere ſi velit, & varias inducere plumas, Undique collatis membris, &c.

La ſeconde eſt dans la liaiſon, qui aſſeurément eſt nulle, ſans néceſſité, & ſans vrai-ſemblance. Car quelle partie du ſujet de la Thébaïde eſt ou la cauſe, ou l'effet du meurtre commis à Lemnos, ou de quelque avanture de Jaſon?

Il eſt vrai qu'Hypſipyle fait ce récit aux Argiens, qui alloient faire la guerre contre Thébes; Mais il y a bien de la différence entre lier le récit d'une Action à quelque choſe, & y lier l'action même. Si pour faire entrer un conte dans le corps d'un Poëme, & l'y joindre de telle ſorte, qu'il en faſſe un juſte Epiſode, il ſuffit que ce conte ſoit fait en préſence du Héros, par quelqu'un qui y aura intéreſt; il ne faut plus de régles pour lier les Epiſodes. Ce ne ſeroit pas aſſez qu'un Poëte fût ignorant, ou maladroit, pour manquer à bien faire cette Union; il faudroit de-plus, qu'il fût malicieux, & qu'il voulût exprés ôter toutes les liaiſons. Car ſans cela, il ne s'aviſeroit pas

aiſé-

aisément, d'emploier un Livre entier à décrire hors de propos, une histoire qui n'auroit aucun rapport à son sujet.

Les jeux du sixiéme Livre de Stace, n'ont rien de plus régulier. On ne void rien dans l'Action qui puisse les fournir. Ils n'ont aucun rapport ni à la guerre de Thébes, ni au dessein des Argonautes, ni aux fureurs de Lemnos. Ce n'est point une suitte des Histoires d'Hypsipyle; c'est au-plus, une suitte du récit qu'elle fait de ces Histoires. Ils y sont cousus par un bout; & ils sont cousus par l'autre à la marche des Grecs, sans nécessité & sans vrai-semblance. Les fougues de Tydée & de Capanée, & les empressemens des autres Chefs, pourroient-ils souffrir des amusemens si tranquilles, & si pieux; & par conséquent, si opposez à l'ame du Poëme, qui est toute dans la violence, & dans l'impiété?

Il est vrai que la marche des Argiens étoit cause de la mort de celui pour qui on célebroit ces Jeux: mais elle ne devoit pas l'être: & cette cause n'étant nullement nécessaire, & choquant si fort la vrai-semblance, est moins une excuse, qu'une faute nouvelle. Hypsipyle avoit si peu de chemin à faire du lieu où elle laisse son Prince, jusqu'à celui où elle conduisit les Grecs; qu'elle entend de là un cri fort foible de cet Enfant, que la mort étouffa dans sa bouche. Ce n'étoit donc pas la peine de quitter Archémorus, qui l'auroit si peu retardée. Mais un soldat ne pouvoit-il s'en charger pour un moment? Enfin, qui vit jamais une nourrice si étourdie, que de laisser son enfant seul pour quelques heures,

Moriens vagitus in auras Excidit. & ruptis immutuit ore querelis; Qualia non totas peragunt insomnia voces. Audiit Hypsipyle.

res, au milieu d'une forêt à la merci des bêtes, exposé à tant d'autres dangers ; & de l'abandonner ainsi sans garde, auprés de tant de milliers de personnes, à qui elle rendoit un service si important ? Comment des Princes si reconnoissans, auroient-ils souffert sans aucune nécessité, cette indigne & ridicule exposition ? Mais quoi ! Virgile avoit fait des Jeux ; il falloit bien que Stace en fît aussi.

La troisiéme faute que l'on peut faire contre l'Unité de l'Action principale, est d'achever entierement une Action qui ne doit servir que d'Episode. C'est encore une des conditions de l'Histoire d'Hypsipyle : rien n'est plus achevé en toutes ses circonstances. Elle ne fait partie d'aucune autre Action ; C'est une Action entiere indépendamment de tous les personnages Thébains & des autres Grecs de ce Poëme, dont aucun n'a intérêt à ce qui s'est passé à Lemnos. Ainsi, l'Unité de l'Action est entierement corrompuë dans la Thébaïde, par cette avanture, dont le récit rend le Poëme Episodique.

Cette faute de Stace, est au milieu de son Poëme. Elle en coupe l'Action en deux parties, monstrueusement séparées par cette large ouverture, qui est si mal remplie de membres, ou plus-tôt de corps étrangers. Mais, comme j'ai dit, ces superfluïtez ne corrompent pas moins l'Unité, lors qu'elles sont mises au commencement, ou à la fin du Poëme, que dans le milieu, & dans la suitte. Stace nous donne encore des exemples de cette espéce de faute.

Limen mihi Carminis

S'il s'étoit contenté de commencer la guerre de Thébes par la naissance incestueuse d'Etéo-

d'Ethéocle & de Polynice ; il auroit imité ceux qui commençoient la guerre de Troïe par la naiſſance d'Héléne, contre la cenſure d'Horace. Mais il prend les choſes de beaucoup plus loin. Il remonte juſqu'à la fondation de la ville de Thébes ; & il ouvre ſon Poëme par le raviſſement d'Europe, qui a été la prémiere cauſe de cette fondation.

Il a fini comme il avoit commencé. La querelle des deux Fréres étoit nettement décidée par leur mort, il ne reſtoit plus de difficulté ; le ſiege étoit levé & fini. Et quand le Lecteur n'attend plus rien, le Poëte qui a épuiſé ſa Matiere, s'aviſe d'y joindre une autre Hiſtoire, qui en eſt la ſuitte, comme le retour d'Ulyſſe eſt la ſuitte de la mort d'Hector, & de la priſe de Troïe ; & comme le regne d'Aſcagne, eſt la ſuitte de l'établiſſement d'Enée. Ce ne ſont plus les Argiens qui ſont les Ennemis de Thébes, ce ſont les Athéniens. Cette ville n'eſt point deffenduë par Ethéocle, mais par Créon. Ce n'eſt pas Polynice qui l'attaque, c'eſt Théſée. Ce n'eſt plus un Roïaume que l'on diſpute, c'eſt un Tyran que l'on veut punir. Ce n'eſt point un ſiege, c'eſt la priſe d'une ville. Ce n'eſt point la cruauté, l'ambition, & la violence qui y regnent ; c'eſt la vaillance, c'eſt la généroſité, c'eſt la piété, qui dans le dernier livre, détruiſent le caractére de tout le corps du Poëme. De-ſorte que l'Action eſt toute autre & dans la cauſe, & dans la fin, & dans les perſonnes, & dans la maniere, & dans toutes les circonſtances. Voila des fautes qui corrompent viſiblement l'Unité de l'Action Epique.

eſto Oedipodæ confuſa domus. *Theb.* 1. Nec gemino bellum Trojanum orditur ab ovo. *Hor. Poët.* Gentisne canam primordia diræ, Sidonios raptus, & inexorabile pactum Legis Agenoreæ, ſcrutantemque æquora Cadmum? *Stat. Theb.* 1.

CHAPITRE IX.

De l'Intégrité de l'Action.

Aristote ne dit pas seulement que l'Action Epique, doit être Une; il ajoûte *qu'elle doit être Entiere, Parfaite, & Achevée; & que pour cet effet, elle doit avoir un commencement, un milieu, & une fin.* Ces Actions sont en cela différentes de celles des Fables d'Esope; car il n'est pas nécessaire que celles-ci soient entieres & achevées. Témoin la Fable de ce Renard maigre & affamé, qui s'étoit fouré en un lieu plein de bled, par une ouverture fort étroite. Lors qu'il se fut bien rempli de grain, il voulut repasser par le même endroit, mais il se trouva trop gros. Un Chat qui le vit d'un peu loin, dans cet embarras, l'avertit, que pour sortir, il devoit attendre qu'il fût aussi maigre que quand il étoit entré. Il n'est pas nécessaire d'achever cette Action: on laisse régulierement le Renard en ce lieu, sans dire ce qui en arriva; & sans se mettre en peine, s'il y fut tüé; s'il jeûna pour se sauver; ou s'il échappa de quelque autre maniere: Cette Action n'est donc pas un Tout; parce-qu'elle a un commencement, & un milieu seulement; & qu'elle n'a point de fin.

Περὶ μίαν πρᾶξιν ὅλην καὶ τελείαν, καὶ ἔχουσαν ἀρχὴν, καὶ μέσα καὶ τέλος. *Poët. c. 23.*

Forte per angustam tenuis Vulpecula rimam Repserat in cumeram frumenti; pastaque rursus Ire foras pleno tendebat corpore; frustra, Cui Mustela procul: Si vis, ait, effugere isthinc, Macra cavum repetes arctum quem macra subisti. *Hor. l. 1. Ep. 7.*

Ces trois parties d'un Tout sont désignées d'une maniere bien vague & bien générale par les termes de Commencement, de Milieu,

lieu, & de Fin; on peut les interpréter par de plus précis, en disant, Que les Causes & les desseins que l'on prend de faire une Action, sont le Commencement de cette Action; Que les effets de ces Causes, & les difficultez qui se rencontrent dans l'exécution des desseins, en sont le Milieu; & que le dénouëment, & la résolution de ces difficultez sont la Fin de l'Action.

Cette fin & ce dénouëment peuvent arriver de plusieurs manieres, qui forment diverses espéces d'Actions. Car quelque-fois l'Action se terminera par la reconnoissance de quelque personne que l'on ne connoissoit point; comme dans la Tragédie qui porte le nom d'Oedipe. Ce Prince se croioit être fils de Polybe Roi de Corinthe, & de Mérope: & il reconnoit qu'il est Thébain, & fils de Laïus & de Jocaste. Quelque-fois sans réconnoissance, il y a un grand changement dans la fortune de quelque Personnage, qui se croiant heureux, tombe tout-à-coup dans une misére qu'il n'attendoit pas; ou à qui au-contraire, il arrive un grand bon-heur contre son espérance. C'est ainsi qu'Agamemnon, aprés la ruïne de Troïe, pensant jouïr en repos de la gloire qu'il avoit acquise, est misérablement égorgé par sa femme. *Ces changemens en une fortune contraire, portent le nom de Péripéties.*

Quelque-fois aussi, il n'y a ni Reconnoissance ni Péripétie; mais l'Action cesse & passe, pour ainsi dire, du mouvement dans le repos d'une maniere simple, sans autre incident, que celui qu'on pouvoit vrai-semblablement attendre, dans le cours ordinaire des choses; comme dans les Troades

Ἐστι δὲ Περιπέτεια μὲν ἡ εἰς τὸ ἐναντίον τῶν πραττομένων μετα-βολή. Arist. Poët. c. 11.

de Sénéque. Hécube & les Troïennes paroissent d'abord dans la captivité, & dans une longue suitte de miséres, qui ne leur mettent dans la bouche & dans le cœur, que les plaintes & le desespoir. L'ombre d'Achille demande qu'on lui immole Polixéne; & Calchas veut que l'on fasse mourir Astyanax, avant que de partir. On exécute l'un & l'autre, & la Tragédie finit ainsi.

Εἰσὶ δὲ τῶν μύθων οἱ μὲν ἁπλοῖ, οἱ δὲ πεπλεγμένοι καὶ γὰρ αἱ πράξεις ὧν μιμήσεις οἱ μῦθοι εἰσιν, ὑπάρχουσιν εὐθὺς οὖσαι τοιαῦται.

Ces manieres différentes font deux espéces d'Action, ou de Fable. L'une est *Simple*, & l'autre est *Implexe*. *Les Actions Simples sont celles qui finissent sans Réconnoissance, & sans Péripétie; les Implexes ont ou Reconnoissance ou Péripétie, ou l'une & l'autre.*

L'Intégrité de l'Action comprend toutes ces choses; nous les allons voir en particulier.

Λέγω δὲ ἁπλῆν μὲν πράξιν ἧς γινομένης ὥσπερ ὥρησται, συνεχοῦς καὶ μιᾶς ἄνευ περιπετείας ἢ ἀναγνωρισμοῦ μεθάβασις γίνεται. πεπλεγμένην δὲ, ἐξ ἧς μετὰ ἀναγνωρισμοῦ, ἢ περιπετείας, ἢ ἀμφοῖν ἡ μετάβασίς ἐστι. *Poët. c. 17.*

CHAPITRE X.

Que l'Action doit être un Tout.

Μηδὲ τὸν πόλεμον καὶ περ ἔχοντα ἀρχὴν καὶ τέλον, ἐπιχειρῆσαι ποιεῖν ὅλον.. νῦν δὲ ἓν μέρος ἀπολαβών. *Poët. c. 23.*

CEtte proposition semble contraire à ce qu'Aristote enseigne, lors qu'il dit que la guerre de Troïe est un tout juste & parfait; Qu'Homére n'en a pris qu'une seule partie; Qu'il a été tres-judicieux en cela; & Que ceux qui au lieu de l'imiter, ont pris ce Tout pour le sujet de leurs Poëmes, ont

ont pris trop de Matiere, & ont été de fort mauvais Artiſtes. Prétend-il par cette doctrine, & par ces exemples, ruïner ce que nous venons de lire en ce même Traitté de la Poëtique? Veut-il enſeigner que le ſujet & la Matiere d'un Poëme ne doit pas être *un Tout, & une Action entiere & achevée*; Περὶ μίαν ὅλην mais ſeulement une partie d'une Action? Il πρᾶξιν ὅλην n'y a pas d'apparence qu'il ait ainſi voulu καὶ τελείαν. ſe contredire.

On peut concilier ce qui paroît oppoſé en ces deux expreſſions, en faiſant réflexion qu'une même Action peut être conſidérée dans la Fable, où le Poëte l'a emploïée; où bien dans l'Hiſtoire, d'où il l'a tirée. Quand le Poëte cherche une Matiere pour la Fable, il trouve des Actions de diverſes ſortes. Les unes ont pluſieurs parties; qui peuvent être régulierement liées enſemble en un ſeul corps; & alors il peut prendre une de ces Actions toute entiere. Mais il y en a, dont les parties ſont tellement indépendantes les unes des autres, que l'on ne peut vrai-ſemblablement les joindre, & les lier ſi bien, qu'elles ne paroiſſent que comme les cauſes & les ſuittes les unes des autres. Voila ce qu'Ariſtote condamne ſous le nom de *Fables à pluſieurs parties*, auſ-quelles il oppoſe celles qui n'ont qu'*une partie*. Μύθους πεπλεγμένους. Ἁπλοῦς.

Il ne deffend pas la multitude des parties; mais il prend ordinairement en un mauvais ſens ces ſortes de mots, qui d'eux-mêmes pourroient en avoir un bon. Comme nous avons vû qu'il a condamné la pluralité vicieuſe des Fables & des Epiſodes, ſous les noms de *Polymythie*, & de Fables *Epiſodiques*;

quoi-que l'on puisse régulierement metere plusieurs Fables en un Poëme, & qu'il n'y en ait aucun, où il n'y ait plusieurs Episodes.

C'est donc dans ce même sens qu'il condamne la pluralité des parties en une Action Epique. Il ne faut pas croire qu'il la condamne absolument, & que cette Action emploiée, puisse n'étre pas un Tout. Il s'en explique assez lui-même dans les paroles suivantes. *De même*, dit-il, *que dans les autres imitations, ce que l'on imite est une seule chose: il faut aussi-puisque la Fable est l'imitation d'une Action, que cette Action soit Une, & Toute entiere, & que les parties soient tellement liées & dépendantes les unes des autres, que l'on ne puisse en tirer aucune hors de sa place, pour la transporter ou pour la retrancher entierement, sans que le tout soit changé: parce-que ce qui peut-être mis ou omis de telle sorte que l'on ne s'apperçoive pas de ce changement, ne peut être partie de l'Action.* Ainsi, c'est seulement la pluralité des parties de cette derniere espéce qu'Aristote condamne. Et il a loüé Homére de n'en avoir pris qu'une seule de tout ce qui s'est passé dans la guerre de Troïe.

χρὴ οὖν καθάπερ ἐν ταῖς ἄλλαις μιμητικαῖς ἡ μία μίμησις ἑνός ἐστιν, οὕτω καὶ τὸν μῦθον ἐπεὶ πράξεως μίμησίς ἐστι, μίας τε εἶναι, καὶ ταύτης ὅλης, καὶ τὰ μέρη συνεστάναι τῶν πραγμάτων οὕτως ὥστε μετατιτεμένου διαφέρεσθαι καὶ κινεῖσθαι τὸ ὅλον. ὃ γὰρ προσὸν ἢ μὴ προσὸν μηδὲν ποιεῖ, ἐπίδηλον ὅτι οὐδὲ μόριον τοῦτό ἐστι. *Arist. Poët. c. 8.*

Mais il faut bien prendre garde que ce retranchement de toutes les autres parties n'empêche point que la Colére d'Achille que l'on retient seule, ne soit un Tout dans le Poëme. Elle n'est partie que par rapport à la guerre entiere, & dans l'Histoire d'où Homére l'a tirée: mais elle est un tout entier & achevé dans la Fable & dans le Poëme qu'Homére en a dressé. Voila comment ces expressions contraires d'Aristote, s'accordent aisément

Ἐν μέρος ἀπολαβών.

Μίαν πρᾶξιν ὅλην καὶ τελείαν.

sément dans le sens. Le Poëte peut tirer de l'Histoire une Action entiere, ou seulement une partie; mais il doit toûjours mettre en son Poëme, une Action entiere, & non pas une partie seulement. La disposition qu'il donne à sa matiere, régle ce point, & fait un Tout régulier de ce qu'il aura trouvé & choisi. Il doit en user diversément, selon la multitude, où la singularité historique des parties, pour en faire le sujet de son Poëme.

Lors qu'il prend une Action entiere, comme Homére a fait pour l'Odyssée, & Virgile pour l'Enéide; il n'y a rien à rajuster, ni aucune mesure à prendre, pour faire que cette Action paroisse un Tout, & non pas une partie d'une autre Action. Le Lecteur est déja instruit par l'Histoire, & est peu en danger de s'y méprendre. Il suffit au Poëte de dire en quoi consiste son Action, sans dire en quoi elle ne consiste pas. Homére propose le retour d'Ulysse, qui aprés avoir renversé la ville de Troïe, revient en son pais: Virgile propose le changement d'un Etat qui est ruïné à Troïe, & rétabli en Italie par Enée. Chacune de ces deux avantures a les conditions d'un Tout aussi bien dans l'Histoire d'où elles ont été tirées, que dans les Fables, où elles sont emploïées.

Mais lors que le Poëte ne choisit qu'une seule partie, & que de cette partie historique il fait un Tout dans sa Fable; il doit être soigneux de le faire remarquer à ses Lecteurs, de crainte qu'apportant à la lecture du Poëme, la connoissance qu'ils ont prise dans l'Histoire, ils ne blâment l'Auteur, comme s'il n'avoit dit que peu de chose de son sujet, ou qu'il eût mal exécuté son dessein, n'ayant décrit qu'une Action imparfaite. L'igno-

L'ignorance de ce changement qu'il faut faire d'une partie en un Tout, a peut être beaucoup contribué à la faute de ceux qu'Aristote blâme, pour avoir embrassé trop de matiere. Mais la connoissance qu'Homére avoit de ce secret, & son addresse à l'exécuter, lui a mérité les grandes loüanges qu'il a receuës d'Aristote. Il ne se contente pas dans l'Iliade, de dire que la Colére d'Achille est son sujet; mais de-plus, il exclud expressément les autres parties de la guerre de Troïe. Pour le faire d'une maniere poëtique & plus pleine d'artifice; il se sert même de la personne du Héros, dont il chante l'Action & le dessein. *Je ne suis point venu ici*, dit Achille, *pour faire la guerre aux Troïens; Je n'ai rien à démêler avec eux, ils ne m'ont jamais fait aucun tort. Mon dessein étoit de soûtenir l'honneur d'Agamemnon & de Ménélaüs. Mais puisqu'Agamemnon me des-honore, je renonce à ce dessein, pour ne songer plus qu'à me vanger moi-même, &c.* Voila ce que c'est que le dessein de l'Iliade, & voila aussi ce que ce n'est pas.

Οὐ γὰρ ἐγὼ Τρώων ἕνεκ' ἤλυθον αἰχμητάων Δεῦρο μαχεσόμενος, &c. Iliad. 1.

De plus, le Poëte n'a donné ni un commencement ni une fin au siege de Troïe. A peine a-t-il un milieu qui lui soit propre. Car si Jupiter envoïe Agamemnon attaquer la ville; ce n'est point pour la prendre, comme ce Prince abusé se le figure: mais c'est pour être puni par les armes des Troïens de l'affront qu'il fait à Achille; & pour satisfaire à la colére & à la vangeance de ce Héros irrité.

On voit au contraire toutes les parties de cette Colére qui sont réquises pour en faire un Tout. Elle a son commencement, ses

causes,

causes, ses effets, & sa fin. C'est ce que le Poëte continuë de faire voir comme il a commencé, je veux dire en la personne de son Héros. Achille ne se reconcilie point avec Agamemnon pour vanger toute la Grece ou Ménélaüs, contre Troïe, ou contre Pâris : tant qu'il ne s'agit que de cela, il est inexorable. Mais Hector tuë Patrocle ; alors il se reconcilie pour vanger son injure particuliere contre Hector seul. S'il tuë d'autres Troïens, c'est seulement parce-qu'il ne le rencontre pas : c'est pour se faire un chemin à cet ennemi particulier ; c'est parce que ceux qu'il tuë sont ses Parens, ou ses Soldats : de-même qu'il se vangeoit de tous les Grecs, pour l'injure que le seul Agamemnon lui avoit faite.

Aussi-tôt qu'il a pû joindre Hector, il deffend à tous les autres Grecs de l'attaquer, & il ne souffre pas qu'ils mêlent leur quérelle avec la sienne. Aprés l'avoir tué, il ne se sert point de l'avantage que cette mort lui donne contre les Troïens, étourdis de ce coup, & abatus d'une si grande perte. Il n'a plus rien à leur dire ; il arrête tous les Grecs aux funérailles de Patrocle, & il continuë sa vangeance en insultant au cadavre de son ennemi.

Λαοῖσι δ' ἀνέσσευε καρήατι δῖος Ἀχιλλεύς. Οὐ δ' εἴα ἕμεναι ἐπὶ Ἕκτορα πικρὰ βέλεμμα. *Iliad.*

En-fin, s'étant laissé toucher aux larmes de Priam ; il lui rend ce corps, & lui accorde une tréve de douze jours pour en faire les funérailles. Et afin qu'on ne regarde point la mort d'Hector, comme la fin de la guerre ; non seulement le Poëte ne fait paroître dans les Troïens aucune disposition pour la paix, ou pour se soûmettre ; mais il fait expressément dire par Priam, que la tréve étant finie,

nie, l'on recommenceroit à combattre au douziéme jour. Si ce douziéme jour arrivoit, & que l'on combattît; alors la colére & l'intérêt particulier d'Achille étant cessés ces combats seroient véritablement une partie de la guerre de Troïe, & de la cause commune. Homére a prévenu cette irrégularité. Le Poëme finit avec la tréve & avec les funérailles d'Hector, avant que la guerre & que les combats recommencent.

Τῇ δὲ δυωδεκάτῃ πολεμίζομεν. *Iliad. 24.*

Ὣς οἱ γ' ἀμφιέπον τάφον Ἕκτορος ἱπποδάμοιο. *dernier Vers de l'Iliade.*

Pouvoit-on mieux faire connoître qu'il ne s'agit pas de la guerre de Troïe, & que le sujet de ce Poëme n'est point une partie de cette guerre dans l'Iliade: mais que c'est une Action toute entiere & achevée indépendamment de la prise de cette ville?

Au-reste, il ne faut pas confondre l'Action avec la Fable; ni le dessein du Héros dans l'Action qu'il fait, avec le dessein du Poëte dans l'allégorie, & dans la morale qu'il enseigne. On sait bien qu'un Loup devorant un Agneau, n'a aucun dessein de nous donner les instructions qu'Esope en a tirées.

CHAPITRE XI.

Du Commencement, du Milieu, & de la Fin de l'Action.

LE Poëte doit commencer son Action de telle sorte que d'une part l'on n'exige rien de plus pour l'intelligence de ce qu'on lit; & de l'autre, que ce qu'on lit exige aprés soi une suitte nécessaire; il doit finir de

de même, avec ces deux conditions transposées; l'une que l'on n'attende plus rien, & l'autre que ce qui est mis à la fin de l'Action, ne soit qu'une suitte nécessaire de quelque chose qui doit avoir précédé. En-fin, il faut que le commencement soit joint à la fin, par un milieu qui ne laisse aucune interruption, mais qui n'ait en soi ni commencement ni fin: ce milieu doit être l'effet de quelque chose qui aura précédé, & la cause de quelque autre chose qui doit suivre.

Cela fait trois parties, dont chacune est imparfaite, & en suppose toûjours quelque autre. Le commencement ne suppose rien devant soi, & il exige quelque chose aprés. La Fin au-contraire, n'éxige plus rien aprés soi, mais elle suppose quelque chose qui la précéde: & le Milieu suppose quelque chose qui a précédé, & il exige une suitte. Expliquons par nos exemples cette doctrine d'Aristote.

Ethéocle & Polynice étoient également fils d'Oedipe Roi de Thébes, & ses héritiers. Ils s'étoient accordez de regner alternativement par années. Ethéocle aiant commencé, & passé son année refuse de céder à son frére. Polynice trouve de l'appui dans Argos, & vient disputer son droit à la tête d'une armée. Voila un commencement juste. Il exige une suitte; mais l'on ne demande rien au dessus. C'est donc une irrégularité, d'avoir mis devant ce commencement, le récit de tout ce qui avoit précédé, en remontant jusqu'à la fondation de Thébes, & jusques au ravissement d'Europe.

La querelle de ces deux fréres est achevée

Ὅλον δὲ ἐστὶ τὸ ἔχον ἀρχὴν, καὶ μέσον, καὶ τελευτήν. Ἀρχὴ δὲ ἐστιν ὃ αὐτὸ μὲν ἐξ ἀνάγκης μὴ μετ' ἄλλο ἐστὶ, μετ' ἐκεῖνο δ' ἕτερον πέφυκεν εἶναι ἢ γίνεσθαι. Τελευτὴ δὲ τοὐναντίον, ὃ αὐτὸ μετ' ἄλλο πέφυκεν εἶναι, ἢ ἐξ ἀνάγκης, ἢ ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ, μετὰ δὲ τοῦτο ἄλλο οὐδέν. Μέσον δὲ καὶ αὐτὸ μετ' ἄλλο καὶ μετὰ ἐκεῖνο ἕτερον.

Arist. Poët. c. 7.

vée par leur mort. Voila une fin juste. Le Lecteur ne demande point qu'on lui raconte ce que devint Créon, successeur d'Etheocle. Stace a donc eu tort d'en faire une partie de son Poëme.

Il n'a pas moins manqué quand il a mis au milieu de ce Poëme, l'Histoire d'Hypsipyle. Car ce récit indépendamment de l'Action Thébaine, ne suppose rien devant soi, & n'exige rien aprés; & par conséquent cette Action n'est ni le milieu ni aucune autre partie de la querelle des deux fréres, ni du sujet du Poëme. Voila des exemples à éviter; en voici que l'on doit imiter.

Le dessein d'Homére dans l'Iliade, est de raconter la colére & la vangeance d'Achille. Le commencement de cette Action est Achille qui passe de la tranquilité à la colére. Le milieu sont les effets de cette colére, & toutes les morts illustres qu'elle cause. La fin de cette même Action, est le retour d'Achille à la tranquilité. Tout étoit tranquile dans le Camp des Grecs, lors qu'Agamemnon leur Général, irrite contre eux Apollon, & qu'il veut en suite, appaiser ce Dieu aux dépens d'Achille, qui n'avoit point de part à sa faute. Voila un juste commencement; il ne suppose rien, & il exige aprés soi les effets de cette colére. Achille se vange, voila un juste milieu, il suppose devant soi le commencement de la colére d'Achille que l'on a irrité. Cette vangeance en est l'effet. Ce même milieu exige encore apres soi l'effet de la vangeance qui est la satisfaction d'Achille; car la vangeance ne sera point entiere qu'Achille ne soit content. Ainsi le Poëte fait que son Héros, apres s'être soûlé, pour ainsi dire, des maux qu'il

qu'il a faits à Agamemnon, de la mort d'Hector, & des honneurs qu'il a rendus à son ami en outrageant son meurtrier; il se laisse fléchir par les larmes & par les misères du Roi Priam. On le voit tranquile à la fin du Poëme pendant les funérailles d'Hector; comme on l'a vû en ce même état au commencement du Poëme pendant que la peste affligeoit les Grecs. Cette Fin est juste, puisque la tranquilité où r'entre Achille, n'est qu'un effet de la vangeance qui a dû précéder: & qu'aprés cela l'on n'attend plus rien de sa colére. Ainsi, Homére a été extremément juste dans le commencement, dans le milieu, & dans la fin de l'Action, qu'il a choisie pour le sujet de son Iliade.

Son dessein dans l'Odyssée a été de décrire le retour d'Ulysse aprés la ruïne de Troïe, & son arrivée dans Itaque. Il ouvre ce Poëme par les plaintes de Minerve contre Neptune, qui s'opposoit au retour de ce Héros, & contre Calypso, qui l'arrétoit dans une Isle loin d'Itaque. Est-ce là un commencement? Non sans doute. Le Lecteur veut savoir pourquoi Neptune est fâché contre Ulysse, & comment ce Prince se trouve auprés de Calypso. Il veut l'y voir conduit depuis Troïe. Le Poëte le satisfait par la bouche d'Ulysse, qui raconte ces choses, & qui commence l'Action par le récit de ses erreurs depuis la ville de Troïe. Il importe peu que le commencement de l'Action soit le commencement du Poëme, comme nous dirons au livre suivant, en traitant exprés de l'ordre que nos Poëtes ont gardé en leurs narrations. Le Commencement de cette Action est donc ce qui arrive à Ulysse, lors qu'au

qu'au sortir de Troïe, il prend le chemin d'Itaque. Le Milieu comprend tous les malheurs qu'il souffre, & tous les desordres de son Etat. La Fin est le rétablissement de ce Héros dans la paisible possession de son Roïaume, où il est reconnu de son Fils, de sa Femme, de son Pére, & des autres. Le Poëte appréhendoit de mal finir, s'il en fût demeuré à la mort des Princes rivaux & ennemis d'Ulysse; parce que le Lecteur pouvoit attendre quelle vangeance les Sujets de ces Princes auroient voulu tirer de celui qui avoit tué leurs Souverains: Mais ce peril essuié, & ces peuples vaincus & pacifiez; il n'y a plus rien à attendre; le Poëme & l'Action ont toutes leurs parties, & rien de plus.

L'ordre de l'Odyssée est différent de celui de l'Iliade, en ce que le Poëme ne commence pas par le commencement de l'Action. Celui de l'Enéide s'en éloigne plus; puisque même la fin du Poëme n'est pas la fin de l'Action d'Enée. Nous n'en dirons pas davantage ici.

Le dessein de Virgile est de conduire Enée en Italie pour y établir ses Dieux & sa Religion, & pour y jetter les fondemens de l'Empire Romain. Il y a cette différence entre le retour d'Ulysse & le voiage d'Enée; que l'on ne demande point pourquoi un homme retourne en son païs: Quand Homére n'auroit fait aucune mention de l'amour naturel que l'on a pour sa patrie, les Lecteurs ne l'auroient point querellé sur cette omission. C'est une cause assez connuë: elle n'est ni une Action, dont on doive faire le récit, ni une chose qui précéde

ce

ce retour. Mais Enée agit contre cet amour naturel; il quitte son païs pour aller chercher une terre étrangére. Le Lecteur veut donc que le Poëte lui dise pourquoi ce Héros quitte Troïe. De-plus, Ulysse étoit né Roi, & Enée ne l'étoit pas. Ainsi, l'embarquement d'Ulysse est bien le commencement de l'Odyssée : mais l'embarquement d'Enée au sortir de Troïe, à la tête d'une Flotte de vingt navires, ne peut être le commencement de l'Action d'Enée. Enée quitte Troïe, parce-qu'elle a été prise par les Grecs. Il est Roi des Troïens, parce-que Priam a été tué; & qu'il a été éleu en sa place.

Mais si la prise de Troïe est la suitte d'un Siege de dix ans, ne faut-il pas encore rapporter cette guerre, comme la cause nécessaire de cette prise, & de cette ruïne? C'est à quoi le Poëte a pourvû admirablement, en faisant que cette guerre & ce long Siege ne fût point la cause de la prise de la ville. Il dit donc d'abord, Que les Grecs étoient vaincus, qu'ils desespéroient entierement de prendre la ville par tous les moïens qu'ils avoient emploiez jusques alors; & que tant d'années de guerre, étoient pour eux autant de temps perdu. Si bien que la prise de Troïe ne dépend d'aucune chose, qui ait précédé. Les Grecs prennent un dessein qui est un juste commencement d'Action, car il ne suppose rien avant soi. Le Poëte lui donne encore l'autre condition de commencement, qui est d'exiger quelque chose aprés soi. Avant que les Grecs soient les maîtres de la ville,

Fracti bello, fatisque repulsi Ductores Danaum tot jam labentibus annis. *Eneid.* l. 2.

Sacra suosque tibi commendat Troja Penates: Hos cape fatorum comites, his mœnia quære Magna pererrato statues quæ denique ponto. *En.* 2.

ville, & que le Roi Priam soit tué; Enée est destiné pour rétablir ailleurs la Religion, & un Empire plus illustre. L'incendie de Troïe n'est donc pas une Action entiere, ni la destruction d'un Empire, mais la cause & la prémiere partie d'un changement d'Etat; & elle exige aprés elle un nouvel établissement.

L'Embarquement d'Enée, ses voïages, ses combats, & tous les obstacles qu'il rencontre font un juste milieu; ils sont une suitte de la destruction de Troïe, & du choix qui a été fait de sa personne pour transporter cet Etat en Italie; & ces mêmes incidens demandent une Fin.

La Fin comprend la mort d'Amata, celle de Turnus, le changement de Junon, & les conditions de la paix, qui contiennent tout ce qu'Enée a prétendu pour son établissement.

Mais pour bien juger de l'unité, & de l'intégrité de l'Action; à ce que nous venons de dire, il faut ajoûter qu'il y a deux sortes de desseins; les uns n'ont point de suitte, & finissent avec l'Action; les autres outre l'Action, ont encore des suittes nécessaires: & en ce cas, il faut rapporter ces suittes, s'il on veut que le Poëme soit entier & achevé comme il le doit être. Nos Poëtes nous fournissent des exemples de ces deux espéces de desseins.

La colére & la vangeance d'un homme n'attire rien aprés soi nécessairement; lors qu'elle est assouvie & passée, tout est fait. Quand Achille s'est vangé, qu'il a tiré raison de l'injure qu'il a reçeuë, & qu'on le voit tranquile; on ne demande plus ce qui en arriva. Il en est de même du retour d'un Prin-

Prince en ſon Etat : lors qu'il y eſt r'entré, qu'il a fait ceſſer les deſ-ordres que ſon abſence avoit cauſez, & qu'il ſe trouve paiſible, le Lecteur eſt content. Auſſi Homére n'a fait aucun Epiſode qui paſſe ces bornes.

Virgile en a uſé autrement, parce-qu'il a pris un deſſein d'une autre eſpéce. L'établiſſement d'un Etat a néceſſairement de grandes ſuittes. Si le Poëte les prenoit toutes pour ſon Action, elle ſeroit monſtrueuſement étenduë, parce-que l'Etat Romain ne fut pleinement affermi que par la ruïne de Cartage, qui lui a ſi long-temps conteſté l'Empire, & la liberté ; & ce même Etat n'eut ſa juſte grandeur & ſa perfection que ſous Auguſte, qui fut ſon dernier fondateur, comme Enée en avoit été le prémier. Virgile n'a donc point pris cela pour la Matiére de ſon Poëme, mais il le raconte par des récits de la même eſpéce, que ce que dit Homére dans l'Odyſſée de la bleſſure d'Ulyſſe ſur le mont Parnaſſe. Nous avons dit en cette occaſion, que le Poëte pouvoit rapporter des incidens qui étoient néceſſaires à la Matiére de ſon Poëme, mais qui toutes-fois n'en étoient pas la Matiere. C'eſt ainſi que Virgile en a uſé dans les machines, mettant ces récits anticipez dans la bouche de Jupiter, au livre prémier, & dans celle d'Anchiſe, au ſixiéme.

Super & Garamantas & Indos Profectus Imperium. Jacet extra ſydera tellus &c. *En.* 6.

Il y a quelque choſe de plus excellent dans l'Epiſode de Didon, où par une allégorie, & par une conduite que l'on ne peut aſſez admirer, il a fait r'entrer dans le corps de ſon Action, toute l'Hiſtoire future de Cartage ; & cela, d'une maniere ſi naturelle,

qu'il

qu'il semble que le Poëte auroit dû faire agir, & faire parler Didon comme elle fait, quand même il n'y auroit point eu de contention entre ces deux Républiques, & que jamais Annibal n'eût dû naître.

CHAPITRE XII.

Des Causes de l'Action.

UN Historien ne fait point sa matiere, il ne parle que de ce qu'il sait; & dans la conduite d'un Etat, on voit souvent des effets dont les causes ne paroissent jamais. Ceux qui agissent, les tiennent d'autant plus secrettes, qu'ils sont grands politiques. Ainsi, l'Historien d'une part est obligé de déclarer toutes les causes qu'il connoît, parceque ces circonstances sont tres-instructives; mais de l'autre, il est légitimement dispensé de rapporter plusieurs causes, parce-qu'il n'a pû les savoir.

Qui nescit dissimulare, nescit regnare.

Τῆς ἱστορίας φιλοσόφου μεν, καὶ σπουδαίου μεν ἡ ποίησις. Arist.

Un Poëte a les mêmes raisons de dire toutes les causes de son Action, & il y est même plus obligé qu'un Historien, puis-qu'il est plus propre & plus essenciel à la Poësie d'instruire, qu'il ne l'est à l'Histoire. Mais le Poëte n'a pas les mêmes raisons qui le dispensent d'omettre quelque cause que ce soit. C'est lui qui fait sa matiere; & s'il la tire de l'Histoire, ce n'est qu'autant que l'Histoire l'accommode. Il doit feindre tout ce qu'il n'y trouve pas, ou même changer ce qui l'incommoderoit. S'il est vrai-semblable que quelques choses lui soient cachées, parce-

parce qu'un homme ne peut tout connoître; il se fait instruire par les Dieux, qui savent tout. Virgile est mon garand dans la question présente, il invoque une divinité, afin qu'elle lui apprenne *les causes* de son Action : & il raconte des choses qu'il n'a pû savoir que par révélation; puis qu'il dit qu'elles sont arrivées à Didon seule, & que *jamais elle n'en a rien dit à personne, non pas même à sa Sœur.* Ainsi, le Poëte est obligé à dire toutes les causes, non seulement pour instruire, comme nous avons dit, mais aussi pour plaire; car assurément cela est beaucoup plus agréable.

Musa mihi causas memora. *En.* 1.

Hoc visum nulli, non ipsi effata Sorori. *En.* 4.

Il y a trois sortes de causes; les unes sont plus vagues & plus indéterminées : telles sont les humeurs d'une personne; car c'est ordinairement sur l'humeur que chacun régle sa conduite, & qu'il agit dans les occasions. Les autres sont plus précises; ce sont les intérêts de ceux qui agissent : Et enfin, d'autres sont encore plus immédiates; ce sont les desseins que l'on prend de faire une chose ou de l'empêcher. Ces causes différentes d'une Action, sont souvent même les causes les unes des autres : chacun se jettant dans les intérêts où son humeur l'engage, & formant des desseins selon son humeur, & selon ses intérêts.

Les humeurs & les inclinations appartiennent à la doctrine des Mœurs. Nous en parlerons en particulier au livre quatriéme. Nous les joindrons ici aux deux autres causes que nous venons de nommer, & nous disons en général de toutes les trois, que le Poëte en doit instruire ses Lecteurs, & les faire voir dans ses principaux Personnages, lors

qu'il les introduit, ou avant même qu'il les faſſe paroître.

Homére a ingénieuſement commencé ſon Odyſſée, par ce qui ſe paſſe dans Itaque en l'abſence d'Ulyſſe. S'il avoit commencé par les erreurs de ſon Héros, il n'auroit preſque parlé que de lui ſeul, & on auroit été bien avant dans le Poëme, ſans avoir aucune idée de Télémaque, de Pénélope, ni des Amans de cette Princeſſe, qui ont tant de part à l'Action. Mais dans le commencement qu'il a choiſi, outre ces perſonnages qu'il fait connoître, il montre ſon Ulyſſe tout-entier. Et on voit dés l'ouverture, l'intérêt que les Divinitez prennent en cette Action.

On voit encore l'adreſſe & le ſoin qu'a eu ce même Poëte, d'introduire ſes Perſonnages dans le prémier livre de l'Iliade, où il fait paroître l'humeur, les intérêts, & les deſſeins d'Agamemnon, d'Achille, de Neſtor, d'Ulyſſe, de pluſieurs autres, & même des Dieux. Et dans le ſecond livre, il fait une reveüe de l'armée des Grecs, & de celle des Troïens, qui inſtruit pleinement de tout ce que nous diſons ici être néceſſaire.

Mais en-fin, comme le Poëme Epique eſt plus long ſans comparaiſon, que le Dramatique, & que l'on a beaucoup plus de facilité à ménager les incidens & la préſence des Perſonnages; on n'eſt pas obligé de les introduire tous au commencement de l'Epopée, avec autant d'exactitude, comme dans le prémier acte d'une piece de Théatre, où l'on doit au moins faire connoître tous ceux qui ont quelque part conſidérable dans l'intrigue.

J'avance ceci ſur la pratique de Virgile. Il a été bien moins exact que le Poëte Grec;

car

car il ne parle de Turnus, de Latinus, d'Amata, & des autres Italiens, qu'au milieu de son Poëme. Il est vrai aussi, qu'il a disposé son Action d'une maniere qui semble justifier ce retardement. Il a divisé l'Enéïde en deux parties beaucoup plus sensiblement qu'Homére n'a divisé l'Iliade & l'Odyssée. Non seulement il fait ce partage dés l'entrée, & dans sa proposition, en disant qu'*Enée a beaucoup souffert; étant jetté en plusieurs mers, & en diverses provinces; & qu'il a aussi beaucoup souffert dans les guerres qu'il a eues à soûtenir*: Mais de-plus, lors qu'il commence sa seconde partie, il en avertit, & il propose les choses qu'il va dire, comme des *choses toutes nouvelles, & d'un autre ordre que les précédentes*. Ainsi, il introduit dans le livre prémier, les principaux Personnages de la prémiere partie; & il parle seulement dans le sixiéme, dans le septiéme, & dans le huitiéme, de ceux qu'il fait paroître de nouveau dans la seconde partie. Il me semble qu'il est en cela moins heureux que le Poëte Grec.

Multum ille & terris jactatus & alto: Multa quoque & bello passus.

Major rerum mihi nascitur ordo, Majus opus moveo. *Æneid.* 8.

Outre ces causes plus générales de l'Action & des prémiers nœuds; il y a encore quelques incidens, & quelques Episodes plus particuliers, dont le Poëte doit rendre conte. Cela se fait ordinairement, non dans les commencemens de l'Action, mais lors seulement que le Poëte est prêt de faire quelqu'un de ces moindres récits. Le Lecteur n'auroit pas deviné d'où est venu la blessure qui fait reconnoître Ulysse; pour-quoi Camille aime la guerre; comment il se peut faire qu'Enée trouve en Enfer, des personnes qui ne doivent naître que plusieurs siecles

cles aprés lui, &c. Le Poëte doit donc lui en apprendre les cauſes.

Ces cauſes doivent être bonnes & convenables au ſujet. Toute l'Action de l'Iliade eſt fondée ſur la colére d'Achille. La cauſe de cette colére eſt la colére d'Apollon contre Agamemnon; parce-qu'Agamemnon, auſſi en colére, avoit maltraité le Prêtre de ce Dieu. Tous ces emportemens ont encore des cauſes ſemblables, & qui conviennent au ſujet général de la guerre de Troïe. Car comme cette cauſe générale eſt Héléne enlevée à Ménélaüs: les autres cauſes ſont de même; Chryſéïde enlevée à ſon Pére, & Briſéïde enlevée à Achille. Enfin, toutes ont le même caractére d'injuſtice & de violence en ces Héros.

Si le Héros eſt un honnête-homme; les cauſes de tous ſes deſſeins doivent être juſtes & loüables, comme elles ſont dans l'Odyſſée, & dans l'Enéïde: & les cauſes de la perſécution qu'on lui fait, ne doivent rien diminuer de l'eſtime, que le Poëte veut donner de ſa probité. Neptune perſécute Ulyſſe, parce qu'Ulyſſe avoit aveuglé Polyphême fils de ce Dieu. Mais ce Monſtre avoit déja devoré ſix des compagnons d'Ulyſſe, & étoit prêt d'en faire autant des autres, & d'Ulyſſe même. Enée fait une profeſſion plus particuliere de piété, auſſi, eſt-il mieux traitté par Virgile. Les cauſes que Junon avoit de le perſécuter, ou ne touchoient point ſa perſonne, ou lui étoient honorables; puiſ-que la ſeule qui le regardoit, étoit le choix que les Deſtins avoient fait de lui, pour jetter en Italie les fondemens de l'Empire du Monde. Junon eſt

si éloignée d'avoir du mépris, ou de la haine pour la personne de ce Héros; qu'elle lui veut confier tout ce qu'elle a de plus cher sur la terre, & le rendre maître de sa Carthage. Elle ne pouvoit donner à aucun homme une marque plus considérable de son amitié, ni de son estime.

Licet Phrygio servire marito; Dotalesque tuas Tyrios permittere dextræ. *Eneid.* 4.

CHAPITRE XIII.

Du Nœud & du Dénouëment.

DAns ce que nous venons de dire des causes, on a pû remarquer deux desseins opposez. Le prémier & le principal est celui du Héros; le second comprend tous les desseins de ceux qui s'opposent aux prétentions du Héros. Ces causes opposées produisent aussi des effets opposez, savoir, les efforts du Héros pour l'éxécution de son dessein, & les efforts de ceux qui lui sont contraires. Comme ces causes, & ces desseins sont le commencement de l'Action; de même ces efforts contraires en sont le milieu, & forment une difficulté, & un Nœud, qui fait la plus grande partie du Poëme. Elle dure autant de temps, que l'esprit du Lecteur est suspendu sur l'événement de ces efforts contraires. La solution ou Dénouëment commence, lors que l'on commence à voir cette difficulté levée, & les doutes éclaircis.

Nos Poëtes ont divisé en deux chacun de leurs trois Poëmes; & ils ont mis un Nœud, & un Dénouëment particulier en chaque partie.

La prémiere partie de l'Iliade eſt la colére d'Achille, qui veut ſe venger d'Agamemnon par le moïen d'Hector, & des Troïens. Le Nœud comprend le combat de trois jours qui ſe donne en l'abſence d'Achille: & il conſiſte d'une part dans la réſiſtance d'Agamemnon, & des Grecs; & de l'autre, dans l'humeur vindicative & inéxorable d'Achille, qui ne lui permet pas de ſe reconcilier. Les pertes des Grecs & le deſeſpoir d'Agamemnon diſpoſent au Dénouëment par la ſatisfaction qui en revient au Héros irrité. La mort de Patrocle, jointe aux offres d'Agamemnon qui ſeules avoient été ſans effet, levent cette difficulté, & font le Dénoüement de la prémiere partie.

Cette même mort eſt auſſi le commencement de la ſeconde partie; puiſque-elle fait prendre à Achille le deſſein de ſe venger d'Hector. Mais le deſſein d'Hector eſt oppoſé à celui d'Achille: ce Héros Troïen eſt vaillant, & n'eſt pas dans la réſolution de ſe laiſſer tuër. Cette vaillance & cette réſolution d'Hector, ſont de ſa part, la cauſe du Nœud. Tous les efforts que fait Achille pour joindre Hector, & pour le faire mourir, & les efforts contraires du Troïen pour l'éviter, & pour ſe deffendre, ſont le Nœud: il comprend le combat du dernier jour. Le Dénouëment commence à la mort d'Hector; & outre cette mort il contient encore l'inſulte qu'Achille fait à ſon corps, les honneurs que l'on rend à Patrocle, & les ſupplications du Roi Priam. Les regrets de ce Roi & des autres Troïens, dans les triſtes devoirs qu'ils rendent au corps d'Hector, achévent le Dénouëment;

ils

ils justifient la satisfaction d'Achille, & font voir sa tranquilité.

La prémiere partie de l'Odyssée est le retour d'Ulysse en Itaque. Neptune s'y oppose par des tempêtes; & fait le Nœud. Le Dénoüement est l'abord d'Ulysse en son Isle, où Neptune ne peut plus lui nuire. La seconde partie est le rétablissement du Héros en son Etat. Les Princes ses rivaux lui sont opposez: voila un Nœud nouveau. La solution commence par leur mort, & est achevée par la pacification des Itaquois.

Ces deux parties n'ont point de Nœud commun dans l'Odyssée, comme on en voit dans les deux autres Poëmes. La colére d'Achille fait l'un & l'autre nœud dans l'Iliade; & elle entre tellement dans la matiere de cette Epopée, que le commencement & la fin du Poëme, dépendent du commencement & de la fin de cette colére. Mais quelque rapport qu'il y ait entre le desir qu'Achille a de se venger, & le desir qu'a Ulysse de retourner en son païs; l'on ne peut toutes-fois les mettre en même rang: parce que l'amour d'Ulysse n'est pas une passion qui commence & qui finisse dans le Poëme avec l'Action; c'est une habitude naturelle; aussi le Poëte ne la propose point pour son sujet, comme il propose la colere d'Achille.

Virgile a fait dans son Poëme le même partage qu'Homére dans l'Odyssée. La prémiere partie est le voïage & l'arrivée d'Enée en Italie; la seconde est son établissement. Mais il a mieux lié ces deux grands Episodes, en leur donnant un Nœud

commun. Il n'a pas pris pour son premier Nœud une Divinité, qui ne peut agir que sur la mer, comme est Neptune; il a choisi Junon, Déesse de l'air, à qui la mer & la terre sont également soumises. Elle s'étoit opposée à la navigation de ce Héros; elle s'oppose encore à son établissement. Cette opposition est donc le Nœud général de l'Action entiere. La solution se fait, lors-que cette Déesse est appaisée par Jupiter.

Nec Teucris addita Juno Usquam abe-rit. *Eneid.* 6.

Annuit his Juno, & mentem læ-tata retorsit. *Eneid.* 12.

Le principal Nœud de la premiere partie, est le dessein de Didon, & les efforts qu'elle fait pour arrêter Enée à Carthage. Les plaintes d'Iarbas, les ordres de partir que Mercure apporte à Enée, & le rétablissement de la flotte Troïenne, sont les dispositions pour le Dénouëment. Il commence au départ d'Enée, lors qu'il coupe les cables qui le retenoient à l'ancre.

Vaginâque eripit ensem Fulmineum, strictoque ferit retinacula ferro. *Æn.* 4.

Non arma expedient, totâque ex urbe sequen-tur? Iliacas igitur classes atque ultima Teucrum Jussa sequar? *Eneid.* 4.

Didon pouvoit encore nuire à Enée; ou en le poursuivant pour le perdre, ou en le suivant comme sa femme. Et quand elle seroit demeurée en Afrique, quelque liberté que l'on eût alors, de répudier une femme, & d'en épouser une autre, le Poëte avoit fait Enée trop honnête-homme, pour lui donner deux femmes vivantes. De quelque maniere que ce soit, Enée pouvoit craindre Didon, & lui appliquer cette prédiction de la Sibylle, Que *la cause des maux qu'il alloit souffrir, seroit encore une femme étrangére, hôtesse des Troyens, & tirée du lit d'un autre mari.* Ainsi, elle devoit mourir, & Enée devoit être asseuré de sa mort. De-sorte que ce Dénouëment n'est achevé que dans le sixiéme livre, lors qu'Enée trou-

Causa mali tanti conjux iterum hos-pita Teucris Externique iterum thala-mi. *Eneid.* 6.

Infœlix Di-do, verus mi-hi nuncius

trouve aux Enfers, l'ombre de cette malheureuse Reine. ergo Venerat extinctam ferroque extrema sequutam? *Eneid.* 6.

Le Nœud de la seconde partie est formé par l'amour, & par l'ambition de Turnus, soutenu du crédit & de la passion de la Reine Amata. Les conditions de paix que l'on propose dans l'onziéme livre, & celles que l'on jure dans le douziéme, disposent le Dénouëment. La mort d'Amata le commence, & celle de Turnus l'achéve. Magnum reginæ nomen obumbrat. *Eneid.* 11.

Apres ce que j'ai dit des principaux Nœuds, les autres sont aisez à connoître: il y en a presque autant, qu'il y a de grands & de petits Episodes.

CHAPITRE XIV.

De la maniere de faire le Nœud.

NOus venons de voir ce que c'est que le Nœud & que le Dénouëment; disons maintenant quelque chose de la maniere de faire l'un & l'autre; c'est ce-que nous trouverons dans la pratique de nos Poëtes. Elle nous apprendra que ces deux choses doivent naître naturellement du fond, & du sujet du Poëme, & qu'elles doivent en être tirées. Leur conduite est si juste & si naturelle, qu'il semble que leur Action leur ait présenté ce qu'ils y ont mis, sans qu'ils aient eu besoin de le chercher.

Qu'y a-t-il de plus ordinaire, & de plus propre à des gens de guerre, que la colére, les violences, les emportemens, & l'impatience à souffrir les injures, &

les moindres mépris ? Voila ce qui fait les Nœuds de l'Iliade ; & tout ce qu'on y lit, n'eſt que l'effet de cette humeur, & de ces paſſions.

Y a-t-il un obſtacle plus naturel & plus commun à ceux qui vont ſur la mer, que la mer même, que les vents, & que les tempêtes ? Homére en a fait le Nœud de la prémiere partie de l'Odyſſée : & pour la ſeconde, il a emploié l'effet preſque infaillible de la longue abſence d'un Maître, dont on deſeſpére le retour ; c'eſt l'inſolence de ſes ſerviteurs & de ſes voiſins ; c'eſt le peril de ſon fils & de ſa femme ; c'eſt la diſſipation de ſes biens. De-plus, une abſence de prés de vingt ans, & des fatigues inſupportables jointes à l'âge où étoit Ulyſſe, lui pouvoient perſuader qu'il ne ſeroit pas reconnu par des gens qui le croioient mort, & qui avoient tant d'intérêt qu'il le fût en effet. Si donc il ſe fût d'abord déclaré, & s'il eût pris le nom d'Ulyſſe, ils l'auroient aiſément perdu comme un fourbe, avant qu'il eût eu le temps de ſe faire reconnoître.

Il ne ſe peut rien de plus néceſſaire, ni de plus naturel, que ce déguiſement ingénieux, où le reduiſoient les avantages que ſes Ennemis avoient tirez de ſon abſence, & où ſes longues miſéres l'avoient accoûtumé. Cela lui donnoit lieu, ſans rien hazarder, de prendre toutes ſes meſures, contre des perſonnes, qui ne pouvoient ſe deffier de lui. Ce moïen lui a donc été fourni par la nature même de ſon Action, pour exécuter ſes deſſeins, & pour vaincre les puiſſans obſtacles qu'elle lui préſentoit : & c'eſt ce combat entre la prudence & la diſſi-

dissimulation d'un homme seul d'un côté ; & l'insolence effrénée de tant de rivaux de l'autre, qui fait le Nœud de la seconde partie de l'Odyssée.

La conduite du Poëte Latin dans les Nœuds qu'il forme, a cette même simplicité. Les tempêtes sont mises en usage dans la premiere partie de l'Enéide, comme dans l'Odyssée.

En cette même partie de l'Enéide, Virgile s'est accommodé à l'humeur de son Héros, comme Homére s'est accommodé à l'humeur d'Achille. Celui-ci étoit fougueux & emporté ; Agamemnon l'irrite par des emportemens injurieux. Enée au contraire, est d'une humeur tendre ; Le Poëte Latin se sert des biens-faits, des bons traitemens & des passions les plus douces & les plus engageantes pour l'arrêter à Carthage.

Dans la seconde partie, l'opposition de Turnus & celle de Mézence, ne sont pas moins fortes. Car l'amour & la reconnoissance engageoient Enée, à ne pas quitter une Reine à qui il avoit tant d'obligation ; & s'opposoient à son embarquement pour l'Italie : & l'impiété de Turnus & de Mézence, étoit un obstacle à l'établissement des Dieux & de la Religion. En-fin, l'amour de Turnus pour Lavinie, & la préférence qu'Amata donnoit à ce Héros Italien sur Enée, sont encore d'autres obstacles naturels, & pris du sujet même ; puisque Amata devoit préférer son Parent, à un étranger qu'elle ne connoissoit point ; & qu'une Princesse aussi bien-faite que Lavinie ; & qui étoit unique héritiere d'un

Roiaume, ne pouvoit pas être sans Amans.

Outre cela, nous avons dit qu'Homére se sert de la colére d'Apollon, & de celle d'Agamemnon, pour faire naître cette même passion dans Achille; & que la cause de la guerre, & celle de ces passions sont trois femmes enlevées. Virgile fait son Nœud général de la même maniere: Il oppose à l'établissement d'un Etat en Italie, l'établissement d'un autre Etat en Afrique. Cette opposition est accommodée à la Politique en général, & à l'Histoire Romaine en particulier. Rome naissante vit tous ses voisins conjurez contre-elle; parce-que les nouveaux établissemens font toûjours ombre aux anciens.

Tantam in medio crescentem molem sibi ac posteris suis metuebant. *Tit. Liv. l. 1.*

Mais en ces Nœuds de l'Enéïde, il y a bien d'autres circonstances, où Virgile fait des allégories, & des allusions si justes à l'Histoire, & à la vérité; que sans rien perdre de la qualité de Poëte, il semble encore mériter celle d'Historien. On voit dans la personne d'Enée & dans celle de Didon, l'esprit & la conduite des deux grands Empires dont ils étoient les Fondateurs. L'on y voit le plus grand obstacle que les Romains aient jamais eu: & ce grand Nœud de la Fable, est une vérité de l'Histoire. Est-ce une simple fiction que le dessein de transporter en Afrique l'Empire du Monde, qui étoit destiné pour l'Italie? Et le biais que l'on prend pour y réüssir, n'est-ce pas la foi violée que les Romains ont toûjours reprochée aux Cartaginois? Didon se la reproche à elle même: & elle en fait l'application à Annibal & aux Cartaginois; leur ordonnant d'en user toûjours ainsi contre les Romains, & de

Quam metui ne quid Libyæ tibi regna nocerent! *En. 6.* Quo regnum Italiæ Libycas averteret oras. *En. 4.* Non servata fides cineri promissa Sichæo. *En. 4.* Nullus amor populis nec fœdera sunto. Exoriare aliquis no-

rom-

rompre la foi des Traitez, autant de fois qu'ils croiront le pouvoir faire à leur avantage. Voila l'esprit & la conduite qu'elle inspire à sa République. Mercure avertit aussi le Fondateur de Rome, de ne point se fier à l'inconstance de cette femme, qui représente celle de sa ville. Et quand Junon proposa à Vénus l'alliance de ces deux Etats, Vénus vit bien que ce n'étoit que par une dissimulation; où ses intérêts présens la forçoient de descendre. Mais je m'arrête trop à ce détail, en un Traité général du Poëme Epique. Finissons en disant que l'issuë est la même dans l'Histoire que dans le Poëme. C'est le manquement de foi de Didon, qui a presque perdu Enée, & qui a en effet, perdu cette fondatrice de Cartage. C'est cette même perfidie en Annibal, qui a mis Rome en un si grand danger, & qui a enfin perdu Annibal & sa ville.

stris ex officiis ultor, Qui face Dardanios, ferroque sequare colonos.

Nunc olim quandoque dabunt se tempore vires.

Varium & mutabile semper Fœmina.

Sensit enim simulatâ mente locutam.

Extinxti te meque, sororem, populumque, patresque Sidonios, urbemque tuam.

Je conclurai ce chapitre par les trois manieres que je trouve de faire le Nœud du Poëme. L'une est de le tirer du dessein du Héros & de l'Action, comme nous avons vû. La seconde est de le tirer de la Fable & du dessein du Poëte; c'est encore ce que nous venons de voir dans l'allégorie des deux Personnes & des deux Empires opposez. La troisiéme est de former le Nœud de telle sorte, que le dénouëment y soit disposé. Je n'ai encore rien dit de cette troisiéme condition; je vai l'expliquer par quelques exemples.

Voici

Vultis & his mecum pariter considere regnis ? Urbem quam statuo vestra est. *En.* 1. *Fuge* nec conjugis unquam Prætendi tœdas, aut hæc in fœdera veni *Enéid.* 4.

Voici comment le Poëte dispose le départ d'Enée d'auprés de Didon. Le Héros ne vient point exprés en Afrique, mais il y est jetté contre son gré par un orage. Il ne reçoit point les offres que Didon lui fait de sa ville ; s'il vouloit y demeurer. Et dans son mariage même, il a soin de ne s'engager à rien, qui puisse l'empêcher de reprendre le chemin d'Italie, aussi-tôt que le temps le lui permettra. Toutes ces précautions disposent le Lecteur, à voir sans surprise Enée quitter Cartage ; c'est le Dénouëment de cette intrigue.

Dans la seconde partie, le Poëte n'oppose à son Héros que des personnes dont il pouvoit se passer, la paix étant faite. Le Roi Latinus devoit être son Beau-pere, Lavinie sa Femme, & les Latins ses Sujets. Il eut été dur que toutes ces personnes fussent devenuës telles à son égard, aprés avoir été ses ennemis déclarez. Le Poëte y a pourvû. L'on ne voit en Lavinie ni inclination pour Turnus, ni aversion pour Enée : le Roi offre au Héros cette Princesse sa fille avec la paix, & il persiste constamment en ce dessein : les Latins ne combattent contre Enée que parce qu'ils y sont forcez. Leurs Ambassadeurs donnent des témoignages de l'estime & de l'affection qu'ils ont pour lui, jusqu'à protester, qu'*ils s'estimeront heureux de lui bâtir la ville qu'il demande en Italie.* Le Poëte n'oppose donc à Enée, qu'Amata, & que Turnus, qui meurent tous deux par leur faute.

Multaque se incusat, qui non acceperit ultro Dardanium Æneam, generumque asciverit urbi. *En. l.* 11.

Quin & fatales murorum attollere moles, Saxaque subvectare humeris Trojana juvabit. *Eneid.* 10.

Junon ne pouvoit mourir ; mais on la dispose, en insinüant que tout ce qu'elle espére, n'est pas absolument d'empêcher l'établisse-

bliſſement d'Enée, elle reconnoît qu'elle ne le peut : mais de le retarder, & de faire qu'il coûte bien cher aux Troïens, & aux Italiens. Ainſi, étant venuë à bout de ces deux deſſeins, il étoit facile à Jupiter de la conſoler & de la faire conſentir au reſte.

Quippe vetor fatis. *En.* 1. At trahere, & tantis moderas licet addere rebus. Sanguine Trojano & Rutulo dotabere, virgo. *Eneid.* 7.

CHAPITRE XV.

De la maniere de faire le Dénouëment.

S'Il faut que le Nœud ſoit naturel, & qu'il naiſſe du ſujet ; comme nous avons dit ; le Dénouëment, à plus juſte titre, aura cette condition, & ſera une ſuitte vrai-ſemblable de tout ce qui a précédé. Le Poëte y doit être d'autant plus exact, que les Lecteurs y ſont plus attachez qu'au reſte : C'eſt la fin du Poëme, & la derniere impreſſion qui leur en demeure, & qui leur laiſſe, ou la ſatisfaction qu'ils ont cherchée, ou un chagrin dangereux à la réputation de l'Auteur. Voici les exemples qu'Homére & Virgile nous ont laiſſez de cette pratique.

Le Dénoüement des Nœuds de l'Iliade, eſt la ceſſation de la colére d'Achille irrité, prémierement contre Agamemnon, & en-fin, contre Hector. Il n'y a rien que de naturel en cette colére appaiſée. L'abſence d'Achille eſt cauſe que les Grecs ſont maltraitez par les Troïens. Il s'eſt abſenté exprés, & il prend plaiſir à voir leurs pertes pour ſe vanger d'Aga-

d'Agamemnon, qui ſeul l'avoit irrité. Entre les bleſſez que l'on rapporte; il croit voir un de ſes amis. Pour s'en mieux aſſeurer, il y envoïe ſon cher Patrocle. Ce Favori d'Achille n'avoit pas les mêmes paſſions que lui. Il ne peut donc qu'il ne ſoit extrémement touché du miſérable état où il voit ſes alliez réduits par leurs ennemis communs. Ces Princes malheureux, & innocens envers Achille, conjurent Patrocle de l'appaiſer; & de ne pas ſouffrir plus long-temps le traitement indigne qu'ils reçoivent, dont il peut les garentir. Patrocle obtient d'Achille ſes Armes & ſes gens; & il repouſſe les Troïens ſous cette apparence. Il eſt encore naturel que ce jeune Héros, enyvré d'un ſuccez ſi glorieux, veüille pouſſer ſa victoire plus loin qu'Achille ne lui avoit ordonné; & qu'il force ainſi Hector à le combattre, & à le tuër. Mais Achille ſouffrira-t-il qu'un ami qui lui étoit ſi cher, ſoit égorgé à ſes yeux, & ſous ſes Armes, ſans en tirer vangeance? Cela ne ſe peut. Ainſi, la mort de Patrocle fait qu'Achille d'ailleurs raiſonnablement ſatisfait, & vengé d'Agamemnon, ſe reconcilie avec lui, & reçoit ſes ſoûmiſſions, ſes préſens, & le ſerment qu'il lui fait de n'avoir point touché à Briſéïde. Cette premiere intrigue eſt donc dénoüée naturellement.

La ſeconde ne pouvoit l'être par une reconciliation avec Hector. Il n'étoit pas en la puiſſance de ce Prince Troïen, de rendre Patrocle, comme Agamemnon avoit rendu Briſéïde. Il n'y a que la mort d'Hector qui puiſſe ſatisfaire pour celle de Patrocle. C'eſt par là qu'Achille commence à ſe ven-

ger,

ger. De-plus, les longues indignitez qu'il fait ſouffrir au corps de cet innocent homicide, & les grands honneurs que l'on rend à celui de ſon ami, doivent naturellement adoucir ſa douleur, & ſon indignation. Enfin, comme il a vû Agamemnon dans le repentir, & dans une pleine ſoumiſſion à tout ce qu'il lui plairoit, il voit de même le Roi Priam à ſes pieds, dans l'état le plus miſérable, où puiſſe être un pére affligé de la mort de ſon fils. Si bien qu'il n'y a rien dans la colére d'Achille appaiſée, & dans les Dénouëmens de l'Iliade, qui ne naiſſe naturellement du ſujet, & de l'Action même.

Nous trouverons encore cela dans l'Odyſſée. Ulyſſe jetté par une tempête en l'Iſle des Phéaques ſe fait connoître, & demande qu'on lui donne les moïens de retourner en ſon païs, qui n'étoit pas fort éloigné de là. On ne voit pas quelle raiſon auroit euë le Roi de cette Iſle, de refuſer une demande ſi juſte, à un Héros pour qui il avoit fait paroître tant d'admiration. Les Phéaques avoient ouï de ſa bouche les contes qu'il leur avoit faits de ſes avantures : c'eſt en ce récit fabuleux, que conſiſtoit tout l'avantage qu'ils pouvoient tirer de ſa préſence ; car l'art de la guerre qu'ils admiroient en lui, ſon intrépidité dans les périls, ſa patience infatigable, & ſemblables vertus n'étoient point à l'uſage de ces Inſulaires. Ils ne ſe piquoient que de chanter ; de danſer, & de tout ce qu'une vie molle & tranquile peut avoir de charmant. Voila comment l'addreſſe d'Homére diſpoſe les incidens qu'il emploïe. Ces peuples ne pou-

pouvoient moins rendre à Ulysse pour le Roman de sa vie, dont il les avoit si ingénieusement régalez, que de le conduire chez lui, par une navigation qui ne leur coutoit rien.

Lors-qu'il est arrivé en Itaque; sa longue absence, & les travaux qui l'avoient défiguré le rendoient méconnoissable; & le danger qu'il auroit encouru, s'il s'étoit déclaré trop tôt, le force à se déguiser, comme nous avons dit. En-fin, ce déguisement lui donne lieu de surprendre de jeunes gens, qui depuis quelques années n'avoient point d'autre emploi que de dormir & de faire grand' chére.

Dans le Poëte Latin, Enée ne voit point d'autre obstacle que Turnus. Les fougues de ce rival entraînant au combat les Italiens contre les Troïens, font perdre au Héros autant de sujets qu'il meurt de soldats dans les deux partis; puis-qu'il est Roi des uns, & que dans peu, il sera aussi Roi des autres. Que doit donc faire en cette occasion, un Prince aussi vaillant qu'Enée, & qui a tant d'affection & de tendresse pour ses sujets? N'est-ce pas la chose du monde la plus naturelle, de témoigner qu'il est prêt de vuider seul à seul contre Turnus, la querelle que celui-ci lui fait, pour ses intérêts particuliers? Turnus de son côté, voit les Latins vaincus, & découragez; il entend les reproches qu'ils lui font de les exposer ainsi pour lui seul, & de n'oser lui-même répondre à Enée qui l'appelloit. Peut-il refuser d'accepter le défi d'Enée? C'est ainsi que ce Duel, & que le dénoüement de toute l'Action arrive naturellement, & par une suite

Æquius huic Turno fuerat se opponere morti. *En.* 10.

Scilicet ut Turno contingat regia Conjux. *En.* 11.

Turnus ut infractos adverso marte Latinos Defecisse videt, sua nunc promissa reposci, Se fignari oculis. *En.* 12.

re comme néceſſaire de la diſpoſition de la Fable.

Voila les exemples que nos Poëtes ont laiſſez des regles d'Ariſtote. Il enſeigne que *tout ce qui finit le Poëme, doit naître de la conſtitution de la Fable, de telle ſorte que ce ne ſoit qu'une ſuitte néceſſaire, ou vrai-ſemblable de tout ce qui a précédé.*

Ταῦτα δὲ δεῖ γίνεσθαι ἐξ αὐτῆς τῆς συστάσεως τῶν πραγμάτων, ὥστε ἐκ τῶν προγεγενημένων συμβαίνειν ἢ ἐξ ἀνάγκης, ἢ κατὰ τὸ εἰκὸς γίγνεσθαι ταῦτα. Poët. 10.

CHAPITRE XVI.

Des Eſpéces d'Actions.

LEs divers effets que le Dénouëment produit, & les états différens, où il réduit les Perſonnes, diviſent les Actions en pluſieurs eſpéces.

Le Dénouëment ſe peut faire en changeant la fortune de quelqu'un en une contraire, ſoit de bonne en mauvaiſe, comme celle d'Oedipe, ſoit de mauvaiſe en bonne, comme celle de Cinna. Oedipe ſemble être innocent; & au moment qu'il ſe croit maître de deux Roïaumes, il ſe trouve coupable d'un inceſte & d'un parricide, & il ſe voit miſérable, aveuglé, & banni. Cinna au-contraire, eſt condamné, & n'attend plus qu'un cruël ſupplice; & il ſe voit contre ſon eſpérance, délivré de la mort, rétabli en ſes dignitez, & poſſeſſeur d'Emilie.

Quelques-fois, ces deux changemens contraires arrivent en une même Action, comme dans l'Héraclius. Phocas eſt précipité du Thrône, lors qu'il s'y croit le mieux affer-

affermi : & Héraclius y monte, en la pla
du Tyran, qui alloit le faire mourir.

Quel que soit ce changement, doubl
ou simple : heureux, ou malheureux,
est nommé *Peripétie*.

Quelque-fois il arrive par la Reconnoi
sance d'une ou de plusieurs Personnes q
jusqu'alors avoient été inconnuës, com
dans l'Oedipe, & dans l'Héraclius : que
quefois il se fait sans Reconnoissance, co
me dans le Cinna.

Mais de quelque maniere que les choſ
soient terminées, soit qu'il y ait Péripét
sans Reconnoissance, soit qu'il y ait Reco
noissance sans Péripétie, soit que toutes
deux y soient ensemble ; cela fait une esp
ce d'Action que l'on nomme *implexe*, o
impliquée, ou *mélée*. Que si le Dénouëme
est sans Reconnoissance, & sans Péripéti
s'il n'est qu'un simple passage du troub
& de l'Action, au repos & à la tranquilité
alors, ces Actions & ces Fables sont appel
lées *Simples*.

Ἔστι δὲ τῶν Μύθων οἱ μὲν Ἁπλοῖ οἱ δὲ Πεπλεγμένοι. καὶ γὰρ αἱ Πράξεις, ὧν μιμήσεις οἱ Μῦθοί εἰσιν, ὁμοίως ἔσαι τοιαῦται. Λέγω δὲ Ἁπλῆν μὲν Πρᾶξιν, ἧς γενομένης, ὥσπερ ὥρισται, συνεχοῦς καὶ μιᾶς οὔσης Περιπετείας ἢ Ἀναγνωρίσεως ἢ μεταβάσεως γίνεται. Πεπλεγμένην δὲ, ἐξ ἧς μετὰ Ἀναγνωρίσεως, Περιπετείας, ἢ ἀμφοῖν, ἡ μετάβασις ἐστι. *Arist. Poet. c.* 10.

Quelque-fois aussi, par une subdivisio
des Fables où il y a Péripétie; Aristote a do
né le nom de *Simples* à celles où la Péripéti
est simple & seulement d'un côté, comme dan
le Cinna; & le nom de *Doubles*, à celles où la
Péripétie est double, comme dans l'Héraclius.

Selon cette derniere division, la Fable de
l'Odyssée est Double, puis-que le Dénouë-
ment fait passer Ulysse & ceux de son
parti d'un état misérable, en une honnête

tran-

nquilité; & qu'il jette ſes rivaux de la joïe, ns une mort honteuſe. Cette même Action t donc auſſi implexe. Non-ſeulement elle t dénoüée par cette double Péripétie, ais encore par la Reconnoiſſance d'Ulyſſe. Il n'y a ni Reconnoiſſance, ni Péripétie ns l'Iliade. Deux Chefs d'un même par- le querellent, & puis ſe racommodent és avoir tous deux fait des pertes conſi- rables : Achille perd Patrocle ſon ami; Agamemnon perd ſa gloire & ſon autori- : il eſt vaincu par les Troïens ſes enne- s; & il ſe voit forcé de ſe ſoumettre à chille ſon inferieur, de reconnoître ſa fau- , & de lui en faire ſatisfaction. Dans la conde partie; deux ennemis ſe battent, & lui que l'on ſavoit être le plus foible, & i le connoiſſoit lui-même, eſt en-effet, aincu, & mis à mort. Cette Action donc eſt ute ſimple.

Η' μὲν Ιλιὰς Α'πλῆν καὶ παθητικὴν, ἡ δ' Ο'δύσσεια Πεπλεγμένην. *Ariſt. Poët. c. 24.*

On ne voit rien de plus impliqué dans les oeuds de l'Enéïde, que dans ceux de l'Ilia- de. Didon, qui meurt ſi malheureuſement, n'apoint paru plus heureuſe avant cette cata- ſtrophe. Son amour pour Enée la remplit d'abord de trouble & d'inquietude. Son mariage les augmente, & y ajoûte la crain- te mortelle, qui lui fait prévoir ſa perte, & toutes les douleurs de ſa mort. Si elle a eu quelque bonheur quand elle a vengé ſon prémier mari; qu'elle a puni la perfi- die de ſon frére; & qu'elle a fait un éta- bliſſement ſi glorieux; ce bonheur a pré- cedé l'arrivée des Troïens à Cartage; & par conſéquent, étant hors de l'Action, il ne peut y mettre de Péripétie. Il ne ſe paſ- ſe rien entre Enée & Turnus, qui ſoit plus

Regina gravi jamdudum ſaucia curâ. nec placidam membris dat cura quietem. *En.* 4. Hunc ego ſi potui tantum ſperare dolorem, Et perferre, Soror, potero. *En.* 4. Urbem præclaram ſtatuî, mea mœnia vidi. Ultra virum pœnas inimico à fratre recepi. Fœlix heu nimium

felix si littora tantum Nunquam Dardaniæ tetigissent nostra carinæ. Æn. 4.

plus impliqué que ce qui arrive dans la querelle d'Achille & d'Hector. Ainsi, l'Action de l'Enéïde est toute Simple, sans Péripétie, & sans Reconnoissance.

Ce n'est pas que l'Enéïde soit absolument sans Péripétie; il y en a en quelques moindres Episodes. Dans le combat du Ceste, on voit Entellus abbatu aux pieds de son ennemi; chacun le croit vaincu, & Darés commence à triompher. Lorsque le dépit rendant à ce vieux Athléte les forces que l'âge lui avoit ôtées, il se reléve tout-à-coup: & Darés se trouve si inégal, & tellement accablé, qu'il ne peut faire la moindre résistance. Mais la qualité de ces Episodes ne retombe point sur l'Action entiere. La Fable n'est impléxe proprement que quand la Péripétie, ou la Reconnoissance se trouve dans le Dénouëment principal, qui est la fin de toute l'Action.

Je ne m'arrêterai pas ici, à faire le dénombrement de toutes ces sortes de Reconnoissances dont Aristote a parlé. Il n'y en a aucune dans l'Enéïde, au sujet de laquelle j'écris principalement; & d'ailleurs, on traitte ordinairement cette matiere dans les regles que l'on donne pour le Poëme Dramatique, où elle est de plus grand usage.

Mais je ne puis omettre l'Achévement de l'Action; c'est une suitte du Dénouëment, & une partie, ou une condition nécessaire à l'Intégrité du Poëme.

CHA-

CHAPITRE XVII.

De l'Achévement de l'Action.

CE que nous appellons ici l'Achévement de l'Action Epique eſt le dernier paſſage de l'agitation & du trouble, au repos & à la tranquilité. Ainſi, il y a bien de la difference entre le Dénouëment & l'Achévement. Celui-ci n'eſt que comme un point & comme un inſtant ſans étenduë & ſans durée; mais le Dénouëment n'eſt pas ſans longueur, puis-qu'il comprend tout ce qui eſt aprés le Nœud. De plus, il y a pluſieurs Dénouëmens dans un Poëme, parce-qu'il y a pluſieurs Nœuds: tous ceux qui précedent le dernier, ne font point ceſſer l'Action, ils y font naître de nouveaux troubles, ce qui eſt contraire à l'Achévement. L'Achévement eſt donc la fin du dernier Dénouëment; ſi-bien-qu'il ne peut y en avoir qu'un.

Cette doctrine eſt une ſuitte de celle que nous avons propoſée en parlant des Epiſodes. Aucun, comme nous avons dit, ne doit être entier; & il n'y a que le dernier qui ſeul puiſſe être régulierement achevé. La multitude des achévemens ne ſe trouve donc que dans les Poëmes Epiſodiques, comme dans la Thébaïde, où Stace a achevé l'Hiſtoire d'Hypſipyle.

Voions de meilleurs exemples dans la conduitte de nos deux Poëtes.

La prémiere partie du Poëme de Virgile eſt le voïage d'Enée depuis Troïe juſqu'en Italie:

tréve obſervée juſqu'à la fin ; pour nous perſuader entierement de la tranquilité, & du repos de celui dont il avoit entrepris de chanter l'Action & la colére.

Aprés avoir vû ce que c'eſt que l'Achévement de l'Action, & quand il le faut faire ; il reſte encore une troiſiéme queſtion : c'eſt de ſavoir ſi l'Achévement doit laiſſer le Héros dans une tranquilité heureuſe ; ou s'il eſt libre de le laiſſer malheureux.

Nos Poëtes ne nous ont point donné d'exemples d'un Héros qui demeure miſérable, & qui ſuccombe. Les fins triſtes ſont bonnes pour la Tragédie. Elles y étoient beaucoup mieux receuës autre-fois, qu'elles ne le ſont aujourd'hui : parce-que dans les Etats Populaires des Grecs, où la Monarchie étoit odieuſe, on n'écoutoit rien avec plus de plaiſir, & avec plus d'avidité que les malheurs des Rois. Ariſtote avoit encore une autre raiſon de préférer cette cataſtrophe à une plus heureuſe. La Scéne Tragique eſt le trône des paſſions ; la terreur & la pitié y doivent regner entre toutes les autres. Or ces deux paſſions naiſſent avec plus de facilité des triſtes évenemens : & les Spectateurs quittant le Théatre pleins des malheurs qui l'ont fermé, conſervent ſans doute, leur tendreſſe beaucoup plus long-temps, & en reſſentent de bien plus puiſſans effets ; que ſi leurs larmes avoient été eſſuïées, & leurs ſanglots étouffez dans les contentemens d'une plus heureuſe Péripétie.

Reges & exactos Tyrannos Denſum humeris bibit aure vulgus. Hor.

Ariſt. Poët. c. 13.

Mais ces raiſons ne ſont pas pour l'Epopée, puiſqu'elle eſt moins pour purger les paſſions que pour faire quitter les mauvaiſes habitudes, & pour en faire prendre de bon-

bonnes. Il eſt vrai auſſi, que cela n'en bannit point les triſtes événemens. D'ailleurs, la nature de la Fable reçoit également les bonnes & les mauvaiſes Perſonnes dans les premiers rôles. La triſte avanture d'un Agneau injuſtement devoré par un Loup, eſt un ſujet auſſi juſte, auſſi inſtructif, & auſſi régulier que la généroſité d'un Eléphant qui laiſſe deſarmer ſa colére par l'innocence de ce même Agneau.

Il eſt vrai que ſi les Poëtes propoſoient dans la perſonne de leur Héros, un exemple de perfection à imiter: les malheurs où l'on verroit tomber ce Héros, & les entrepriſes mal éxécutées, ſeroient fort mal propres au deſſein de ces Auteurs. Mais la conduitte d'Homére dans l'Iliade, & l'approbation qu'il a reçeüe en cela même d'Ariſtote & d'Horace, ne nous permettent pas de croire qu'une Epopée ſoit faite pour nous donner ces belles idées d'un Héros parfait. Ces trois grands Hommes n'ont aſſurément jamais prétendu que l'Achille de la Fable fut un modéle de vertu.

Sur aucun de ces fondemens donc, l'on ne peut rien déterminer touchant la fin heureuſe ou mal-heureuſe d'une Action Epique.

Mais s'il faut s'arréter à l'Autorité, je ne ſais: il ſe trouvera quelque exemple d'un Poëte qui finiſſe ſon ouvrage par le mal-heur de ſon Héros. Nos trois Poëmes donnent des exemples contraires; & Stace même a corrompu l'unité de ſon Action, pour ne point laiſſer dans l'eſprit de ſes Lecteurs le miſérable fratricide qui en eſt le véritable Achévement. Deſorte-que tous les Poëtes ſemblent unanimement conſpirer à une tranquilité heureuſe.

En-effet, le Poëme Epique aiant une Action beaucoup plus étenduë que celle du Théatre; il auroit, ce ſemble, bien moins ſatisfait ſes Lecteurs, ſi, aprés tant de peines, & de ſi longs travaux dont cette eſpéce de Poëme eſt toûjours remplie, il les conduiſoit à une fin funeſte & mal-heureuſe. Achille, quelque injuſte & quelque violent qu'il ſoit, fait néanmoins éclatter dans ſa vaillance, je ne ſai quel caractére de grandeur qui ébloüit, & qui ne permet pas aſſez de voir ſes vices, pour faire ſouhaiter une punition plus grande que ce qu'il ſouffre par la mort de ſon ami. J'ai déja dit, en parlant de la Fable, pour-quoi l'Iliade devoit finir parce qu'il y a de plus heureux, & de plus glorieux pour les Grecs.

Virgile avoit la même raiſon de plaire à ſes Auditeurs. Les Romains auroient été choquez & affligez, s'il eût maltraitté leur Fondateur, & leurs Péres; & outre cela, dans l'Odyſſée, & dans l'Enéïde les Poëtes auroient été injuſtes, & les Lecteurs mécontens, ſi l'on avoit fait ſuccomber d'auſſi braves Princes, & d'auſſi honnêtes-gens, que le ſont Ulyſſe, & Enée. Achille qui étoit bien éloigné de leur vertu a été auſſi bien moins heureux.

Quoi-qu'il en ſoit; je penſe qu'il faudroit bien de l'addreſſe pour donner au Héros de l'Epopée, une fin triſte & fâcheuſe, qui fût receüe avec applaudiſſement du plus grand nombre.

Voila ce que nous avions à dire de l'Intégrité de l'Action Epique. Il nous reſte encore deux qualitez de cette Action, c'eſt ſa Durée, & ſon Importance. Elles nous tiendront peu.

CHA-

CHAPITRE XVIII.

De la Durée de l'Action.

LE temps de l'Action Epique n'eſt point déterminé comme celui de l'Action Tragique. *Celle-ci*, dit Ariſtote, *doit être renfermée en autant de temps qu'il en faut au Soleil pour fournir ſa carriere, ou à-peu-prés. Mais l'Epopée n'a point de temps arrêté, & en cela, elle eſt différente du Poëme Dramatique.* Voila toutes les régles qu'il nous a laiſſées ſur ce point. Elles conſiſtent en deux choſes: l'une que l'Action Epique eſt plus longue que celle du Théatre; & la ſeconde, que les Actions Epiques peuvent être plus longues les unes que les autres.

Η' μὲν οὖν ἐποποιϊκὴ μιᾶς ἔστι μιμητικὴ τῶν σπουδαίων, καὶ τελείας καὶ ὅλου, μέγεθος ἐχούσης· ἔστι γὰρ καὶ ὅλον καὶ τέλειον καὶ μέγεθος ἔχον· τὰ γὰρ μεγέθη τῶν μύθων ἔστιν ἐν οἷς ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ ἀναγκαῖον ἐστὶ τὰ ἐπεισόδια εἶναι· ἐν δὲ τοῖς δραματικοῖς οὐκ ἔστιν ὁρίσαι τὸ μέγεθος ἱκανῶς. ἢ δὲ ἐποποιϊκὴ ἐκ πλειόνων ἐστὶ μερῶν τὸ μέγεθος ἔχουσα· ἐν δὲ τοῖς δραματικοῖς ἐπὶ μικρὸν ἡ πρᾶξις ἐκτείνεται. ἢ δὲ ἐποποιϊκὴ ἐκ πλειόνων ἐστὶ μερῶν τὸ μέγεθος ἔχουσα· ἐν δὲ τοῖς δραματικοῖς ἐπὶ μικρὸν ἡ πρᾶξις ἐκτείνεται. Poët. c. 5.

La prémiere compare l'Epopée au Théatre: ſur quoi nous dirons que la continuité ſans interruption eſt beaucoup plus néceſſaire dans une Action que l'on voit, & où l'on eſt préſent; que dans une qu'on lit, ou que l'on entend ſeulement raconter. Il n'eſt pas naturel qu'on s'imagine paſſer les jours & les nuits ſans dormir, ſans boire, & ſans manger, à conſidérer ce qui ſe paſſe; ou que ſans ſortir d'une place, l'on eſt transporté en différens lieux: & de là vient cette Unité de jour & de lieu, néceſſaire au Théatre. Mais ni l'une ni l'autre de ces Unitez, n'eſt néceſſaire au Poëme Epique, parce-qu'on le lit comme une hiſtoire, dont on quitte la lecture quand on veut.

De-plus, la Tragédie étant pleine de passions, & par conséquent d'une violence qui ne peut-être de durée, demande un temps plus court: & l'Epique en exige un plus long pour donner le loisir aux habitudes de s'imprimer dans l'esprit & dans l'ame des Lecteurs, si elles sont bonnes; ou de s'en déraciner, si elles sont mauvaises. Ces deux raisons font la différence entre l'Action Epique & la Dramatique, pour la Durée de l'une & de l'autre.

Mais la difficulté est de savoir combien de temps ces Actions de l'Epopée doivent durer; & de connoître si étant, comme dit Aristote, indéterminées, cela peut mettre quelque diversité entre ces Actions qui sont d'une même espéce. Tout ce que nous pouvons faire, est de représenter ici la pratique de nos Poëtes, & d'y faire quelques réflexions auf-quelles Aristote a donné lieu.

Ce Philosophe écrit que ce qui est violent, ne peut durer long-temps; & il enseigne en sa Poëtique, que les mœurs des Personnes que l'on introduit, sont *ou violentes & emportées; ou paisibles, debonnaires & faciles*. Celles-là ne peuvent durer autant que celles-ci. Un homme sera doux, tranquile, & prudent, pendant toute sa vie, sans que l'on y trouve à redire: mais on s'étonneroit fort de le voir aussi long-temps garder sa colére, & être violemment agité de corps & d'esprit.

Καὶ ὀργίλους καὶ ῥαθύμους. c. 15.

Et quand même cette longue suitte d'emportemens seroit vrai-semblable; elle ne seroit point nécessaire dans un Poëme fait pour ôter ou pour donner des habitudes: puis-que les habitudes sont beaucoup plus prompte-

promptement receües & imprimées, par des actions violentes, que par des actions douces & modérées. Nous devons donc conclure que plus la violence a de part à une action, & moins cette action doit être de durée.

C'est ce que nous voïons dans la pratique de nos Poëtes.

Μῆνιν ἄειδε θεά.

L'Iliade contient la colére & les emportemens, non seulement d'Achille, mais aussi des Rois & des Peuples qui en sont les Personnages. Le Poëte donne à toute cette Action, quarante-sept jours seulement. Et même ce peu de temps n'est pas tout entier pour la colére d'Achille, qui est la principale & la plus violente. Il en faut retrancher d'un côté les neuf jours de peste qui précédent sa querelle avec Agamemnon: & de l'autre, les onze jours de tréve qu'il accorde au Roi Priam.

Stultorum Regum, & populorum continet æstus. *Hor. Ep. ad Lollium.*

De-plus, ces vingt-sept jours de colére ne sont pas tous dans l'Action. Les onze prémiers sont donnez à la guérison & à la convalescence des Grecs; & les onze derniers aux honneurs funébres qu'Achille fait rendre au corps de Patrocle. Ainsi, les combats commencent & finissent en cinq jours. L'on ne combat pas même pendant ces cinq jours: il y a une cessation d'armes au second pour brûler les morts de part & d'autre.

En-fin, Achille, le prémier Héros du Poëme, & l'ame de toute la violence qui y regne; lui qui en aïant plus que les autres, devoit aussi la moins garder dans cet excez, ne combat qu'un seul jour. C'est ainsi que tout ce Poëme fondé sur la violence, dure

peu : & que la durée de ce qu'il y a de plus violent, est judicieusement racourcie par le Poëte.

Quid virtus, & quid sapientia possit; Utile proposuit nobis exemplar Ulyssem. *Hor. Ep. à Lollius.*

Le dessein de l'Odyssée est bien différent de celui de l'Iliade; aussi la conduite est-elle toute-autre pour le temps. Le caractére du Héros est la prudence & la sagesse. Cette modération a laissé au Poëte la liberté entiere d'étendre son Action autant de temps qu'il a voulu, & que ses instructions Politiques en demandoient. Il ne s'est donc pas contenté de donner quelques semaines à cette Action, comme il a fait à celle de l'Iliade; mais il y a emploïé huit ans & demi, depuis la prise de Troïe où elle commence, jusqu'à la paix d'Itaque, où elle finit.

Ἀποδημοῦντός τινος ἔτη πολλά. *Arist. c. 17.*

Ἰλιόθεν μεφέρων ἄνεμος Κικόνεσσιν πέλασσιν.

Sum pius Æneas. *En. 1.*

L'Enéide est comme l'Odyssée. Le caractére du Héros est la Piété & la douceur : & la Politique y est aussi essenciele. La Durée de l'Action est donc poussée de la même maniere. Le Poëte en fait commencer le récit par la construction du Cheval de bois, peu devant la prise de Troïe. Cette prise arrive assez long-temps avant le commencement de l'Eté, pour donner le loisir à Enée, de faire des Vaisseaux. Il part au commencement du prémier Eté. Il passe en Sicile la fin du septiéme, & il arrive incontinent aprés en Italie, où son Action dure encore un ou deux mois, jusqu'à la mort de Turnus. Tout cela fait un peu plus de six ans & demi, & moins de sept. C'est la Durée de l'Action de l'Enéide.

Fracti bello, fatisque repulsi Ductores Danaum tot jam labentibus annis Instar montis equum... Ædificant. *En. 2.* Jam prima incœperat æstas, Et pater Anchises dare fatis vela jubebat. *Eneid. 3.* Septima post Trojæ excidium jam vertitur æstas. *En. 5.*

Il y a encore une autre maniere de conter le temps dans le Poëme Epique; c'est de n'en prendre que ce que le Poëte raconte lui-même.

me. Ainſi, l'on ne commenceroit l'Odyſſée qu'à la prémiere aſſemblée des Dieux; & l'Enéïde, qu'au temps de la tempête qui jetta les Troïens à Cartage. Pour tout ce qui précéde, l'on ne conte qu'autant de temps qu'il en faut à Ulyſſe & à Enée pour faire le récit de leurs avantures, c'eſt-à-dire une nuit. Cette maniere de conter le temps, réduit en peu de mois les actions de pluſieurs années; & cette meſure du temps, n'eſt pas moins néceſſaire que l'autre. Mais parce-qu'elle regarde plus la Narration que l'Action, nous la réſervons au livre ſuivant.

vix è conſpectu Siculæ telluris in altum, Vela dabant læti. *Enéid.* 1.

Nous ne touchons ici qu'à la Durée de l'Action qui eſt la matiere du Poëme. C'eſt pour cela que nous ne contons point les incidens qui y ſont ajoûtez: Comme ſont la bleſſure d'Ulyſſe ſur le Parnaſſe, & la ſuitte de l'Hiſtoire d'Italie depuis Enée juſques au regne d'Auguſte Céſar.

Il ſuffit d'avoir montré quelle eſt la Durée des Actions de l'Iliade, de l'Odyſſée & de l'Enéide, & leur différence, qui eſt ſi grande dans le ſeul Homére, qu'une de ſes Actions a moins de deux mois, & l'autre plus de huit ans.

CHAPITRE XIX.

De l'Importance de l'Action.

LE Poëte Epique ne peut arrêter l'eſprit de ſes Auditeurs par les divertiſſemens de la Comédie; ni par la force, & par la

vivacité des emportemens Tragiques. Quelque artifice qu'il emploïe à bien peindre une passion, si l'on compare ses récits avec l'Action du Théatre, on peut toûjours y appliquer ce que dit Horace : Que l'ame est bien moins touchée des choses qui n'y passent que par l'organe des oreilles, que de celles qu'elle voit par les yeux. Ainsi, outre les raisons que nous avons déja tirées de la nature de ces Poëmes, nous pouvons encore conclure de celle-ci, que le Poëte Epique a plus d'obligation que le Dramatique, de suspendre l'esprit de ses Lecteurs par l'admiration, & par l'Importance des choses qu'il traitte ; & de prendre pour son sujet une Action grande, illustre, & importante. Aristote demande cette grandeur, & cet éclat dans l'Action Epique ; & il dit que *l'Epopée a cela de commun avec la Tragédie ; que toutes les deux imitent ce qu'il y a de plus illustre & de plus important.*

Segnius irritant animos dimissa per aurem, Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus, & quæ Ipse sibi tradit spectator. *Hor. Poët.*

Ἡ μὲν οὖν Ἐποποιΐα τῇ Τραγῳδίᾳ μέχρι μόνου μέτρου μετὰ λόγου μίμησις εἶναι σπουδαίων ἠκολούθησεν. *Poët. c. 5.*

Mais l'Action peut-être Importante en deux manieres : ou par elle-même, & indépendamment de celui qui l'exécute ; ou par la qualité des personnes qu'il aura plû au Poëte d'y emploïer.

Res gestæ Regumque Ducumque. *Poët.*

Horace exclud la bassesse des personnes ; il veut qu'elles soient couronnées : mais ni lui, ni Aristote ne disent rien qui nous fasse connoître que l'Action doive être grande & importante par elle-même. Ils ne pouvoient en-effet, y exiger cette condition sans condamner le Poëte le moins condamnable du monde, selon leur sentiment, & sans rejetter le modéle qu'ils se sont proposez. Si l'on considére les deux Actions d'Homére sans noms & sans être Episo-

diées, comme Ariſtote veut qu'on les dreſſe d'abord; on n'y trouvera rien que de commun, ou qui exige des qualitez au deſſus de celles dont ſont capables des Marchands, des Bourgeois, ou tout au plus, de ſimples Gentils-hommes. Il ne faut que jetter les yeux ſur les deux plans que nous en avons donnez; l'un deſ-quels a été dreſſé par Ariſtote même. L'on n'y verra rien qui ne puiſſe arriver à des particuliers. C'eſt un homme qui retourne en ſon païs, & qui trouve bien du deſordre en ſa famille. Deux autres ſe querellent pour une Eſclave, & ruïnent leurs affaires par cette diviſion. Cela nous apprend que pour rendre une Action Epique Importante, il ſuffit qu'elle ſoit l'Action de Perſonnes illuſtres & importantes.

Il eſt vrai qu'Horace fait mention de guerres: mais ce n'eſt point une neceſſité; ce n'eſt que par rencontre qu'elles ſe trouvent dans le Poëme. Je puis dire que cela ne regarde que la perſonne du Héros qui doit être un guerrier, comme Achille, comme Ulyſſe, comme Enée. Homére qui eſt allégué par Horace en cet endroit, ſera auſſi ſon garent. Il y a ſi peu de guerre dans l'Odyſſée, qu'il n'y a pas d'apparence qu'Horace ait voulu dire que les guerres en fuſſent la matiere, & une partie conſidérable. Le Poëte y a mis trois rencontres; celle des Ciconiens, celle des Leſtrigons, & celles de quelques Itaquois qui veulent venger la mort de leurs Seigneurs, qu'Ulyſſe avoit tuez chez lui. Les récits de ces trois combats, ſi on peut ainſi nommer ces avantures, ſont faits en moins de quarante vers en tout.

Res geſtæ Regumque Ducumque & triſtia bella, Quo ſcribi poſſent numero monſtravit Homerus. *Poët.*

Quoi-qu'il en ſoit, le retour d'un hom-

me en ſa maiſon, & la querelle de deux autres, n'aïant rien de grand en ſoi, deviennent des Actions illuſtres & importantes, lorſque dans le choix des Noms, le Poëte dit que c'eſt Ulyſſe qui retourne en Itaque, & que c'eſt Achille & Agamemnon qui querellent l'un contre l'autre, au fameux ſiege de Troïe. Alors ce ſont des affaires d'Etat.

Dum conderet urbem Inferretque Deos Latio genus unde Latinum, Albanique patres, atque altæ mœnia Romæ.

Mais il y a des Actions qui d'elles-mêmes ſont tres-importantes, comme l'établiſſement, ou la ruïne d'un Etat, ou d'une Religion. Telle eſt donc l'Action de l'Enéïde. Il ne ſe peut rien imaginer de plus grand, de plus noble & de plus auguſte, puis qu'elle ramaſſe & l'Etat Civil, & la Religion.

Il y a encore une autre maniere de rendre une Action grande, par la grandeur des Perſonnages ſous les noms deſquels on la fait joüer. Cette maniere eſt de donner une idée de ces Perſonnages plus haute que celle qu'ont les Lecteurs de tout ce qu'ils connoiſſent de grand. Cela ſe fait en comparant les hommes du Poëme, avec les hommes du temps préſent auquel le Poëte écrit.

Homére dit que deux hommes de ſon temps n'auroient pû porter une pierre que Dioméde jetta ſeul aiſément contre Enée; & Virgile a écrit que la pierre que Turnus leva contre le même Enée, auroit été un fardeau trop peſant pour douze hommes du ſiecle d'Auguſte. En-effet, au calcul d'Homére qui vivoit un ou deux ſiecles aprés Enée, & qui prétend que la force des hommes étoit diminuée de moitié, cette même force pouvoit bien être réduite au point que

Nam genus hoc vivo jam decreſcebat Homero. Terra malos homines nunc

Vir-

Virgile la marque dix ſiecles aprés. C'eſt ainſi que ces deux Poëtes ont voulu rendre les ſujets de leurs Poëmes plus grands & plus auguſtes, par la force & par la hauteur de leurs perſonnages, & par ces grandes idées qu'ils ajoûtoient à celles qu'avoient les hommes de leurs temps.

educat atque puſillos. *Juvenal. Sat. 15.*

Cette même raiſon ne les obligeoit pas à faire paroître leurs Héros au deſſus de ceux des ſiecles précédens : mais la diminution vrai-ſemblable d'âge en âge, comme ils la ſuppoſoient, devoit au-contraire, faire préférer les Péres aux Enfans. Homére n'en fait point de difficulté ; & Neſtor, qui avoit déja vû deux ſiecles, dit ſans façon aux Princes de l'Iliade ; qu'ils ne valoient pas ceux qui les avoient précédez. Virgile dit auſſi que les temps d'Ilus, & d'Aſſaracus étoient meilleurs que ceux où vivoit ſon Héros.

Ætas parentum pejor avis tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitioſiorem. *Hor.*

Ἠδη γὰρ ποτ' ἐγὼ καὶ ἀρείοσιν ἠὲ σῇσιν
Ἀνδράσι μίγην, οἵ μοι πολὺ πρόσθε νάσσαν.
Iliad. 1.

Hic genus antiquum, Teucri pulcherrima proles, Magnanimi Heroës nati melioribus annis, Iluſque que Aſſaracuſque &c. *Æn. 6.*

Il ſemble que Stace ait de même voulu faire éclater la force de ſes Héros beaucoup plus que celle des Héros de Virgile & d'Homére, qui n'en étoient en-effet, que les Enfans, tant ſont prodigieuſes les Actions qu'il fait faire à quelques uns. Mais il y a plus d'apparence, qu'en cela, il n'avoit point d'autre deſſein, que celui d'amplifier monſtrueuſement tout ce qu'il touche. Car ſi par cette force extraordinaire il avoit voulu relever la grandeur & l'Importance de ſon Action : il ſe ſeroit fort oublié en quelques endroits ; & il auroit fait quelque choſe de pis que de ſommeiller, quand il l'a rabaiſſée ſi fort dans ſon prémier livre. C'eſt là que pour faire voir la baſſeſſe & la pau-

pauvreté du Roïaume de Thébes, il le compare à la puissance & aux richesses des grands Empires qui ont été depuis. N'est-il pas plaisant de déclamer lui-même contre le dessein qu'il donne à ses Héros ; & de se mòquer de tant de peine qu'il leur fait prendre, pour un chétif & misérable Roïaume ?

Thebaïd. liv. 1. *Bellum est de paupere regno.*

Que cela est mal imité de l'Epiphonéme de Virgile, qui donne une idée si haute & si juste de l'importance de son sujet !

Æneid. liv. 1. *Tantæ molis erat Romanam condere gentem !*

Fin du second Livre.

TRAITE'
DU POEME EPIQUE.

LIVRE TROISIEME.

DE LA FORME DU POEME EPIQUE, OU DE LA NARRATION.

CHAPITRE PREMIER.

Des parties de la Narration.

IL y a deux manieres de faire connoître une Action passée : l'une est simple & historique, lors qu'un homme en fait le récit à ses Auditeurs sans forcer leur imagination, mais en les laissant persuadez qu'ils lisent un livre, ou qu'ils entendent raconter une chose. L'autre est plus industrieuse. L'Autheur ne paroît point, & ne dit rien de lui-même. Il ressuscite par un charme innocent, &

il

il fait paroître ceux qui ont fait l'action qu'il veut représenter : il leur remet dans la bouche ce qu'ils ont dit, il les force à refaire ce qu'ils ont fait, & il transporte en quelque façon ses Auditeurs aux temps & aux lieux où cette action a été faite. Ainsi, il ne la leur fait pas connoître par un simple récit, comme un Historien ; mais il les en fait témoins, & la leur rend connuë par elle-même.

Les Actions que les Poëtes imitent, sont des matieres également susceptibles de ces deux Formes, dont chacune fait une espéce différente de l'autre. Celles qui sont sous la forme la plus artificieuse & la plus active ; portent le nom de Poëmes *Dramatiques*, exprimant leur nature par ce terme : & celles qui ne sont représentées que par le récit du Poëte qui y parle comme un Historien, sont à cause de cela nommées Poëmes *Epiques* ou *Epopées*.

Δρᾶν, Agir. Δρᾶμα, Action. Ἔπος, parler.

Quelque égard qu'ait le Poëte Dramatique aux Spectateurs ; les personnes qu'il introduit dans son Poëme, & qui seules y agissent, ne connoissent aucunement ceux devant qui le Poëte les fait parler ; & même, elles ne savent ce qu'elles feront, & ce qui réüssira de leurs projets : elles ne peuvent donc, ni en avertir les Spectateurs, ni leur demander audience, ni les remercier. Si-bien-que cette espéce de Poëme, à proprement parler, n'a point de parties hors de l'Action représentée. Elle fait seule la Comédie, & la Tragédie entieres & parfaites, telles que nous les avons aujourd'hui ; je veux dire, sans Prologue, sans Epilogue, & sans ces autres accompagnemens, qui s'étant perdus,

ou

ou eſtant laiſſez à la liberté du Poëte, n'ont rien changé à la nature & à l'intégrité du Poëme : lors qu'on les met, ils ſont hors de la Tragédie, & hors de l'Action, n'étant point faits par les Acteurs. Ἐξω τῆς Τραγῳδίας. Ἐξω τῦ Δράματος.

Mais dans l'Epopée où le Poëte parle, il ne dit rien qui ne ſoit partie du Poëme. De même qu'un Orateur ne ſe contente pas d'apporter ſes raiſons, & de réfuter celles de ſon adverſaire : de-plus, il diſpoſe ſes Auditeurs, il leur demande audience, & à la fin, il excite les paſſions propres à ſa cauſe. Rien de tout cela n'eſt regardé comme étranger à ſon diſcours : l'Exorde, la Propoſition, & la Peroraiſon, en ſont de véritables parties, quoi-que moins néceſſaires que la Narration & la Confirmation. Il en eſt de même de l'Epopée. Avant que le Poëte commence le récit étendu de ſon Action, il la propoſe en général, & il invoque les Divinitez qui la lui doivent inſpirer. Cela fait trois parties, qui ont toûjours été conſidérées comme néceſſaires : ſavoir, la *Propoſition*, l'*Invocation*, & *la Narration*. Nous pouvons y en joindre une quatriéme, qui n'eſt ni moins néceſſaire ni moins en uſage ; c'eſt *le Titre* où l'Inſcription du Poëme.

Il y en a quelques autres qui ne font rien à l'Intégrité de l'Epopée. On trouve une *Préface* à l'Enéide, que l'on dit avoir été faite contre les Plagiaires, qui auroient pû tranſcrire ce Poëme, & s'en faire honneur au préjudice de Virgile. Il y eſt déſigné par ces vers, où il parle de ſes autres ouvrages.

Ille

Ille ego qui quondam gracili modulatus avenâ
Carmen; & egressus sylvis vicina coëgi,
Ut quamvis avido parerent arva colono,
Gratum opus agricolis. At nunc horrentia
Martis...

Je doute qu'ils soient assez bons pour un commencement, où l'esprit du Lecteur n'étant point encore échauffé, demande plus de douceur & plus de justesse, que dans une suitte, où il se laisse plus aisément ébloüir. Il me semble que le dernier de ces quatre vers est peu digne de ce grand Poëte. Tout ce que l'on avoit à dire, étoit suffisamment exprimé par les trois prémiers.

Les autres parties ajoutées sont *une Dédicace* pour flatter quelque Mécénas; & *un Epilogue* pour terminer le Poëme.

Quid faciat lætas segetes, quo sidere terram Vertere, Mæcenas, &c. Vos ô clarissima mundi Lumina labentem cœlo quæ ducitis annum. &c. Tuque adeo, quem mox quæ sint habitura Deorum Concilia incertum est, &c. Vere novo gelidus canis cum montibus humor Liquitur, &c. Hæc super arvorum cultu, pecorumque canebam, &c.

Virgile a mis ces deux parties dans le Poëme des Géorgiques. Il commence par la Proposition, où il nomme Mécénas à qui il dédie cet ouvrage; mais il ne dit aucun mot à sa loüange. Il fait ensuite son Invocation qu'il adresse à toutes les Divinitez qui président à l'Agriculture: & puis, il flatte Auguste, le joignant aux Dieux qu'il a invoquez.

Aprés cela, il entre en matiere, & commence tout-de-bon à traitter de l'Agriculture. Cette partie est le corps du Poëme, comme la Narration dans l'Epopée. Enfin, aprés avoir achevé son traitté en quatre livres; il finit par un Epilogue fait contre les

les Plagiaires, comme la Préface de l'Enéide ; mais d'un air si différent, que ces vers semblent avoir été produits par un autre genie. Voila ce qu'il fait en ses Géorgiques.

Mais ni lui, ni Homére n'ont mis en leurs Epopées aucune de ces parties non nécessaires ; ainsi, je n'en dirai rien davantage. Je vai parler en particulier des quatre autres. 1. De l'Inscription ou Titre du Poëme. 2. De la Proposition. 3. De l'Invocation, & 4. du Corps du Poëme, & de la Narration proprement dite.

CHAPITRE II.

Du Titre de l'Epopée.

NOus examinons ici les choses sur les fondemens que nous avons jettez en parlant de la nature du Poëme Epique. Nous avons trouvé qu'il est une Fable ; & nous ne voïons rien dans la pratique de nos Poëtes, qui nous donne une autre idée du Titre & de l'Inscription de leurs Poëmes, que du Titre des Fables d'Esope. On se contente de leur faire porter les Noms de personnes qui y agissent. Il y a cette différence, que tous les Personnages sont nommez au Titre des Fables d'Esope ; parce-qu'ils sont peu, & que tous sont aussi importans les uns que les autres ; mais dans l'Epopée il y en a ordinairement un qui est beaucoup plus considérable ; & les autres sont en trop grand nombre, pour

être

être tous nommez. L'on ne donne donc que le nom du principal Personnage. Ainsi, l'Odyssée & l'Enéide portent le nom d'Ulysse, & celui d'Enée seulement.

L'exemple d'Homére dans l'Inscription de l'Iliade nous apprend que le Titre du Poëme peut être tiré d'ailleurs que du nom des Personnages. Peut-être qu'il ne l'a pas nommée Achilléïde, parce qu'Achille n'y agit pas, comme Ulysse & comme Enée agissent dans les autres Poëmes. Il a autant de compagnons de sa dignité qu'il y a de Princes dans son parti. Il a un Général à qui il doit obéïr, & refusant de le faire, il n'est plus rien dans toute l'Action, dont le sujet du Poëme n'est qu'une partie. Ce n'est plus qu'un Officier hors de service. Il est le plus vaillant sans doute · mais le Poëte chante sa Colére, & non sa Vaillance. Et même la Colére que le Poëte chante est plus celle qui fait absenter Achille du combat, que celle qui lui fait tüer Hector. En-fin, la Fable consiste bien moins en cette colére ; que dans la querelle, & dans la réconciliation, où Agamemnon a autant de part qu'Achille. Aussi, le Poëte ne fait point de difficulté de les nommer tous deux dans sa Proposition, lorsqu'il touche de plus prés au fond de la Fable : Je chante, dit-il, la colére d'Achille, qui a tant fait de tort aux Grecs, & qui a fait périr tant de Héros ; *Depuis que le Roy Agamemnon & lui se querellérent & se séparérent.* Ces considérations ne doivent pas dégrader Achille, de la dignité de prémier Personnage qu'Homére lui a donnée sans doute ; mais elles peuvent faire croire, que s'il est le prémier Héros de cette Fa-

Ἐξ οὗ δὴ τὰ πρῶτα διαστήτην ἐρίσαντε Ἀτρεΐδης τε ἄναξ ἀνδρῶν καὶ δῖος Ἀχιλλεύς.

Fable, il n'eſt pas unique, comme ſont Ulyſſe & Enée dans celles qui portent leurs noms.

Stace & Lucain ont chacun deux Héros; & ils ont, comme Homére, donné à leurs Poëmes, les Noms des lieux où leurs actions ſe ſont paſſées, & non des perſonnes qui les ont faites. Mais la Thébaïde & la Pharſale ſont des Poëmes ſi defectueux, que l'on n'oſe ſe ſervir de leur autorité.

Dans les Tragédies, où l'on met pour Titre le nom d'un Perſonnage; le Poëte y ajoûte quelque choſe, lors qu'il fait pluſieurs pieces ſous le nom du même Héros. Sénéque en a ainſi uſé dans ſes Hercules. Il déſigne l'un par la Fureur qui le fait agir, & l'autre par le lieu où il fut brûlé. Cette même raiſon oblige auſſi à mettre plus d'un nom au Titre des Fables d'Eſope; Car il n'y a guére d'Animal, qui ne ſoit Héros en pluſieurs. Mais cette raiſon touche peu le Poëme Epique: il eſt rare qu'un Auteur faſſe deux de ces Fables ſous le nom d'une même perſonne. Hercules Furens. Hercules Oetus.

Ce n'eſt point auſſi la pratique des Poëtes de déſigner l'Action dans le Titre du Poëme. Il eſt arrivé pluſieurs choſes conſidérables à Médée, à Ulyſſe, à Enée, à Troïe; & l'on en peut feindre un grand nombre ſous les noms du Loup, & de l'Agneau, que ce Titre ſeul ne fera jamais deviner. Il n'importe; les Auteurs ſe contentent de ces Inſcriptions toutes ſimples: Médée, l'Odyſſée, l'Enéïde, l'Iliade, l'Agneau, & le Loup. Ils renvoient au diſcours pour ſavoir quelle eſt l'Action que l'on raconte.

CHA-

CHAPITRE III.

De la Proposition.

LA Proposition Epique est cette prémiere partie du Poëme où l'Auteur propose briévement & en général, ce qu'il doit dire dans le corps de son ouvrage. Nous avons deux choses à y considérer : l'une est ce que le Poëte propose ; & l'autre est comment il le fait.

La Proposition doit contenir la matiere du Poëme seulement ; c'est-à-dire, l'Action, & les Personnes qui l'éxécutent, soit humaines, soit divines. Nous trouvons tout cela dans l'Iliade, dans l'Odyssée, & dans l'Enéide.

L'Action qu'Homére propose dans l'Iliade, est la Vengeance d'Achille ; celle de l'Odyssée est le Retour d'Ulysse, & celle de l'Enéide est l'Empire de Troïe, transporté en Italie par Enée.

Il ne faut pas se laisser surprendre par l'expression d'Homére en ses prémieres paroles, où il dit, Qu'il chante la colére pernicieuse d'Achille, ni croire qu'il propose cette colére comme le sujet de son Poëme : il ne feroit pas le récit d'une Action, mais d'une Passion. L'on ne doit point s'arrêter là, puisqu'en effet, il ne s'y est pas arrêté. Il dit qu'il chante cette colére qui a causé de si grandes pertes aux Grecs, & tant de morts illustres. Il propose donc une Action, & non une simple Passion, pour la matiere de

Μῆνιν ἄειδε θεὰ, Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος Οὐλομένην. Ἣ μυρί' Ἀχαιοῖς ἄλγε' ἔθηκε. &c.

son

son Poëme ; & cette Action est, comme nous avons dit, la Vengeance d'Achille.

Ainsi, dans les deux autres Poëmes, l'on propose d'abord un homme : mais la Proposition n'en demeure pas là : elle ajoûte, qu'il a beaucoup souffert pour retourner en son Païs ; ou, qu'il est venu s'établir en Italie, l'un & l'autre propose donc une Action.

Ἄνδρα μοι ἔννεπε Μοῦσα, πολύτροπον. Arma virumque cano.

Ὃς μάλα πολλά

Si Homére a eu dessein de proposer les deux parties de chaque Poëme ; son dessein n'a pas été de le faire fort nettement. On peut néanmoins concevoir la prémiere partie de l'Iliade, par les *douleurs des Grecs* ; & la seconde, par *les morts illustres de tant de Héros*. Les Grecs sont beaucoup plus en peine que les Troïens, & il y a bien moins de Héros tuez de leur côté, mais presque tous sont blessez.

Πλάγχθη. Trojæ qui primus ab oris Italiam, &c.

Ἀχαιοῖς ἄλγε' ἔθηκε.

Πολλὰς δ' ἰφθίμους ψυχὰς ἄϊδι προΐαψεν Ἡρώων.

La Proposition de l'Odyssée parle assez nettement des erreurs d'Ulysse ; mais elle laisse plus-tôt conclure son rétablissement dans Itaque, qu'elle ne le découvre. Le Poëte dit, que son Héros fit ce qu'il pût pour se conserver, & pour reconduire en Itaque ses Compagnons ; mais que ces misérables périrent par leur faute, & que le Dieu qu'ils avoient offensé, ne souffrit pas qu'ils visent le jour heureux de leur retour. Par où l'on voit qu'Ulysse vit ce jour, & qu'il se conserva comme il le desiroit.

Ἀνὴρ ὃς μάλα πολλὰ πλάγχθη, ἐπεὶ Τροίης ἱερὸν πτολίεθρον ἔπερσεν· πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω· πολλὰ δ' ὅ γ' ἐν πόντῳ πάθεν ἄλγεα ὃν κατὰ θυμόν, ἀρνύμενος ἥν τε ψυχὴν καὶ νόστον ἑταίρων. ἀλλ' οὐδ' ὣς ἑτάρους ἐρρύσατο, ἱέμενός περ· αὐτῶν γὰρ σφετέρῃσιν ἀτασθαλίῃσιν ὄλοντο, νήπιοι, οἳ κατὰ βοῦς Ὑπερίονος Ἠελίοιο ἤσθιον· αὐτὰρ ὁ τοῖσιν ἀφείλετο νόστιμον ἦμαρ. τῶν ἁμόθεν γε, θεά, θύγατερ Διὸς, εἰπὲ καὶ ἡμῖν.

Le Poëte Latin a nettement distingué les deux parties de son Enéïde. Il met d'abord sa Proposition générale en deux Vers ; & ensuite, il en fait la division, disant prémierement qu'il a beaucoup souffert en ses voiages sur la terre & sur la mer ; & secondement, qu'il

Arma virumque cano Trojæ qui primus ab oris Italiam fato profugus Lavinaque venit littora.

qu'il a aussi beaucoup souffert dans la guerre.

Multum ille & terris jactatus & alto. Multa quoque & bello passus.

Voici une différence plus considérable entre Homére & Virgile.

Il suffisoit à Achille d'être vengé ; & Ulysse prétendoit seulement de ne point périr. C'est le but & la fin de l'Odyssée, comme Aristote même l'a rémarqué dans le plan qu'il en a fait. Homére n'avoit donc rien de plus à proposer. Mais Enée avoit un établissement à faire ; & cet établissement avoit de grandes suittes. L'exactitude de Virgile n'a rien omis de cela. Il avertit que les travaux de son Héros étoient entrepris pour bâtir une ville, & pour établir ses Dieux & sa Réligion en Italie ; & il ajoûte, que de cet établissement, sont venus les Latins, la ville d'Albe, & les Romains leurs descendans.

Αὐτὸς μὲν ἐνώθη.

Dum conderet urbem Inferretque Deos Latio, Genus unde Latinum, Albanique Patres, atque altæ mœnia Romæ.

Il ne sera pas inutile de faire encore cette reflexion, que dans les trois Poëmes, la Proposition marque où commence l'Action qu'ils contiennent. Ce commencement dans l'Iliade, est le commencement de la querelle d'Agamemnon & d'Achille. L'Action de l'Enéïde commence dans Troïe, d'où Enée fut forcé de sortir. L'Odyssée ne commence point à la destruction de Troïe, comme l'Enéïde ; mais aprés cette destruction.

Ἐξ οὗ δὴ τὰ πρῶτα διαστήσην ἐρίσαντε Ἀτρείδης τε ἄναξ ἀνδρῶν καὶ δῖος Ἀχιλλεύς.

Trojæ qui primus ab oris... profugus. Ἐπεὶ Τροίης ἱερὸν πτολίεθρον ἔπερσε.

Voila ce que j'avois à dire de l'Action proposée ; voïons les Personnes.

Les Personnes divines sont nommées dans les trois Propositions. Homére dit que tout ce qui arrive dans l'Iliade se fait par *la volon-*

Διὸς δ' ἐτελείετο βουλή.

la volonté de Jupiter ; & qu'Apollon fut cause de la querelle d'Agamemnon & d'Achille.

Ἔριδι ξυνέηκε μάχεσθαι Ἀητοῦς καὶ Διὸς υἱός. Αὐτὰρ ὃ τοῖσιν ἀφείλετο νόσιμον ἦμαρ.

Ce même Poëte dit que ce fut encore Apollon, *qui empécha le retour des Compagnons d'Ulysse.*

Virgile de même, fait mention *des Destins, de la volonté des Dieux, & de la colére de Junon.*

Mais ces Poëtes s'arrétent principalement à la personne du Héros. Il semble que lui seul soit plus la matiere du Poëme, que tout le reste. Homére nomme Achille par son nom, & même il lui joint aussi Agamemnon, comme nous avons dit au chapitre précédent. Ulysse & Enée ne sont point nommez, ils sont désignez seulement. Et ils le sont d'une maniere si générale, que l'on ne les connoîtroit pas, si l'on n'étoit déja instruit d'ailleurs, qui ils sont. Car la Proposition de l'Odyssée, dit-elle quelque chose du retour d'Ulysse, qui vient de renverser la ville de Troïe, qui ne pût être dans la Proposition du Poëme qui fut fait sur le retour de Dioméde ?

Fato profugus, Vi superum & sævæ memorem Junonis ob iram.

Cette pratique auroit du rapport à la prémiere intention du Poëte, qui doit d'abord feindre son Action sans Noms, & qui ne raconte point l'Action d'Alcibiade, comme dit Aristote ; ni par conséquent celles d'Achille, d'Ulysse, d'Enée, ou d'un autre particulier : mais d'une personne universelle, générale, & allégorique. Mais puisqu'Homére en a usé autrement dans l'Iliade, & qu'il a nommé Achille par son nom, & par celui de son Pére : l'on ne peut condamner la pratique de nommer les Personnes dans la Proposition.

De-plus, le caractére que le Poëte veut donner à son Héros & à tout son ouvrage, est encore marqué par Homére & par Virgile. Toute l'Iliade n'est que violence, & que Colére, c'est le caractére d'Achille, & c'est aussi la prémiere chose par où le Poëte a commencé. L'Odyssée nous présente dés le prémier vers, cette Prudence, cette dissimulation, & cette addresse, qui a fait joüer à Ulysse tant de Personnages si différens. Et l'on voit la Douceur & la piété d'Enée dans le commencement du Poëme Latin.

Μῆνιν ἄειδε.

Ἄνδρα μοι ἔννεπε πολύτροπον.

Insignem Pietate virum.

Ces caractéres sont soutenus par une même qualité : c'est celle de guerrier. La Proposition de l'Iliade dit que la colére d'Achille couta la vie à beaucoup de Braves : celle de l'Odyssée nous représente Ulysse vainqueur de Troïe, qu'il venoit de détruire ; & celle de l'Enéïde commence par les armes. J'ai déja remarqué qu'Horace parle de guerres & de Généraux dans la matiere de l'Epopée.

Pour la maniere dont la Proposition doit être faite ; Horace se contente de prescrire la modestie & la simplicité. Il ne veut pas, que l'on promette beaucoup ; ni que l'on fasse naître dans l'esprit du Lecteur de grandes idées de ce qu'on va lui raconter. *Ne commencez pas*, dit-il, *comme a fait autrefois un mauvais Poëte.* Je chanterai la fortune de Priam, & cette guerre illustre. *Que nous donnera cet homme qui puisse dignement remplir des promesses qui lui font ouvrir la bouche si large ? Nous allons voir des Montagnes enfanter ; mais nous n'en verrons naître que le Rat ridicule de la Fable. C'est être badin que de commencer de la sorte ; il n'y a point*

Nec sic incipies ut scriptor Cyclicus olim. *Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum.* Quid feret hic tanto dignum promissor hiatu ? Parturiunt mon-

point de jeune homme qui ne puisse faire ainsi. La simplicité d'Homére est bien plus judicieuse & bien plus solide. Muse, *dit-il*, faites-moi connoître cet homme, qui aprés la ruïne de Troïe, a vû les villes & les mœurs de beaucoup de peuples. *Il ne jette pas d'abord tout son feu, pour ne laisser ensuitte que de la fumée. Mais il fait au-contraire, que la fumée précéde la lumiere, & c'est de l'obscurité & de la foiblesse de ce commencement, qu'il tire ensuitte les miracles éclatans d'Antiphate, de Scylla, de Carybdis, & de Polyphéme.*

Qu'y a-t-il en-effet, de plus simple & de plus modeste que cette Proposition de l'Odyssée, qui ne nous promet aucune grande Action du Héros, mais uniquement les périls, & les travaux continuëls de ses voïages, & la perte de ses misérables compagnons ?

Nous trouverons la même simplicité & la même modestie dans la Proposition de l'Enéide. Le Poëte ne dit point que son Enée a beaucoup fait, mais seulement, qu'il a beaucoup souffert. S'il parle d'Albe & de l'Empire Romain; il ne les propose point comme des parties de sa Matiere; mais comme des suittes que d'autres Héros ont achevées longtemps aprés. Ainsi, Homére dans l'Odyssée a parlé de la ruïne de Troïe; mais comme d'une Action déja faite, & que ses Lecteurs ne doivent point espérer de voir racontée dans la suitte du Poëme.

La Proposition de l'Iliade a quelque chose de plus fier dans la mort de tant de Braves: mais c'est tellement la matiere de ce Poëme, qu'il semble que l'on n'ait pû l'omettre entierement: & de-plus, l'art pouvoit

tes, nascetur ridiculus mus. Quanto rectius hic qui nil molitur ineptè. *Dic mihi Musa, virum captæ post tempora Trojæ, Qui mores hominum multorum vidit & urbes.* Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem Cogitat, ut speciosa dehinc miracula promat Antiphatem Scyllamque & cum Cyclope Carybdim.

impoſer quelque obligation au Poëte de mettre quelque conformité, entre le caractére de la Propoſition, & celui de tout le Poëme, qui n'eſt qu'un long tiſſu d'emportemens & de violences. Mais en-fin, le Poëte s'eſt acquitté de ces obligations d'une maniere aſſez modeſte, & aſſez ſimple pour ne point choquer la régle d'Horace. Car il ne dit pas que ces morts ſoient l'effet de la vaillance & du courage de ſon Héros : Il dit ſeulement qu'il chante la colére d'Achille, & qui a fait aux Grecs des maux infinis, & qui a été cauſe de la mort de pluſieurs Héros, qui ont été donnez en proïe aux oiſeaux & aux chiens. Certainement s'il y a là quelque grandeur, elle eſt bien moins dans la gloire & dans l'éclat, que dans le trouble, & dans une fumée qui à peine la laiſſe voir.

Outre cette eſpéce d'enflure, que produiſent les choſes Propoſées avec trop d'éclat; ou qui naît de la dignité des perſonnages, que d'abord on loüe mal à propos, & dont on donne de grandes idées: il y en a encore une autre attachée à la perſonne du Poëte. Il ne doit pas parler de lui-même avec moins de modeſtie, que de ſon Héros, ou de ſon Sujet. Virgile dit ſimplement qu'*il chante* l'Action d'Enée. Homére prie ſa Muſe de la lui *dire*, ou de la *chanter*; cela ſuffit. Claudien n'a pas imité ces exemples. Il dit que *ſon chant ſera plein d'audace : que la fureur Poëtique, & toute la Divinité d'Apollon lui ont tellement rempli l'eſprit, & les ſens, qu'elles ne lui ont rien laiſſé d'humain : que le reſte des hommes ne ſont que des profanes, dont il ne peut plus ſouffrir le commerce* : & pluſieurs autres choſes ſemblables.

Audaci pio mere cantu Mens congeſta jubet. Greſſus removete profani : Jam furor humanos noſtro de pectore ſenſus Expulit, & totum ſpirant præcordia Phœbum. &c.

Ce

Ces emportemens bien ménagez, ont bonne grace dans une Ode, dans une Sylve, ou dans quelque piece ſemblable, aſſez courte pour conſerver juſqu'au bout ces violences, & que l'on ſuppoſe avoir été pouſſée d'une haleine.

Mais un Poëme auſſi long qu'une Epopée, ne reçoit point ces Propoſitions fougueuſes d'un Poëte dont l'eſprit eſt juſte. Telle eſt la doctrine d'Horace, qui veut que la Propoſition du Poëme Epique ſoit ſimple & modeſte; & néanmoins il ne feint point dans une de ſes Odes, de faire ce que fait Claudien dans la Propoſition que nous venons d'alléguer. Ce Poëme de Claudien, ſi mal commencé, juſtifie la régle qu'Horace a tirée de la pratique d'Homére. On y voit que ceux qui ſont ſi hardis dans ce qu'ils propoſent, le font avec plus de légéreté & de vanité, que de connoiſſance de leurs forces & de leur Art; & qu'ils ſont ſouvent les moins capables de ſe ſoûtenir. Claudien n'a pû pouſſer juſques au milieu de ſon prémier livre, les terreurs qu'il avoit propoſées comme la matiere de ſon Poëme: & ces ténébres infernales qui devoient obſcurcir la lumiere du Soleil, n'ont pû ternir l'éclat des lambris d'yvoire, & des colomnes d'ambre du beau Palais de Proſerpine.

Odi profanum vulgus & arceo. Favete linguis; Carmina non prius Audita Muſarum Sacerdos Virginibus puerisque canto. *Hor. l. 3. Od.* 1.

Mais n'achevons pas ce chapitre, ſans donner quelques exemples du contraire de ce qu'Homére & Virgile ont pratiqué. On peut conter juſqu'à ſix de ces ſortes de fautes. La prémiere ſera de Propoſer quelque choſe hors de ſon ſujet: La ſeconde, de donner une trop haute idée de ſa matiere: La troiſiéme, de faire trop éclater le Héros dans

la Proposition : La quatriéme, d'y parler avantageusement de soi-même : La cinquiéme, d'omettre la présence de la Divinité : Et la sixiéme, de ne rien dire qui fasse connoître le caractére du Héros.

Il n'y a presque point là de faute, que l'on ne trouve dans la Proposition de l'Achilléide. Stace prie *sa Muse de lui faire le récit du magnanime fils d'Eaque, dont la naissance a fait peur au Maître du tonnerre, & à qui l'on a refusé l'entrée du Ciel, d'où il tiroit son origine.* Si Horace n'a pû souffrir qu'un Poëte proposât *la fortune de Priam, & la noble guerre de Troïe*, quoi-qu'en-effet, cette guerre fût noble & illustre ; qu'auroit-il dit de celui qui chante *un Héros redoutable à Jupiter ?*

Magnanimum Æacidem formidatumque Tonanti Progeniem, & patrio vetitam succedere cœlo, Diva refer.

Ce même Poëte donne aussi de soi-même une idée trop avantageuse, quand demandant à Phœbus de nouvelles inspirations ; il lui dit, que dans son prémier Poëme, *il a dignement épuisé celles qu'il avoit receuës*, & il se vante d'être si excellent Poëte, que *Thebes le regarde comme un autre Amphion son Fondateur.*

Tu modo, si veteres digno deplevimus haustu, Da fontes mihi Phœbe novos... meque inter prisca parentum Nomina, cumque suo memorant Amphione Thebæ.

Il parle des Dieux en cette Proposition ; mais c'est moins pour imiter Virgile ou Homére, que par hazard ; puis-que s'il avoit crû que l'Art demandât cette réflexion, il n'auroit pas manqué de la faire dans la Proposition de la Thébaïde.

En-fin, il a fort mal marqué le caractére de son Héros, lors-qu'il lui donne la qualité de *Magnanime.* Achille assurément étoit trop impatient, trop colére & trop vindicatif. Homére ne l'a point fait tel, & Stace a dû lui conserver le Caractére que ce pré-

Scriptor, honoratum si forte reponis Achillem, Impiger, iracundus, inexorabilis, &c. *Hor. Poët.*

prémier Poëte lui a donné. C'eſt une régle d'Horace. Mais ſans chercher ailleurs que dans Stace même, des preuves de la faute qu'il a faite en ce point; il dément dans la Propoſition, ce Caractére de Magnanime qu'il avoit donné d'abord à Achille; car incontinent aprés, entre les Actions qu'il doit écrire de ce Héros, il en nomme une bien contraire à la magnanimité; c'eſt le mauvais traitement qu'il fit au corps d'Hector, quand aprés l'avoir tué, il l'attacha à ſon char par les pieds, pour le traîner tant de fois autour des murs de Troïe, & du tombeau de Patrocle.

In Hectore tracto.

CHAPITRE IV.

De l'Invocation.

HOmére mêle l'Invocation avec la Propoſition en ſes deux Poëmes. Il ne dit pas qu'il racontera l'Action d'Achille; ou celle d'Ulyſſe: il prie ſa Muſe de faire ces récits. Virgile a fait ſéparément ces deux parties: il propoſe prémierement ce qu'il veut chanter; & en ſuitte, il prie la Muſe de le lui apprendre. Il met en cette ſeconde partie, le caractére du Héros qui appartient plus proprement à la prémiere. Cela fait voir qu'il importe peu qu'elles ſoient ſéparées l'une de l'autre, où mêlées enſemble.

Μῆνιν ἄειδε θεὰ. Ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα. Arma virumque cano. Muſa, mihi cauſas memora. Inſignem pietate virum.

Mais de quelque maniere que ce ſoit, le Poëte ne peut omettre l'Invocation. Il dit des choſes qu'il ne ſauroit pas, ſi quelque Divinité ne les lui avoit inſpirées: il doit à

ſes Lecteurs cet exemple d'une Piété, & d'une vénération qui eſt le fondement de toute la Morale, & des inſtructions qu'il prétend leur donner dans ſa Fable; & puiſqu'en-fin, les Divinitez doivent être de la partie, il n'eſt pas raiſonnable, qu'il oſe les faire agir, ſans en avoir pris congé d'elles-mêmes. De ſorte que l'intérêt de la Divinité, celui des Auditeurs, & celui du Poëte, rendent l'Invocation une partie indiſpenſablement néceſſaire.

Auſſi, l'Auteur s'addreſſe ſouvent aux Dieux dans la ſuitte de ſon ouvrage: ſoit pour commencer une matiere nouvelle, comme fait Virgile, lors qu'en ſon ſeptiéme livre, il entre dans la ſeconde partie de ſon deſſein: ſoit pour raconter quelque action miraculeuſe, & trop au deſſus de la vraiſemblance ordinaire; comme dans la Métamorphoſe des Navires d'Enée en Nymphes: ſoit pour révéler des ſecrets que Dieu ſemble avoir voulu cacher à la curioſité des hommes, comme eſt ce qui ſe paſſe dans les Enfers, où Enée eſt conduit par la Sibylle; ſoit en-fin, en d'autres occaſions.

Nunc age, qui Reges Erato, quæ tempora, rerum, Quis Latio antiquo fuerit ſtatus, &c. Quis Deus, ô Muſæ, tam ſæva incendia Teucris Avertit; tantos ratibus quis depulit ignes, Dicite. Priſca fides facti, ſed fama perennis. *En.* 9. Dî quibus Imperium eſt animarum umbræque ſilentes, Et Chaos & Phlegeton, loca nocte ſilentia late: Sit mihi fas audita loqui, ſit numine veſtro Pandere res altâ terrâ & caligine merſas. *En.* 6.

Mais la principale invocation eſt celle du commencement. Nous devons y connoître deux choſes. La prémiere, eſt ce que le Poëte demande; & la ſeconde, quelle eſt la Divinité à qui il s'adreſſe.

Ce que nous cherchons dans la prémiere queſtion, eſt de ſavoir ſi le Poëte doit demander, que toute ſa matiere lui ſoit inſpirée,

rée, ou seulement une partie. La pratique différente de nos Auteurs nous oblige à faire cette reflection.

Homére a si bien joint la Proposition, avec l'Invocation dans l'Iliade, qu'il invoque sa Muse pour tout ce qu'il propose sans réserve.

Il avoit commencé de même dans l'Odyssée; mais aprés le dénombrement qu'il a fait de plusieurs choses qu'il demande à sa Muse, il se retranche en-fin; & la prie seulement de lui en dire une partie.

Τῶν ἀμόθεν γε, θεὰ θύγατερ Διὸς εἰπὲ καὶ ἡμῖν.

Virgile s'est rangé à ce dernier parti. Ce qu'il a de particulier est, qu'il ne demande pas en général une partie de son sujet; mais il détermine précisément quelle partie il prie sa Muse de lui inspirer. C'est la plus secrette & la plus difficile à connoître. Aprés avoir assez exactement proposé toute sa matiere, il s'addresse à sa Muse, & il la prie de lui en apprendre les causes.

Musa, mihi causas memora.

Il y a une raison assez naturelle de cette conduite: car puis-que le Poëte suppose que son Action est véritable, & qu'il écrit comme s'il vouloit la faire passer pour telle: il doit supposer qu'une avanture si illustre & si importante, n'a pû être ensevelie dans l'oubli. Ainsi, l'Histoire, ou la renommée lui en auront apris une partie. Il donne cette idée à ses Lecteurs, lors qu'il ne demande pas tout aux Muses.

Peut être aussi que nos Poëtes ont fait cela pour partager le travail, & pour avoir l'honneur de chanter avec ces Divinitez. N'est-ce pas ce que fait Virgile dans sa huitiéme Eclogue? Il chante la moitié de sa matiere; & il prie les Muses de poursui-

Hæc Damon vos quæ responderit Alphesibœus, Dicite Pieri-

des : non omnia possumus omnes.

vre & de chanter l'autre partie, parce-qu'il ne peut pas tout faire.

Quoi-qu'il en soit, on voit par cette pratique ; ce qu'il est permis de faire. Voila ce que le Poëte demande : Voïons à qui il s'addresse.

L'Invocation est renduë propre au Poëme étant addressée ou à la Divinité qui préside au sujet que l'on traite, ou à celle qui préside à la Poëfie en général.

In nova fert animus mutatas dicere formas Corpora. Di cæptis (nam, vos mutastis & illas) Aspirate meis.

Ovide en ses Métamorphoses fait la premiere sorte d'Invocation. Il ne nomme aucun Dieu : il s'addresse à tous ceux qui ont contribüé aux miraculeuses Transformations qu'il entreprend de décrire.

Quæ quoniam, rerum naturam sola gubernas, Te sociam studeo scribendis versibus esse,

Le Poëte Lucrece fait de même dans son Poëme *de la nature des choses*. Il invoque Vénus, parce-qu'elle préside aux productions de la Nature.

C'est encore ainsi que Virgile en a usé en ses Géorgiques. Il nomme en particulier tous les Dieux qui se mêlent de l'Agriculture : & comme s'il craignoit d'en avoir omis quelqu'un ; il les invoque tous en général.

Quos ego de rerum natura pangere conor. Dique Deæque omnes studium quibus arva tueri, &c.

Mais lui & Homére nous ont donné un autre exemple dans leurs Epopées. Ils ont seulement invoqué les Muses ; & ainsi, ils ont distingué les Divinitez qui président à la Poëfie, d'avec celles qui président aux Actions des Poëmes, & qui en sont les Personnages.

Au-reste, il ne faut pas s'imaginer que ces Divinitez invoquées, soient considérées par les Poëtes mêmes, comme des Personnes Divines, dont ils attendent un véritable secours. Sous ce nom de Muse, ils souhaitent le Génie de la Poëfie, & toutes les conditions,

tions, & les circonſtances néceſſaires pour exécuter leur entrepriſe. Ce ſont des allégories & des manieres de s'exprimer poëtiquement, comme quand on fait des Dieux du Sommeil, du Calme, de la Renommée, de la Terreur, & de ſemblables deſcriptions des choſes Naturelles ou Morales. Auſſi, les Muſes ſont-elles de tous les âges, de tous les Païs, & de toutes les Religions. Il y a des Muſes Chreſtiennes, comme de Païennes; il y en a de Latines, de Grecques, & de Françoiſes. Il y en a de Nouvelles, qui commencent tous les jours de paroître en faveur de ceux qui dédaignant les antiquitez trop rebatuës, oſent inventer des choſes toutes nouvelles.

Lorſque Virgile écrivoit ſes Eclogues, il invoquoit les Muſes Siciliennes, parce-qu'il imitoit Théocrite, & ce Poëte Sicilien ayant réüſſi, le Latin deſiroit un génie auſſi heureux que celui de cet Inſulaire. Sicelides Muſæ, paulo majora canamus. *Vir. Ecl.* 4. Extremum hunc, Arethuſa, mihi concede laborem. *Vir. Ecl.* 10.

Les Muſes du Philoſophe Lucréce étoient nouvelles, & n'avoient inſpiré perſonne avant lui. L'on n'étoit point encore entré dans les jardins où ce Poëte Epicurien a cüeilli tant de fleurs immortelles, & les eaux de ſes fontaines Poëtiques ne ſont point celles, où les Poëtes précédens s'étoient deſalterez: il eſt le prémier qui en ait goûté les douceurs. Avia Pieridum peragro loca, nullius ante Trita ſolo: juvat integros accedere fontes, Atque haurire; juvatque novos decerpere flores; Inſignemque meo capiti petere inde coronam, Unde prius nulli velarint tempora Muſæ. *Lucr. l.* 3.

Mais la doctrine de cet Auteur, ne laiſſe aucun lieu de douter de quelle Nature ſont les Divinitez qu'il invoque. Au commencement Omnis enim per ſe Divûm natura neceſſe eſt, Im-

mortali ævo summâ cum pace fruatur. Semota ab nostris rebus sejunctaque longè, &c. Tantum Religio potuit suadere malorum.

ment de son Poëme, aprés s'être addressé à Vénus, comme à la Déesse qui seule fait tout dans la nature des choses, dont il va traitter: il enseigne d'abord, *qu'il n'y a point de Dieux qui se mêlent des choses humaines.* Voila le prémier fondement de tout son ouvrage: & la Religion, selon lui, est une erreur qui nous abuse. Quelles seront donc ces Muses, & cette Vénus à qui il s'est addressé? A-t-il invoqué des Divinitez, pour lui inspirer qu'il est impossible que des Divinitez l'inspirent? Et les a-t-il priées de lui apprendre, que c'est une erreur de les prier, & un abus d'en attendre quelque chose? Les autres Poëtes ne sont pas si déraisonnables; & Horace, qui avoit été quelque temps dans ces pensées, avoit raison de donner le nom de Folie, à cette sagesse Epicurienne.

Parcus Deorum cultor & infrequens, Insanientis dum sapientiæ Consultus erro, nunc retrorsum Vela dare, atque iterare cursus Cogor relictos. *Hor. l. 2. Od. 34.*

Nous conclurons ce chapitre en ramassant en peu de mots, tout ce que nous y avons veu de l'invocation; & nous dirons, que l'Invocation peut être mêlée avec la Proposition, & qu'elle en peut être séparée: Qu'elle est toûjours une partie nécessaire du Poëme Epique; & qu'elle est une priere addressée au Génie allégorique de la Poësie, sous le nom de Muse, ou de quelque autre, dont le Poëte demande d'être inspiré, soit dans tout ce qu'il a entrepris de raconter, soit seulement en quelque partie.

CHA-

CHAPITRE V.

Du Corps du Poëme, ou de la Narration proprement dite.

TOutes les parties de l'Epopée dont nous venons de parler, n'en ſont que les préludes. Nous entrons maintenant dans le Corps du Poëme, & dans ce qui proprement porte le nom de Narration. Cette Narration eſt en-effet, le récit que fait le Poëte de ſon Action entiere, Epiſodiée avec toutes ſes circonſtances, & tous ſes ornemens. C'eſt dans cette partie, où l'on doit voir l'Action commencée, continuée, & achevée: C'eſt elle qui enſeigne les cauſes de tout ce qu'on lit: On y propoſe, & on y réſout les nœuds & les difficultez: Les perſonnes Divines & humaines y doivent faire connoître leurs intérêts, leurs mœurs, & leurs qualitez, par leurs actions & par leurs diſcours: & tout cela doit être décrit avec la beauté, la majeſté, & la force du vers, du ſtile, des penſées, des comparaiſons, & des autres ornemens convenables au ſujet en général, & à chaque choſe en particulier.

Nous avons déja parlé de quelques unes de ces choſes; nous en parlerons encore dans les autres parties de ce Traité. Nous verrons en celle-ci, prémierement, les qualitez de la Narration: ſecondement, l'Ordre que nos Poëtes y ont gardé: & en troiſiéme lieu, ſa Durée; c'eſt à dire, combien ils ont donné de temps aux avantures, qu'ils ont racon-

racontées eux-mêmes en chacun de leurs Poëmes. Car nous avons déja dit combien ils en ont donné aux Actions entieres.

Nous commencerons donc par les qualitez de la Narration. Elle doit être agréable, vrai-semblable, touchante, admirable, & active. Nous avons fait voir la nécessité de ces propriétez, lorsque nous avons parlé de la Fable, & de la nature du Poëme Epique, d'où nous les avons tirées. Ainsi, sans nous arrêter davantage à ces preuves, nous nous contenterons ici de dire en quoi consistent ces qualitez dans le Poëme, & ce que nous pensons qu'Homére & Virgile ont fait pour les y mettre.

Aut prodesse volunt, aut delectare Poëtæ, Aut simul & jucunda, & idonea dicere vitæ.... Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci Lectorem delectando pariterque monendo. *Poët.*

Horace parle de l'Utile & de l'Agréable, de telle sorte qu'il semble les traiter de pair. Nous croïons que si ç'a été son dessein, il a plus eu d'égard à la Poësie en général, qu'à la nature de l'Epopée en particulier. Dans cette derniere considération, nous disons que l'Utile est une propriété essencielle à la Narration Epique, & que l'Agréable n'en est qu'une qualité. Car n'est-il pas véritable, que la Fable, qui est l'ame de l'Epopée, n'a été inventée que pour instruire? & que l'Utile n'y est pas mis pour plaire, mais au contraire, que l'Agréable y est employé pour mieux faire recevoir les instructions que la Fable contient?

Ainsi, l'Utile n'appartient à aucune partie du Poëme en particulier, mais à la nature de l'Epopée, & de la Fable en général. Je me contente donc de ce que j'en ai dit au prémier livre, où je croi qu'il a été plus à propos d'en parler, que de le joindre ici avec l'Agréable. Outre qu'étant essenciel, comme

comme j'ai dit, il ſe trouvera en beaucoup d'endroits, puiſ-que tous le ſuppoſent.

CHAPITRE VI.

Comment la Narration eſt Agréable.

L'Agréable dans la Narration Epique eſt une qualité néceſſaire, qui attache à la lecture du Poëme, avec une eſpéce de plaiſir, que l'on prend même aux paſſions les plus terribles, les plus fâcheuſes, & les plus affligeantes. Cet effet peut naître ou du Poëme ſeul; ou du rapport que le Poëte met entre ſes Auditeurs, & ſes Perſonnages, & de l'intérêt qu'il donne à ceux là dans l'Action qu'il raconte. Stace s'eſt privé de cét avantage, quand laiſſant les Romains pour qui il écrivoit, il eſt allé chercher ſes deux Sujets en un païs, & en des Etats, dont les mœurs & les coûtumes n'avoient aucun rapport à celles de ſes Lecteurs; & où ils n'avoient aucun intérêt. Homére a bien mieux choiſi & diſpoſé ſes Actions. Et ſi Virgile n'a eu plus d'induſtrie qu'Homére, au-moins a-t-il été infiniment plus heureux que lui. Nous en avons parlé au prémier livre.

Les agrémens que le Poëme fournit de ſoi-même indépendemment des Auditeurs, ſont de trois manieres. Les uns ſont tirez de la beauté des vers, de l'élocution, & des penſées: D'autres dépendent des Perſonnes que l'on introduit dans le Poëme, de leurs Mœurs, de leurs Paſſions, & de leurs intérêts bien ménagez: & les troiſiémes ſont

dans

dans les choſes que l'on décrit, & dans la maniere de les propoſer.

Nous parlerons des prémiers dans nôtre dernier livre, qui ſera des Penſées & des Expreſſions. Nous donnerons un chapitre de celui-ci aux Paſſions; & tout le livre ſuivant aux Mœurs. Voïons ici ce qui reſte.

Il n'eſt pas néceſſaire que toutes les Perſonnes que l'on introduit dans un Poëme, y aient des intérêts ſéparez & particuliers: Non ſeulement leur grand nombre en diſpenſe; mais de-plus, leur multitude nuit beaucoup, & détruit le plaiſir dont nous parlons. Elle embarraſſe l'eſprit de l'Auditeur; elle charge ſa mémoire: & elle le rend moins ſuſceptible des mouvemens dont on veut qu'il ſoit touché. Plus on a de choſes différentes à connoître & à retenir, & plus auſſi il faut être tranquile & attentif, pour ne rien perdre de néceſſaire; & quand quelque choſe nous eſt échappée, nous ne prenons point de plaiſir ſolide à oüir ce que nous n'entendons plus.

Mais auſſi, il faut prendre garde à ne point décrire d'Action ou d'Avanture un peu longue ſans perſonnages intéreſſez. Le récit que fait Achéménides, de ce qui eſt arrivé à Ulyſſe dans l'antre de Polyphéme, n'a que quarante vers. Ce miſérable Grec y avoit grand intérêt; mais comme c'eſt un Perſonnage trop peu conſidérable dans ce Poëme, Virgile n'attend pas qu'Enée ſoit éloigné du bord des Cyclopes, pour oüir en repos cette avanture; il n'y auroit eu aucun intérêt: mais tout cela eſt dit dans le port, & ſur le rivage, où les Troïens étoient en danger de ſouffrir le même traitement que les

Enéid. l. 3.

Com-

Compagnons d'Ulysse. Ainsi, Achéménides parle autant pour eux que pour lui-même ; & il conclud, qu'ils ne doivent pas seulement se donner le loisir de retirer leurs ancres, mais qu'ils doivent rompre les cables qui les retiennent. Enée de son côté, témoigne qu'il lui a de l'obligation. Sans ces engagemens ces avantures sont languissantes, & font languir aussi ceux qui les écoutent.

Sed fugite, miseri, fugite atque ab littore funem Rumpite.

Supplice hoc merito.

Mais les Lecteurs sont curieux de connoître ce que dira, ou ce que fera quelqu'un dans une rencontre où il sera intéressé. Cela est plus manifeste au Théatre, d'où le défaut d'intérêt a enfin banni les récits du Chœur, & ces Personnages qui n'étoient que pour venir annoncer ce qui se passoit derriere les rideaux. Aprés qu'Oedipe a reconnu ses Parens, & ses crimes ; les Spectateurs sont fort peu en peine de ce qu'en pensent le vieillard de Corinthe, & le Thébain Phorbas ; & ils ne prennent pas grand plaisir à les écouter. Mais ils ne peuvent sans attache & sans attention, oüir Oedipe & Jocaste.

Il en faut dire autant des Mœurs & des Passions, qui sont la seconde espéce d'agrémens. Il n'y a rien de froid & de dégoûtant, comme de ne voir que des Personnages qui n'ont aucun caractére. Les bons Peintres en donnent à leurs figures. Ils les représentent passionnées ou attentives à quelque chose. Les plus agissantes, & celles où l'on voit plus de caractére, arrêtent les yeux avec plus de plaisir, & font le plus d'honneur à leurs Auteurs. La Poësie est comme la Peinture.

Ut pictura Poësis erit.

La troisiéme espéce comprend les agrémens que les choses fournissent. Il y a des cho-

choſes agréables d'elles-mêmes, comme celles qui ſont importantes & merveilleuſes, les guerres & les autres grandes avantures pourvû qu'elles ne ſoient ni entaſſées ſans choix & ſans diſcernement, ni pouſſées à outrance, mais judicieuſes & bien ménagées.

Il y en a qui ſont ennuieuſes & froides: Il faut beaucoup d'addreſſe à les manier pour les faire réüſſir. Le meilleur en ces rencontres, eſt de ſuivre le précepte d'Horace; d'examiner ces incidens & ſes forces, & de ſi bien les étudier & ſe connoître, que l'on n'entreprenne rien que de proportionné à ſon génie, & à ſa puiſſance. Si un Auteur ſe défie de ſoi-même en quelque point, qu'il le laiſſe-là.

Sumite materiam veſtri, qui ſcribitis æquam Viribus, & verſate diu, quid ferre recuſent, Quid valeant humeri. Cui lecta poterit erit res; Nec facundia deſeret hunc, nec lucidus ordo.

Et quæ Deſperet tractata nitescere poſſe relinquet. *Hor. Poet.*

Les matieres dogmatiques ſont ordinairement ſéches & ennuieuſes. Telle eſt la doctrine de Platon, & des Pythagoriciens que Virgile a touchée en ſon ſixiéme livre, avec tant de ſuccez. Il falloit que ce grand Poëte nous donnât des exemples de toutes ſortes de perfections. On peut dire de cet endroit, ce qu'Ariſtote dit quelque part d'Homére: Qu'un Poëte commun traitant cette matiere, n'auroit pas été ſupportable. Voici l'artifice que j'y reconnois.

Prémierement, il rend cette doctrine néceſſaire, pour concevoir les merveilles qui la ſuivent. Il fait plus; car il en fait une partie vrai-ſemblable, de ſa Fable, & de ſon ſujet; puiſqu'elle eſt le fondement de la Religion, des Loix & de la Morale qu'Enée va établir en Italie en qualité de Pontife & de Légiſlateur. En troiſiéme lieu, avant que de la propoſer à ſes Lecteurs, il la leur fait deſirer, auſſi-bien qu'à Enée; car ils ſont

ſans

sans doute portez de la même curiosité que le Poëte donne si naturellement à ce Héros. Ils voïent avec le même étonnement que lui, des Personnes qui doivent naître, long-temps aprés : & ce que ce Héros demande à Anchise, ils le demandent à Virgile. *Est-il possible qu'il y ait ici des ames disposées à retourner sur la terre, & à se revêtir encore une fois de la pesanteur d'un corps ?* Et ils écoutent avec plaisir, la promesse que le Poëte leur fait par la bouche d'Anchise, de contenter leur curiosité sur ce point. L'Auteur ne dogmatise pas lui-même : mais il fait que cela se dit entre-deux Personnes de la prémiere considération dans son Poëme, & qui toutes deux y avoient grand intérêt. En-fin, il est fort peu de temps sur cette matiere : il ne lui donne pas trente vers.

O pater, Anne aliquas ad cœlum hinc ire putandum est Sublimes animas, itemque ad tarda reverti Corpora ? Dicam equidem, nec te suspensum, nate, tenebo.

La maniere la plus commune & la plus propre à la Poësie, c'est de donner ces points de doctrine déguisez sous les allégories de quelque Action. Homére le fait souvent en des questions Physiques. Le siede de Virgile, l'obligeoit à y être plus réservé ; ainsi, il a plus d'exemples de doctrine dans la morale. Nous en avons déja parlé dans le prémier livre : nous en traiterons encore dans le livre des Machines & des Divinitez : & même en celui-ci, lors que nous dirons comment la Narration Epique doit être agissante.

Les Assemblées où l'on tient conseil, sont encore de ces sortes de choses qui font languir la Narration, & qui la rendent desagréable. La tranquilité, la modération & les raisonnemens y doivent naturellement regner ;

& tout cela eſt oppoſé aux mouvemens & à l'Action que l'on doit trouver par tout dans le Poëme Epique.

Nos Poëtes ont ſoigneuſement évité ces diſcuſſions ſages & ſérieuſes, où chacun parle en ſon rang, & de ſens raſſis. Ils introduiſent ordinairement quelques Perſonnes étourdies ou paſſionnées, comme ſont Achille, & Agamemnon dans le prémier livre de l'Iliade, & preſque tous les autres Grecs & Troïens de cette Fable: Comme ſont auſſi dans l'Enéïde, Vénus & Junon au dixiéme, & Draucés & Turnus au livre ſuivant. Le Conſeil du neuviéme n'eſt pas moins paſſionné; mais les mouvemens y ſont d'un autre genre. Il n'y a ni querelles, ni emportemens. Tous les Perſonnages y ſont généreux & raiſonnables: & toutes-fois, de plus de ſoixante vers que le Poëte y a emploïez, à peine y en a-t-il cinq de tranquiles. Niſus, & le jeune Euriale qui y ſont introduits, rendent le reſte ſi paſſionné, que cet endroit n'eſt pas un des moins tendres & des moins touchans de ce que l'Enéide a de beau en ce genre.

Si ces Aſſemblées ſont ſans paſſions, on y doit peu parler, & perſonne ne s'oppoſant à ce que l'on propoſe; ces incidens ſont moins des délibérations, que de ſimples propoſitions de ce que l'on va faire. Il faut auſſi leur choiſir dans le Poëme, des endroits propres, & qui n'interrompent point la ſuitte de l'Action. Telles ſont les deux Aſſemblées des Dieux dans le prémier & dans le cinquiéme de l'Odyſſée. La prémiere eſt au commencement du Poëme, où elle n'interrompt rien; & la ſeconde dure peu, & n'eſt que comme une

ſimple tranſition du récit de ce qui ſe paſſe dans Itaque en l'abſence d'Ulyſſe, au récit de ce qui regarde la perſonne de ce Héros.

On ennuïe encore le Lecteur, quand on lui raconte ce qu'il ſait déja. On ne trouvoit pas cela ſi mauvais au temps d'Homére. Virgile y eſt plus exact. Vénus au prémier livre ne laiſſe point faire à Enée le récit de ſes malheurs, elle l'interrompt pour le conſoler. Et dans le troiſiéme, quand la bien-ſeance engageoit ce même Héros à raconter ſon hiſtoire à Andromaque; Hélénus ſurvient fort-à-propos, qui l'en empêche.

CHAPITRE VII.

De la Vrai-ſemblance.

LA Vérité & la Vrai-ſemblance peuvent ſe rencontrer enſemble, puiſ-qu'une choſe qui eſt véritable peut paroître telle. Cela eſt ordinaire. Mais quelque-fois la vérité eſt vrai-ſemblance, comme dans quelques actions miraculeuſes, prodigieuſes, & extraordinaires. Quelque-fois auſſi, la Vrai-ſemblance eſt ſans vérité, comme dans les fictions ordinaires des Poëtes. En un mot, une Action peut être ou ſeulement Véritable, ou ſeulement Vrai-ſemblable, ou même ſans Vérité & ſans Vrai-ſemblance, ou en-fin, elle aura toutes ces deux conditions. Ces quatre eſpéces d'Actions ou de choſes, ont été comme partagées entre quatre Diſciplines. L'Hiſtoire a pris la prémiére,

miere, ne s'arrêtant qu'à ce qui eſt vrai indépendemment de la vrai-ſemblance, qui peut y être, ou n'y être pas. Telle eſt l'Action de la Pucelle d'Orleans. Les Fables Epiques & Dramatiques ſont oppoſées à l'Hiſtoire, en ce qu'elles préférent le vrai-ſemblable faux, au véritable qui ne ſeroit pas dans la vrai-ſemblance. Une Action comme celle de Samſon ſeroit moins propre pour le ſujet d'une Epopée, que la mort de Didon qui ſe tuë lors qu'Enée la quitte. Eſope a également négligé la vérité, & la vrai-ſemblance dans les diſcours qu'il attribuë aux Bêtes. Enfin, la Philoſophie morale doit non-ſeulement s'attacher à la vérité des choſes qu'elle enſeigne, mais il faut encore que cette vérité paroiſſe, & qu'elle perſuade ceux à qui l'on veut qu'elle ſoit utile.

Mais à ce que nous avons dit de l'Epopée, nous pouvons ajoûter que dans le fond de ſa nature, elle uſe de la vérité & de la vrai-ſemblance comme la Morale; & que dans ſes expreſſions & ſes manieres, elle prend une liberté qui a beaucoup de rapport à celle d'Eſope. Il eſt vrai-ſemblable qu'Enée allant en Italie ſoufrit une effroïable tempête qui le jetta en Afrique, où il ſe ſauva. C'eſt une vérité Morale, que Dieu éprouve & ſemble quelque-fois abandonner les gens de bien, & qu'il les retire en-fin, des dangers où il avoit permis qu'ils fuſſent engagez; cela eſt non-ſeulement vrai, mais auſſi vrai-ſemblable. Mais les diſcours de Junon & d'Eole, & celui de Neptune aux vens Borée & Zéphyre, ont auſſi peu de vérité & de vrai-ſemblance, que l'entretien du Rat de ville, & du Rat de village.

Tout

Tout cela eſt général. Pour deſcendre dans le particulier, & pour parler plus exactement & plus méthodiquement de la Vraiſemblance des Narrations Epiques; nous la rapporterons à quelques chefs, & nous la verrons ſelon la Théologie, ſelon la Morale, ſelon la Nature, ſelon la Raiſon, ſelon l'Expérience, & ſelon l'Opinion.

On peut dire qu'il n'y a rien ſelon la Théologie qui ne ſoit vrai-ſemblable : par-ce qu'il n'y a rien d'impoſſible à Dieu. C'eſt un moïen dont les Poëtes ſe ſervent ſouvent pour faire r'entrer dans la vrai-ſemblance, tout ce qu'il leur plaît de feindre contre l'ordre commun de la nature. Cette matiere eſt ample, & demande un Traité particulier. Nous le lui donnerons dans le livre des Machines.

Nous avons déja dit que la Morale veut & la Verité & la Vrai-ſemblance, & même celle là eſt plus néceſſaire que celle-ci. Un Poëte fut autre-fois condamné & mis à l'amande pour y avoir manqué ſur le Théatre; aïant mis dans la bouche d'un perſonnage qu'il avoit fait honnête-homme que *quand ſa langue juroit, ſon eſprit ne juroit pas.* En-effet, il n'eſt ni véritable ni vrai-ſemblable qu'un honnête-homme ſoit capable de tromper par un faux ſerment, & de prendre Dieu à témoin des promeſſes qu'il ne veut pas tenir.

Le Philoſophe Sénéque accuſe Virgile d'une faute contre la vérité & la vrai-ſemblance naturelle, pour avoir dit que les Vents étoient renfermez dans des grottes : Parce-que le Vent n'étant qu'un air, ou des vapeurs agitées, c'eſt détruire ſa nature que de le

le tenir enfermé en repos. Voſſius répond; que le Poëte a bien décrit la naiſſance naturelle des Vents, qui ſont produits dans les montagnes par les vapeurs & par les exhalaiſons qui y ſont renfermées; & que c'eſt de ces cauſes des vents qu'il a parlé par une figure fort ordinaire, dont uſent les Poëtes & les Orateurs, prenant la cauſe pour l'effet. C'eſt comme ſi nous diſions que les Vents ſont renfermez dans les Eolipiles pleins d'eau; d'autant-que quand ces machines ſont échauffées, l'eau en ſort étant changée en vent. Ce ſeroit encore une faute contre la vrai-ſemblance naturelle d'avoir dit qu'Enée trouva des Cerfs en Afrique, s'il eſt vrai qu'ils ne puiſſent y vivre. Mais ces fautes ſont excuſables, parce-que, comme dit Ariſtote, elles ne ſont point contre l'art du Poëte; mais elles naiſſent de ce qu'il ignore quelque choſe que l'on apprend dans les autres arts. Il faut néanmoins prendre garde qu'elles ne ſoient pas trop groſſieres & trop viſibles. Il y a des vrai-ſemblances en ce genre dont Eſope même ne ſeroit pas diſpenſé. On ne lui pardonneroit pas s'il avoit repréſenté les Lions craintifs, les Lievres hardis, & les Renards ſtupides.

La Vrai-ſemblance ſelon la raiſon eſt ordinairement choquée par ceux qui ne cherchent qu'à faire paroître les choſes grandes. Ils paſſent les bornes que le bon ſens preſcrit. Ils croiroient ramper s'ils ne s'élevoient juſqu'aux nües: & ils ne voïent pas que quittant la terre, ils quittent ce qu'il y a de ſolide, pour n'embraſſer que du vent. Stace ne tombe que trop ſouvent en cette faute. Qui croira, par exemple, qu'un homme ſeul ſur-

Et dum vitat humum, nubes & inania captat. Hor. Poët.

Thebaid. l. 2.

surpris en des embûches par cinquante Braves qui l'attendent, en tüe quarante-neuf, & fait grace au dernier ? Qui croira que ce même Héros Romanesque se gourme à coups de poing contre un jeune Prince, pour avoir place sous un porche ? Ils avoient pourtant l'épée au côté pendant qu'ils s'arrachoient les cheveux, & qu'ils se déchiroient le visage avec les ongles. Le Poëte même fait cette réflexion ; & dit que leur colére étoit si grande qu'ils auroient peut-être mis l'épée à la main, si le Roi Adraste ne fût survenu. Voila une étrange amplification de la colére de deux Rois. Le troisiéme la trouve si juste, qu'il reconnoît à ce noble exploit la grandeur de leur extraction. Cela est-il vrai-semblable ? & la raison n'en est-elle pas étrangement choquée ?

Forte & nudassent enses, sic ira ferebat. *Theb. l. 1.*

Haud humiles tanta ira decet.

Quelque-fois, on reprend les Poëtes d'écrire des choses que l'experience contredit. Scaliger accuse Homére d'avoir dit que *Jupiter tonnoit & négeoit en même temps : c'est ce que nous n'avons jamais vû*, dit le Critique. Mais cela n'est plus contre l'expérience ; nous l'avons vû depuis quelques années quand au mois de Janvier le tonnerre fit de si grands ravages, qu'il brusla la fléche de l'Église de Châlons, qu'il en fit autant en l'Abbaïe de Chally proche Senlis & en d'autres lieux. Les effroïables coups de tonnerre, & la chute du foudre se firent à Senlis, pendant une nége fort grosse & fort épaisse. Homére pouvoit donc aussi avoir vû la même chose.

Etiam decimo Iliados Jovem fulgurare facit ubi ningit. Nunquam hoc vidimus. *Scaliger Poet. liv. 5.*

Mais la principale espéce de Vrai-semblance, & celle que nous avons nommée la derniere, c'est la vrai-semblance, qui est se-

lon l'opinion commune ; elle eſt ici de grande importance. Une choſe eſt vrai-ſemblable lorſ-qu'elle ſemble véritable. Mais quelque-fois elle ſemble vraïe aux Savans, & fauſſe au peuple ; ou au-contraire. Quand donc le peuple & les Savans ſont ainſi partagez, on demande quel parti le Poëte doit prendre. Il s'agira, par-exemple, de l'avanture de Didon, ou de celle de Pénélope ; de l'Hiſtoire de Médée, d'Héléne, ou de ſemblables. Ce que Virgile & Homére en ont écrit, ſera vrai-ſemblable au peuple. Mais les Savans auront lû le contraire dans l'Hiſtoire. Quelques Auteurs auront écrit que Didon étoit chaſte, & Médée innocente ; que Pénélope fut bannie & répudiée par Ulyſſe, pour avoir abuſé de ſon abſence, & qu'Héléne n'a jamais vû Troïe.

Ce point eſt facile à décider par les régles que je me ſuis préſcrites. Homére, Virgile, & les autres n'ont pas fait de difficulté de négliger l'Hiſtoire, pour rendre leurs Fables plus juſtes. Horace n'envoïe point les Poëtes à la vérité de l'Hiſtoire, mais ou aux Fables déja inventées, comme celle de l'Iliade, ou aux opinions communes, & à la Renommée. Ariſtote ne dit rien de contraire, il ſemble plûtôt confirmer cette doctrine, quand il enſeigne, Qu'un Poëte n'écrit pas comme un Hiſtorien, quel a été Alcibiade, ce qu'il a dit, ou ce qu'il a fait en telle rencontre ; mais ce que vrai-ſemblablement il a dû dire ou faire. Il approuve la Fable d'Oedipe ſur le Théatre ; & néanmoins, il dit que ce qui ſert de fondement à toute cette Action, eſt ſans raiſon ; & que le Roi Oedipe n'a pû attendre, aprés pluſieurs années, à faire des en-

Reſtius Illicum carmen deducis in actus.

Aut famam ſequere, aut ſibi convenientia finge. Hor. Poët.

enquêtes de l'assassinat commis en la personne de Laïus son prédécesseur. Il excuse seulement la négligence attribuée à Oedipe, sur ce que cette faute, contre la raison, a été mise hors de la Tragédie. Mais cette excuse n'étant que pour justifier la conduite du Poëte, elle suppose nettement que cette Action a été inventée contre la vérité de l'Histoire: & de-plus, elle montre que cela est permis selon Aristote, qui prétend prouver que cette fausseté, n'empesche pas que le Sujet ne soit légitime & régulier.

Il aprouve encore l'Iphigénie dans la Tauride, & même, il prend la peine d'en faire le plan, comme il a fait celui de l'Odyssée. Toute-fois, il n'y a aucune apparence que ce Philosophe ni les habiles gens de ces siecles-là fussent persuadez d'une chose, dont la fausseté ruïne cette Action. Asseurément, ils n'ont point cru qu'Iphigénie étant sur le point d'être sacrifiée à Diane en Aulide, cette Déesse l'eût enlevée, & eût mis une Biche en sa place. Aristote a donc cru qu'un Poëte, lorsque sa Fable le demandoit, étoit moins obligé à conserver les véritez de l'Histoire, & à s'accommoder à la connoissance des Savans, qu'à ce qui pourroit passer pour vrai-semblable aux yeux du Peuple.

Aprés tout, ne peut-on pas dire, que non seulement chacun trouve son conte & sa satisfaction dans cette conduite; mais que les Savans y voient des véritez plus solides, que celles que le peuple y peut chercher; & plus certaines que celles de l'Histoire que le Poëte aura négligée? Plus ils sont habiles, & moins ils cherchent ces véritez historiques dans un Poëme qui n'est pas fait pour

cela, mais pour des choſes plus myſtérieuſes. Les véritez qu'ils y cherchent, ſont des véritez Morales & allégoriques. L'Enéide n'a point été écrite pour nous apprendre l'hiſtoire de Didon; mais pour faire connoître ſous ce nom, l'eſprit & la conduitte de la République qu'elle a fondée, & la ſource & la ſuitte de ſes différens avec Rome. On y voit cela avec plaiſir; & ces véritez ſont plus agréables, plus conſtantes, & plus connuës, que celles que le Poëte a pû retrancher d'une Hiſtoire qui étoit ſi peu connuë en ſon temps, & ſur laquelle les Savans d'aujourd'hui, aprés tant de recherches, ſont encore en conteſtation.

Outre ces eſpéces de Vrai-ſemblance, il y en a encore une particuliere, que l'on pouroit nommer une Vrai-ſemblance de rencontre. Elle conſiſte, non à emploïer pluſieurs incidens vrai ſemblables chacun en particulier; mais à faire qu'ils ſe rencontrent enſemble vrai-ſemblablement. Un homme, par exemple, peut vrai-ſemblablement mourir d'Apoplexie; mais que cela ſe rencontre juſtement dans le temps que le Poëte en a béſoin pour faire ſon dénouëment, c'eſt ce qui n'eſt pas recevable.

Les fautes contre cette vrai-ſemblance, s'étendent aſſez loin: car elles enveloppent la multitude des choſes merveilleuſes, dont chacune en particulier ſeroit réguliere; mais qui vrai-ſemblablement ne peuvent être ramaſſées en ſi grand nombre, & en ſi peu d'eſpace. C'eſt encore manquer à cette vrai-ſemblance, que de faire paroître tout-à-coup, quelque incident qui ne ſera pas préparé, & qui aura beſoin de l'être. Le deſir

de

de ſurprendre les Auditeurs par la vûë de quelque beauté qu'on ne leur aura pas fait attendre, jette les Poëtes peu judicieux en ces défauts ; mais l'effet en eſt mauvais. Lors que l'on s'applique à chercher dans ce que l'on a déja vû, les cauſes de ces évenemens, cette application ôte tout le plaiſir. On ſe rebutte ſi l'on trouve ces cauſes difficilement, ou ſi l'on ne les trouve point du tout. Et quand enſuite, le Poëte les découvre ; la paſſion eſt affoiblie ou détruite par ces inſtructions mal placées.

Les Comiques uſent avec plus de liberté de ces ſurpriſes, & peuvent en tirer quelque avantage. La gravité de l'Epopée eſt mal-propre à ces petits amuſemens. Tout y doit être conduit d'une maniere naturelle, de telle ſorte que les incidens y ſoient préparez, ou qu'ils n'aïent pas beſoin de préparation.

Virgile y eſt exact. Junon prépare la tempête qu'elle excite au livre prémier ; Vénus au même livre, prépare les amours du quatriéme. La mort de Didon, qui arrive à la fin de ce quatriéme, eſt préparée dés le prémier jour de ſon mariage : Hélénus au troiſiéme, diſpoſe toute la matiere du ſixiéme. Dans celui-ci, la Sibylle prédit toutes les guerres ſuivantes ; les violences de Turnus, les maux qui arrivent à l'occaſion de la Princeſſe Lavinie, & même le voïage d'Enée chez Evandre. Nous ſerions trop long-temps à tout rapporter.

Ille dies primus lethi.

CHAPITRE VIII.

De l'Admirable.

L'Admiration eſt oppoſée à la Vrai-ſemblance. Celle-ci veut tout réduire dans l'ordre le plus ſimple & le plus naturel ; & nous n'admirons au-contraire, que ce qui nous paroît extraordinaire, & hors de l'uſage commun. C'eſt ce qui trompe ceux qui pour faire admirer leurs Héros, les élévent juſqu'à l'impoſſible. Cette conduite a un effet tout oppoſé ; parce-qu'une choſe pour être admirée, doit être dans une vrai-ſemblance qui la faſſe concevoir, & qui la faſſe croire. Nous n'admirons point ce que nous penſons actuellement n'avoir jamais été ; & les emportemens hors de toute meſure nous donnent cette penſée.

Je ne ſai néanmoins, ſi je ne donne point ici un peu trop à la raiſon, & à la vrai-ſemblance, contre le ſentiment d'Ariſtote, qui les fait beaucoup plus céder au merveilleux. Propoſons ce qu'il en dit, on s'en accommodera comme on voudra. *Il faut*, dit-il, *mettre l'admirable dans la Tragédie, mais moins encore que dans l'Epopée. Celle-ci va juſques au déraiſonnable ; parce-que quand on ne voit pas agir les perſonnes comme on les verroit ſur le Théatre ; ce qui paſſe les bornes de la raiſon eſt extrémement propre pour produire le merveilleux. Ce que dit Homére d'Hector, pourſuivi par Achille, auroit été ridicule ſur la Scéne, où l'on auroit vû tant de perſonnes en*

Δεῖ μὲν οὖν καὶ ἐν τοῖς Τραγικοῖς ποιεῖν τὸ θαυμαστόν. Μᾶλλον δ' ἐν τῇ ἐποποιίᾳ τὸ ἄλογον. διὸ συμβαί-

un combat, qui regardent Hector fuyant, sans le poursuivre ; & un seul qui fait signe aux autres. Mais on ne voit point cela dans l'Epopée. Aristote dit encore que ces additions qu'on fait à la raison & à la verité, pour donner de l'admiration, sont agréables; & que l'on voit combien cela est naturel, par l'usage ordinaire de la plus-part des gens, qui pour plaire en racontant quelque incident, y ajoutent toûjours quelque chose de leur façon : mais qu'Homére sur tous a enseigné à faire de bonne grace ces espéces de mensonges.

μᾶλιστα μόλιστα
τὸν ἀχάιτονα. Ἔπειτα τὸ ἀδύνατον
Ἔκτορα διώκειν ἐπὶ σκηνὴς ὄντας γελοῖα ἂν φανείη οἱ μὲν ἑστῶτες καὶ οὐ διώκοντες, ὁ δὲ ἀνανεύων. ἐν δὲ τοῖς Ἕπεσι λανθάνει. Poët. c. 24. Τὸ δὲ θαυμαστὸν Ἡδύ. Σημεῖον δὲ. Πάντες γὰρ ἀποδιδόντες ἀπαγγέλλουσιν ὡς χαριζόμενοι. Διδάσκει δὲ μάλιστα Ὅμηρος καὶ τοὺς ἄλλους ψευδῆ λέγειν ὡς δεῖ. Poët. c. 24.

Specioſa miracula, Antiphatem, Scyllamque & cum Cyclope Charybdim. *Hor. Poëte.*

Ces mensonges d'Homére sont entre autres, ceux qu'Horace loüe dans l'Odyssée, & qu'il trouve également beaux & merveilleux, joignant ainsi ensemble ces deux conditions d'Agréable & d'Admirable que nous venons de voir dans Aristote.

Mais quoi-que ce Philosophe ait pû dire, asseurément il n'a pas eu dessein de donner une pleine licence de pousser les choses plus loin que la vrai-semblance, & que la raison. Et même sans lui faire tort, & sans rien rabattre de l'autorité qu'il doit avoir, on peut douter si l'exemple d'Homére qu'il propose, auroit été assez juste pour Virgile, parce-que la coûtume de parler par Fables & par allégories, même en prose & devant le peuple, n'étoit point receuë à Rome, au temps du Poëte Latin. Ainsi, outre le sens allégorique, il étoit encore obligé

d'en mettre quelque autre que l'on pût entendre simplement.

En-fin, ce que je conclurois de la doctrine d'Aristote, est qu'il prescrit aux Poëtes Epiques & aux Dramatiques, le Merveilleux & le Vrai-semblable. Mais de telle sorte, que les Dramatiques aïent plus d'égard au Vrai-semblable qu'au Merveilleux; & que l'Epique, au-contraire, donne le dessus à l'admirable. La raison de cette différence est que l'on voit ce qui se fait dans la Tragédie; & que l'on n'entend que par des récits les avantures de l'Epopée. C'est dans cette pensée qu'Horace ordonne dans les Tragédies mêmes, de retirer hors de la vûë des Spectateurs, les incidens trop merveilleux; comme la métamorphose de Progné en Oiseau, ou celle de Cadmus en Serpent. On doit faire de simples récits de ces choses. C'est aussi pour cela, que l'Epopée a l'avantage des Machines, qui sont autant de miracles, & qui excedent la Vrai-semblance naturelle. Elles ne sont pas de même permises sur le Théatre.

Multaque tolles Ex oculis, quæ mox narret facundia præsens.
Aut in avem Progne, Cadmus mutetur in anguem.
Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi. *Poët.*

Disons encore que si pour plaire davantage par un incident merveilleux, on fait quelque excez contre la raison & contre la vérité; il faut y disposer l'esprit des Auditeurs, par une suitte qui les emporte tellement hors d'eux-mêmes, qu'ils ne soient pas en état de s'appercevoir qu'on les trompe; ou bien qu'ils sachent gré au Poëte de les avoir si agréablement surpris. C'est ainsi que M. Corneille en a usé dans le Cid. Il a bien vû qu'il ne pouvoit faire paroître Rodrigue dans la maison du Comte qu'il venoit de tuër, sans choquer la raison & la Vrai-semblance; mais il a bien vû aussi que la curiosité

riosité des Spectateurs, & leur attention à l'entretien de ce jeune Héros avec Chiméne ne leur permettroit pas de voir cette faute : & que même quand ils en seroient avertis, ils auroient été fâchez qu'une régularité plus sévére leur eût fait perdre une si grande satisfaction.

Je croi que les meilleures régles pour connoître jusques où il est permis de pousser le merveilleux, & pour savoir ce qui sera bien receu, ce qui choquera, & ce qui sera ridicule ; c'est premierement le bon sens, & puis la lecture des bons Auteurs, & même les exemples de ceux qui ont mal réüssi, avec la comparaison des uns & des autres. Mais dans ce discernement, il faut aussi ne pas ignorer les génies, les coûtumes, & les mœurs des siecles. Car ce qui est beau dans Homére, pourroit avoir été mal receu dans les ouvrages d'un Poëte du temps d'Auguste.

Ce n'est pas assez pour faire admirer un incident, d'y mettre quelque chose d'admirable ; l'on doit de plus, n'y rien mettre qui en arrête l'effet, & qui détruise l'admiration, comme seroient les Passions contraires. L'Admiration n'a rien en cela qui ne lui soit commun avec les autres Passions. Il faut donc la joindre avec elles pour traiter ce point.

CHAPITRE IX.

Des Passions.

LA Narration Epique doit être admirable, mais cette beauté ne lui suffit pas. Non satis est pulchra esse Poëmata,

dulcia funto. Et quoeumque volent animum auditoris agunto. *Poët.* Ille per extensum funem mihi posse videtur Ire Poëta, meum qui pectus inaniter angit, Irritat, mulcet, falsis terroribus implet Ut magus. *Epist. à Aug.*

Il faut qu'elle soit touchante & passionnée, qu'elle emporte l'esprit du Lecteur, qu'elle le remplisse d'inquiétude, qu'elle lui donne de la joïe, qu'elle le jette dans la terreur, & qu'elle lui fasse ressentir la violence de tous ces mouvemens, pour des sujets qu'il sait lui-même être feints & inventez à plaisir. Horace qui l'ordonne ainsi aux Poëtes, ne peut toutes-fois s'empêcher de les admirer; quand ils s'en acquitent bien, & d'égaler leur addresse à la puissance des Magiciens.

Les Passions sont donc nécessaires aux grands Poëmes: mais toutes ne sont pas également nécessaires ou convenables à tous. La Comédie a la joïe & les surprises agréables pour sa part. La Tragédie au contraire, a la terreur & la compassion. Le Poëme Epique tient comme un milieu qui embrasse toutes ces Passions, comme on le voit dans la tristesse du quatriéme livre de l'Enéide, & dans les jeux & les divertissemens du cinquiéme. La Passion propre à cette espéce de Poëme est l'admiration. Elle est moins contraire aux Passions des deux autres espéces. Nous admirons avec Joïe les choses qui nous surprennent agréablement, & nous admirons avec Terreur & avec Douleur celles qui nous épouvantent, & qui nous attristent.

Outre l'admiration qui distingue en général le Poëme Epique d'avec les Dramatiques: chaque Epopée a encore quelque passion propre, qui la distingue en particulier d'avec les autres Epopées, & qui met une différence singuliere & individuelle entre ces Poëmes d'une même espéce. Ces Passions singulieres suivent le caractére du Héros. La Colére & la Terreur regnent dans l'Iliade,

parce

parte qu'Achille eſt colére, & qu'*il eſt le plus terrible de tous les hommes.* L'Enéide eſt toute dans les Paſſions tendres & douces, parce que c'eſt le caractére d'Enée. La prudence d'Ulyſſe, ſa ſageſſe, & ſa conſtance, ne lui permettant point ces excez; le Poëte n'en fait regner aucun dans l'Odyſſée. Il ſe retranche dans l'Admiration, qu'il pouſſe plus loin que dans l'Iliade : & c'eſt pour cela qu'il fait beaucoup plus entrer les Machines de l'Odyſſée dans le corps de l'action, qu'on ne les voit dans les actions des deux autres Poëmes. Cette doctrine ſera mieux placée au livre ſuivant, où nous traiterons des Mœurs & du Caractére.

Ἢ σὺ Πηλεΐδη, πάντων ἐπικυδέστατ' ἀνδρῶν. *Iliad.* 1.

Nous avons encore deux choſes à dire ici des Paſſions. L'une eſt le moïen de les faire recevoir aux Auditeurs; l'autre eſt le moïen de les leur faire ſentir. Le prémier eſt de les y diſpoſer : & le ſecond eſt de ne point méler enſemble pluſieurs paſſions incompatibles.

La néceſſité de diſpoſer les Auditeurs eſt fondée ſur la néceſſité naturelle & générale de prendre les choſes où elles ſont, quand on veut les tranſporter ailleurs. Il eſt aiſé d'appliquer cette maxime à noſtre ſujet. Un homme eſt dans le repos & dans la tranquilité, & vous voulez par un diſcours fait exprés, le mettre en colére. Vous devez commencer vôtre diſcours d'une maniere tranquile; ainſi, vous vous joignez à lui : & puis marchant tous deux enſemble, pour ainſi dire, il ne manquera pas de vous ſuivre dans les paſſions où vous le conduirez peu-à-peu. Mais ſi d'abord vous faites éclater vôtre colére, vous vous rendrez auſſi ridicu-

le, & vous aurez auſſi peu d'effet que l'Ajax des Métamorphoſes, en qui l'ingenieux Ovide nous a donné un bel exemple de ce défaut. Il le fait commencer ſon plaidoïer par la colére, & par les figures violentes, devant ſes juges qui étoient dans une fort grande tranquilité. *Les Chefs s'aſſirent, & les Soldats étant debout autour d'eux, Ajax ſe leva; & comme il étoit fougueux & impatient, jettant d'abord un regard farouche ſur le rivage, & étendant ſes mains vers la flotte qui y étoit: O Jupiter! s'écria-t-il; on traite cette cauſe à la vûë de ces Vaiſſeaux, & l'on me compare Ulyſſe! &c.*

Les diſpoſitions néceſſaires naiſſent de quelque diſcours qui précéde ces mouvemens, ou bien de quelque action qui commence déja à les exciter avant que l'on parle. Les Orateurs même ſe ſervent quelque-fois de ce dernier moïen. Car quoi-qu'ordinairement ils n'excitent les paſſions qu'à la fin de leurs diſcours, néanmoins, lors qu'ils trouvent leur auditoire déja émû, ils ſeroient ridicules, ſi par une tranquilité hors de ſaiſon, ils commençoient par leur faire quiter ce qu'ils veulent leur faire prendre. Ainſi, la derniere fois que Catilina entra dans le Sénat, les Péres furent tellement émus de ſa préſence, que ceux qui étoient proche de la place qu'il prit, ſe retirérent ailleurs, & le laiſſérent ſeul. Alors le Conſul n'eût pas été raiſonnable, s'il eût commencé ſon diſcours avec la tranquilité ordinaire aux exordes. Il eût fait perdre aux Sénateurs, l'indignation qu'il vouloit qu'ils euſſent contre Catilina; & il eût ôté de l'eſprit de ce parricide, la crainte & la terreur qu'il vouloit lui don-

Conſedere Duces, & vulgi ſtante coronâ, Surgit ad hos clypei dominus ſeptemplicis Ajax. Utque erat impatiens iræ, Sigeia torvo Littora proſpexit, claſſemque in littore vultu. Protendenſque manus: Agimus, proh Jupiter! inquit, Ante rates cauſam, & mecum confertur Ulyſſes, &c. *Metamorph. liv. 13.*

donner, & qu'il reſſentoit déja par cette condamnation tacite du Sénat. Omettant donc cette prémiere partie du diſcours, qui en cette occaſion lui auroit fait tort, il prend ſes Auditeurs dans l'état où il les trouve, & il continuë & augmente leurs paſſions.

Quousque tandem abutere, Catilina, patientiâ noſtra, &c.

Ce qui eſt rare aux Orateurs, eſt ordinaire aux Poëtes: ils ſont pleins de ces exemples, où l'on voit la paſſion préparée, ou entretenuë par les actions. Didon commence un diſcours comme l'Ajax d'Ovide. *O Jupiter! quoi! cet étranger s'en ira donc ainſi? &c.* mais ces mouvemens étoient tres-bien diſpoſez. Didon eſt en des apprehenſions mortelles, qu'Enée ne la quitte. Elle paſſe la nuit avec toute l'inquiétude, & les agitations d'eſprit que ces craintes lui peuvent donner: *Au point du jour elle jette les yeux ſur le port, elle le voit vuide, & toute la flotte des Troyens en mer. Alors ſe frappant le ſein & s'arrachant les cheveux, O Jupiter! s'écria-telle, cét étranger s'en ira donc ainſi, & il ſortira impunément de mon Royaume, aprés m'avoir ſi indignement trompée! &c.* Cela ne ſurprend point: les Auditeurs y ſont ſi bien diſpoſez, qu'ils ſeroient même ſurpris ſi le commencement de ce diſcours étoit moins emporté.

Proh Jupiter! ibit Hic, ait. &c.

Illa dolos, dirumque nefas in pectore verſat, Certa mori. &c.

Regina è ſpeculis ut primum albeſcere lucem Vidit, & æquatis claſſem procedere velis, Littoraque, & vacuos ſenſit ſine remige portus: Terque quaterque manu pectus percuſſa decorum Flaventeſque abſciſſa comas: Proh Jupiter! ibit Hic, ait, & noſtris illuſerit advena regnis! &c.

La conduite de Sénéque eſt toute oppoſée. S'il a quelque récit à faire qui doive imprimer une grande Paſſion; il ôte à ſes Perſonnages & à ſes Auditeurs toutes les diſpoſitions qu'ils peuvent y avoir. S'ils ſont dans la triſteſſe, dans la crainte, dans l'attente d'une choſe horrible: il commencera par quel-

quelque belle & élégante deſcription de lieu; qui ne ſervira qu'à faire paroître l'abondance & l'eſprit pointilleux & fleuri d'un Poëte ſans jugement. Dans ſes Troades, Hécube & Andromaque étoient diſpoſées à entendre la mort violente & barbare de leur Fils Aſtyanax, que les Grecs venoient de précipiter du haut d'une Tour. Elles avoient fort à faire de ſavoir, que parmi la troupe de ceux qui étoient accourus de tous côtez à ce ſpectacle, il y en avoit qui s'étoient placez ſur des pierres que la ruïne des bâtimens avoit laiſſé excéder; que d'autres branloient les jambes, à cauſe qu'ils étoient aſſis trop haut, &c. Des gens qui diſent ces fadaiſes, ou qui les écoutent avec tant de patience, ſont ſi peu diſpoſez à pleurer, qu'ils peuvent avoir beſoin, comme les pleureuſes à gage, qu'on les avertiſſe quand il en ſera temps.

Alta rupes, cujus è cacumine Erecta ſummos turba libravit pedes, &c.

La ſeconde choſe que nous croïons néceſſaire, pour bien manier les paſſions, & pour les faire ſentir aux auditeurs; eſt de les mettre dans le Poëme pures & dégagées de tout ce qui peut en empêcher l'effet.

Il faut donc eviter la Polymythie, ou le trop d'Hiſtoires, trop de Fables, trop d'Actions; les avantures trop partagées & difficiles à retenir, & les intrigues que l'on ne peut aiſément comprendre. Tout cela embroüille l'eſprit, & demande tant d'attention, qu'il n'en reſte plus pour les paſſions. L'ame veut être libre & dégagée pour les bien ſentir. Nous nous délivrons de nos véritables triſteſſes, en nous appliquant à d'autres choſes: combien plus ces applications gênantes ſeront-elles contraires aux feints mouvemens des Poëmes? Entre ces obſta-

cles

cles qui ruïnent les Paſſions, les Paſſions mêmes ne ſont pas les moindres. Les unes combattent & détruiſent les autres : & ſi l'on met enſemble un ſujet de joïe & un ſujet de triſteſſe ; on ne fera bien ſentir aucune des deux. Horace nous avertit, que toute la licence Poëtique ne s'étend point juſqu'à ce mélange.

Non ut placidis coëant immitia.

C'eſt la nature même de ces habitudes qui impoſe cette loi. Le ſang & les eſprits ne peuvent être doucement portez avec leur mouvement ordinaire à la tranquilité ; & être en même-temps arrêtez & ſuſpendus, avec quelque violence comme ils ſont dans l'admiration. Ils ne peuvent être en aucune de ces deux ſituations pendant que la crainte les retirera des parties extérieures du corps, pour les raſſembler autour du cœur ; ou que la colére les envoïera dans les muſcles, & les y fera agir avec des violences ſi contraires aux opérations de la crainte. Il faut donc qu'un Poëte connoiſſe les cauſes, & les effets des paſſions dans nos ames. Nous les y ſentons, & nous les y connoiſſons mieux que dans le ſang & dans les eſprits. Ces connoiſſances & la juſteſſe de ſon génie les lui feront manier avec la force, & avec les effets dont elles ſont capables. Voici deux exemples de ce que nous avons dit de la ſimplicité, & du dégagement de chaque paſſion.

Le Merveilleux doit regner dans les vertus guerrieres d'une fille ; c'eſt auſſi cette Paſſion que Virgile a miſe dans l'Epiſode de Camille : au contraire, il a fait regner la Pitié dans celui de Pallas : cette paſſion convient bien à ce jeune Prince qui eſt dans le parti du Héros. Mais le Poëte ne mêle point ces deux paſ-

passions ensemble. Il se contente de faire voir dans Pallas toute la vaillance ordinaire dont un jeune homme est capable. Il combat Turnus, mais il ne le va pas attaquer : il ne le blesse point ; il ne le met pas en danger ; il l'attend seulement, & il lui parle plus comme ne craignant point la mort, que comme dans l'espérance de la lui donner. Il est tué du prémier coup. Il n'y a rien que d'ordinaire en cela. Mais il n'y a rien de commun dans les plaintes que cette mort met dans la bouche d'Enée, & dans celle du malheureux Evandre.

Aut spoliis ego jam raptis laudabor opimis, Aut letho insigni. Eneid. 10.

Camille au-contraire, se fait admirer par une vaillance digne d'un Héros ; mais elle meurt sans faire pitié. Ce que Diane en dit, n'a rien qui mérite le nom de plaintes, en comparaison de celle d'Evandre & d'Enée pour Pallas. Outre que le Discours de Diane précéde cette mort, & n'est point placé en un endroit où il puisse avoir un grand effet. En-fin, Camille est tüée, & on n'en parle plus. Combien de Poëtes lui auroient donné des amans, & auroient tâché de faire un Episode aussi touchant que celui de Clorinde, & de Tancréde ? Cette beauté n'a pas échappé à la reflexion de Virgile. Il dit que plusieurs Dames Italiennes ont desiré de marier Camille à leurs enfans. Cette réflexion nous montre qu'il pense à tout ; & que ce n'est pas sans choix, & sans discernement, qu'il omet ce qui auroit paru si beau à d'autres Poëtes. Mais il n'a pas voulu corrompre l'unité de la Passion, ni en arrêter l'effet.

Multæ illam fruſtra Tyrrhena per oppida matres Optavere Nurum. Eneid.

CHA-

CHAPITRE X.

Comment la Narration doit être Agissante.

LA Narration Epique doit être Agissante. Cette condition lui est tellement nécessaire, que l'expression d'Aristote semble en cela confondre l'Epopée & la Tragédie. C'est par où il a commencé à donner des régles de cette prémiere espéce de Poëme. *Il faut*, dit-il, *que les Fables Epiques soient Dramatiques, comme celles qui sont dans les Tragédies.* Or ce qui fait que la Tragédie est Dramatique, & qu'elle porte ce nom qui signifie *agir*; c'est que le Poëte n'y parle jamais; & que tout y est représenté par les Personnages qu'il y introduit; & qui seuls y agissent & y parlent. D'où nous apprenons qu'Aristote demandant cette même condition dans l'Epopée, il ordonne par là, que les Personnages parlent aussi en cette espéce de Poëme.

Περὶ δὲ τῆς διηγηματικῆς, καὶ ἐν μύθους μιᾷ μιμητικῆς, ὅτι δεῖ τοὺς μύθους καθάπερ ἐν ταῖς τραγῳδίαις συνιστάναι δραματικούς. *Poët. ch.* 23. Δεῖξον.

Ce n'est pas qu'il en banniſſe la Narration du Poëte. Cela ne ſe peut; puiſ-que lui-même dit que l'Epopée eſt *une Imitation qui ſe fait par Narration*; & que la Narration du Poëte eſt en-effet ſa Forme, & ce qui la diſtingue le plus eſſenciellement d'avec les Actions du Théatre. Mais il prétend que ces deux choſes doivent être tellement mélées, que les Perſonnages parlent tres-ſouvent. *Homére*, dit il, *qui mérite tant de loüanges dans le reſte, eſt ſur tout admirable en ce qu'il a été le ſeul de tous les Poëtes qui*

Περὶ τῆς διηγηματικῆς μιμητικῆς. Ὅμηρος δὲ ἄλλα τε πολλὰ ἄξιος ἐπαινεῖσθαι ἐστι, καὶ

δὴ καὶ ὅτι μόνος τῶν ποιητῶν, οὐκ ἀγνοεῖ ὃ δεῖ ποιεῖν αὐτόν. αὐτὸν γὰρ δεῖ τὸν Ποιητὴν ἐλάχιστα λέγειν. οὐ γάρ ἐστι κατὰ ταῦτα μιμητής. οἱ μὲν οὖν ἄλλοι αὐτοὶ μὲν δι' ὅλου ἀγωνίζονται, μιμοῦνται δὲ ὀλίγα, καὶ ὀλιγάκις. ὁ δὲ ὀλίγα καὶ φροιμιασάμενος, εὐθὺς εἰσάγει ἄνδρα, ἢ γυναῖκα. c. 24.

qui ait reconnu ce qu'il devoit faire. Car le Poëte doit peu parler. L'Imitation Poëtique consiste bien moins en ce que le Poëte dit, qu'en ce qu'il fait dire à ses Personnages : Les autres Poetes paroissent par tout dans leur ouvrage d'un bout à l'autre. Ils imitent rarement, & ils ne poussent pas loin leur imitation. Homére fait tout le contraire. Aprés avoir dit fort peu de chose de lui-même, il introduit incontinent quelqu'un de ses Personnages. Voila ce que dit Aristote, il n'a pas besoin de commentaire. A cet illustre exemple qu'il nous donne dans Homére, nous pouvons joindre celui du Poëte Latin : il parle moins dans son Enéïde, qu'il ne fait par ses Personnages.

Ὁ δὲ ὀλίγα καὶ φροιμιασάμενος, εὐθὺς εἰσάγει ἄνδρα, ἢ γυναῖκα, ἢ ἄλλο τι ἦθος, καὶ οὐδὲν ἄνθες, ἀλλ' ἔχον ἦθος.

Mais les dernieres paroles d'Aristote peuvent être interprétées en deux manieres. Voici la prémiere. *Homére dit peu de chose, & aussi-tôt, il introduit un homme, ou une femme, ou quelque autre chose qui ait des mœurs : il ne met rien qui n'ait des mœurs.* De cette sorte, toutes le paroles qui suivent aprés qu'il a nommé *un homme, ou une femme*, désignent une Divinité, ou une personne feinte, qui d'elle même n'aïant point de mœurs, en a dans le Poëme, où l'on fait ainsi entrer allégoriquement toutes sortes de choses, comme dans les autres Fables.

Car cette pensée est prise de la Nature des Fables en général. Lors qu'on les divise en plusieurs espéces, on désigne par le terme de *Moratæ*, c'est-à-dire, par *les mœurs attribuées à ce qui n'en a point*, celles où l'on met

pour

pour personnages des Bêtes, des Plantes & quelques choses semblables, qui d'elles-mêmes n'ont point de mœurs. Ainsi, dans la Fable de l'Olivier & du Roseau; l'Olivier est superbe, & fait vanité de cette fermeté qu'il a de ne point plier à tous vents comme le Roseau. Ce qui est introduit dans les Fables doit donc si nécessairement & si essentiellement avoir des mœurs, que l'Auteur est obligé d'en donner aux choses qui n'en ont pas receu de la nature.

En-effet, si les noms d'homme & de femme dont Aristote s'est servi, ne signifient pas proprement les Dieux & les Déesses; il auroit sans doute, omis une grande partie des Personnages d'Homére. Il a donc bien fait d'y ajoûter ces termes *ou quelque autre chose qui ait des mœurs.* Et cela signifiera non seulement Apollon, Thétis, Jupiter & semblables Divinitez, qui se fâchent, qui se plaignent, & qui rient comme nous, mais encore le cheval Xanthus, qui parle dans l'Iliade; le cheval Rhébus, à qui Mézence parle dans l'Enéïde; Ethon, qui pleure la mort de Pallas; & même la Renommée qui sait tout, & qui se plaît si fort à mentir; les Vents, qui sont si mutins & si séditieux, qu'ils renverseroient tout le monde, & confondroient le Ciel & la terre, si Jupiter n'avoit eu soin de leur donner un Roi qui les renferme, & qui leur tient toûjours la bride quand il les lâche. Voila selon la prémiere interprétation, ce qu'Aristote veut dire par *ces autres choses qui ont des mœurs*, que le Poëte introduit, & qu'il fait parler dans la Fable.

L'autre maniere d'interpréter cet endroit d'A-

d'Ariſtote, eſt de dire, qu'il ne prétend pas que les diſcours que l'on fait prononcer aux Perſonnages, ſoient l'unique moïen qui rende une narration Agiſſante & Dramatique; mais que cela ſe fait quand les mœurs paroiſſent, ſoit que les perſonnes parlent, ſoit ſeulement qu'elles y agiſſent; ſoit d'une autre maniere, ſi l'on veut étendre ce précepte avec plus d'indulgence. En ce ſens, non ſeulement le diſcours de Didon à la Princeſſe ſa ſœûr, à qui elle découvre ſa paſſion pour Enée, ſeroit Dramatique; mais cette qualité ſeroit encore dans les vers qui le précédent, où l'on voit les agitations, & les inquiétudes de cette Reine, à qui la naiſſance de ſon amour avoit fait perdre le repos.

On peut en ce ſens, mettre au nombre des endroits Dramatiques, le docte diſcours d'Anchiſe à ſon fils dans le livre ſixiéme. Prémierement parce-que ce n'eſt point le Poëte qui parle, mais un de ſes Perſonnages. Néanmoins j'avouë que cette ſeule condition me paroîtroit peu ſuffiſante pour faire que ce qui eſt dit fût Dramatique, ſi, de plus, l'on n'y voïoit des mœurs. Or il y a des mœurs dans ce diſcours d'Anchiſe. Ce qu'il y dit, eſt le fondement de toute la Morale, des Loix, & de la Religion qu'Enée alloit établir en Italie. Ainſi, la matiere de ce diſcours eſt une inſtruction morale, où l'on voit l'immortalité de l'Ame établie, & les cauſes des Paſſions, & des mœurs des hommes vivans, & même des morts. Mais ce qui fait beaucoup plus à nôtre ſujet, eſt que ce diſcours contient les mœurs, les habitudes, & l'état d'Anchiſe même qui le fait, & de ceux qui demeurent

meurent avec lui. Le Poëte aïant eu l'adreſſe de l'y engager. *Chacun de nous*, dit-il, *a des peines qui lui ſont propres; & puis nous paſſons dans les champs Elyſiens, & nous y demeurons en petit nombre*, &c.

Quiſque ſuos patimur manes. Exinde per amplum Mittimur Elyſium, & pauci læta arva tenemus.

Mais quel que ſoit le ſens d'Ariſtote; il ne ſemble point favorable aux ſimples explications des Sciences ou des Arts qui ſont ſans mœurs, & ſans action; & qui ne touchent point à la Morale. Si l'on veut en parler en Poëte, il faut imiter Homére, & cacher ces choſes ſous les noms & ſous les actions de quelques Perſonnes feintes. Il ne dira pas que le ſel a la force de conſerver les cadavres ſans corruption, & ſans pourriture; & que les mouches y ſont incontinent naître des vers. Mais il dira, qu'Achille voulant venger la mort de Patrocle, avant que de rendre à ſon corps les derniers devoirs; appréhende que les chaleurs de la ſaiſon ne ſe corrompent, & que les mouches qui ſe ſont attachées à ſes plaïes, n'y faſſent naître des vers. Il ne dira pas ſimplement que la mer lui préſentoit le rémede contre la pourriture qu'il craignoit: mais il fera de la Mer une Divinité, il la fera parler, en un mot, il dira que la Déeſſe Théthis conſola Achille, & lui dit; Qu'il lui pouvoit laiſſer ce ſoin; & qu'elle alloit parfumer ce corps d'une ambroſie, qui le conſerveroit une année entiere ſans corruption. C'eſt ainſi qu'Homére enſeigne aux Poëtes à parler des Arts & des Sciences. On voit en cet exemple, que les mouches ſont la cauſe de la corruption & des vers qui s'engendrent dans les chairs mortes. On y voit la nature du ſel, & l'Art de conſerver les cadavres

vres sans corruption. Mais tout cela est exprimé Poëtiquement, & avec toutes les conditions nécessaires à cette imitation, qui, selon Aristote est essenciele à la Poësie. Tout est réduit en Action. On fait de la Mer, une Personne qui parle & qui agit; & cette Prosopopée est accompagnée de passion, de tendresse & d'intérêt. Enfin, il n'y a rien là qui n'ait des Mœurs.

Οὐδὲν ἄνθες, ἀλλ' ἔχον ἦθος. *Arist. Poët. c. 24.*

Cet exemple suffit, il est simple, commun, & fort aisé à comprendre. On pourroit par divertissement en tirer un autre d'une science beaucoup plus secréte. Les Chimiques ont trop bonne opinion de leur Philosophie & trop d'estime de Virgile, pour se persuader qu'il ait entierement ignoré les curiositez de leur art. Il y en a qui trouvent qu'il a exprimé aussi nettement qu'eux-mêmes quelques-unes de leurs plus belles opérations. Ces Messieurs ne se contentent pas de métaphores & d'allégories communes, comme les Poëtes : ils poussent ces figures & ces déguisemens jusqu'aux dernieres obscuritez de l'énigme. Il n'y a donc nul inconvénient de prendre le Héros de l'Enéïde pour un homme qui cherche cét or qui est produit par une nature étrangére; & qui est reproduit & multiplié sans cesse depuis qu'une fois on l'a trouvé. Le fondement de cette heureuse découverte est la piété, le travail, le génie, & la faveur du Ciel. Rien de tout cela ne manque à Enée. Mais il faut deviner beaucoup de choses. C'est pourquoi le Devin Hélénus envoïe Enée à la Sibylle. Il suit ses instructions, & il voit les deux oiseaux de Vénus. Ce sont deux extraits du Vitriol. Car ce minéral verd qui les contient, est une

Quem non sua seminat arbos.

Primo avulso, non deficit alter Aureus, & simili frondescit virga metallo.

Maternas agnoscit aves.

Et viridi sedere solo.

une espéce de cuivre (couperose, *cuprum ærosum*) à qui l'on donne le nom de cette Déesse. Je laisse le reste dans les livres où le hazard me l'a fait lire. Du-moins, on conviendra assez de la justesse des avis que la Sibylle donne à Enée sur la difficulté de cette découverte, & sur le peu de gens qui y réüssissent, & qu'enfin, comme elle dit, cette entreprise n'est pas l'entreprise d'un homme sage. Reprenons nostre suitte.

Pauci... potuere.

Insano juvat indulgere labori.

Nous pouvons encore mettre au nombre des matieres qui ne sont pas Poëtiques, les descriptions de Palais, de Jardins, de Bocages, de Ruisseaux, de Navires, & de cent choses naturelles & artificielles; lors-que ces descriptions sont faites un peu trop au long, d'une maniere simple, propre & sans allégorie. C'est ce qu'Horace nomme des lambeaux éclatans, que les Poëtes placent quelque-fois tres-mal, pensant que ces fautes seront de beaux ornemens de leurs ouvrages. Cela est bon en de petits Poëmes.

Iucœptis gravibus plerumque & magna professis, Purpureus latè qui splendeat, unus & alter Assuitur pannus, dum lucus & ara Dianæ, Et properantis aquæ per amœnos ambitus agros, Aut flumen Rhenum, aut pluvius describitur arcus. Sed tunc non erat his locus. *Poët.*

Je pense avoir déja parlé en quelque endroit d'une maniere de rendre la Narration agissante, qui est propre & essencielle à la Fable. C'est de réduire en Action les préceptes & les instructions que l'on veut donner. Virgile est rempli de ces exemples. Son Héros est un Législateur; mais il l'est dans un Poëme. Ainsi, il n'ordonne pas que l'on fera un tel sacrifice, & que l'on y gardera certaines cérémonies : il fait tout cela. Il ne commande pas que l'on soit soûmis aux Dieux

Vidi & crudeles dantem Salmonea

pœnas, Dum flammas Jovis, & sonitus imitatur Olympi, &c. En. 6.

Dieux ; & il ne prescrit point des supplices contre les impies : mais il fait voir les peines effroïables de ces méchans.

CHAPITRE XI.

De la Continuïté de l'Action, & de l'Ordre de la Narration.

LA Continuïté que l'Action doit avoir dans la Narration, est une suite de ce que nous venons de dire, & servira de fondement à ce que nous allons voir de l'Ordre que le Poëte doit observer dans le récit de toute son Action. C'est sur ce fondement que l'on jugera, quand il est permis au Poëte de commencer la Narration par le commencement de son Action, & de raconter chaque chose de suite, comme elle est arrivée, & dans *l'ordre naturel* ; Et quand au contraire, il est obligé de renverser cet ordre, & de se servir de *l'ordre artificiel*, commençant son Poëme par les incidens de son Action, qui sont arrivez les derniers selon le temps.

Nous parlons donc premierement de la Continuité. Depuis que le Poëte commence de raconter son sujet ; depuis qu'il ouvre son Poëme, & qu'il met, pour ainsi dire, ses Personnages sur la Scéne, il doit rendre son Action tellement continuë jusqu'à la fin, que l'on ne voïe jamais ses Personnages oisifs & en repos.

Cette continuïté se trouve quelquefois dans l'Action même, & dans le prémier plan de la Fable. Telle est l'Action de l'Iliade.

Apol-

Apollon irrité met la peſte dans l'Armée des Grecs. Agamemnon appaiſe ſa colére; les Soldats ſe guériſſent, & puis on combat. Patrocle, & Hector ſont tuez; on fait leurs funérailles: & l'Action finit ainſi en moins de cinquante jours, ſans interruption, & ſans diſcontinuïté.

Mais lorsque l'Action eſt de pluſieurs années, comme dans l'Odyſſée & dans l'Enéide, elle ne peut être continuë, quand même elle ne ſeroit interrompuë que par les temps de l'Hyver, mal propres aux guerres, & aux navigations, qui ſont les matieres ordinaires des Poëmes. Ulyſſe demeure un an avec Circé; & ſept avec Calypſo: & Enée paſſe quelques années en Thrace, où il ne fait rien digne des récits Epiques. Peut-être qu'il eſt encore plus d'un an en Sicile, pendant la maladie, & pendant le deüil de ſon Pére. Ainſi, les Actions de ces deux Poëmes ne ſont point continuës. Mais quoi-que les Actions ne le ſoient pas, la Narration doit l'être, comme nous avons dit.

Il n'y a aucune difficulté pour les Actions où la Continuïté ſe rencontre. Le Poëte n'a qu'à les raconter dans l'ordre naturel, & dire les choſes les unes aprés les autres, comme elles ſont arrivées: c'eſt ainſi qu'Homére en a uſé dans l'Iliade.

Lors-que l'Action eſt longue, & n'eſt pas continuë; le Poëte la raconte dans un Ordre Artificiel. Il ne prend pour la matiere de ſa Narration, que ce qu'il y a de continu dans la fin de l'Action; & il ne dit par lui-même que cette partie. C'eſt pour cela que Virgile a ſeulement commencé ſon récit, aprés qu'Enée eſt ſorti de Sicile, où Anchiſe

étoit mort: Et Homére fait d'abord paroître son Héros de l'Isle d'Ogygie; aprés une demeure de sept ans, que le Poëte laisse passer avant l'ouverture de son Poëme. Dans la suitte du discours, on fait naître quelque occasion vrai-semblable & naturelle de reprendre les choses considérables & nécessaires qui ont précédé ces commencemens. L'amour que Didon conçoit pour Enée, lui donne quelque chose de plus qu'une simple curiosité, pour apprendre ses avantures. Cette Passion en rend le récit tellement naturel, que le Poëte a cru qu'il devoit être fait plus d'une fois. Les Phéaques n'ont pas à la verité, d'intérêt à la fortune d'Ulysse; mais le Poëte y supplée en donnant à ces fainéans un grand amour pour les avantures Romanesques.

Iliacosque iterum demens audire labores Exposcit, pendetque iterum narrantis ab ore. *Eneid.* 4.

L'ordre artificiel divise l'Action en deux parties bien différentes l'une de l'autre. La principale contient ce que le Poëte racoute. Il prend peu de matiere, mais il la traite amplement, & avec toute la pompe, & la majesté que son Art lui fournit. L'autre partie est beaucoup plus ample pour le nombre des incidens, & pour le temps; mais elle est beaucoup plus resserrée pour le nombre des Vers, & par conséquent pour les circonstances, & pour les mouvemens qui sont des beautez du Poëme. Si néanmoins entre des incidens que le Poëte est obligé de mettre dans ce que nous appellons ici la seconde & la moindre partie de son ouvrage, il y en a quelqu'un qui soit important; il peut le traiter d'une maniere plus étenduë que les autres, comme Virgile a fait la prise de Troïe. Il est vrai que l'on ne peut en traitter plusieurs

sieurs de la sorte : le reste seroit trop pressé. Et même, on voit encore beaucoup de différence entre la mort de Priam décrite dans les récits du second livre, & la mort de Camille racontée par le Poëte dans l'onziéme. Car quoi que celle de Camille soit sans comparaison moins considérable pour la Fable, le Poëte toutefois, lui a donné plus d'étenduë de moitié qu'à celle de Priam.

On peut comparer ces deux parties du Poëme Epique, aux deux du Poëme Dramatique, dont l'une se passe sur la scéne, à la veuë des Spectateurs ; & l'autre comprend tout ce qui est fait derriere les rideaux, & que l'on n'apprend au parterre, que par des récits. Celle ci est bien moins touchante que l'autre ; Aussi, quels que soient les regrets d'Enée pour Créüse sa premiere femme ; sa mort n'a rien qui mérite d'être comparé à celle de Didon.

Aut agitur res in scenis, aut acta refertur. *Hor. Poët.*

Segnius irritant animos demissa per aurem, Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus. *Hor. Poët.*

Quem non incusavi amens hominumque Deorumque ? Aut quid in eversâ vidi crudelius urbe ? *Eneid.* 2.

La division de l'Action Dramatique dont nous parlons, donne au Poëte le moïen de retirer hors de la vûë des spectateurs, ce qui les choqueroit, ou pour être trop horrible, comme une Mére qui égorge ses propres Enfans ; ou pour être incroïable, comme la Métamorphose d'un homme en serpent, ou en oiseau : Ces sortes de choses doivent seulement être racontées. De-même, la division de l'Action Epique donne lieu au Poëte de retrancher de cette Action ce qui l'embarasseroit dans son Poëme. Les choses mal propres à l'Epopée ne sont pas de même nature, que celles qui doivent être

Non tamen intus Digna geri promes in scenam ; multaque tolles Ex oculis, quæ mox narret facundia præsens. Nec pueros coram populo Medea trucidet ; Aut humana palam coquat exta nefarius Atreus : Aut in

bannies du Théatre ; puis-que ce qui est bon dans un récit Dramatique, est bon aussi dans une Epopée, qui ne fait connoître les choses qu'en les racontant. Mais au contraire, les choses qui embaraſſent dans le Poëme Epique, sont celles qui sont trop languiſſantes, & qui ne peuvent recevoir l'action & les mouvements, qui sont les ornemens propres au Poëme. Voila ce qu'Horace ordonne d'en bannir.

Avem Progne mutetur, Cadmus in anguem. Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi. Hor.

Et quæ Desperet tractata nitescere posse, relinquit. Hor.

En effet, comment Virgile auroit-il pû faire ſouffrir à ſes Lecteurs, l'aſſiduité d'Enée au lit de ſon Pére malade, les médicamens & les fomentations que l'on auroit dû faire pour rappeller les eſprits, & la chaleur naturelle dans les membres glacez de ce vieux Prince ? Et même, les regrets d'Enée qui devoient être tres-grands, auroient été de fort mauvais ornemens du Poëme : les Lecteurs n'en auroient point été touchez. Auroient-ils donné des larmes à la mort naturelle d'une perſonne de cet âge, qui avoit ſi peu à faire dans ce Poëme ? Le Poëte a donc tres-judicieuſement tiré le rideau ſur toutes ces choſes.

Vehemens & liquidus puroque simillimus amni. Hor. Poët.

Ainſi, l'Ordre artificiel retranche les incidens languiſſans & deſagréables, & les intervalles de temps vuides d'action, qui en empêchent la continuïté ; & par ces retranchemens, il rend au Poëme cette force continuë qui le fait par tout couler également, & ces beautez que l'Action n'a pas d'elle-même. Il ſe hâte ainſi, d'arriver à la fin, il tranſporte d'abord ſes Auditeurs au milieu de ſa matiere, & il les entretient toujours dans le deſir & dans l'eſpérance d'entrevoir bien-tôt les événemens.

Ordinis hæc virtus erit & venus, aut ego fallor, Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici, Pleraque differ-

Nos

rat, & præsens in tempus, omittat. *Poët.* Semper ad eventum festinat, & in medias res, Non secus ac notas auditorem rapit.

Nos Poëtes commencent leur Narration si proche de la fin, qu'il semble au Lecteur que le Poëme va finir en peu de vers. Dans l'Odyssée, les Dieux ordonnent à Mercure d'aller en l'Isle d'Ogygie, où Ulysse étoit arrêté par Calypso. Il doit commander à cette Déesse de lui donner son congé, & tout ce qui lui est nécessaire pour aller en Itaque.

Virgile s'approche encore davantage de sa fin. Son Héros est déja parti de Sicile, & est à une journée d'Italie. La seconde partie de l'Enéide est commencée de la même maniere. Enée abordant la terre que les destins lui avoient promise, y trouve les Dieux & les hommes, qui l'y attendoient avec impatience; & le Roi Latinus lui offre en mariage Lavinie sa fille, & l'unique héritiére de ses Etats. Qui ne croiroit donc ce Héros tres-bien établi, & le Poëme achevé? Mais une tempête le jette à Cartage, & fournit dequoi remplir la prémiere partie. La jalousie de Turnus, qui prétend que Lavinie lui a été promise, & qu'elle lui est dûë, s'oppose à l'établissement des Troïens, & donne la matiere des six derniers livres.

Le commencement de l'Action est repris si à-propos, que ces longs récits d'Enée & d'Ulysse n'interrompent rien. Enée raconte tout ce qui a précédé son arrivée à Cartage, & ensuitte le Poëte reprend ce qui s'est passé en cette ville. Cette suitte est si juste, que le prémier livre peut passer pour

un simple Prologue, qui instruit de l'Action en général ; & qui en particulier, découvre l'humeur & l'intérêt des Personnages qui vont paroître. Le Poëte garde cette même conduite dans les moindres Episodes. Vénus reprend de telle sorte l'histoire de Didon, & Diane celle de Camille ; que ce qui dans le Poëme suit immédiatement le récit de ces deux Divinitez, est la suitte naturelle de ce qu'elles ont raconté. On peut remarquer le même ordre dans l'*Odyssée*. Mais la mort d'Archémorus, les Jeux funébres, ni la marche des Argiens vers Thébes, ne sont rien moins que les suittes de ce qui est contenu dans les récits d'Hypsipyle.

Si nos Poëtes avoient fait faire à plusieurs reprises les récits d'Ulysse & d'Enée, ils n'auroient pû les rendre continus avec l'action qui les auroit suivis, & l'ordre auroit été moins juste, & plus gênant pour les Lecteurs.

Reprenons en peu de mots tout ce que nous avons dit de la Continuité de la narration Epique, & de l'Ordre qu'Homére & Virgile y ont observé.

Ils ont commencé de telle sorte, que leurs Personnages aïant une fois paru, n'ont jamais cessé d'agir jusqu'à la fin du Poëme. Pour cet effet, lors que l'Action Epique a été continuë, & de peu de mois comme celle de l'Iliade, le Poëte l'a lui-même racontée entiére dans l'Ordre Naturel. Mais quand elle a été de plusieurs années, comme les deux autres, les Poëtes ont usé d'un Ordre Artificiel, & n'ont raconté par eux-mêmes que cette derniere partie de leur sujet, qui seule étoit continuë. Ils ont fait faire par leur

Héros

Héros le récit de tout ce qui avoit précédé ; & cela en un seul discours, fait dans une occasion vrai semblable. Et ils ont si bien placé ces récits, que les choses qui y sont racontées, précédent immédiatement, & sans interruption celles que le Poëte raconte ensuitte par lui-même. De-sorte-que l'esprit ni la mémoire des Lecteurs ne sont point gênez pour rejoindre la suitte des incidens qu'ils lisent dans le Poëme.

CHAPITRE XII.

De la Durée de la Narration.

SUivant l'idée que je viens de proposer de la continuïté, & de l'ordre de la Narration ; il faudroit dire touchant sa Durée, que le temps d'une année est pour la Narration Epique, ce que le temps d'un jour est pour la Tragédie ; & que l'hyver est aussi peu propre pour ce grand ouvrage, que la nuit pour le Théatre ; l'un & l'autre de ces temps vuides d'action faisant un hiatus, & une discontinuïté vicieuse & irréguliere en ces Poëmes. Ainsi, la Durée de la Narration Epique seroit seulement d'une Campagne, comme la Durée d'une Action Dramatique est d'un Jour artificiel.

Mais nous pouvons pousser plus avant ce paralléle, & dire que comme le temps de la Tragédie & de la Comédie est contesté entre les Savans, & que la pratique des Anciens a des obscuritez que chacun interprête à sa maniere pour le jour naturel, ou pour le

jour artificiel ; De-même, le temps préci de l'Epopée eſt conteſtable ; parce-que la pratique de Virgile n'eſt pas aſſez nette.

On peut dire prémierement que la Narration de l'Enéïde eſt d'un an & de quelques mois : voici comment. Enée étant parti de Sicile aprés y avoir rendu les derniers devoirs à ſon Pére, y r'entre un an aprés, & y célébre ſon anniverſaire au jour même qu'il étoit mort. *Il y a un an juſte*, dit Enée, *que nous avons fait les funérailles de mon Pére, & nous voici retournez au jour même auquel il eſt mort.* Si bien que la Narration commençant lors qu'Enée partit de Sicile aprés la mort de ſon Pére ; voila déja un an entier, juſqu'aux jeux du cinquiéme livre. Ainſi, tout le temps qu'il faut pour le reſte de ce livre, pour le ſixiéme, & pour les guerres d'Italie, ſera ajoûté à l'année.

Annus exactis completur menſibus orbis, Ex quo relliquias, divinique oſſa Parentis Condidimus terrâ, moeſtaſque ſacravimus aras. Jamque dies, ni fallor, adeſt, &c. *Eneid. 5.*

Vix è conſpectu Siculæ telluris in altum Vela dabant. *Eneid. 1.*

On peut réduire cette Narration dans l'année préciſe, en diſant que ces vers allégués du cinquiéme livre, nous apprennent bien qu'*il y a un an juſte qu'Enée a enterré Anchiſe en Sicile* ; mais que ni ces vers-là, ni autres ne diſent pas qu'il ſoit parti de Sicile incontinent aprés cette action. On peut donc en toute liberté ſuppoſer qu'il y eſt demeuré autant de temps, qu'il lui en a fallu depuis, pour ſon établiſſement en Italie. D'où on conclura que la Narration eſt dans l'année de douze mois, & qu'elle ne les excéde point.

L'une & l'autre de ces opinions ſuppoſe que l'hyver eſt compris dans cette Narration ; & qu'Enée *l'a paſſé tout-entier* en Afrique avec Didon, comme le Poëte le fait dire formellement en ce vers par la Renommée.

Nunc

Nunc HYEMEM inter se luxu quam longa fovere.

Une troisiéme opinion prétend que le mot d'*hyems* en ce vers, ne doit pas être interprété pour *la saison de l'hyver*; mais qu'il y signifie la même chose que dans les autres endroits de ce même livre, qui ont du rapport à celui-là. Or dans ces autres endroits, il ne signifie point l'hyver, mais une *saison* que le lever d'Orion rendoit *orageuse*, & cela même arrive en Eté, parce-que cette constellation se léve vers le solstice d'Eté. Si bien que le Poëte auroit seulement voulu dire, qu'Enée donna à l'amour de Didon, tout le temps que le lever d'Orion qui dure plus de six semaines, lui rendit la mer suspecte, & lui servit de prétexte pour ne pas si promptement exécuter les ordres des Dieux qui l'appelloient en Italie.

Dum pelago desævit hyems, & aquosus Orion. Quin etiam hyberno moliris sidere classem.

L'on reduira donc toute la Narration de l'Enéide en une seule Campagne, la faisant commencer en Eté, & finir avant la fin de l'Automne de la même année. Cette opinion est fondée sur quelques expressions de Virgile, qui semblent plus précises que les précédentes, & moins sujettes à diverses interprétations. Enée part de Sicile, & est jetté sur les côtes d'Afrique en Eté; & cet Eté est déjà le septiéme depuis la prise de Troïe. C'est ce que le Poëte dit par la bouche de Didon, lorsqu'elle reçoit ce Héros à Cartage. *Voici déja le septiéme Eté depuis que vous errez sur tant de terres, & sur tant de mers.* Il ne passe à Cartage ni l'hyver, ni même aucune partie de l'automne; mais il

Nam te jam septima portat Omnibus errantem terris & fluctibus æstas. Æneid. 1.

il en part avant que l'Eté soit fini. Il arrive en Sicile, & il y fait l'anniversaire d'Anchise à la fin du même été, auquel il étoit arrivé à Cartage; puis-que le Poëte dit que c'étoit encore le septiéme. *Voici déja la fin du septiéme Eté, depuis la ruine de Troye.* Enfin, le Poëme finit avant l'automne; puisque la veille de la mort de Turnus, les bois avoient encore toutes leurs ombres & toutes leurs feüilles. Le Poëte dit que Turnus se mit en embuscade *dans une vallée que l'épaisseur des feüilles & des ténébres rendoit propre à ce dessein.* Ainsi, la Narration de l'Enéide ne contiendra qu'une Campagne, & sera toute renfermée dans les deux saisons de l'Eté & de l'Automne; commençant au solstice, & au lever d'Orion qui jetta Enée en Afrique; & finissant avant que les prémiers froids de l'Automne eussent commencé à dépoüiller les arbres de leurs feüilles.

Septima post Trojæ excidium jam vertitur æstas. *Eneid. 5.*

Est in anfractu vallis accommoda fraudi, Armorumque dolis; quam densis frondibus atrum Urget utrinque latus. *En. 4.*

Cum subito assurgens fluctu nimbosus Orion in vada cæca tulit. *En. 1.*

Autumni frigore primo Lapsa cadunt folia. *En. 6.*

Comme il y a des raisons, il y a aussi des difficultez de part & d'autre. On répond à quelques-unes. Et pour celles qui paroissent sans replique, on dit que l'Enéide n'étant pas un ouvrage achevé, il ne faut pas s'étonner si l'on ne peut tout entendre.

Homére est bien plus net. Il a fait un journal exact du temps qu'il donne à chacun de ses deux Poëmes.

L'Iliade commence par une peste qui dure dix jours. Le Poëte en donne encore autant aux Grecs pour se guérir. Les combats qui suivent immédiatement aprés, finissent le cinquiéme jour. Aprés cela, on emploie onze jours aux honneurs funébres de Patrocle, & onze autres de même aux funérailles d'Hector; par où le Poëme finit. Les

deux

deux fois dix du commencement, & les deux fois onze de la fin, font quarante deux ; auſquels les cinq du milieu étant joints, toute la Durée de l'Action & de la Narration, ſe trouve être de quarante-ſept jours.

Les jours ne ſont pas ſi bien ramaſſez dans l'Odyſſée, mais le conte n'en eſt pas moins exact. Le Poëme eſt ouvert par Minerve. Elle fait ſortir Télémaque des dangers où il étoit dans Itaque, & le conduit à Pylos. Le quatriéme jour, elle remonte au ciel, & elle fait avertir Calypſo de congédier Ulyſſe. Il commence le lendemain un Navire, & l'achéve en vingt-jours ; il part le vingt-cinquiéme, & à la fin d'une navigation de vingt jours, il eſt jetté dans l'Iſle de Schérie. Il y demeure trois jours avec Alcinoüs. Tout cela fait cinquante & un jour depuis l'ouverture du Poëme, avant qu'Ulyſſe arrive en ſon Iſle. Il en paſſe vingt-huit avec Calypſo, en y comprenant les quatre qui précédent le bâtiment de ſon navire ; il eſt en chemin les vingt-trois autres, en partie ſur mer, & en partie chez Alcinoüs. Une ſeule nuit le fait de là arriver en Itaque. Il demeure quatre jours caché chez Eumée à la campagne. Il va le cinquiéme en ſon Palais, où il eſt deux jours déguiſé, conſidérant tout ce qui s'y paſſe, & prenant ſes meſures. La nuit d'aprés le ſixiéme, il tuë ſes Rivaux ; & le ſendemain il acheve de ſe faire connoître, & de rétablir toutes choſes. Joignant donc ces ſept jours aux cinquante & un précedens, la Durée de la Narration ſera dans ce Poëme de cinquante-huit jours.

Compte

Pour les Saiſons de l'année, le Poëte a donné lieu d'en deviner quelque choſe. Dans

l'Iliade, où il y a plus d'action & plus d'emportement, les jours sont plus longs que les nuits, & la saison fort chaude. Et au-contraire, Homére a donné de plus longues nuits & plus de froideur à la Sageſſe d'Ulyſſe, mettant la maturité de l'Automne dans l'Odyſſée, comme il avoit mis les chaleurs contagieuſes de l'Eté dans l'Iliade.

La Pratique d'Homére eſt donc ſans doute, de reduire la durée de la Narration Epique dans une Campagne de peu de mois. Mais la difficulté de connoître le deſſein & la penſée de Virgile, fait qu'on doute ſi l'on ne pourroit pas pouſſer les choſes juſques à une année, ou plus; & ſi la ſaiſon de l'hyver doit régulierement en être bannie.

Je me ſuis inſenſiblement trouvé engagé en l'examen de cette queſtion particuliere. Je l'ai trouvée beaucoup plus ample que je ne me l'étois imaginé; & j'en ai fait un aſſez gros traité, où l'on pourra voir pluſieurs choſes qui ne me ſemblent pas inutiles pour l'intelligence de l'Enéïde. J'y propoſe la queſtion du temps d'une maniere problematique, & je laiſſe volontiers aux autres, à croire & à décider ce qui leur plaira.

Je dirai toutes-fois, que dans cette incertitude, deux raiſons me donnent plus d'inclination pour une ſeule Campagne, que pour une année entiere.

La prémiere, eſt la pratique d'Homére que le Poëte Latin s'eſt ordinairement propoſé pour exemple; & qui a été eſtimé des Savans comme le plus excellent modéle des Poëtes. Cette raiſon m'eſt d'autant plus propre en ce traité du Poëme Epique, qu'il eſt fondé ſur le rapport qui ſe trouve entre la pra-

tique de Virgile, celle d'Homére, les Régles d'Horace, & celles d'Aristote.

L'autre raison m'est encore plus propre; c'est que cette réduction à une seule Campagne, est plus conforme à l'idée que j'ai proposée ici de la Fable, & du dessein de Virgile dans ce Poëme.

Nous avons considéré Enée comme Législateur, & comme le Fondateur de la Religion des Romains. Il est si exact à observer toutes les cérémonies qui se faisoient pour les morts, qu'il n'y a pas d'apparence qu'il en ait omis une aussi considérable, qu'est celle du Deüil, sur tout, à la mort de son Pére, pour qui il n'épargne rien. Cette haute Piété qu'il a envers lui, fait une des principales conditions de son caractére, & régle presque par tout le caractére général du Poëme.

Or le Deüil des Romains consistoit en deux choses: l'une est sa Durée, elle étoit de dix mois; l'autre est que les Romains dans ce temps funeste & de mauvais augure, n'entreprenoient rien de conséquence. Comment donc Enée auroit-il osé entreprendre son établissement en Italie, qui étoit alors l'unique chose qui fût de conséquence pour lui? Ainsi, il faudroit qu'il fût demeuré en Sicile dix mois entiers aprés la mort de son Pére; & qu'aïant été arrêté moins de deux mois à Cartage, il fût retourné en Sicile pour y célébrer l'anniversaire de cette mort au même jour auquel elle est arrivée.

Cela s'accorde fort bien aux expressions du Poëte que nous avons alléguées. Car l'anniversaire arrive à la fin du septiéme Eté, un mois & plus aprés le solstice &

le lever d'Orion. Enée donc, étant parti en Eté pendant le lever de cet Astre, qui lui fut cita la tempête du prémier livre ; il ne peut être parti le même Eté auquel Anchise est mort : mais il a dû partir le suivant, qui est le septiéme, comme dit le Poëte, & le même auquel il retourna en Sicile pour l'Anniversaire. Ainsi, il aura nécessairement passé l'Automne, l'Hyver, & le Printemps entier en Sicile ; & y sera demeuré plus de neuf mois avant que d'en partir pour Cartage : & il n'aura point passé l'Hyver ni aucune autre saison entiere à Cartage, mais il y sera entré, & en sera sorti pendant le même Eté.

Dans les autres opinions, je ne trouve ni la conformité de Virgile avec Homére, ni l'observation du Deüil Romain, à laquelle je croirois volontiers qu'Enée étoit aussi obligé, qu'à tant d'autres cérémonies où il est si exact. Mais ces raisons qui sont bonnes pour moi, ne seront pas peut-être bonnes pour d'autres. Je les propose comme j'y suis obligé. C'est aux Philosophes ; & aux Critiques d'examiner les choses, de proposer les raisons, & de les faire nettement concevoir ; & c'est aux Lecteurs à conclure.

Fin du troisiéme Livre.

TRAITE DU POEME EPIQUE.

LIVRE QUATRIEME.

DES MOEURS.

CHAPITRE PREMIER.

Des Mœurs en general.

SOus le nom de Mœurs, nous comprenons toutes les inclinations naturelles ou acquises qui nous portent à des actions bonnes, mauvaises, ou indifférentes. Cette définition contient trois choses. La premiere, sont les Mœurs mêmes, que nous appellons Inclinations : soit qu'elles aïent leur source & leur principe dans nôtre ame ; comme l'amour des Sciences & de la vertu ; soit qu'elles viennent de la constitu-

ſtitution du corps, comme la colére & les autres qui nous ſont communes avec les Bêtes. La ſeconde, eſt la Cauſe des Mœurs; qui eſt ou la nature, ou le choix & le travail, ſelon qu'elles ſont ou naturelles ou acquiſes. La troiſiéme ſont les Effets des mœurs, ſavoir les Actions; ſoit bonnes, comme eſt celle d'Enée, ſoit mauvaiſes, comme eſt celle d'Achille; ſoit indifférentes, comme eſt celle d'Ulyſſe.

Les Mœurs ſont bonnes quand elles portent à la vertu & aux actions vertueuſes; elles ſont mauvaiſes, quand elles portent aux vices & aux crimes; & elles ſont indifférentes, quand elles portent à des qualitez & à des actions indifférentes.

Il faut bien diſtinguer les vertus véritables, d'avec celles qui ſont apparentes, & qui ne ſont que de ſimples qualitez. Les Vertus rendent toûjours bons, loüables & gens de bien, ceux qui les poſſédent: telles ſont la piété, la juſtice, la prudence & autres ſemblables. Les Vices corrompent & rendent mauvais ceux qui en ſont taſchez, comme l'impiété, l'injuſtice, la tromperie, &c. Les ſimples qualitez n'ont pas elles-mêmes ni l'un ni l'autre de ces effets, comme la vaillance, l'addreſſe, la connoiſſance des Arts, &c. Salomon a pû conſerver ſes Sciences lors qu'il eſt devenu Idolatre. Enée & Mézence étoient tous deux vaillans; l'un étoit pieux & bon, l'autre étoit athée & impie.

Il eſt encore important de remarquer, qu'entre les inclinations, il y en a qui ſont plus particulieres à chaque rencontre, & qui

qui n'ont lieu qu'en certaines occasions, comme la valeur, la clémence, la libéralité. D'autres sont plus universelles, & se font voir par tout ; comme la debonnaireté & la violence ; car un homme peut être violent & emporté, non seulement dans la guerre, mais dans un conseil & dans toutes sortes de rencontres, comme Achille ; ou doux & debonnaire même dans les fureurs d'un combat, comme Enée. Nous donnerons le nom de *caractére* à cette espéce de Mœurs générales & universelles, & nous en parlerons en particulier.

Les Causes des Mœurs sont ou entierement hors de nous, ou toutes en nous ; ou elles peuvent être considérées comme étant en partie extérieures, & en partie intérieures. Les causes extérieures sont Dieu, les Astres, & le Païs où l'on est né. Les causes mêlées sont les Parens & l'Education. Les intérieures sont la complexion, le sexe, les passions, & les actions par le moïen desquelles on contracte des habitudes.

Les Effets des Mœurs sont les discours, les desseins, les efforts que l'on fait pour agir, & les actions bonnes, mauvaises ou indifférentes.

La Poësie n'est pas la seule discipline où l'on voïe les Mœurs. Les Philosophes, les Historiens, les Géographes, & les Rhéteurs en traitent aussi bien que les Poëtes. Chacun d'eux à sa maniere ; mais le Poëte a besoin des autres. Et outre cela il y a une infinité de choses qu'il doit indispensablement savoir, pour faire agir, & pour faire parler régulierement ses Personnages. Quoi-que l'on en ait dit, je ne puis omettre entierement

rement cette matiere. Je me contenterai d'en faire l'application à la pratique de Virgile. Avant donc que de traiter des Mœurs Poëtiques, j'expliquerai un peu plus amplement ce que je viens de proposer des Causes des Mœurs; & je dirai aussi quelque chose des Mœurs hors de la Poëtie.

CHAPITRE II.

Des Causes des Mœurs.

DIeu est la premiere de toutes les Causes en général: nous le mettons ici en particulier comme la Cause des Mœurs la plus universelle, & la premiere. Il est l'Auteur de la nature, & il dispose de toutes choses comme il lui plaît. Cette Cause rend les Mœurs d'Enée admirablement bonnes. Il est superflu de dire combien ce Héros est chéri de Jupiter, après avoir vû que Junon même qui le persécute, aime & estime sa Personne.

Les Astres, & principalement les Signes & les Planétes, sont la seconde cause des Mœurs. Le Poëte marque la force qu'elles ont sur la complexion des hommes, quand par la bouche de Didon, il en tire une preuve, que les Tyriens ne sont pas assez grossiers, pour ignorer l'estime que l'on doit à la vertu. Mais est-ce par hazard que ce Poëte, qui d'ailleurs étoit savant dans l'Astronomie, fait agir les Planétes en faveur de son Héros, conformément aux régles des Astrologues? De sept il y en a trois favo-

Non obtusa adeo gestamus pectora (Teucri) Nec tam aversus equos Tyriâ sol jungit ab urbe. *En.* 1.

Phœbe graves Trojæ

favorables, Jupiter, Vénus & le Soleil : toutes trois agissent ouvertement dans le Poëme en faveur d'Enée. Il y en a trois dont les influences sont malignes, Saturne, Mars, & la Lune ou Diane. Si elles agissent, c'est en effet contre le Héros. Mais elles paroissent de telle sorte, que l'on peut dire que Virgile les a cachées sous l'horison. En fin, Mercure, dont on dit que la Planette est bonne avec les bonnes, & mauvaise avec les mauvaises, agit ouvertement comme les bonnes Planettes ; mais il n'agit jamais seul, c'est toujours Jupiter qui l'envoïe. Voila comment le Poëte fait l'horoscope de l'Empire Romain en sa naissance.

semper miserate labores.. Tot maria intravi ducte, &c. *Eneid.* 6. Saturnia Juno. *Enée est chassé des terres consacrées à Mars, au liv.* 3. *Camille porte contre Enée les armes de Diane. Voïez le liv.* 11.

La troisiéme Cause extérieure des Mœurs, est le Païs où l'on a pris naissance. Virgile donne de grandes loüanges au Païs de son Héros, & le relève beaucoup au dessus de la Gréce. Tant que Troïe a été attaquée par la force & par la vertu, elle est toujours demeurée victorieuse : ce n'est que la fraude & la malice des Grecs qui l'ont emporté sur la générosité des Troïens. Ainsi, selon les Païs, les uns sont braves & généreux, les autres fourbes & dissimulez ; les uns civils, les autres barbares ; les uns patiens, les autres délicats, &c.

Liv. 1. & 4.

Fracti bello fatisque repulsi Ductores Danaûm. *Eneid.* 2.

Aprés ces Causes purement extérieures, sont les Péres & les Méres dont le sang passe dans les Enfans. On ne peut pas dire que les Parens sont des causes tout-à-fait étrangéres aux inclinations de ceux qui sont formez de leur substance. Appliquons ceci à nôtre sujet. Enée étoit du sang des Rois de Troïe. Les prémiers Princes de cette famille avoient autant de vertu que de puissance, mais

dans

dans la suite, ces deux choſes furent partagées en deux branches différentes. Ilus laiſſa ſon Roïaume à Laomédon ; & Aſſaracus eut la vertu en partage. Priam & Pâris naquirent du prémier ; Anchiſe & Enée du ſecond. Ainſi, le Poëte donne à ſon Héros les bonnes inclinations de ſes Ancêtres, avant que de lui rendre leur puiſſance Roïale. Sa piété mérita le ſceptre de ſes Péres, & la perfidie de l'autre branche fut cauſe que la famille de Priam fut exterminée ; les innocens même en portérent la peine, comme Virgile le dit du jeune Polydore. Cela eſt plus nettement exprimé par le Poëte Grec. Il fait la généalogie de Priam & d'Enée : & il ajoûte que *Jupiter haïſſoit la famille de Priam : & que déſormais Enée devoit commander aux Troïens, & en laiſſer l'Empire à ſa poſtérité.* Voila quels étoient les avantages qu'Enée tiroit de ſon Pére. Sa Mére étoit la Déeſſe Vénus, de qui il avoit reçeu ce caractére de bonté & de douceur, qui étoit le plus bel ornement de ſes mœurs.

Poſtquam res Aſiæ, Priamique evertere gentem Immeritam viſum ſuperis : Polydorum obtruncat.

Ἐκπάγλως δὲ ἐχόλωσε Πριάμῳ γένος ἠχθηρὸς Κρονίων. Νῦν δὲ δὴ Αἰνείαο βίῃ Τρώεσσιν ἀνάξει, Καὶ παίδεσσι παῖδες, τοῖσι μετόπισθε γένωνται. *Iliad.*

Les Parens donnent la nobleſſe, qui met ſouvent beaucoup de différence entre ceux qui ſont nobles & ceux qui ne le ſont pas. Or ce qui arrive ſouvent ou ordinairement en ces choſes, eſt la régle de ce qu'un Poëme doit faire. Il y auroit de l'ignorance ou de la puérilité en une conduite oppoſée : & l'on s'expoſeroit à ces reproches, ſi, par exemple, on faiſoit naître ſous une conſtellation mauvaiſe, une perſonne poëtique, à qui l'on voudroit donner de bonnes inclinations, & une heureuſe fortune ; quelques exemples que l'on pût oppoſer à la doctrine prétenduë des Aſtrologues : l'admirable & l'extra-

l'extraordinaire des Poëtes ne consiste pas à contredire ce qu'il y a de communément receu en ces choses.

L'Education est une cause des mœurs, qui dépend des deux précédentes, je veux dire du soin & de la condition des Parens. Virgile ne l'a pas oubliée. Ceux que l'on fréquente contribuent aussi beaucoup aux diverses inclinations que l'on reçoit par l'éducation, soit que l'on s'accommode à leur humeur, soit que la conformité des humeurs fasse ces liaisons, & préside aux choix des Amis. Les gens d'Enée sont bons, sages, & pieux. Japis son Médecin préféra les connoissances de son Art, à la gloire des armes, dans l'unique dessein de prolonger la vie à son Pére cassé de vieillesse.

Disce, puer, virtutem ex me, verumque laborem Fortunam ex aliis. *Enée an* 12. *liv.* Ipse suas artes, sua munera lætus Apollo Augurium citharamque dabat celeresque sagittas. Ille ut depositi proferret fata Parentis, Scire potestatem herbarum, usumque medendi Maluit, & mutas agitare in glorius artes. *En.* 12.

L'Education dépend aussi du gouvernement, & de l'Etat où on est élevé. On prend d'autres sentimens dans une Monarchie, que dans un Etat populaire. Ce point étoit important à nôtre Poëte, qui vouloit faire changer d'inclination à ses Auditeurs. C'est pour cela que les inclinations de tous les personnages de l'Enéïde sont unanimement pour le gouvernement d'un seul. Et si les Toscans cruellement traitez par Mézence, se revoltent contre lui, & le chassent : ce n'est pas comme fit le prémier Brutus, pour changer la face de l'Etat, en bannissant ensemble & le Roi, & la Roïauté : mais c'est pour se soumettre à un plus juste Monarque.

Nous pouvons mettre au nombre des Causes mélées, les Richesses, les Dignitez, les Alliances, & les autres biens de la fortune que nous possédons. Sur-quoi je ferai seule-

seulement cette réflexion : Qu'un Roi, ou un Général d'armée, n'agit pas toûjours en Roi ou en Général. Achille avoit l'une & l'autre de ces dignitez. Mais il ne garde de sa Souveraineté que cette indépendance, qui lui fait refuser à Agamemnon l'obéïssance qu'il lui devoit d'ailleurs. La Fable ne demandoit que cela, Homére n'en a pas dit davantage. Son Achille est plus un particulier, & un simple volontaire qui combat uniquement pour sa querelle, qu'il n'est Roi, & qu'il n'est Général. Aussi, rien de tout ce qui se fait de bien ailleurs qu'où il est, n'est dû ni à sa valeur, ni à sa bonne conduite.

Le Héros de Virgile est tout-autre. Il ne se défait jamais de ses Dignitez, il agit pleinement en Général : & cette qualité met la gloire de ses armes beaucoup au dessus de celle d'Achille. L'absence de ces deux Héros donne tout l'avantage à leurs ennemis, & fait voir combien la vaillance de l'un & de l'autre est grande & nécessaire. Cela leur est commun. Mais ce qui est particulier à Enée, est que tout ce qui se fait de bien en son absence, est dû à sa bonne conduite. Deux choses garantissent les Troïens de la fureur de Turnus. L'une est le rempart & les fortifications du camp où ils sont renfermez : Enée avoit lui-même désigné & conduit ces ouvrages. L'autre est le bon ordre qu'ils observent pour se deffendre ; ils ne font en cela que ce qu'il leur avoit commandé en partant. Voila une gloire où le Héros de l'Iliade ne peut prétendre ; & si l'on veut les comparer ensemble, Achille est un vaillant Soldat, & Enée un véritable Capitaine.

Quibus hæc medii fiducia vălli, Fossarumque moræ lethi discrimina parva. *Eneid.* 9. Ipse humili designat mœnia fossa. Moliturque locum, primasque in littore sedes Castrorum in morem pinnis atque

Les

aggere cingit. *Eneid.* 7. Namque ita discedens præceperat optimus armis Æneas, &c. *Eneid.* 9.

Les Causes des Mœurs que nous avons proposées les dernieres, sont purement intérieures. La prémiere & la plus générale de celles-ci est la complexion. Les Poëtes mettent les grandes qualitez dans les corps les plus grands & les mieux faits. Virgile donne à son Héros une taille, & une physionomie divine : & il remarque que la vertu est plus agréable, quand une belle ame est dans un corps qui lui ressemble.

Os humerosq; que Deo similis. *En.* 1. Gratior & pulchro veniens in corpore virtus. *Eneid.* 5.

La complexion est autre dans les âges & dans les séxes différens. Turnus est plus jeune qu'Enée, parce qu'Enée devoit être sage & prudent ; & Turnus fougueux & emporté comme un autre Achille. Je ne transcrirai pas ici, ce qu'Horace a écrit des mœurs propres à chaque âge.

Pour le sexe, Aristote dit en sa Poëtique, qu'il y a moins de bonnes femmes que d'autres, & qu'elles sont plus de mal que de bien. Virgile n'a que trop exactement suivi cette pensée. Vénus est la Mére & la protectrice d'Enée, elle paroît toûjours bonne par tout. La Sibylle le favorise. Cybelle & Andromaque lui veulent du bien, & n'ont rien de mauvais, mais elles paroissent peu. Pour ce petit nombre de bonnes femmes, en voici bien d'autres qui sont mauvaises, ou qui font beaucoup de mal à ce Héros. Junon est sa grande ennemie : elle emploïe contre lui Iris, Juturne & Alecton. Didon pensa le perdre à Cartage : elle se fait aider de sa Sœur, d'une Nourrice, & d'une Magicienne. Les Harpyes le chassent de leur Isle. Hélène est une furie qui ruïne les Troïens & les Grecs

Trojæ & patriæ communis Erynnis. *En.* 2.

Grecs mêmes. Les Troïennes ſes propres Sujettes, mettent exprés le feu à ſa flotte. Amata mépriſe l'ordre des Dieux, & la volonté du Roi ſon mari, & avec les femmes Latines, elle eſt la prémiere trompette de la guerre : Sylvie la fait commencer. Les Femmes les plus chéres de ce Héros ne lui cauſent que des douleurs inſuportables. On voit à la fin du ſecond livre ſes regrets pour Créüſe. Et l'innocente Lavinie eſt la cauſe de tous les maux qu'il ſouffre dans les ſix derniers livres.

Sylvia prima ſoror. &c. *Eneid.* 7.

Quid in eversâ vidi crudelius urbe? &c. Cauſa mali tanti conjux iterum. *Lib.* 6.

Camille porte les armes contre lui ; mais elle nous fournit une réflexion plus particuliere. Virgile en a fait un exemple délicat de la légéreté du ſexe. Il ſemble que cette vaillante fille ne combat que pour apprendre aux femmes, que la guerre n'eſt pas leur métier ; & qu'elles ne peuvent jamais aſſez ſe défaire de leurs inclinations. Il leur en reſte toûjours quelque choſe qui les perd elles mêmes, & qui porte un grand préjudice à ceux qui ſe ſont fiez en elles. Le Poëte accommode miraculeuſement ce point aux Mœurs du ſexe, & à l'emploi de cette Héroïne, qui ſembloit en être entierement éloignée. Au plus fort du combat, elle aperçoit un guerrier couvert d'armes parfaitement belles. Elle veut auſſi-tôt avoir les dépoüilles de cet ennemi : & les motifs que le Poëte lui donne, ſe réduiſent à un deſir de femme. Cette légéreté du ſexe fait oublier à Camille ſa dignité & le ſoin de ſa perſonne, & eſt ſuivie de tres-mauvais effets. Elle eſt tüée ; la Cavalerie eſt défaite, & Enée eſt garenti d'une embuſcade où il alloit s'engager.

Fœmineo prædæ, & armorum ardebat amore. *Eneid.* 11.

Les

Les Paſſions ſont encore des Cauſes intérieures des mœurs. Si nous aimons une perſonne, nous aimons tout ce que nous voïons en elle, juſques à ſes défauts; & ſi nous la haïſſons, nous avons de l'averſion pour ſes perfections mêmes: tant la paſſion a de force ſur nous. Quand Didon aime Enée; ce Héros eſt ſans doute du ſang des Dieux. L'a-t-il miſe en colére contre lui? il n'eſt pas même de la race des hommes: quelque rocher affreux du mont Caucaſe eſt ſon Pére.

Credo equidem, nec vana fides, genus eſſe Deorum.

Nec tibi Diva parens, generis nec Dardanus autor, Perfide: ſed diris genuit te cautibus horrens Caucaſus, Hyrcaque admorunt ubera tygres. *Eneid.* 4.

Mais la plus excellente de toutes les Cauſes des Mœurs en chaque perſonne, ſont ſes propres actions. Cette cauſe eſt celle qui imprime les habitudes les plus fortes; c'eſt celle où nous avons le plus de part; c'eſt celle qui nous fait le plus d'honneur, ſi les mœurs qu'elle produit ſont bonnes; & qui au-contraire, nous couvre d'une plus honteuſe confuſion, ſi elles ſont mauvaiſes. Virgile a touché cette cauſe divinement, quand il a dit que les bonnes mœurs ſont aprés Dieu, la prémiere & la plus belle recompenſe des bonnes Actions.

Quæ vobis, quæ digna, viri, pro talibus auſis
Præmia poſſe rear ſolvi? Pulcherrima primùm
Dî Moreſque dabunt veſtri. *Eneid. liv. 7.*

CHAPITRE III.

Des Mœurs hors de la Poëſie.

LA Géographie, l'Hiſtoire, la Philoſophie, & la Rhétorique, n'enſeignent rien des Mœurs que le Poëte ne doive ſavoir. Nous en ferons ſeulement ici une légére application à nôtre ſujet.

Les Géographes dans les traittez qu'ils font de la ſituation des terres & des mers, nous apprennent auſſi la diverſité des Etats & des Gouvernemens, les emplois, les inclinations, les coûtumes des peuples, & la façon de leurs habits. Le diſcours de Rémulus au neuviéme livre de l'Enéïde eſt tout Géographique. Il contient l'éducation des Italiens, & leurs mœurs guerrieres accommodées à chaque âge : & il finit par une antithéſe, où l'on reproche aux Troïens la délicateſſe de leur habillement, comme un indice de leurs inclinations oppoſées à celles que l'on vient de décrire. Il y a encore d'autres endroits de l'Enéïde où cette molleſſe dans les habits eſt décrite, & reprochée à Enée même avec aſſez d'emphaſe. Mais Virgile détourne adroitement de ſes Auditeurs qui deſcendoient des Troïens, la petite confuſion qui pourroit retomber ſur eux. Il dit que les Romains ne receurent point de leurs Péres ce que cette mode avoit de trop efféminé. Mais au-contraire, que les Troïens s'accommodérent aux façons mâles & généreuſes des Italiens.

Durum à ſtirpe genus : Natos ad flumina primum Deferimus, &c.

Et nunc ille Paris cum ſemiviro comitatu, Mœoniâ mentum mitrâ crinemque madentem Subnixus. *En.* 4.

Sermonem Auſonii patrium moreſque tenebunt, &c. *Enéid.* 12.

L'Hi-

L'Hiſtoire comme la Géographie, décrit les Mœurs & les coûtumes des Peuples & des Etats en général : mais elle y ajoûte les mœurs & les inclinations des perſonnes particulieres qu'elle nomme. Toutes deux ont ceci de commun, que l'une & l'autre traite les mœurs comme indifférentes, n'écrivant préciſément que pour les faire connoître telles quelles ſont dans la vérité. Il eſt vrai que les connoiſſances qu'elles donnent ſervent pour la conduitte de la vie ; & que chacun doit conſidérer les exemples qu'il trouve, comme autant de préceptes qui lui enſeignent ſon devoir : mais cette application eſt moins du fond de ces deux arts, que de la Philoſophie Morale.

Hoc illud eſt præcipuè in cognitione rerum ſalubre ac frugiferum ; omnis te exemplidocumenta in illuſtri poſita monimento intueri : inde tibi tuæque Reipublicæ, quod imitere, capias ; inde fœdum inceptu, fœdum exitu, quod vites, *Tit. Liv.*

La Poëtique prend de l'Hiſtoire & de la Géographie ce que l'une & l'autre dit des Mœurs. Le Poëte décrit les choſes générales comme fait la Géographie ; & ordinairement il les met ſous des noms particuliers, comme on les trouve dans l'Hiſtoire. Quelques-fois il joindra enſemble ces deux choſes, & il en fera lui-même l'application. Ainſi, Virgile aïant à décrire les mœurs particulieres de Sinon : il avertit que dans la malice de ce Grec ſeul, on connoîtra celle de toute la nation.

Accipe nunc Danaûm infidias ; & crimine ab uno Diſce omnes. *Eneïd. 2.*

La Philoſophie Morale a la ſimple connoiſſance des Mœurs, elle ne les ſouffre ni mauvaiſes ni indifférentes. Elle n'en traitte que pour les rendre bonnes. Les vertus ſont toûjours bonnes ; elle les propoſe, afin qu'on les embraſſe. Les vices ſont toûjours mauvais ; elle enſeigne à les éviter : Les Paſſions ſont d'elles-mêmes indifférentes ; elle corrige ce qu'il y a de mal, & elle donne les

moïens d'en bien user, & de leur faire prendre le parti de la vertu. Il y a des inclinations qui sont tellement indifférentes, qu'elles ne peuvent quitter cette propriété : telles sont celles des petits Enfans avant qu'ils soient capables de bien ou de mal. La Philosophie regarde celles-là non comme des mœurs, mais comme la cause des mœurs futures. : Nous pouvons en donner un exemple sans quitter nos guides ordinaires. Horace n'est pas moins Philosophe que Poëte. Voici ce qu'il raconte d'un homme de la ville de Canuse nommé Servius Oppidius. Il étoit riche du bien que ses Ancêtres avoient laissé dans sa famille. Avant que de mourir il partagea deux terres à deux enfans qu'il avoit, & il y ajouta cet avis: Je vous ai vû, Aulus, porter vos noix d'une maniere négligée, les joüer, & les donner facilement: & vous, Tibére, au-contraire, vous contez les vôtres, vous êtes inquiet, & vous cherchez des trous pour les cacher. Cela me fait craindre que vous ne vous perdiez tous deux par des vices opposez, l'un comme le prodigue Numentanus, & l'autre comme l'avare Cicuta. Je vous ordonne donc à tous les deux, & je vous conjure par les Dieux protecteurs de nôtre famille, vous, de ne jamais rien diminuer du bien que je vous laisse; & vous de ne l'augmenter jamais, & de vivre content de ce que vôtre Pére & la nature jugent être suffisant pour vous. Voila traitter les inclinations des Enfans en Philosophe. La conclusion & toutes les ordonnances de ce sage Pére sont pour un âge plus avancé.

Servius Oppidius Canusi duo prædia dives Antiquo censu, gnatis divisse duobus Feretur: & hæc moriens pueris dixisse vocatis Ad lectum: Postquam te talos, Aule, nucesque Ferre sinu laxo, donare & ludere vidi: Te, Tiberi, numerare, cavis abscondere tristem. Extimui ne vos ageret vesania discors. Tu Numentanum, tu ne sequerere Cicutam. Quare per Divos oratus

Vir-

uterque Penates, Tu cave ne minuas, Tu ne majus facias id Quod satis esse putat Pater, & natura coercet. *Lib.* 2. *Sat.* 3.

Virgile traite la doctrine des Passions & des Mœurs non seulement en Philosophe Moral, mais encore en Physicien. Il rend raison de ces choses par la matiere dont les corps sont composez, & par la façon dont ils sont faits & unis aux ames. Mais il le fait d'une maniere Poëtique & propre à son sujet.

Hinc metuunt cupiuntque, dolent, gaudentque, &c. *Eneid.* 6.

Comme *La Rhétorique* a une autre fin, aussi, traitte-t-elle les Mœurs d'une autre sorte. L'Orateur n'a pas pour but de rendre ses Auditeurs meilleurs qu'ils ne sont; il se contente s'ils demeurent persuadez de ce qu'il a entrepris de leur persuader. Pour y réüssir, il prend lui-même leur humeur & leurs intérêts autant que sa cause le peut permettre. Il paroît modeste, prudent, & homme de bien; afin qu'on l'écoute avec affection, que l'on se fie à lui, & que l'on croïe qu'il ne veut tromper personne, & que lui-même ne se trompe pas en ce qu'il dit. Il donne une idée toute contraire de ceux contre qui il parle. En un mot, sans se mettre beaucoup en peine quelles sont ses véritables inclinations, ou celles des autres, il s'étudie à les représenter toutes, telles qu'il faut qu'elles soient pour lui faire gagner sa cause.

Le Poëte doit savoir tout cela pour faire parler ses Personnages. On peut dire que nos Poëtes pouvoient considérer les ancêtres de leurs Auditeurs, comme les Orateurs considérent ceux en faveur de qui ils parlent. De-plus, Virgile a pû considérer Didon com-

me son ennemie. La perfidie d'Annibal, & des Cartaginois difpensoit un Poëte Romain de quelques civilitez, que sans cela on auroit peut-être crû être de bien-séance. Mais la Fable régle suffisamment les mœurs de tous les personnages; & c'est à quoi l'on doit principalement avoir égard.

Le Poëte a ses Auditeurs aussi bien que l'Orateur. La différence que j'y trouve est qu'ils ne sont ni en petit nombre, ni changeans, ni sujets à des passions & à des inclinations particulieres. Le Poëte écrit pour son païs, il doit être lû à toutes les heures, en tout temps, & par des personnes tranquiles. Il n'a donc qu'à étudier en général l'humeur de sa Nation; & les bonnes inclinations de son Prince, s'il vit dans une Monarchie, comme Virgile. Mais si le Prince en a de mauvaises, & qu'un Auteur ait la complaisance de corrompre son ouvrage pour s'y accommoder; il s'expose à de honteuses censures.

Le Poëte a encore ceci de commun avec les Orateurs & les Philosophes, qu'il doit comme eux paroître sage, prudent, & honnête-homme. Pour cette raison, & de-plus, parce-qu'il doit enseigner la vertu, il est obligé de savoir parfaitement la Morale, & d'être véritablement vertueux. Cette science est pratique; elle ne s'aprend point par de simples spéculations. Si une Morale bonne & solide ne corrige nos passions, il est presque impossible que nos passions ne nous facent une fausse Morale. Nous ne blâmons point de bonne-grace les défauts où nous nous plaisons. Nous aimons mieux croire que ce ne sont pas de vices, que de nous avoüer à

nous-

nous-mêmes que nous ſommes vicieux. Si Horace a eu raiſon de dire qu'Homére auroit moins loüé le vin, s'il ne l'avoit aimé : que peut-on penſer de ceux qui s'arrêtent avec tant de complaiſance & d'affectation, à ce que les paſſions ont de plus honteux & de plus criminel ? qui en font les endroits de leurs Poëmes les plus touchans & les plus tendres ; & qui tournent les amours infames, en des galanteries qu'un honnête-homme & qu'un brave Cavalier peut mettre au rang de ſes bonnes fortunes ? On ne fera pas haïr les vices, quand on n'en repréſentera que ce qu'ils ont d'aimable & de doux. Ceux qui ne les font voir que ſous de beaux maſques, laiſſent croire qu'ils ne les enviſagent que par là, & que leur vie eſt d'accord avec leur morale & avec leurs écrits. S'il y a des Lecteurs qui ſoient dans ces mêmes penſées ; ce n'eſt pas à ceux-là que l'on doit s'accommoder. Ce ſeroit au-contraire, corrompre les régles les plus eſſencielles de la Poëſie & de la Fable. Un Art pernicieux n'eſt pas un Art, ou du-moins, il n'eſt pas tolérable. S'il n'y a point d'autres Lecteurs ; & ſi un Poëte eſt obligé d'être corrompu pour plaire : malheur à ceux qui entretiennent cette corruption, & qui préférent la gloire d'être Poëtes, à celle d'être gens de bien.

Laudibus arguitur vini vinoſus Homerus. *Liv. 1. Ep. 19.*

Ces réflexions ne ſont pas hors de mon ſujet, puiſ-qu'elles ſervent à faire connoître quelle eſt la conduite d'Homére & de Virgile. Ces Païens n'ont point ſoüillé la majeſté de leurs Epopées par ces délicateſſes criminelles. Ulyſſe eſt froid chez Circé ; il eſt triſte auprés de Calypſo : Briſéïde & Chry-

séïde n'enflamment Achille, & Agamemnon que de colére : Camille n'a point d'amans : A peine parle-t-on de l'amour de Turnus pour Lavinie : & toute la passion de Didon n'est traitée que comme une infidelité criminelle dont cette misérable Reine est punie cruellement.

CHAPITRE IV.

Des Mœurs Poëtiques.

CE qui est propre à la Poësie dans la doctrine des Mœurs, est de faire connoître au Lecteur quelles sont les inclinations que le Poëte donne à ses Personnages, bonnes, mauvaises, ou indifférentes, il n'importe. Voici comment Aristote définit les Mœurs Poëtiques. *Les Mœurs* (dit-il) *sont ce qui découvre l'inclination de celui qui parle ; & ce qui fait connoître à quoi il se résoudra, avant que l'on ait vû qu'il s'y porte, ou qu'il le rejette actuellement.* D'où ce Philosophe conclud que *les Mœurs ne sont pas toûjours en toutes sortes de discours. Non quælibet oratio est Morata.* Un exemple éclaircira cette définition.

Ἔστι δὲ Ἦθος μὲν τὸ τοιοῦτον. ὃ δηλοῖ τὴν προαίρεσιν ὁποῖά τίς ἐστιν, ἐν οἷς οὐκ ἔστι δῆλον, εἰ προαιρεῖται, ἢ φεύγει ὁ λέγων.

Διόπερ, οὐκ ἔχουσιν Ἦθος ἔνιοι των λόγων. *Arist. Poët. c. 6.*

Dans les prémiers livres de Virgile, Enée à paru extrémement pieux, & plus attaché à exécuter la volonté des Dieux qu'à toute autre chose. Dans le quatriéme livre, on lui propose un choix fort difficile. D'un côté, une juste reconnoissance, l'amour, sa tendresse naturelle, & plusieurs grandes considérations l'engagent à ne point quit-

ter

ter Didon : d'autre part, un ordre exprés des Dieux l'envoïe en Italie. *Avant que l'on ait vû quel parti il prendra & à quoi il se résoud· τὸ οἷς ἂν ἴσῃ δῆλον εἰ προαιρεῖται ἢ φεύγει. Ce qu'il a dit à λέγων, doit avoir fait connoître sa volonté & ses inclinations telles qu'elles sont, & à quoi il se déterminera. δηλοῖ τὴν προαίρεσιν ὁποῖά τίς ἐστιν.* Ses discours précédens qui me découvrent sa résolution future sont *les Mœurs* Poëtiques, ἔστι δὲ Ἦθος τὸ τοιοῦτον. Ils ont fait prévoir qu'il abandonneroit Didon pour obéïr aux Dieux ; il l'a fait ; les mœurs sont donc bonnes & bien misés. Si pour demeurer avec Didon, il avoit desobéï aux ordres de Jupiter, les mœurs auroient été mauvaises, parce-qu'elles auroient fait prévoir un choix & une résolution contraire à celle qu'il devoit prendre. Mais si rien ne m'avoit fait prévoir aucune résolution d'Enée, ni celle qu'il a prise, ni la contraire ; en ce cas *il n'y auroit point eu de mœurs*, οὐκ ἔχοντι τὸ Ἦθος.

Comme donc dans la Philosophie les Mœurs sont Bonnes, quand elles font un homme de bien de la personne où elles se rencontrent ; & qu'elles sont Mauvaises, quand elles le portent aux vices & aux mauvaises actions : & comme dans la Rhétorique elles sont Bonnes, quand elles font paroître celui qui parle honnête homme, prudent & sincére ; & celui contre qui l'on parle, chargé de vices opposez : & qu'elles sont Mauvaises, quand celui qui parle semble vicieux & imprudent, & son adversaire sage & bien avisé indépendemment de ce qu'ils sont dans la vérité. De-même, en une Epopée, les Mœurs sont Bonnes, quand on re-

connoît la vertu ou le vice, les bonnes ou les mauvaises inclinations de ceux qui parlent ou qui agissent : & elles sont Mauvaises, quand un homme de bien paroît vicieux, ou qu'un méchant homme fait voir de bonnes inclinations.

Ainsi, les Mœurs d'Enée & celles de l'Athée Mézence considérées Poëtiquement sont également bonnes, parce-qu'elles font également voir la piété de l'un & l'impiété de l'autre, qui sont les caractéres que le Poëte leur a donnez, & suivant lesquels il les fait toûjours agir. Mais dans l'Hippolite de Sénéque, les Mœurs de la Nourrice de Phedra sont fort mauvaises, parce-que cette femme est tres-méchante, & qu'elle dit de tres-bonnes choses. Elle excite d'abord à la continence cette malheureuse Reine passionnée pour Hippolite son Beau-fils. *C'est* dit elle, *la passion qui pour favoriser le vice n'a point eu de honte de faire un Dieu de l'Amour ; & pour s'abandonner plus librement aux crimes, elle a déguisé cette brutalité infame sous le nom d'une fausse Divinité*, &c. Quand on entend un long discours rempli de ces chastes sentimens, ne croiroit-on pas que celle qui parle est la Chasteté même descenduë exprés du Ciel pour bannir de dessus la terre ce que l'Amour a de mauvais ? Voici cependant le personnage que joüe cette Nourrice dans tout le reste du Poëme. C'est elle qui parle & qui explique son caractére. *Si cette fureur amoureuse & criminelle vous possede autant que vous le faites paroître, moquez-vous de tout ce que l'on en peut dire. La renommée favorise peu la vérité & la vertu : elle est bonne pour les plus méchans, & elle dit plus de mal des gens de bien que des autres. Tâchons de fléchir l'esprit*

Deum esse amorem turpiter vitio favens Finxit libido ; quóque liberior foret, Titulum furori numinis falsi dedit.

Si tam protervus incubat menti furor, Contemne famam : fama vix vero favet, pejus merenti melior, & pejor bono.

prit sévére & intraitable d'Hippolite. Je me charge de cette commission. C'est à moy d'entreprendre ce jeune homme farouche ; & de toucher en vôtre faveur le cœur de cet impitoïable. Voila bien de bonne Morale renversée en peu de mots. Sénéque assurément ne la lui avoit mise en la bouche que pour faire admirer à ses Auditeurs sa faculté à traitter le pour & le contre, & combien il savoit de belles sentences par cœur. Quoi qu'il en soit, puis qu'il avoit dessein de se servir de cette Nourrice pour corrompre la chaste résolution d'Hippolite, il la fait bien parler en ce second discours ; & il r'entre dans la bonté Poëtique, quand il sort de la bonté Morale, & qu'il lui fait debiter des maximes si méchantes.

Tentemus animum tristem & intractabilem. Meus iste labor est, aggredi juvenem ferum : Mentemque sævam flectere immitis viri.

Puis donc que la Bonté propre aux mœurs Poëtiques, est de paroître telles qu'elles sont ; il faut voir quelles sont les choses qui nous découvrent les inclinations des Personnages.

La prémiere sont les Discours & les Actions. *Il y a des Mœurs dans un Poëme* (dit Aristote) *si comme on a dit, les Discours & les Actions font connoître quelque inclination.* Le Poëte fait agir & fait parler ses Personnages comme il lui plaît. Ainsi, ces deux choses lui sont entierement dûës, c'est lui qui en est le maître absolu. Aussi sont-elles le fondement de tout le reste. Quand les Mœurs sont bien exprimées de cette sorte, elles sont désignées purement & simplement par le terme de *Bonnes* ; & cette Bonté fait leur prémiere qualité. Aristote la met à la tête de toutes les autres, pour être sur tout tres-exactement observée. Horace recommande aussi au Poëte d'être exact à bien faire connoître les Mœurs.

Ἔξει δὲ ἦθος μὲν, ἐὰν, ὥσπερ ἐλέχθη, ποιῇ φανερὰν ὁ λεγόμενος ἢ ἡ Πρᾶξις προαίρεσίν τινα. *Arist. Poët. c. 15.*

Ἐν μὲν καὶ πρῶτον ὅπως χρηστὰ ᾖ.

Notandi sunt tibi Mores. *Hor. Poët.*

La seconde chose est la connoissance que le naturel, l'étude ou l'expérience nous donne des inclinations propres à chaque personne suivant la complexion, la dignité, & toutes les autres causes naturelles ou aquises, extérieures ou intérieures que nous avons rapportées ci-devant. Aussi-tôt que le Poëte a donné la dignité de Roi à un de ses Personnages; sans qu'on l'entende parler ou qu'on le voïe agir, on sait qu'il doit être grave, magnifique, jaloux de son autorité &c. Les inclinations doivent donc être *Convenables* à ce que le Poëte a proposé, & cette *Conformité* ou *Convenance* fait la seconde condition des Mœurs.

Convenientia finge. *Hor. Poët.* Δεύτερον δὲ τὰ Ἁρμόττοντα. *Arist. Poët.*

La troisiéme chose est la connoissance que l'on tire de la Fable ou de l'Histoire. Cette espéce de connoissance est comprise sous le nom d'opinion commune ou de Renommée, pour les raisons que nous avons dites. Ainsi, quand un Poëte a nommé Alexandre: on sait que l'inclination de ce Personnage est toute pour la grandeur & pour la gloire; & que son ambition est plus vaste que l'étenduë de toute la terre. S'il introduit Achille; on connoît sa colére, ses fougues, & son impatience. Les Mœurs de ces Héros dans le Poëme doivent être *Semblables* à ce que la Renommée en a publié, & cette *Ressemblance* fait la troisiéme qualité des Mœurs.

Famam sequere. *Hor.* Τρίτον δὲ Ὅμοιον.

En-fin, parce-que les Poëmes peuvent être divisez en plusieurs parties comme l'Enéïde, dont une moitié n'éxige que la piété & la patience, & l'autre est toute dans la violence & dans la guerre: quelqu'un croiroit suivant des états si différens, pouvoir mettre aussi divers caractéres dans son Héros. Et alors

les

les Mœurs de chaque partie seroient Bonnes en particulier : mais parce-que les Discours & les Actions de la prémiere partie ont fait connoître les inclinations que le Poëte a données à son Héros ; & que ce que le Lecteur y a vû tient lieu de Fable & d'Histoire, & a le même effet que la Renommée ; ce seroit sans doute manquer contre la prémiere & contre la troisiéme condition, que de changer ce caractére connu. D'où il s'ensuit que le Poëte est obligé de le faire *Constant* & *Egal*, c'est à dire tel à la fin du Poëme qu'il a paru au commencement. Cette *Egalité* de Caractére est la derniere qualité des Mœurs.

Servetur ad imum Qualis ab incœpto processerit, & sibi constet. *Hor. Poët.*

De cette sorte, *Il y a quatre choses à observer dans les Mœurs.* 1. Qu'elles soient *Bonnes*, 2. *Convenables*, 3. *Semblables*, & 4. *Egales*. Ces quatre Qualitez sont compriſes dans la Définition d'Aristote, de telle sorte que si l'on manquoit à quelqu'une, on manqueroit contre cette Définition, en nous faisant mal juger des inclinations d'un Personnage & des résolutions qu'il devroit prendre.

Τέτταρτον δὲ τὸ ὁμαλόν. Περὶ δὲ τοὺς ἤθη, τέτταρα ἐστὶν, ἂν δεῖ στοχάζεσθαι. Ἓν μὲν οὖν καὶ πρῶτον. &c. *Arist. Poët.* c. 15.

La chose la plus importante, & la plus difficile est de bien distinguer ces deux sortes de Bonté dans les mœurs ; l'une que l'on peut appeller Morale, & qui est propre à la vertu : & l'autre est la Poëtique, à laquelle les hommes les plus vicieux ont autant de part que les gens de bien. Elle ne consiſte que dans l'addresse du Poëte à bien faire connoître les inclinations de ceux qu'il fait parler, & qu'il fait agir dans son Poëme. Ce qui embaraſſe le plus est que les mœurs Poëtiques suppoſent les autres : & non seulement

Ἔστι δὲ ἦθος μὲν τὸ τοιοῦτον ὃ δηλοῖ τὴν προαίρεσιν.

Aristo-

Aristote parle de toutes ces deux espéces en sa Poëtique, mais de-plus, il se sert du même terme pour exprimer ces deux espéces de *Bonté*.

Χρηστόν.

Pour mieux nous tirer de cette difficulté, il est bon de commencer ici par examiner, si selon Aristote, un Héros Poëtique doit nécessairement être honnête-Homme & vertueux. Car si cela n'est pas: il est clair que quand Aristote demande pour prémiere & pour principale qualité des Mœurs, qu'elles soient *Bonnes*, il n'a point voulu parler de cette Bonté Morale qui fait les honnêtes gens, & qui est inséparable de la vertu. Ainsi, quoi-que nous ne pénétrions peut-être pas par tout l'obscurité de son expression, nous saurons au-moins, le fond de sa pensée. Et puisque cette question est nécessaire, nous ne ferons point de difficulté de joindre la raison & les autres autoritez, à l'autorité d'Aristote: elle n'en sera que mieux établie.

CHAPITRE V.

Si un Héros Poëtique doit être honnête-homme.

CE doute paroîtra peu raisonnable à ceux qui n'ont qu'une seule idée des Héros, & qui sous ce nom ne connoissent que ces excellens hommes à qui il ne manque aucune vertu, qui sont les maîtres de leurs passions & de tous leurs mouvemens, & qu'une na-

nature excellente & divine élève au-dessus du reste des hommes. Mais les Poëtes anciens ni les Maîtres de l'Art, n'ont jamais pensé à placer leurs Héros dans un rang si relevé, sans qu'il leur fût permis d'en descendre. Il faut donc ici faire la même distinction entre un Héros en Morale, & un Héros en Poësie, que nous avons faite, entre la Bonté Morale, & la Bonté Poëtique: & dire que comme Achille & Mézence ont autant de part à la bonté Poëtique qu'Ulysse & Enée: de même ces deux hommes cruels & injustes sont des Héros Poëtiques aussi réguliers que ces deux Princes si justes, si sages & si bons.

Dans le Poëme même ce terme a encore deux sens: autre-fois il signifioit indifféremment tous les personnages considérables. Ainsi, non seulement Enée & Turnus, mais encore Entellus dans les Jeux du cinquiéme, & Misène Trompette d'Enée dans le sixiéme livre, sont nommez Héros par le Poëte. De-puis, quoi-qu'on laisse encore ce nom aux autres personnages, néanmoins on en fait une application si particuliere au prémier, que quand on dit simplement le *Héros*, l'on entend sous ce nom Achille seul dans l'Iliade, Ulysse dans l'Odyssée, Enée dans le Poëme Latin, en un mot, le Principal Personnage en chaque Poëme.

L'on a même donné au mot *Héroique*, une signification particuliere quand on s'en sert pour désigner une Epopée, & pour distinguer cette espéce de Poëme d'avec les autres. Aristote & Ovide donnent ce nom-là non au Poëme, mais aux vers que l'on y emploie, & qu'ils nomment aussi vers *Hexa-*

métres. Nous avons retenu ce dernier nom presque seul. Si l'on avoit donné le nom de Poëmes *Héroïques* aux Poëmes Epiques, à cause que l'on y emploïe les vers Héroïques; il y auroit autant de raison de donner aux Epopées Françoises le nom de Poëmes Alexandrins, puisque les vers dont on se sert en ces Poëmes sont nommez vers Alexandrins. Et si ce nom d'Heroïque vient des personnages que l'on y met qui sont des Héros, la Tragédie sera aussi bien un Poëme Héroïque que l'Epopée, puis-que l'Action & les Personnages de la Tragédie ne sont pas moins Héroïques que l'Action & que les Personnages de l'Epopée.

Mais je ne sai si le peu d'utilité que l'on peut retirer de ces reflexions, merite tant de paroles. Elles peuvent servir à nous faire connoître le different usage de ce terme de Héros & d'Héroïque entre les Anciens & les Modernes, & à empêcher que l'on ne condamne ceux-là sur des idées qu'ils n'ont pas suivies. Quand on saura qu'ils n'ont point attaché l'idée de la vertu à ces termes pris poëtiquement, qu'ils n'ont point affecté le nom de Héros au principal Personnage d'un Poëme, & qu'ils n'ont pas même donné le nom de Poëme Héroïque aux Epopées : on ne cherchera point en ces ouvrages des exemples d'une vertu véritable & excellente, & l'on ne s'étonnera pas qu'Horace ait dit au contraire, que toute l'Iliade où il y a tant de Héros tuez, ne contient toutes-fois que des violences injustes, & des emportemens criminels.

Πολλὰς δ' ἰφθίμους ψυχὰς Ἄϊδι προΐαψεν Ἡρώων. *Iliad.* 1.

J'ai omis une signification du mot de Héros qui peut être considérée comme Morale

&

& comme Poëtique. On nommoit ainsi les hommes nez d'une Divinité & d'une personne mortelle, comme Achille qui estoit fils de la Déesse Thétis & de Pelée, & comme Hercule qui étoit fils de Jupiter & d'Alcméne. Mais cela n'obligeoit pas les Poëtes à faire ces Héros plus gens de bien : parce qu'il y avoit même des Dieux mauvais. Aussi voit-on que les Poëtes font quelque-fois de ces hommes Divins, de fort méchans hommes, témoin Polyphéme & Cacus. Ce prémier, Fils de Neptune étoit un monstre horrible, qui devoroit ses Hôtes & se moquoit de Jupiter : Cacus étoit fils du Dieu Vulcain. Virgile dit qu'il n'y avoit point de crime que cet insigne brigand n'entreprît.

Monstrum horrendum. Visceribus miserorum & sanguine vescitur atro. At furiis Caci mens effera, nequid inausum Aut intentatum scelerisve dolive fuisset. *Eneid.* 8.

Cela est dit en général de toutes sortes de Héros ; voïons en particulier le prémier Personnage de chaque Poëme.

Aristote dit qu'*une vertu héroïque & divine, est une vertu plus qu'humaine*, & par conséquent que les Héros sont des hommes divins, & que l'excellence de leur nature éléve au-dessus de nous. Mais il dit cela dans ses livres de Morale. Il enseigne au-contraire, en sa Poëtique, que ce prémier personnage d'un Poëme que nous nommons le Héros, ne doit être ni bon ni mauvais. Mais il veut qu'il soit entre-deux : & qu'*il ne soit ni au dessus du commun des hommes par sa vertu & par sa justice, ni au dessous par ses crimes & par sa méchanceté.* Il n'y a donc rien de commun entre ces deux espéces de Héros dont l'un doit être élevé par sa vertu au dessus des hommes, & l'autre ne doit pas même être du rang des hommes les plus parfaits.

Τὴν ὑπὲρ ἡμᾶς ἀρετὴν ἡροικήν τινα καὶ θείαν. *Arist. de Moribus ad Nicomachum. liv.* 7. *c.* 1.

Ὁ μετοιξὺ ἄρα τοῦτον λοιπόν. Ἔστι δὲ τοιοῦτος ὁ μήτε ἀρετῇ διαφέρων καὶ δικαιοσύνη, μήτε διὰ κακίαν καὶ μεχθηρίαν. &c. *A. Poët. c.* 13.

En-

Encore faut-il remarquer qu'il ne parle que de ce qu'il y a de plus achevé dans les Poëmes, & non ſimplement de ce qui y eſt régulier & permis ; & de-plus, que cette médiocrité qu'il demande, eſt pour les Fables implexes. Ainſi, il n'exclud pas abſolument du nombre de ces Héros Poëtiques, les perſonnes les plus vertueuſes comme Ulyſſe ; ni les plus vicieuſes comme Ixion & Médée. Horace nomme auſſi ces deux derniers entre les Héros réguliers : il dit que celle-ci doit être barbare & inflexible, & Ixion perfide. Aſſurément ce Critique n'a pas écrit des Régles pour des perſonnages irréguliers.

Sit Medea ferox invicta-que : Perfidus Ixion. Hor. Poët.

Mais puis-qu'en-fin Ariſtote & Horace, approuvent la conduite d'Homére dans les Mœurs qu'il a données à ſon Achille, & qu'ils propoſent ce Héros comme un modéle que les Poëtes doivent imiter ; les mauvaiſes mœurs de ce perſonnage doivent nous convaincre que ſelon les Régles d'Ariſtote & celles d'Horace, & ſelon la pratique d'Homére, il n'eſt nullement néceſſaire que le Principal Perſonnage d'une Epopée ſoit un homme de bien. Car jamais un homme de bien ne préfére ſa paſſion & ſon intérêt particulier à la cauſe commune, & à la gloire de ſon Païs, & à l'honneur & à la vie de ſes amis innocens. Jamais un homme de bien ne parla ainſi à ſon Général : *Va impudent, yvrogne, timide, il n'y a que des lâches qui t'obéiſſent.* Ces reproches ſont ſéditieux & de tres-mauvais exemple : & elles ſont d'autant plus criminelles, que celui qui les dit peut être chef de parti. Un homme de bien à qui Dieu refuſe quelque

que chose, n'entrera point en colére contre lui, & ne lui dira pas que s'il pouvoit, il s'en vengeroit : il n'y a que des impies & des furieux, à qui ces paroles puissent échaper.

Aristote ignoroit-il ces emportemens continuëls d'Achille ? ou si ce savant Philosophe les a pris pour de véritables vertus ? cette pensée est hors de toute apparence. Nous devons bien plus vrai-semblablement croire qu'Aristote n'a considéré ce Héros Poëtique que comme un brutal directement opposé au Héros de sa Morale. Car dans ce que nous en avons allégué, *il oppose la brutalité, aux vertus Heroïques & Divines. Parce-qu'un Dieu & une Bête sont incapables de vice & de vertu.* En effet, l'une de ces Natures est trop au-dessus, & l'autre trop au-dessous. Ce n'est ni pour l'une ni pour l'autre que l'on fait des Loix. N'est-ce pas aussi ce qu'Horace dit du Caractére d'Achille ? *Il ne doit point reconnoître que les loix soient faites pour lui.* Il n'y a donc point de milieu, il appartient à un des deux contraires qu'Aristote propose au-dessus ou au-dessous des hommes ; il est Divin ou Brutal. Le choix n'est pas difficile à faire. Horace dit qu'il est fou.

Πρὸς δὲ τὴν θηριότητα, μάλιστ' ἂν ἁρμόττοντα λέγειν ὑπὲρ ἡμᾶς ἀρετὴν, ὑρωϊκὴν τινὰς καὶ θείαν. Καὶ τῷ ὥσπερ οὐδὲν θηρίου ἐστὶ κακία, οὐδὲ ἀρετὴ, οὕτως οὐδὲ θεοῦ. *Ad Nicomachum liv. 7.*

Jura neget sibi nata. *Hor. Poët.* Delirant Reges. *Epist. à Loll.*

Homére a quelques fautes & Horace le reconnoit, il est vrai : mais le caractére d'Achille ne peut être une de ces fautes *qui sont en petit nombre, qui ne choquent point, qui naissent de l'infirmité humaine ou d'une négligence pardonnable.* Voila quelles sont celles qu'Horace reprend, ou pour mieux dire, qu'il

Non ego paucis Offendar maculis, quas aut incuria fudit, Aut

humana parum cavit natura. *Poët.*

qu'il excuſe dans Homére. Peut-on appliquer cela au Caractére d'Achille ?

Finiſſons, en appuïant la conduitte d'Homére & l'autorité d'Horace & d'Ariſtote par une raiſon tirée de l'eſſence du Poëme telle que nous l'avons propoſée. La Morale enſeigne également les vices à fuir, comme nous le venons de dire de l'Iliade & d'Achille aprés Horace ; & les vertus à imiter, comme Horace le dit de l'autre Poëme, & de l'autre Héros d'Homére. Et en-fin, la Fable, qui eſt l'ame du Poëme, & qui n'eſt point d'une autre nature dans Homére que dans Eſope, ne reçoit pas moins réguliérement pour ſes prémiers, & pour ſes ſeuls perſonnages, les hommes & les animaux les plus lâches & les plus criminels, que les plus généreux & les plus dignes de loüanges.

Rurſus quid virtus & quid ſapientia poſſit, Utile propoſuit nobis exemplar Ulyſſem. *Epiſt. ad Lollium.*

Sans attendre donc les nouvelles preuves que la ſuitte nous fournira, nous pouvons conclure, que la raiſon & la nature du Poëme, la pratique d'Homére, & les préceptes d'Ariſtote & d'Horace nous enſeignent qu'il n'eſt pas néceſſaire que le Héros d'un Poëme ſoit homme de bien & vertueux : & qu'il n'y a aucune irrégularité à le faire auſſi perfide qu'Ixion, auſſi dénaturé que Médée, & auſſi brutal qu'Achille.

CHA-

CHAPITRE VI.

De la Bonté Poëtique des Mœurs.

CE que l'on va dire ici de la Bonté des Mœurs n'eſt qu'une expoſition de ce qu'Ariſtote en a écrit au chapitre quinziéme de ſa Poëtique. Voici le paſſage entier. *Il y a quatre choſes à obſerver dans les Mœurs. La premiere & la principale eſt la maniere de les faire Bonnes. Les mœurs ſeront dans un Diſcours, ou dans une Action, ſi, comme on a dit, l'un ou l'autre fait connoître à quoi ſe réſoudra celui qui parle ou qui agit. Soit que ces Mœurs mauvaiſes & vicieuſes faſſent prévoir des réſolutions mauvaiſes & vicieuſes, ſoit que ces Mœurs Bonnes & vertueuſes faſſent prévoir des réſolutions auſſi vertueuſes & Bonnes. Cela ſe rencontre en toutes ſortes de conditions. Car une femme ſera bonne Poëtiquement, & un valet auſſi; quoi-que communément les femmes ſoient pluſtôt mauvaiſes & vicieuſes que bonnes, & que les valets ne valent rien.*

Περὶ δὲ τὰ ἤθη τέτταρά ἐστι ἃ δεῖ σκοπεῖν. Ἓν μὲν καὶ πρῶτον, ὅπως χρηστὰ ἔσται. Ἔστι δὲ ἤθους μὲν, ἐὰν, ὥσπερ ἐλέχθη, ποιῇ φανερὸν ὁ λόγος ἢ ἡ πρᾶξις προαίρεσιν τινα. Φαῦλον μὲν ἐὰν φαύλην. χρηστὸν δὲ ἐὰν χρηστήν.

Ἔστι δὲ ἐν ἑκάστῳ γένει. Καὶ γὰρ γυνὴ ἔστι χρηστὴ καὶ δοῦλος. Καίτοι γε ἴσως τούτων, τὸ μὲν χεῖρον, τὸ δὲ ὅλως φαῦλόν ἐστι.

Ce paſſage n'eſt pas ſans difficulté, je l'aurai peut-être trop altéré en le déterminant à mon ſens, mais j'ai mieux aimé lui donner ce ſens que de ne lui en donner aucun.

Aprés ce que j'ai dit au chapitre précédent, je ne vois aucune apparence d'attribuer à

à la Morale & à la vertu, cette Bonté qu'il faut ſi exactement obſerver dans les Mœurs des Perſonnes Poëtiques. Je croi donc qu'il faut entendre cela de la Bonté Poëtique; & c'eſt ce qu'Ariſtote veut expliquer quand en ſuitte il dit que *les Mœurs ſeront dans un diſcours ou dans une action, ſi l'action ou ſi le diſcours font prévoir quelque inclination, quelque choix & quelque réſolution*, comme je l'ai déja dit à l'occaſion d'un autre paſſage d'Ariſtote, où Ariſtote nous renvoïe.

Cela ſervira encore à faire concevoir pourquoi j'ai rendu le terme προαίρεσις, par ceux-ci *à quoi l'on ſe reſoudra*. Ce terme Grec ne ſignifie ni une inclination ni une volonté ſimple ſans délibération & ſans choix, mais il ſignifie *le choix que l'on fait & le deſir que l'on a, en-ſuitte d'une délibération*. C'eſt Ariſtote qui explique ainſi ce terme fort au long dans ſes Morales. Le terme de *Réſolution* ſignifie cela; mais étant emploïé ſeul, il eſt trop équivoque.

Ἡ προαίρεσις ἐκ τοῦ βουλευτικοῦ ὄρεξις. *Ariſtot. Nicomachus liv. 3. c. 5.*

Ariſtote ajoûte, que *les Mœurs ſont mauvaiſes, lorſque les réſolutions que l'on prend ſont mauvaiſes; & que les Mœurs ſont bonnes lorſque les réſolutions ſont bonnes*. Je n'ai pas crû que cette *Bonté* de Mœurs fut une Bonté Poëtique, & qu'il ait voulu dire que pour bien mettre les Mœurs en un Poëme, il faille que les Perſonnes que l'on y introduit prennent des réſolutions & des deſſeins juſtes, & bons; qu'un Auteur manque contre cette regle, & qu'il faſſe les Mœurs mauvaiſes Poëtiquement, lorſque ſes Perſonnages ſe déterminent à faire une mauvaiſe action. Cette interprétation condamneroit la conduitte d'Homére dans la Perſonne d'Achille,

Φαῦλοι μὲν οὖν φαῦλοι, ὅταν αἱ προαιρέσεις φαῦλαι ὦσιν· σπουδαῖοι δὲ σπουδαῖοι.

dans

dans celle d'Agamemnon, & dans preſque tous les Perſonnages de l'Iliade, & de l'Odyſſée. Aſſeurément Ariſtote n'a pas eu ce deſſein. L'Enéide même ſeroit envelopée dans cette cenſure. Didon, Turnus, Amata, Mézence, & pluſieurs autres auroient corrompu tous les endroits où ils agiſſent ſi criminellement, c'eſt-à-dire preſque tout le Poëme d'un bout à l'autre. J'ai donc interprété cet endroit ſelon la Morale, & j'ay crû qu'Ariſtote avoit voulu nous enſeigner que les Mœurs Poëtiques étoient également Bonnes, ſoit qu'elles fuſſent Bonnes, ſoit qu'elles fuſſent Mauvaiſes moralement; pourvû que le Poëte les fit prévoir telles que des perſonnes bonnes ou mauvaiſes les doivent prendre.

Le reſte du texte me confirme encore dans cette penſée, & dans la diſtinction que j'ai apportée entre la Bonté Morale & la Bonté Poëtique des Mœurs. Ariſtote dit que la Bonté des Mœurs dont il parle peut ſe rencontrer en toutes ſortes d'états & de condi- ὅλως φαυ-
tions; même *dans les valets qui n'ont rien de* λότης.
bon. Sans doute qu'un valet ne ſera pas bon d'une Bonté à laquelle il n'aura aucune part. Il ſera donc mauvais moralement, parce-qu'il ſera faineant, yvrogne, fourbe, & larron; & il ſera bon poëtiquement, parce-que ces mauvaiſes inclinations ſeront bien exprimées.

Cet exemple d'Ariſtote, & l'application qu'il fait lui-même à un valet, de ce qu'il dit de la Bonté des Mœurs, nous apprend, qu'il ne parle pas ſeulement pour les Héros, de quelque maniere que l'on veüille entendre ce mot; mais que cette Bonté qu'il

qu'il prescrit, aussi bien que les trois autres conditions des Mœurs, est pour toutes les Personnes Poëtiques depuis les Rois & les Princes jusqu'aux valets & aux goujats, sans en excepter un seul, dans la Comédie, dans la Tragedie & dans l'Epopée.

Mais quoi-que nous disions de la liberté que l'on a de mettre en un Poëme des personnes vicieuses: cette liberté n'est pas toute-fois sans regles & sans bornes; & l'on ne doit pas faire marcher de pair le vice avec la vertu. C'est la nécessité & la vrai-semblance qui reglent ces deux contraires. Et elles les réglent de telle sorte, que donnant à la vertu tout ce qu'elle peut avoir, elles ne laissent aux vices que ce qu'on n'en peut retrancher sans corrompre la Fable. Ainsi, Aristote reprend les mœurs vicieuses, non parce-qu'elles sont vicieuses; mais parce-qu'elles le sont sans nécessité. Mais il ne reprend point l'opiniâtreté d'Achille si injuste & si peu raisonnable; parce-qu'elle étoit nécessaire à la Fable. Si Achille avoit receu les satisfactions d'Agamemnon avant la mort de Patrocle, l'Action eût été finie. Ou bien Achille n'auroit plus combatu; & ainsi la Fable auroit été défectueuse & imparfaite: ou n'aïant point de querelle particuliere contre Hector, il auroit combatu pour la cause commune, & par conséquent le Siege & la guerre de Troïe auroit été le sujet du Poëme, & l'Action auroit été Episodique & corrompuë. Il falloit donc qu'Achille fut injuste & inexorable. Mais le Poëte n'a porté les vices d'Achille que jusqu'où la nécessité de la Fable l'a forcé de le faire, comme nous verrons.

Χρὴ δὲ καὶ πρὸς τοῖς ἤθεσιν, ἅπερ καὶ ἐν τῇ τῶν πραγμάτων συστάσει, εἰς ζητεῖν ἢ τὸ ἀναγκαῖον ἢ τὸ εἰκός.

Ἔστι δὲ παραδειγμα πονηρίας μὲν ἤθους μὴ ἀναγκαίου οἷον ὁ Μενέλαος τὸ παρὰ Ὁμήρῳ.

Il eſt temps de joindre l'autorité d'Horace à celle d'Ariſtote. Certainement ſi le Poëte doit ſur tout prendre garde à faire les Mœurs bonnes d'une Bonté Morale ; on doit auſſi peu donner le nom de Mœurs dans la Poëtique aux inclinations indifférentes, que dans la Philoſophie morale: & les Maîtres en l'une & en l'autre, ſeroient également ridicules, s'ils donnoient des Regles & des Préceptes pour ces eſpéces d'inclinations. Horace néanmoins, en donne ; & aprés nous avoir avertis qu'il eſt tres-important d'obſerver les Régles des Mœurs: les prémieres choſes qu'il nous préſente pour être obſervées & auſ-quelles il donne le nom de Mœurs, ſont les inclinations les plus indifférentes du monde. *Un Enfant* (dit il) *qui commence à parler & à ſe tenir ferme ſur les pieds, cherche avec empreſſement à joüer avec ſes compagnons.* Le reſte eſt de même, ou pire. Car ſi ce n'eſtoit pas une choſe tout-à-fait indifférente en cet âge de ſe mettre en colére pour rien, de s'appaiſer de même ſans ſavoir ce que l'on fait, & de changer ainſi à toutes les heures ; ce ſeroit une choſe mauvaiſe. Il traitte de même les inclinations des jeunes gens. Ils aiment, dit-il, les Chevaux, les Chiens, & la Campagne. Ils ſont faciles à ſe laiſſer aller aux vices, & ne peuvent ſouffrir qu'on les en reprenne. Il n'y a que les hommes faits à qui il donne des inclinations honnêtes & raiſonnables. Il finit par la mauvaiſe humeur des vieillards, avares, timides, froids, lents, chagrins, &c. Quelle Bonté morale y a-t-il en toutes ces inclinations ? Nous devons pourtant trouver dans ce qu'Horace recommande

Tu quid ego & populus mecum deſideret audi. Si plauſoris eges aulea manentis, & uſque Seſſuri donec cantor, vos plaudite, dicat. Ætatis cujuſque notandi ſunt tibi Mores. Poët. Reddere qui voces jam ſcit puer, & pede certo ſignat humum, geſtit paribus colludere, &c.

de aux Poëtes, cette Bonté qu'Ariſtote dit être la prémiere & la principale choſe qui doit être obſervée dans les Mœurs. Et c'eſt auſſi ce que nous y trouverons dans l'idée que nous avons propoſée de la Bonté Poëtique, qui ne conſiſte qu'à faire paroître les Mœurs & les inclinations telles qu'elles ſont, ſoit moralement Bonnes, ſoit moralement Mauvaiſes.

Horace ne parlant jamais de la vertu comme d'une choſe néceſſaire, recommande d'obſerver dans les Mœurs les quatre conditions qu'Ariſtote exige auſſi. La 1. eſt *Qu'elles paroiſſent.* La 2. Qu'elles ſoient *Convenables.* La 3. Qu'elles ſoient *Semblables* : & la 4. Qu'elles ſoient *Egales.*

1. Notandi ſunt tibi Mores.
2. Convenientia finge.
3. Famam ſequere.
4. Servetur ad imum Qualis ab incœpto proceſſerit & ſibi conſtet.

Nous avons donc eu raiſon de dire que la Bonté Poëtique des Mœurs, eſt de découvrir au Lecteur par les diſcours & par les actions, les inclinations & les réſolutions futures des Perſonnages qui parlent & qui agiſſent dans un Poëme.

CHAPITRE VII.

Des trois autres qualitez des Mœurs.

IL n'y a pas de difficulté pour ces trois autres conditions des Mœurs dans la Poëtique, comme pour la Bonté. Nous avons aſſez expliqué en particulier qu'elle convenance elles doivent avoir avec les Cauſes intérieures ou extérieures qui les font naître ou qui les font connoître dans les hommes; Qu'elle

Qu'elle Reſſemblance le Poëte doit leur donner avec ce que l'Hiſtoire, la Fable ou la Renommée en ont publié ; & Quelle eſt cette égalité qui y doit être obſervée en chaque Perſonnage, ſans qu'il ſoit permis de le faire changer de caractére. Nous nous contenterons donc ici de faire quelques réflexions ſur ces qualitez en général.

La prémiere ſera, que quelque-fois ces qualitez ſe trouveront oppoſées en la même perſonne, de telle ſorte que ſi l'on veut ſatisfaire à l'une, on fera une faute contre une autre. En voici un exemple dans la perſonne de l'Empereur Maurice. Ses inclinations ne ſeroient pas *Convenables* à la dignité d'Empereur, ſi on le faiſoit avare : & elles ne ſeroient pas *Semblables* à ce que l'on en connoît, ſi on le faiſoit magnifique & libéral. A la vérité il y a une eſpéce d'Avarice dont les Rois ſont capables ; c'eſt le deſir d'amaſſer de grands tréſors. Telle étoit la paſſion de Polymneſtor Roi de Thrace, qui a fait dire à Virgile que cette exécrable avidité d'avoir de l'or portoit les hommes à des excez étranges. Telle étoit encore celle de Pygmalion Roi de Tyr. Il n'eſt pas queſtion ici de cette avarice ; mais d'une épargne lâche & ſordide, qui couta la vie à tant de milliers de ſoldats Romains. Ils étoient priſonniers de guerre du Roi de Perſe, qui n'en demandoit qu'une rançon tres-petite. Maurice refuſa de la païer : & par cet indigne & lâche refus d'un peu d'argent pour une choſe de cette conſéquence, il irrita tellement la colére du Vainqueur, qu'il fit égorger tous ces malheureux Soldats d'un ſi mauvais Maître.

Quid non mortalia pectora cogis
Auri ſacra fames ? *En.* 3.

Portantur avari Pygmalionis opes pelago. *En.* 1.

L'on demande donc comment un Poëte fera pour éviter une faute contre la Convenance des mœurs d'un Empereur, ou contre la Reſſemblance des Mœurs de l'Hiſtoire dans la perſonne de ce Prince ? Je répons que l'on ne ſe trouvéra point embarraſſé de ces ſortes de perſonnages, ſi l'on veut ſuivre dans la compoſition d'un Poëme, l'ordre que j'ai propoſé dans mon prémier livre. D'abord l'Auteur fera ſa Fable avec des Perſonnes univerſelles & ſans noms, & par conſéquent ſans penſer à Maurice. Et lors que voulant l'Epiſodier, il cherchera des noms particuliers pour donner à ſes Perſonnages, ſi dans ſon plan il trouve un Avare, il ne s'aviſera point de lui donner le titre & la dignité de Roi ou d'Empereur ; & s'il trouve en ce même plan, une perſonne Libérale & magnifique, il ne fera point joüer ce rôle par l'Empereur Maurice. De ſorte que l'on peut répondre à la queſtion propoſée, que l'Empereur Maurice ou libéral, ou avare, n'eſt point un Perſonnage qui puiſſe entrer régulierement en un Poëme.

Mais il peut y être emploié, ſi la Fable ſouffre que l'on diſſimule ſon avarice, ſans la changer en libéralité : comme M. Corneille a fait dans ſon Héraclius. Phocas pouvoit tirer quelque avantage de cette paſſion criminelle de ſon ennemi, & rendre ainſi ſa cruauté contre ce Prince un peu moins odieuſe. Maurice reconnut en effet, que Dieu ſe ſervoit de ce Tyran pour le punir du crime que ſon avarice lui avoit fait commettre. Mais cette idée auroit été contre la convenance des Mœurs, & les ſpectateurs auroient été choquez de cette reflexion. Le

Poëte

Poëte a judicieuſement ſupprimé cette mauvaiſe inclination de Maurice, ſans lui attribuer la contraire, qui auroit auſſi péché contre la Reſſemblance.

On ne peut donc aller contre les qualitez des Mœurs, mais on peut quelque-fois les omettre : c'eſt la ſeconde reflexion que je veux faire ſur ce ſujet.

Lors qu'on omet la prémiere qualité, on omet néceſſairement toutes les autres ; puiſqu'elle en eſt la ſource & le fondement unique. Si les Mœurs ne paroiſſent point du tout, elles ne ſeront ni convenables ni ſemblables, ni égales, ni le contraire. Cela ſe peut faire en tous les Perſonnages qui ne ſont point conſidérables dans un Poëme, comme quantité de gens qui ſont nommez dans les combats ; & même pluſieurs autres. Parceque ſi d'un côté le Poëte ne doit rapporter aucune action ni aucun incident ſans Mœurs, ſans intérêt & ſans paſſion, pour rendre la narration agiſſante & agréable, & pour s'attacher l'eſprit des lecteurs : auſſi ne doit-il mettre de Perſonnes intéreſſées & paſſionnées qu'autant qu'il en faut préciſément ſans en multiplier le nombre, pour ne point accabler la memoire & diſtraire l'attention inutilement. Ainſi, l'on voit peu dans l'Enéïde les Mœurs de Mneſtée, de Cloante, de Sergeſte, de Meſſape, d'Ufens & de tant de vaillans Chefs, & d'autres perſonnes qui ont des emplois conſidérables.

Quand on fait paroître les Mœurs d'une perſonne une fois ſeulement ; on peut les faire convenables à ſa dignité, à ſon âge, à ſon ſexe, &c. On peut les faire ſemblables à ce que la renommée en a publié : mais il eſt

clair que l'Egalité n'y peut être; non plus que l'inégalité. Au contraire, il arrive quelquefois qu'une même Perſonne eſt égale & inégale en même temps. Parce que ce caractére, qui dans la plus-part des hommes reſſemble au Soleil, dont l'égalité conſiſte à paroître toûjours le même; en d'autres reſſemble à la Lune, dont l'égalité n'eſt qu'à changer quatre fois de face en un mois. Quelque-fois cette inégalité vient de l'âge, comme Horace l'a remarqué dans les Enfans & dans les Jeunes gens. Ils ont cela, de la moleſſe & du peu de conſiſtance de leur cerveau. Les objets s'y impriment fort aiſément, & ces traces ſont auſſi aiſément effacées par l'impreſſion des objets nouveaux, ou ſimplement par le mouvement des eſprits. Mais il ſe trouve quelques perſonnes dont le cerveau ne s'affermit jamais aſſez. Ce mal-heur étoit arrivé à un Muſicien d'Auguſte nommé Tigellius. Ce ſeroit mal s'accommoder à ſon humeur & pécher contre la Reſſemblance, que de le repréſenter toûjours de même maniere. Il étoit avare & prodigue: ſuperbe comme un Roi dans ſes habits, & vétu comme un petit Bourgeois fort incommodé: actif & diligent juſques à paſſer les nuits entieres ſans dormir; & ſi lâche que ſa pareſſe le retenoit au lit toute la journée. En-fin, ſi nous en croïons Horace, rien ne ſe pouvoit ajoûter à l'inégalité de cet homme. Il y a une autre inégalité plus commune, mais plus lente, c'eſt celle d'un homme en différens âges. Dans ſa jeuneſſe, il ne penſe point à amaſſer de l'argent, mais il le prodigue. En un âge mûr il en cherche, & il le dépenſe honnêtement. Et lors qu'il eſt vieux, il le cher-

Stultus ut Luna mutatur.

Puer mutatur in horas.

Juvenis amata relinquere pernix.

Nil æquale homini fuit illi &c. *Hor. liv. 1. Sat. 3.*

Juvenis utilium tardus provisor: prodigus æris.

cherche & l'amasse avec avidité, & il craint tellement de le dépenser, qu'il aime mieux vivre dans la misére, que de l'emploïer à ses nécessitez communes. Cette inégalité est moins d'usage dans les Poëmes. Il est rare que l'on y représente une même personne à quinze ans & à soixante ans. Les autres y trouvent mieux leur place. Mais lors qu'un Poëte les introduit, il doit bien faire remarquer aux auditeurs, que cette inégalité est un caractére qu'il donne exprés à un Personnage.

Ætas virilis quærit opes, inservit honori. Senex, Quærit & inventis miser abstinet, ac timet uti. *Hor. Poët.*

Térence a sur ce sujet quelque chose de bien particulier dans les Adelphes. Son Démée est un vieillard chagrin & difficile, sévére à toute sa famille, & ménager au dernier point. Il a ainsi passé toute sa vie, & a constamment fait voir cette mauvaise humeur jusques à la fin de la Comédie. Alors il s'avise d'être de bonne humeur, caressant, obligeant, rien ne lui coûte. Voila une étrange inégalité. Le Poëte l'a néanmoins rendue tres-réguliére. Démée même en avertit les Auditeurs. Jamais, dit ce bon-homme, l'on n'est si vieux ni si expérimenté dans la conduite, que l'on ne trouve encore quelque chose à apprendre & à corriger. Je me suis privé de toutes sortes de plaisirs & de satisfaction pour mettre ma famille à son aise. Je me suis retiré à la campagne où j'ai passé toute ma vie dans le travail, dans le soin, & dans l'inquiétude, pour acquerir du bien à mes Enfans. Et au lieu de la reconnoissance que j'attendois de leur amitié & de mes peines, je n'ai fait que me rendre odieux: ils me craignent, ils se cachent de moi, ils ne me voïent qu'avec une retenuë qui leur est onéreuse. Et mon Frére, qui a toûjours mené une vie fa-

cile & agréable, les a tellement gagnez, qu'il joüit de toutes les douceurs qu'un Pére devroit en espérer. Il a plus fait par une indulgence aisée, que moi par tant de fatigues & par tant de chagrin. Je suis, enfin, résolu de prendre quelque part à des douceurs qui m'appartiennent beaucoup plus qu'à lui. Je n'aurai plus desormais pour tout le monde, qu'indulgence & que caresses, puisque ce n'est que par ces moïens que l'on obtient l'estime & l'amitié de tout le monde.

Mais je m'étens trop sur une chose aussi connuë que cette Comédie. Térence pousse fort loin cette réflexion, il ne la finit qu'avec le Poëme, & il y apporte tant de précaution, qu'il n'a rien laissé à deviner à ses Auditeurs.

Omnibus nobis ut res dant sese, ita magni atque humiles sumus. *Terent. Heyr. Act. 8. Sc. 3.*

Il y a encore une inégalité de Mœurs qui arrive par le changement de la fortune, & qui fait que communément l'on a le courage bas quand on se voit dans la misére & dans l'impuissance; & que l'on est fier & superbe quand on se trouve puissant, & que l'on se croit maître de sa fortune. Un Poëte peut mettre cette Convenance dans les mœurs des personnes d'une vertu médiocre, ou qui ont plus de vanité & de superbe que de générosité; & l'égalité ne sera point altérée par cette conduite. Mais s'il fait une personne généreuse, alors elle doit moins changer dans le changement de sa fortune. Ces personnages doivent être ou aussi fiers dans l'impuissance que dans le meilleur état de leurs affaires: ou aussi modestes aprés une conquéte qu'aprés une bataille perduë, selon que le Poëte fait régner la fierté ou la douceur dans le caractére qu'il leur donne.

Ce

Ce dernier Caractére eſt celui que Virgile donne aux Troïens. Ils paroiſſent fort humiliez devant Didon, quand la tempête les a ſi mal-traitez, & les a réduits en la puiſſance des Cartaginois. Ne nous ſoupçonnez pas, diſent-ils, d'être ici venus à deſſein de vous faire tort; des perſonnes vaincuës comme nous ſommes, n'ont ni aſſez de force, ni aſſez de fierté pour l'entreprendre. Cela marqueroit une baſſeſſe de courage, s'ils paroiſſoient tels devant leurs ennemis, ou s'ils les traitoient avec mépris, & avec cruauté, aprés les avoir vaincus. Mais on voit que c'eſt une véritable modeſtie, quand on les entend tenir ce même langage aprés la victoire. Enée venoit de ſurmonter les Latins dans un grand combat; il voit à ſes pieds leurs Ambaſſadeurs qui lui demandent la permiſſion de faire brûler leurs morts: & loin de faire voir la moindre fierté, il s'excuſe même de ce qu'ils l'ont forcé de les vaincre, & il leur témoigne qu'il ne deſire que la paix.

Non ea vîs animo nec tanta ſuperbia victis. *Eneid.*

Nec veni niſi fata locum ſedemque deciſſent; Nec bellum cum gente gero, &c. *En.* 11.

Faiſons encore une réflexion ſur la Reſſemblance que les Mœurs doivent avoir avec ce que la Renommée en a publié. Cette qualité a cela de particulier, que l'on peut toûjours garder les autres en toutes ſortes de Perſonnages, & que l'on peut auſſi toûjours y faire des fautes: mais il y a des Perſonnes en qui il n'y a rien à obſerver pour ou contre la Reſſemblance. Ces Perſonnages ſont de deux eſpéces. Les uns ſont tout-à-fait inventez, comme ſont tous ceux des Comédies, & preſque tous ceux du Poëme Epique, & même de la Tragédie, quand pour l'une ou pour l'autre, on prend peu de noms de l'Hiſtoire ou de la Fable. La ſeconde eſpéce

eſt de ceux que l'on prend à la vérité dans l'Hiſtoire, mais dont les Mœurs ſont connuës de peu de perſonnes, & dont la Renommée n'a rien divulgé ; car en ce cas, il eſt viſible que l'on ne peut leur donner des inclinations ſemblables ou contraires à ce que la renommée en a dit, puis-qu'elle n'en a rien dit. Auſſi, Ariſtote n'oppoſe pas aux noms inventez, les noms tirez de l'Hiſtoire : mais il leur oppoſe les noms connus. Nous en diſons de-même des Mœurs. La Didon de l'Enéïde eſt cette ſeconde eſpéce. Le Poëte aïant feint dans ſa Fable un perſonnage tel que nous y voïons cette Reine ; l'obſcurité de l'Hiſtoire lui donnoit une entiere liberté de le mettre ſous un nom ſi peu connu.

Cette liberté n'eſt que pour ceux qui mettent ces noms les prémiers : car ceux qui les remettent aprés eux (pour me ſervir de l'expreſſion d'Horace) ſont obligez de garder le Caractére qu'on leur a donné la prémiere fois, & qui eſt connu par ce moïen. Ils peuvent ſeulement y changer quelques circonſtances moins connuës ; & y en ajoûter de nouvelles, qui ſoient compatibles avec ce que l'on ſait déja.

CHAPITRE VIII.

Du Caractére des Perſonnages. Paroles d'Ariſtote.

LE Caractére d'une Perſonne eſt ce qu'elle a de propre & de ſingulier, & ce qui la diſtingue d'avec les autres. Comme cela ſe trouve

trouve dans les traits du visage ; cela se trouve aussi dans les Mœurs dont nous traitons. Voici ce que j'en trouve dans Aristote ; c'est au même chapitre d'où nous avons déja tiré ce que nous avons dit des Mœurs. *Puisque la Tragédie est une imitation de ce qu'il y a de meilleur, nous devons faire comme les bons Peintres, qui donnant à chaque personne, sa forme & son caractère propre ; & faisant ainsi leurs figures semblables, ils les représentent plus belles. Le Poëte de même, doit former des exemples de bonté ou de dureté, lors-qu'il imite un homme colère & violent, ou deux & facile, ou quelque autre caractère semblable. C'est de cette sorte qu'Homère même a donné de la bonté à Achille. Il faut prendre garde à cela : & de plus, sans parler ici de ce qui est nécessaire, il faut encore observer les suittes & les conséquences que l'on voit dans la Poësie, où l'on est sujet à faire plusieurs fautes.*

Ἐπεὶ δὲ μιμεῖται ὁ ποιητὴς ὥσπερ εἰ τις γραφεὺς ἢ ἄλλος τις εἰκονοποιὸς, ἀνάγκη μιμεῖσθαι τρία ἕν τι τῶν ὄντων ἀεὶ, ἢ οἷα ἦν ἢ ἔστιν, ἢ οἷά φασι καὶ δοκεῖ, ἢ οἷα εἶναι δεῖ· ταῦτα δὲ λέγει μὲν διὰ λέξεως, ἔστι δὲ καὶ ἃ ἐπὶ τῶν πράξεων εἰρημένα ἢ γιγνόμενα, ἢ ὑπάρχοντα· ἐν οἷς ἐστὶ τὰ λεγόμενα ἢ πραττόμενα ἢ κακὰ ἢ βέλτιστα, ἢ τοιαῦτα ἕκαστα ἔχοντα. Ἀντιστρέφει δὲ ταῦτα ἐπὶ τὰ ἐπιτήδεια ἑκάστῃ τέχνῃ· ἐπιτήδεια δὲ τῇ τραγῳδίᾳ βελτίονας, ἢ ἡμᾶς δεῖ μιμεῖσθαι τοὺς ἀγαθοὺς εἰκονογραφοῦντας. Καὶ ὁ ἐπιεικῆ ὀργὴν ἔχοντα οἷον ἀπλῶς οὕτω καὶ τὸν ποιητὴν μιμούμενον καὶ ὀργίλους καὶ ῥαθύμους καὶ τ' ἄλλα τὰ τοιαῦτα ἤθη ἔχοντας ἐπὶ τῶν ἠθῶν, ἐπιεικέσι ποιεῖν παραδείγματι ἢ σκληρότητος δεῖ. Οἷον τὸν Ἀχιλλέα ἀγαθὸν καὶ ὁ Ὅμηρος. Ταῦτα δὲ δεῖ διαφυλάττειν. Καὶ πρὸς τούτοις, πρὸς ἃ ἐξ ἀνάγκης ἁπανταῦθά σοι ἀδύνατα ἢ ἀδύνατα εἰκότως τῇ ποιητικῇ καὶ ἂν ἦ κρεῖττον αὐτὰ εἶναι μιμεῖσθαι πολλάκις. *Poët. c. 15.*

L'on sait combien il y a de rapport entre la Peinture & la Poësie. Horace commence par là son Art, & Aristote les compare aussi l'une avec l'autre dés le prémier chapitre de sa Poëtique. Il en parle encore en plusieurs autres endroits : & comme on voit par celui que nous venons d'alléguer, il a jugé que l'on ne pouvoit mieux concevoir l'idée par-

faire du Caractére Poëtique dans les mœurs ; que par la pratique des Peintres dans le Caractére qu'ils donnent à leurs figures. Nous ne pouvons donc prendre plus exactement ſa penſée, qu'en cherchant dans cét Art, comment on peut faire un portrait qui reſſemble parfaitement à ſon original, & qui en même temps, ſoit plus beau. Voici ce que j'y conçois.

Les Peintres dans leurs Perſonnages ont trois ſortes de ſujets. Ou ils repréſentent au naturel des Perſonnes particulieres, comme Auguſte, le jeune Marcelle, Virgile, Sénéque, Pauline, &c. Ou ils repréſentent des Dignitez & ſemblables Caractéres, comme un Roi, un Sage, un Miniſtre d'Etat, un Poëte, un Valet, un Mendiant, &c. Ou enfin, ils repréſentent une Paſſion, comme la colére, la joïe, le chagrin, la cruauté, &c.

On pourroit dire que les Peintres & les Poëtes qui avoient un eſprit élevé peignoient plus volontiers les Rois, les Princes, & ce qu'il y avoit de plus grand : & que l'imagination moins noble des autres, leur faiſoit choiſir des Valets, des Yvrognes, & des Miſérables. Ariſtote attribuë à cette diverſité de génie, la diverſité des Poëmes Dramatiques, & l'invention de la Tragédie & de la Comédie. Ceux-là faiſoient ſans doute, de plus beaux Perſonnages, que ceux-ci ; mais cela ne mettoit aucune différence pour la reſſemblance exacte des Caractéres. Les uns & les autres pouvoient y réüſſir également auſſi bien dans la baſſeſſe & dans la difformité d'Irus & de Therſite, que dans la majeſté, & dans la bonne mine d'Agamemnon & de Pâris.

Mais nous ne pouvons ici nous ſervir de

cette

cette différence & de cette interprétation, puis-qu'Aristote ne parle que des Poëmes & des Personnes illustres : & nous pouvons sans sortir de la Tragédie & de l'Epopée trouver cette différence du plus & du moins beau, dans une ressemblance exacte.

On considére deux choses dans les Personnes que l'on veut peindre. La prémiere sont les traits que l'on peut appeller Caractéristiques. Tels sont les rides naturelles d'un visage, la proportion de chaque partie, la couleur des yeux & des cheveux, la figure du nez, la grosseur des lévres, l'ouverture de la bouche, & les autres propriétez semblables. Voila ce qui proprement & principallement doit fixer l'imagination, & lui donner l'idée de la Personne que l'on veut représenter. Il faut nécessairement garder ces traits dans la copie, pour *la faire semblable* à son original : & c'est sur eux que doit tomber cette expression d'Aristote : *donnant à chaque personne le Caractére qui lui est propre*. Ces traits Caractéristiques sont tellement fixes en comparaison des autres, qu'ils se conservent dans le changement des âges & du séxe, & qu'ils font reconnoître les Péres sur le visage de leurs Enfans, & les Méres dans celui même de leurs Fils.

Ὁμοίους ποιοῦντες. ἀποδιδόντες τὴν οἰκείαν μορφήν.

La seconde chose est bien moins permanente, & bien moins attachée à son sujet ; & laisse par-conséquent au Peintre beaucoup plus de liberté. C'est la couleur de la chair, l'embonpoint, & je ne sai quelles autres choses qui augmentent ou qui diminuent la beauté d'une Personne, sans changer les traits & la proportion de son visage. Il y en a à qui la pâleur sied mieux qu'une couleur plus relevée ;

ou

ou à qui il importe beaucoup pour plaire d'être un peu plus gras ou un peu plus maigres. Il ne faut qu'une légére maladie, qu'une émotion, que quelques jours de divertissement pour faire ces changemens. Ainsi, un Peintre adroit observera une Personne en différens états, & avec les divers mouvemens qui peuvent naturellement lui arriver. Et aïant remarqué ce qui lui sied le mieux, il la peindra dans quelque action où elle sera un peu émuë de crainte ou de colére, selon qu'il voudra la faire plus pâle ou plus vive que le naturel : ou bien il lui donnera le visage riant, s'il s'est aperceu qu'elle a quelque défaut qu'un ris modéré fait disparoître, &c. De cette sorte, sans altérer la ressemblance naturelle, les Peintres *représentent les Personnes plus belles qu'elles ne sont.*

Ces deux mêmes choses dont l'une rend une peinture semblable, & l'autre la fait plus belle, que nous venons d'appliquer aux Personnes particulieres ; peuvent aussi être appliquées aux genres entiers suivant les dignités, les âges, les passions, & les autres habitudes. Le thrône, le diadême, le sceptre, la gravité, font le Caractére d'un Roi. Mais il y a des personnes, & des visages qui ont beaucoup plus de majesté que les autres ; & à qui une couronne sied bien mieux. La nature n'a point fait de Vieillard qui ne porte sur son front le Caractére de son âge : mais elle en a fait de vénérables & de beaux ; & elle en a fait d'autres qui ne donnent que du dégoût. Il se voit des personnes que la colére rend plus belles, quoi-qu'ordinairement cette passion défigure fort un visage.

Un Peintre donc aïant dans ses différens visa-

viſages des hommes qu'il voit, des ſujets ſi différens qui lui peuvent ſervir de fond pour ſoûtenir ces Caractéres dont nous venons de parler; s'il eſt bon Peintre, il ne ſe contentera pas d'un ſceptre & d'une couronne, de rides & de cheveux blancs, & des traits propres en général à un homme irrité: mais il étudiera ſur divers viſages, ceux qui ſous ces Caractéres plairont le plus; & il choiſira ceux que la nature a rendus vénérables & graves, & en qui même ſans couronne, on reconnoîtroit quelque choſe de majeſtueux & de Roïal.

Il y a un autre moïen d'embélljr un Caractére, en tirant les agrémens du fonds & des propriétez du Caractére même. La colére fait pâlir ou rougir; elle fait grincer les dents, briſer tout ce que l'on rencontre, ſe déchirer ſoi-même, & donne des mouvemens & des poſtures étranges, terribles & extravagantes. Mais elle n'eſt pas toûjours accompagnée de ces effets. Elle en a de plus modérez: & il eſt libre au Peintre de choiſir ceux qu'il lui plaît, de rejetter les plus violens, ſi ſon deſſein ne les éxige pas, & d'exprimer les plus touchants, les plus agréables, & les moins irréguliers.

Sa liberté eſt quelque-fois plus grande & quelque-fois moins. Quand il ne fait qu'un ſeul perſonnage, & qu'il invente le deſſein comme il lui plaît; alors tout dépend de lui: & s'il ne réüſſit pas, il eſt blâmable. Mais ſi on lui demande une hiſtoire, & qu'on lui détermine les perſonnes; il ſéra ſouvent géné en pluſieurs choſes par le fond du ſujet, qui ne lui permet pas d'emploïer de certaines beautez dont il tireroit de grands avantages. Un Roi

garde

garde mieux sa gravité dans une passion moderée : mais Agamemnon n'est pas capable de cette modération dans le Sacrifice d'Iphigénie. La beauté d'Héléne & celle de Pâris, éclateroient davantage en plein jour, qu'aux flambeaux : mais il faut que cette Princesse soit enlevée pendant la nuit. Europe riant au milieu des Nymphes & des fleurs seroit plus belle ; mais la représentera-t-on ainsi, emportée au milieu de la Mer par un Taureau ? Un Peintre pourra réussir dans le ravissement d'Héléne, si on lui laisse la liberté de se choisir un modéle ; il réussira de même, dans le portrait d'une personne qu'il peint au naturel, s'il en invente les jours, la posture & l'action : & il ne fera rien de beau, si on l'oblige de joindre ces deux choses ensemble, & de donner à Héléne enlevée le visage d'une personne qu'il avoit peinte avec succez dans une action contraire.

La contrainte est plus grande, lorsque l'on fait plusieurs actions d'une même histoire, & si l'on met l'enlévement d'Europe en quatre Tableaux. Car les mêmes traits d'une seule personne serviront de fond à une joïe modérée, à une effroïable crainte, à une mortelle confusion, & à une surprise miraculeuse & agréable.

Les grands Poëmes sont de cette derniere espéce. Les Episodes différens où l'on voit agir les mêmes personnes, sont comme les Tableaux où le même Caractére d'un seul visage doit servir de fond aux divers caractéres de passions opposées. Achille est représenté dans le conseil, dans le combat, & dans les funérailles de son ami. Le Poëte n'a pas fait son héros sage & prudent dans ce prémier tableau ; Il n'a

point

point fait régner ſa piété dans les Cérémonies & dans la Religion de ce dernier, pour ne le faire colére & emporté que dans la guerre. Cette diverſité de Caractére eut fait trois Achilles, & auroit eu quelque choſe de l'ignorance d'un Peintre qui voulant peindre Achille en ces trois rencontres différentes, choiſiroit pour modéle trois viſages qui n'auroient enſemble aucun rapport, & qui en mettroit un entier en chaque tableau. Mais Homére dans le conſeil donne lieu à Agamemnon d'irriter Achille, qui s'enflâme auſſi-tôt de colére contre lui, & qui commence à s'en venger par des injures & des reproches ſéditieuſes. Et dans les funérailles de Patrocle, la cérémonie la plus apparente, eſt la cruauté qu'Achille exerce contre le corps du brave & malheureux Hector, qu'il attache par les pieds à ſon char, & qu'il traine inhumainement pendant douze jours de ſuitte autour de ſon ami. Ainſi, Achille eſt par tout le même, & il n'eſt pas moins colére & vindicatif dans le conſeil & dans les cérémonies des funérailles, que dans la guerre & dans les combats.

Le Poëte donc, dans la conſtitution de ſa Fable, doit prendre garde à quoi il ſera obligé, & quel caractére elle demande; il examinera en ſuite, toutes ſes parties, & tous les Epiſodes qu'elle lui préſente. Il verra ceux qu'il peut accommoder à ſon caractére, ou auſquels il peut l'accommoder, faiſant ainſi le choix de ceux dont il ſe ſervira, & rebuttant les autres; comme Homére a fait des Amours d'Achille & de Briſéïde, que le fond de ſa Fable lui fourniſſoit. Aiant ainſi recounu par tout, tous les traits de ſon caractére indiſpenſablement attachez au fond de ſa Fable,

Hoc amet, hoc ſpernat promiſſi carminis auctor.

Ἀποδιδόντες τὰν οἰκείαν μορφὴν, ὁμοίως ποιοῦντες.

Fable, & à son sujet; il est obligé de les garder comme la Forme propre en quoi consiste essenciellement la Ressemblance de sa Fable avec l'Action vrai-semblable qu'il veut imiter; soit dans les Personnes, soit dans les Dignitez, soit dans les Passions, & les autres choses capables de caractére. Voila la prémiere obligation du Poëte. La seconde, est d'examiner toutes les autres circonstances de son caractére, que le fond de sa Fable ne rend pas nécessaires, & qui sont comme les couleurs plus ou moins pâles ou rouges, dont un visage peut naturellement changer. Il reconnoîtra celles qui sont les plus capables de rendre son caractére agréable, & ses Personnages bons, même d'une bonté morale: & il employera celles-là, & non les autres. C'est ainsi que sans altérer la Ressemblance & la justesse du Caractére, un bon Poëte comme un bon Peintre fera ses personnages meilleurs: & un mauvais Poëte comme un mauvais Peintre les fera pires. C'est ainsi qu'Homére même a fait son Achille bon, comme nous allons voir.

Καλλίους γράφουσι.

L'on peut entendre & interpréter le texte d'Aristote d'une autre maniere que celle que j'ai proposée au commencement de ce chapitre; mais elle conviendra toûjours avec la doctrine que j'en ai tirée. Voici cette autre interpretation. *Quand un Poëte imite une personne colére, ou une personne douce & facile, ou quelque autre caractere, il doit plus-tôt se proposer des modéles de bonté que de dureté, &c.*

Οὕτω καὶ τὸν ποιητὴν μιμούμενον καὶ ὄργιλους καὶ ῥαθύμους καὶ τ' ἄλλα τὰ τοιαῦτα ἔχοντας ἐπὶ τῶν ἠθῶν, ἐπιεικείας ποιῶν παράδειγμα ἢ σκληρότητος δεῖ.

CHA-

CHAPITRE II.

Des caractéres d'Achille, d'Ulysse, & d'Enée.

ARistote nous propose l'Achille d'Homére pour nous enseigner la maniere de faire qu'un Personnage imité soit semblable à l'Original que l'on se propose ; de telle sorte que cette ressemblance, qui peut être accompagnée de laideur & de malice, ou de beauté & de vertu, ait les plus parfaites de ces qualitez. Nous venons de voir que la Ressemblance consiste dans cette partie du caractére qui est propre & nécessaire à la Fable, & que le sujet oblige à observer indispensablement ; & que la beauté ou la bonté dont parle Aristote, & qu'il distingue de la ressemblance, consiste dans les circonstances du caractére qui ne sont point nécessairement contenuës dans le fond de la Fable. C'est ce qu'il faut achever de reconnoître dans la Pratique d'Homére en son Iliade, où Aristote nous envoïe, afin que nous nous instruisions où lui-même s'est instruit.

Nous avons suffisamment fait voir qu'Achille devoit être colére, injuste, & inéxorable. La Fable exigeoit cela nécessairement ; c'est ce qui rend ses mœurs mauvaises & si indignes d'un honnête-homme. Mais elles n'ont rien d'irrégulier ni de contraire aux préceptes d'Aristote, puis qu'il ne demande de la bonté que dans les circonstances où le Poëte est libre : & qu'il ne blâme le vice, que

Iracundus, inexorabilis, Jura neget sibi nata.

que quand il n'eſt pas néceſſaire. Ainſi, c'eſt là ce que j'appelle la partie du caractére qui rend Achille ſemblable à l'idée que le Poëte s'eſt formée, quand il a dreſſé le plan de ſa Fable.

Mais la Fable laiſſoit au choix du Poëte, des circonſtances qui pouvoient ou relever & embellir ce Caractére, ou le rendre plus difforme & plus odieux. Achille colére, inexorable, & injuſte, pouvoit être encore lâche & timide, & ſe venger en trahiſſant ſon parti. Il pouvoit donner quelques avis ſecrets aux ennemis; il pouvoit les recevoir dans ſon quartier, ou faire tort aux ſiens par quelques autres mauvaiſes pratiques, qui auroient apporté beaucoup de dommage aux Grecs, à Agamemnon, & à lui-même; & qui n'auroient pas empéché ſa reconciliation. Car ſuppoſant que les Grecs ſans Achille ſont plus forts que les Troïens, leur deſ-avantage en ce cas, & leurs pertes ſeroient ſeulement arrivées par la trahiſon de ce Héros. Et la trahiſon aïant ceſſé par ſa reconciliation; la valeur des Grecs leur auroit rendu la Victoire. La Fable n'en auroit pas été moins juſte, ni moins pleine de la Morale & des inſtructions qu'elle contient.

Ainſi, le fond & la juſteſſe de la Fable laiſſoit au Poëte une entiere liberté de choiſir la vaillance ou la lâcheté, pour déprimer ou pour embellir le caractére d'Achille; & c'eſt ſur ce choix que retombe le précepte d'Ariſtote, quand il ordonne d'imiter les bons Peintres qui gardant toûjours tout ce que le Caractére a de néceſſaire & de propre au ſujet, le relevent par tous les embelliſſemens

dont

dont il eſt capable. Si Homére eût mieux aimé faire ſon Héros lâche que vaillant; il auroit péché contre ce qu'Ariſtote ordonne ici & ailleurs, de ne point faire de perſonnage qui ſoit mauvais ſans néceſſité. Mais ce grand Poëte n'en a pas uſé ainſi. Quelque injuſte & quelque impitoïable qu'ait été la colére de ſon Héros; & quoiqu'elle ait été ſi pernicieuſe à ſes alliez & à Patrocle même, il n'a rien fait en cela que de néceſſaire : il a gardé en ce caractére, ce que ſa Fable y mettoit indiſpenſablement. Mais en ce qu'elle lui a laiſſé libre, il en a uſé tellement à l'avantage de ſon Héros, qu'il a preſque fait diſparoître ſes grands vices par l'éclat d'une vaillance miraculeuſe qui en a impoſé à tant de perſonnes.

Cette bonté peut être ajoûtée aux différences que nous avons miſes entre les Fables Epiques, & celles d'Eſope : car elle n'eſt ni néceſſaire ni de bien-ſéance en ces dernieres. Les Héros en peuvent être entierement mauvais.

Il y a moins de difficulté à trouver ce que les caractéres d'Ulyſſe & d'Enée ont de bon, puiſque le fond même de la Fable exige la bonté & la vertu; mais toûjours faut-il connoître la pratique de nos Poëtes dans les caractéres qu'ils leur ont donnez.

La Fable de l'Odyſſée eſt toute pour la conduite d'un Etat, & pour la Politique. La qualité qu'elle exige eſt donc la prudence; mais cette vertu eſt trop vague & trop étenduë pour la ſimplicité que demande un caractére juſte & précis; elle a beſoin d'être determinée. Le grand Art des Rois

eſt

est le secret de la dissimulation. On sait que Loüis XI. pour l'instruction de son Fils, réduisit toute la Langue Latine à ces seules paroles : *Qui nescit dissimulare, nescit regnare.* Ce fut aussi par la pratique de cette maxime que Saül commença son Régne, quand il fut élu, étant alors rempli de l'esprit de Dieu. La prémiere chose que nous lisons de lui dans la Sainte Ecriture, est qu'il faisoit semblant de ne pas oüir les discours que quelques séditieux faisoient contre lui.

Ille vero dissimulabat se audire. *Reg. lib. 1.*

Voila le Caractére que le Poëte Grec donne à son Ulysse ; dans la Proposition du Poëme il le nomme Ἄνδρα πολύτροπον, pour marquer cette prudente dissimulation qui le déguise en tant de manieres, & qui lui fait prendre tant de formes.

Sans parler de Circé qui l'arréte un an, & qui étoit illustre par les transformations qu'elle savoit faire de toutes sortes de personnes : le Lecteur le trouve d'abord chez Calypso, Fille du savant Atlas, qui soûtenoit de longues colomnes étenduës depuis la Terre jusqu'au Ciel, & dont la science pénétroit les abymes de la mer les plus profondes ; c'est à-dire, qui n'ignoroit rien de ce qui est dans le Ciel, dans la Terre, & dans la Mer. Et comme si le prémier fruit, & la principale partie d'une science si haute, si solide, & si profonde, étoit de la savoir bien cacher : ce Savant donne à sa Fille un nom qui marque le secret. Le Poëte arrête sept ans entiers chez cette Nymphe, le Héros dont il vouloit faire un Politique. Elle l'instruit si bien, qu'en-suitte il ne perd pas une seule occasion de pratiquer ses leçons : il ne fait rien sans déguisement. Au sortir d'Ogy-

Ἄτλαντος θυγάτηρ ἀλοόφρονος, ὅστε θαλάσσης Πάσης βένθεα οἶδεν, ἔχει δὲ τε κίονας αὐτὸς Μακρὰς, καὶ γαῖάν τε καὶ οὐρανὸν ἀμφὶς ἔχουσι. *Odyss. l. 1.*

Καλύπτειν. *cacher.*

d'Ogygie, il eſt jetté dans l'Iſle des Phéaques : quelque bon accüeil qu'on lui faſſe, il attend toutes-fois à la veille de ſon départ à ſe faire connoître. Delà, il eſt porté en Itaque. La prémiere rencontre qu'il y fait eſt de Minerve, la plus prudente entre les Dieux, comme Ulyſſe étoit le plus prudent entre les hommes. Elle même le dit en cet endroit. Auſſi ne manquent-ils pas de ſe déguiſer. Minerve prend la forme d'un Berger, & Ulyſſe lui conte qu'il avoit été obligé de quitter Créte, où il vient de tuër le Fils du Roi Idomenée. La Déeſſe ſe découvre la prémiere, & le loüe de ce que ces artifices lui étoient ſi aiſez & ſi naturels, qu'ils ſembloient être nez avec lui. Enſuite ce Héros, ſous la forme d'un Mendiant, trompe prémierement Eumée, puis ſon Fils, & enfin, ſa Femme, & tous les autres; juſques à ce qu'il ait trouvé l'occaſion de punir ſes ennemis, à qui il ne ſe fait connoître que quand il les tuë, c'eſt la derniere nuit. Aprés s'être fait reconnoître dans ſon Palais, il va encore le lendemain tromper ſon Pére, paroiſſant d'abord ſous un nom emprunté, avant que de lui donner la joïe de ſon retour. C'eſt ainſi qu'il prend toutes ſortes de formes, & qu'il diſſimule juſques au dernier jour. Le Poëte joint à ce caractére, une valeur & une conſtance qui le rend invincible dans les rencontres les plus fâcheuſes & les plus deſeſpérées.

Εἰδότες ἄμφω
φῶτ' Κέρδε.
ἐν εἰ σὺ μὲν ἰσκεῖ βροτοῖσι
ἰσκεῖ θεάων
οὐχ ὅτε ἄλλοτε
ἀπάτῃσιν
Βαλῇ κραδίην μύθοισιν. ἐγὼ δέ σε πᾶσι θεῇσιν
Μήτι τε κλέομαι καὶ ἐπίφρονα.
Odyſſ. l. 13.

Aſpera multa Pertulit adverſis rerum immerſabilis undis.
Hora. à Lal.

La Fable de l'Enéïde eſt bien différente des deux Gréques. Le Poëte vouloit faire reçevoir aux Romains une nouvelle eſpéce de gouvernement, & un nouveau Maître. Il falloit donc que ce Maître eût toutes les qua-

qualitez que doit avoir le fondateur d'un Etat ; & toutes les vertus qui font aimer un Prince.

Οὐ γὰρ ἔτ' ἄλλον Ἤπιον ὧδε ἄνακτα κιχήσομαι, ὁππόσ' ἐπέλθω, Οὐ δ' ἔι κεν πατρὸς καὶ μητέρος αὖτις ἵκωμαι Οἶκον. Odyss. l. 14.

La dissimulation est un mauvais moïen. L'on aime peu un homme dont on se défie, & ceux qui aiment Ulysse ne l'aiment qu'aprés une longue expérience de la Bonté, & de l'Amour de Pére qu'il a pour eux. Mais le Héros de Virgile n'avoit que de nouveaux Sujets, de même qu'Auguste César : & je dirai ici en passant que le Poëte Latin étoit en cela plus géné qu'Homére ; & qu'il ressembloit à ces Peintres qui doivent accommoder leurs Histoires sur le modéle d'un visage qu'on leur prescrit. Enée ne devoit donner à ses nouveaux Sujets que des marques de sincérité & de franchise. Il ne pouvoit porter le caractére d'Ulysse. Les violences d'Achille étoient entierement opposées au dessein de l'Enéïde ; & le Poëte les a judicieusement mises dans Turnus & dans Mézence, qu'il oppose à son Héros. Il étoit donc obligé à un caractére opposé à celui-là, comme nous avons dit tant de fois.

Ainsi, le caractére d'Achille est la colére inexorable d'un Prince vindicatif, injuste & vaillant : celui d'Ulysse, est la sage & prudente dissimulation d'un Roi vaillant, & dont rien ne peut ébranler la constance : Et celui d'Enée est une piété douce & debonnaire, soutenuë comme les autres d'une vaillance & d'une fermeté de courage inébranlable.

CHA-

CHAPITRE X.

Le Caractére des autres Perſonnages.

TOus les Perſonnages ne paroiſſent pas également dans un Tableau. Le Principal doit toûjours ſe faire remarquer par deſſus les autres, & y être vû tout-entier, autant que l'art & la perſpective le permettent. Quelques autres paroiſſent preſque autant. Il y en a qui ſont à-demi cachez, ou qui ſe font voir plus ou moins : l'on y en met auſſi qui ne ſont que pour faire nombre, & dont on ne diſtingue que quelques extrémitez qui marquent qu'il y a là quelqu'un. Enfin, les uns ſont aſſez proches pour être vûs diſtinctement ; & d'autres ſont en des éloignemens qui confondent les traits & les membres mêmes, & qui les chargent plus des couleurs de l'air, que de celles qui leur ſont propres. Ceux qui ſont proches & dont on voit une partie conſidérable, doivent porter ou ſur leur viſage ou dans leur poſture, leur Caractére propre, & faire voir l'intérêt qu'ils ont dans l'action que l'on repréſente. Pour les autres, moins on les voit, moins auſſi on eſt obligé de les faire connoître.

Il en eſt de même dans l'Epopée. Le Poëte laiſſe la plus grande partie de ſes Acteurs dans l'obſcurité & dans l'éloignement : mais outre le Héros, dont il a un ſoin particulier, il y a encore quelques autres perſonnes, dont il doit faire voir le Cara-

étre plus ou moins, ſelon l'interêt qu'il leur donne; ſuivant en cela les regles que nous avons appliquées au Héros. Nous marquerons dans la ſuitte les différences.

Didon eſt le prémier Perſonnage, que le Poëte préſente, & le plus conſidérable de la prémiere partie de l'Enéïde, puis-que c'eſt elle qui en fait le nœud. Elle eſt fondatrice de Cartage, comme Enée eſt le fondateur de Rome; & elle repréſente l'obſtacle que cette République a mis dans le cours des victoires qui devoient élever l'Etat Romain à l'Empire du monde. Ainſi, comme Enée a le Caractére de Rome, Didon a dû avoir celui de Cartage. Elle eſt donc paſſionnée, hardie, entreprenante, ambitieuſe, violente, de mauvaiſe foi: & toutes ces qualitez ſont maniées par la ruſe qui en eſt l'ame & le Caractére. C'eſt par la ruſe qu'elle fait réüſſir ſes grandes entrepriſes, qu'elle venge ſon Mari, qu'elle punit ſon Frére, & qu'elle trompe le Roi Iarbas. C'eſt par ces mêmes ruſes qu'elle veut arréter Enée; & n'aïant pû le faire, elle trompe ſa Sœur même qui étoit ſon unique confidente.

Me fraude petebas. Ovid. 4.

Ce Caractére eſt mauvais & odieux: Virgile y étoit obligé par le fond de ſa Fable. Mais dans la liberté qu'elle lui a laiſſée, il a eu ſoin, ſuivant la maxime d'Ariſtote, de donner à ce Caractére tous les adouciſſemens propres à ſon ſujet; & de le relever par toutes les beautez dont il l'a trouvé capable. Didon n'uſe mal de ſon eſprit, que pour arréter Enée à Cartage; elle y eſt portée par la violence d'une paſſion qui rend cette action moins odieuſe, & qui laiſſe lieu aux larmes des Lecteurs & à la pitié que l'on a des peines qu'elle

qu'elle endure, & de la mort à laquelle elle-même s'est condamnée. D'ailleurs, il lui fait éxercer ses ruses en des sujets illustres, légitimes & glorieux. Il lui donne des qualitez vraiment Roïales. Elle est magnifique; elle est bien-faisante; elle a beaucoup d'estime pour la vertu. Tout cela se voit dans la maniere obligeante, dont elle reçoit les Troïens avant même que d'avoir vû Enée.

Quin morere ut merita es. Urbem præclaram statui; mea mœnia vidi, Ulta virum, pœnas inimico à fratre recepi. *En.* 4.

Dans la seconde Partie du Poëme, il y a beaucoup plus de Personnages intéressez que dans la prémiere. Latinus est un Prince tres-bon & tres-pieux; mais vieux & sans fils. Cela donne lieu à la Reine de ne pas suivre ses ordres; & à Turnus de vouloir être son gendre malgré lui; de le forcer à déclarer la guerre à Enée, & de se servir de ses Sujets, de ses Armes, & de son autorité. Ce défaut d'autorité est naturel & ordinaire en des Rois qui n'ont point d'héritiers.

Sunt hic etiam sua præmia laudi. *Eneid.* 1. O sola infandos Trojæ miserata labores, Qui nos relliquias Danaum, terræque marisque omnibus exhaustos jam casibus, omnium egenos Urbe, domo socias, &c.

Amata prétend avoir quelque droit de disposer de sa fille. Elle est étrangement passionnée pour Turnus son parent. Elle le veut pour gendre avec tant d'obstination, qu'elle aime mieux mourir que de changer de pensée. Cette obstination de Femme lui fait prendre toutes sortes de postures, soûtient sa colére & ses violences, & est le principal Caractére que le Poëte lui donne.

Fœmineæ ardentem curæque iræque coquebant. *Eneid.* 7.

Le Caractére de Turnus, est le même que celui d'Achille, autant que le changement du dessein & la différence de la Fable l'ont permis. C'est un jeune homme furieux & passionné pour une fille, qu'un rival lui veut enlever. Il ne songe qu'aux armes & à la guerre, sans se mettre en peine si elle sera juste, ou si le défaut de droit, & l'ordre con-

Alius Latio jam partus Achilles. *En.* 6.

Arma amens fremit, arma thoro tectisque requirit,

Sævit amor ferri, & scelerata insania belli. Ira super. *En.* 7.

traire des Dieux, la rendra criminelle & impie : il se laisse emporter à la colére qui régne sur toutes ses passions. C'est la prémiere idée que le Poëte en donne, & qu'il entretient toûjours fort soigneusement. Il est moins Soldat & plus Général qu'Achille: mais ce Général d'Office s'oublie quelquefois pour faire le simple Soldat. Sans cela, il auroit achevé la guerre dés le second jour; lors-qu'étant entré dans le Camp d'Enée qu'il assiégeoit, sa fureur lui fit oublier d'en tenir la porte ouverte aux siens, comme il lui est été facile. Tant il est vrai que la colére est son principal Caractére. Il étoit tellement rempli de l'idée d'Achille, & possedé de son esprit, qu'il fait vanité de lui ressembler. Va, dit-il à Pandare en le tuant; va dire à Priam que tu as ici trouvé un second Achille. Le Poëte se sert de ces adresses, pour faire connoître aux Lecteurs l'humeur de Turnus.

Et si continuo victorem ea cura subisset, Rumpere claustra manu, sociosque immittere portis : Ultimus ille dies bello gentique fuisset. Sed furor ardentem cædisque insana cupido Egit in adversos. *En.* 9.

Hic etiam inventum Priamo narrabis Achillem. *En.* 9.

Le Caractére de ce Héros a encore cette injustice d'Achille, qui d'une querelle particuliere fait une guerre générale; qui rend sa colére pernicieuse aux deux partis, & plus au sien qu'à celui de son ennemi; & qui expose tant de milliers d'innocens pour l'intérêt d'un seul. La difformité de ce Caractére est couverte comme les vices d'Achille, par l'éclat d'une vaillance merveilleuse.

Cela suffit sans parler des autres Personnages: on peut leur appliquer ce que nous avons dit ici des Mœurs & du Caractére.

CHA-

CHAPITRE XI.

Ce que c'eſt que le Caractére.

DE ce que nous avons dit nous pouvons conclure, que dans le Poëme Epique, le Caractére n'eſt proprement aucune vertu ni aucune qualité en particulier ; mais un compoſé de pluſieurs, qui ſont mêlées en différent degré, ſuivant la néceſſité de la Fable, & l'unité de l'Action, avec les ornemens & la beauté dont il eſt capable.

Toutes les qualitez ſimples qui entrent dans ce compoſé, ne peuvent pas avoir un même rang ni être égales entre elles ; parceque l'une l'emportant en une rencontre, & une autre en une autre rencontre, le Caractére paroîtra changeant, & le Poëme auſſi bien comme le Héros, ſemblera un corps animé de pluſieurs eſprits. Il faut donc qu'il y en ait une prémiére qui regne ſur toutes les autres, & qui ſoit leur ame : & il faut que celle-là trouve place par tout : de-même qu'un ſeul Héros mis en divers Tableaux, doit être reconnu par tout, & porter les mêmes traits ſur ſon viſage, quelques différentes que ſoient ſes poſtures & ſes paſſions. Cette prémiere qualité eſt la Colére dans Achille ; l'Art de diſſimuler dans Ulyſſe, & la Debonnaireté dans Enée. Chacune de celles-là peut par excellence porter le nom de Caractére en ces Héros.

Mais elles n'y peuvent être ſeules : il faut néceſſairement que quelque autre leur

donne de l'éclat, & les embellisse autant qu'elles en sont capables ; soit en couvrant les défauts qui s'y rencontrent par des qualitez illustres & brillantes, comme le Poëte a fait la Colére d'Achille, en la couvrant d'une extrême valeur ; soit en les faisant entierement rentrer dans une véritable & solide vertu, comme on le voit dans les deux autres. La Dissimulation d'Ulysse, est une partie de sa prudence ; & la Debonnaireté d'Enée est sur tout emploïée à soûmettre aux Dieux la volonté de ce Héros. Pour faire cette union, nos Poëtes ont mis ensemble les qualitez que la nature a fait les plus compatibles ; la Vaillance avec la Colére, la Piété avec la Bonté, & la Prudence avec la Dissimulation. Cette derniere union étoit nécessaire pour la bonté d'Ulysse ; car sans cela, la dissimulation auroit pû dégénérer en malice & en fourberie.

De-plus, la Fable exigeoit la Prudence dans Ulysse, & la Piété dans Enée, comme nous avons vû : Les Poëtes n'avoient pas en cela la liberté du choix. Mais Homére pouvoit ne point faire Achille vaillant ; la lâcheté de ce Héros n'auroit rien ôté de la justesse de sa Fable. Ainsi, c'est la nécessité d'embellir ce Caractére, & de ne point faire Achille mauvais inutilement, qui lui a fait donner le titre de Vaillant.

Cette Vaillance donc, aussi bien que la Prudence & la Piété dans les deux autres Poëmes, qui sont les secondes qualitez dont nous avons parlé, sont la bonté de chaque Héros, & communiquent cette même bonté au Poëme entier. Mais si d'une part, cette seconde qualité orne la premiere, de l'autre

elle

elle reçoit une détermination qui lui donne des bornes plus resserrées & plus justes. Un Héros peut avoir une Vaillance pacifique, généreuse, & Romaine, qui pardonne aisément les injures à ceux qui se soûmettent. Telle est la Vaillance d'Enée. Il peut aussi avoir une Vaillance colére, cruelle, brutale, & inéxorable, qui ne pardonne jamais, & qui aime mieux faire tomber sa vengeance sur ses amis, que d'épargner un seul ennemi. Voila la Vaillance & le Caractére d'Achille.

Que si l'on considére ces deux Qualitez séparément, pour connoître celle à qui principalement il appartient de porter le titre de Caractére, l'on exclura bien-tôt la Vaillance: puis-qu'elle n'est point essencielle à la Fable; puis qu'Achille n'en fait rien paroître, & la tient sans action pendant plus de la moitié du Poëme; & puis-qu'en-fin, le Poëte ne la chante pas. Mais il chante la Colére; & cette colére est néceſſaire à la Fable; elle regne du-moins, autant pendant l'absence d'Achille, que lors qu'il est réüni aux Grecs, & qu'il combat en personne. Ainsi, la Prudence n'est pas la principale partie du Caractére d'Ulysse; puis-que le Poëte ne chante pas un homme prudent, mais un homme qui se change en toutes sortes de formes. Nous pouvons dire aussi que la Debonnaireté d'Enée est sa prémiere qualité, quoi-que le terme dont le Poëte se sert, signifie également la Débonnaireté & la Piété. πολύτροπον. Pius.

A ces deux qualitez, il en faut joindre une troisiéme qui les soûtienne, & qui pousse le Caractére dans toute sa force. Un Prince sera

en vain bon & pieux, prudent & dissimulé: s'il n'est vaillant & brave, il rencontrera plusieurs obstacles invincibles. Enée auroit été chassé par Turnus, & Ulysse auroit succombé en cent rencontres sans la Vaillance. La Vaillance est donc nécessaire pour produire les grands desseins, & pour les faire exécuter. Mais il n'est pas besoin de nous arrêter plus long-temps sur ce sujet. Les suites en sont assez claires.

Concluons donc, que le Caractére du Héros dans le Poëme Epique, est un composé de trois sortes de Qualitez. Celles de la prémiere espéce sont nécessaires & essencielles à la Fable. Celle de la seconde en sont les embellissemens : La vaillance qui soûtient les unes & les autres, fait la troisiéme espéce. La prémiere qui est la principale, doit être quelque Qualité universelle qui trouve place en toutes sortes d'occasions & de rencontres, & qui fasse par tout reconnoître le Héros.

Dans le Caractére des autres Personnages, il y a aussi quelque composition ; car une seule qualité ne peut faire assez justement distinguer une personne d'avec les autres, si elle n'est déterminée par quelque autre qui la rende propre & singuliere. Mais il n'est pas nécessaire que la Vaillance, ou quelque noble inclination entre en ces moindres Caractéres. Je ne voi rien de noble ni de bon dans Therſites, dans Amâta, ni en tant de fainéans de l'Odyssée : & sans parler de ces fainéans, ni de Drancés en qui les Poëtes n'ont point mis de Vaillance : les femmes que l'on introduit dans les Poëmes, donnent une exclusion trop manifeste à la nécessité de cette Qualité guerriere.

CHA-

CHAPITRE XII.

De l'Unité du Caractére dans le Héros.

L'Exactitude de nos Poëtes nous préſente une Unité dans le caractére, que nous ne pouvons omettre ſans y faire réflexion. Elle eſt obſervée dans la conduite du Héros en particulier, & dans celle de tout le Poëme : & je penſe que l'on peut appliquer à l'une & à l'autre la prémiere régle d'Horace, qui ordonne que tout ſoit réduit dans la ſimplicité & dans l'unité. Il ſemble en-effet, que le Caractére n'eſt pas moins l'Ame du Héros & de toute l'Action, que la Fable l'eſt du Poëme, & par conſéquent, il ſemble exiger une Unité auſſi exacte. Nous commencerons par celle du Héros.

Sit quodvis ſimplex duntaxat & unum. *Poët.*

Nous avons déja parlé de l'unité de Caractére dans les Perſonnages, quand nous avons dit que les mœurs doivent être Egales. Si l'on veut prendre l'égalité des Mœurs & l'unité de Caractére pour la même choſe, j'aurois oublié en traittant ce point-là ſous le titre de l'Egalité des mœurs, ce que je vais y ajouter ici, ſous celui de l'Unité du Caractére. J'ai dit que l'Egalité conſiſtoit à ne point donner à une même Perſonne, des ſentimens contraires les uns aux autres. Mais j'ajoûte ici que cela ne ſuffit pas pour l'unité du Caractére, & qu'il faut de-plus, que le même eſprit paroiſſe dans toutes ſortes de rencontres ſemblables, contraires, ou autres.

Ainſi, Enée agiſſant avec beaucoup de Piété & de douceur dans la prémiere partie de ſon Poëme qui n'éxige point d'autre caractére; & faiſant enſuitte éclater une Vaillance héroïque dans les guerres de la ſeconde partie, mais ſans y faire remarquer ni dureté ni douceur, il ne pécheroit point ſans doute contre ce que nous avons dit de l'égalité des Mœurs; mais il n'y auroit point d'unité & de ſimplicité en ce caractére. De-ſorte que, outre les qualitez qui ont leur place particuliere en des occaſions différentes; il faut qu'il y en ait une qui trouve place par tout, & qui y régne ſur toutes les autres. Sans cela, on peut dire qu'il n'y a point de caractére. C'eſt ce qui arriveroit à un Poëte qui voudroit donner à ſon Héros la Piété d'Enée, & la Vaillance d'Achille, ſans faire réflexion à la Débonnaireté de celui-là, & à la Dureté de celui-ci.

Ou pour mieux dire, ce Poëte ne donneroit aucunement à ſon Héros, les qualitez de ces deux autres Héros. Il y a bien de la différence entre un viſage en général, & le viſage d'Enée: entre un front, un nez, une bouche, & des yeux en général; & le front, les yeux, le nez, & la bouche d'Achille. Il y a de même, bien de la différence entre la Valeur en général, & la Valeur d'Achille; & entre la Piété en général, & la Piété d'Enée. Cela eſt viſible dans le ſentiment, & dans la pratique du Poëte Latin. S'il eût pris Achille pour un modéle de Vaillance, & s'il eût crû qu'Homére avoit pouſſé cette qualité dans ſon Héros au plus haut point où elle pouvoit aller; certainement il auroit voulu faire ſon Enée beaucoup plus ſemblable

que Turnus au Héros Grec, puiſ-qu'il le fait beaucoup plus vaillant que Turnus; & il n'auroit pas manqué de donner cette idée à ſes Lecteurs, & de dire qu'Enée eſt un autre Achille. D'où vient donc qu'il ne le fait jamais? & qu'au-contraire, il donne cette qualité à Turnus plus d'une fois? C'eſt ſans doute parce-qu'il a bien vû qu'un homme reſſemble à un autre par ſon caractére, & que la vaillance en général n'eſt point le caractére d'Achille; que pour être ou plus vaillant comme Enée, ou moins vaillant comme Turnus, l'on n'en avoit ni plus ni moins le Caractére de ce Héros Grec. Mais qu'on lui reſſembloit d'autant plus, que l'on avoit une Valeur colére, violente, & injuſte comme Turnus; & qu'au-contraire, l'on avoit un caractére oppoſé à celui d'Achille, ſi vaillant que l'on pût être; quand on étoit raiſonnable, doux & modéré.

On peut donc faire un Héros qui ſoit auſſi Vaillant qu'Achille, auſſi Pieux qu'Enée, & ſi l'on veut auſſi Prudent qu'Ulyſſe: mais c'eſt une pure chimére que d'imaginer un Héros qui a la Vaillance d'Achille, la Piété d'Enée, & la Prudence d'Ulyſſe en même temps. Cette viſion pourroit arriver à un Auteur qui voudroit accommoder le Caractére d'un Héros à ce qu'éxige naturellement chaque partie de l'Action, ſans penſer au fond de la Fable & à l'unité de Caractére en la même Perſonne en toutes ſortes d'occaſions. Ce Héros ſeroit le Prince le plus doux & le meilleur du monde, & le plus colére, le plus dur, & le plus implacable que l'on ſe puiſſe imaginer, contre la deffence d'Horace. Il ſeroit extrémement tendre

Non ut placidis coëant immitia. *Poet.*

comme Enée, extrémement violent comme Achille, & auroit comme Ulysse, un froid incapable de ces deux extrêmes. Le Poëte auroit beau nommer par tout ce Personnage du même nom : le Héros du Temple & du Cabinet, ne seroit point celui du Combat.

Mais ne pourroit-on pas y apporter quelque modération, & quelque accommodement ; donnant à un Héros autant de Vaillance, autant de Prudence & autant de Piété qu'un honnête homme est capable d'en avoir ; & retranchant de chacune de ces qualitez ce qu'elle pourroit avoir de défectueux, & de contraire aux deux autres ? Pour juger jusqu'où cette conduitte peut-être permise ; il ne faut que faire réfléxion aux effets qu'elle produiroit en différens Poëmes, dont les Auteurs seroient dans cette pensée, Que le prémier Caractére d'un Héros est celui d'un honnête-homme. Ils seroient semblables en tous ces ouvrages ; on les verroit tous Vaillans à la Guerre, Prudens au Conseil, Pieux dans les actes de Religion, Courtois, Civils, Magnifiques ; enfin, avec toutes les Vertus prodiguées du mieux que le Poëte auroit pû. Tout cela se trouveroit ainsi indépendamment de l'Action & du sujet du Poëme. Et à voir chaque Héros séparé du reste de l'ouvrage, l'on ne devineroit pas aisément de quelle Action & de quel Poëme il seroit le Héros. Ainsi, l'on verroit qu'aucun n'auroit de Caractére : puis-que le Caractére est ce qui fait reconnoître une Personne, & ce qui la fait distinguer des autres.

Et même cette mauvaise ressemblance seroit non seulement entre les Héros ; mais encore

encore entre les Perſonnages que l'on auroit voulu faire honnêtes-gens. Ils ne ſeroient différens d'avec le Héros même que du plus & du moins. Il ſeroit plus honnête-homme, plus vaillant, plus prudent, &c.

Homére & Virgile nous ont donné d'autres exemples; Achille, Ulyſſe, & Enée n'ont rien de commun, & ſont auſſi différens entr'eux, que les trois Poëmes, & les trois Actions dont ils ſont les Héros. Ils ont chacun un Caractére qui les diſtingue admirablement des autres, & dont l'unité & la ſimplicité ſi exacte & ſi uniforme, les fait voir les mêmes en toutes ſortes de rencontres. Homére a diſpoſé ſes Fables de telle ſorte, qu'il lui étoit aiſé de garder cette unité dans les principales parties : Virgile a fait le contraire. Sa prémiere partie eſt ſemblable à l'Action de l'Odyſſée qui a pour Caractére la Froideur, la Diſſimulation, & la Prudence. La ſeconde eſt, comme l'Iliade, dans les horreurs de la guerre qui entraînent naturellement avec elles la Colére & la cruauté; & néanmoins, il a fait regner en l'une & en l'autre partie la Douceur, & les paſſions les plus tendres. Enée n'eſt pas moins débonnaire, ni moins pieux en tuant Lauſus dans une horrible bataille, que dans les Jeux & les combats tranquilles & religieux qu'il fait faire en l'honneur de ſon Pére Anchiſe. Il n'eſt pas moins modeſte quand il voit à ſes pieds ſes ennemis vaincus qui lui demandent une grace; que quand lui-même battu par la tempête, & jetté ſur un bord étranger, ſe trouve dans la néceſſité d'implorer la grace de Didon.

Livre 10.
Livre 5.
Livre 11.
Livre 1.

CHA-

CHAPITRE XIII.

L'Unité du Caractére dans le Poëme.

SI l'Unité du Caractére paroît difficile à mettre dans la Perſonne d'Enée, parceque ce Héros ſe trouve en diverſes occaſions qui naturellement exigent des Caractéres oppoſez : cette difficulté eſt beaucoup plus grande dans le cours du Poëme entier ; puiſqu'outre cette même diverſité d'actions, le Poëte introduit des Perſonnages dont les humeurs ſont contraires à celle du Héros. Didon eſt violente & emportée : Turnus, Amata, & Mézence, qui ſont les ſeconds Héros, & qui ſont tout dans leur parti, ne ſont pas moins oppoſez à Enée dans leurs Caractéres que dans leurs intérêts. Et néanmoins, pour obſerver l'Unité de Caractére dans le Poëme ; il faut que ces Caractéres oppoſez ſe rétiniſſent au Caractére du Héros ; & qu'ils y ſoient tellement ſoûmis, que lui ſeul regne dans les deux partis, comme l'Auteur de l'Iliade fait regner, la Colére auſſi bien dans la ville de Troïe, que dans le Camp des Grecs.

Irâ Iliacos intra muros peccatur & extra. *Hor. à Lollian.*

Tous les Poëtes n'ont pas tant de circonſpection. Nous avons vû que le génie de Claudien ne s'éléve pas juſqu'à cette juſteſſe & à cette exactitude ; & qu'il n'y fait pas tant de façons. Le Caractére furieux & terrible de Pluton & des Furies, & tout ce que l'Enfer a d'effroïable, eſt bien-tôt metamorphoſé au Caractére & au plaiſir des Graces, des Déeſſes, des Palais dorez, & des Campagnes

Heu-

leuries. Toute cette joïe céde à son tour, à la triſteſſe & aux plaintes d'une Mére qui a perdu ſa fille. Cet Auteur n'a point d'idée de ſon ouvrage entier. Quand il en compoſe une partie, il ne penſe qu'à celle-là. Il a commencé par les Divinitez infernales; on ne voit en tout ce commencement que les fureurs dont elles ſont capables. Il parle enſuitte, de la viſite que Vénus, Diane, & Minerve rendent à la jeune Proſerpine : il eſt tout entier dans la joïe & dans les plaiſirs. En-fin, il décrit la crainte & la triſteſſe de Cérés; il ne connoît plus d'autre paſſion : & il s'accommode ſi bien à chaque choſe qu'il traitte indépendemment du reſte du Poëme, qu'il a mis en trois livres autant de Caractéres différens, principaux, & dominans, qu'il y en a dans les ſoixante livres de nos trois Poëmes. L'on voit ici la Colére, la Diſſimulation, & la Debonnaireté dominer chacune à part & uniquement dans l'Iliade, dans l'Odyſſée, & dans l'Enéïde : & l'on trouve dans les trois livres du Raviſſement de Proſerpine, la Terreur, la Joïe, & la Triſteſſe. Voila l'exemple d'une faute qui corrompt l'Unité du Caractére dans le Poëme.

Nos Poëtes ont une autre conduite. Ils ne changent point d'Ame quand ils forment des membres différens pour un même Corps. Ils ſavent que les yeux qui ſont la partie la plus délicate, & que les mains les plus laborieuſes & de plus endurcies, ont néanmoins le même eſprit dans la même perſonne. Ainſi, ils s'arrétent moins aux incidens particuliers de leur action, & à l'humeur de chaque Perſonnage, qu'au Caractére général de la Fable.

Vir-

Virgile pour cet effet, ne donne aucune borne ni aucune contrainte au Caractére du Héros qui doit regner par tout. Il lui laisse une liberté pleine & entiere: & au-contraire, il modére les autres, & leur donne un frein qui les retient, soit par quelque passion, soit par quelque dépendence des personnes où ils se rencontrent. Enée est le Maître absolu de ses actions, il n'y a personne à qui il soit obligé de s'accommoder en quelque rencontre que ce soit. Cela n'est pas particulier au Poëte Latin; il l'a imité du Grec, chez qui Ulysse est aussi indépendant qu'Enée. Achille a un Général au dessus de lui; mais ce Général n'est que comme le prémier entre des Princes d'ailleurs égaux. Achille n'est point son sujet; & hors le siege de Troïe, il n'a aucun ordre à recevoir de lui. De-plus, n'aïant rien à prétendre de sa faveur & de ses bonnes graces, & étant colére & injuste, il n'a ni obéïssance à lui rendre, ni mesure à garder pour lui plaire: & il croit avoir un juste sujet de se soustraire de son obéïssance. Même, quand il se réünit avec lui, & qu'il rentre dans son devoir; il n'en reçoit néanmoins aucun commandement; au contraire, sans consulter ce Général, ni les autres Princes confédérez, il fait de son chef pour eux tous, une tréve avec les ennemis. C'est donc une grande adresse à Homére, d'avoir fait Achille le plus vaillant des confédérez, mais injuste & sans intérêt: & d'avoir fait au-contraire, le Général Agamemnon fort intéressé pour l'honneur de Ménélaüs son frere, & pour le sien. Voila ce qui regarde le Héros.

Pour

Pour les autres Perſonnages : Homére s'eſt encore facilité l'Unité du caractére, en donnant la violence & la Colére à la plus grande partie des Chefs dans l'un & dans l'autre Parti. Le Poëte Latin s'eſt fait la choſe plus difficile, parce qu'il a mis dans les ennemis de ſon Héros, des humeurs qui ſont contraires à celle de ce Héros : mais auſſi, il y joint des Paſſions & des dépendances, dont il tire un grand avantage pour ſon unité.

Turnus ne dépend pas à la vérité du Roi Latin, ni comme ſujet ni comme conféderé : ce vieux Prince n'eſt ni ſon Roy ni ſon Général. Il en dépend d'une autre façon, c'eſt en qualité d'Amant de Lavinie, ſa Fille & ſon unique héritiére. Car dans cette prétention, il n'oſe choquer de front un Prince qui ne lui doit rien, & de qui il veut tant obtenir. Il eſt donc obligé en beaucoup de choſes de ſe ſoûmettre à lui, & de prendre des meſures qui rabattent bien de ſa fierté & de ſes emportemens. Outre cela, il voit les victoires de ſon Rival, à qui il eſt obligé de céder la gloire des armes, au jugement de Latinus & d'Amâta même : il voit le mauvais ſuccez de tous ſes deſſeins, la mort de ceux à qui il ſe fioit le plus, de Mézence, de Camille &c. il voit l'abbattement des Latins, & les reproches qu'ils lui font. Tout cela doit faire d'étranges impreſſions ſur l'eſprit de cet Achille Latin, & l'empécher de pouſſer ſon caractére auſſi loin que fait le Grec.

Mézence a moins de part au Poëme que Turnus : mais il eſt trop conſidérable pour laiſſer ſon caractére furieux & cruel dans toute ſa force. Le Poëte donne à cet Impie autant d'amour pour ſon fils, que de mépris pour

Nec tecum meus hæc pepigit mihi fœdera Lau-

sus. Unum hoc per si qua est victis venia hostibus oro, Corpus humo patiare tegi. Scio acerba meorum Circumstare odia: hunc oro defende furorem. Et me consortem

pour les Dieux. Il se sert si heureusement de cette passion naturelle, qu'elle fait encore éclater la tendresse, & qu'elle rend le caractére d'Enée vainqueur des fureurs de ce Barbare. Il ne va combatre que pour réjoindre son Fils. La violence de son amour paternel le force de demander à Enée la grace d'être mis avec lui en un même tombeau, & il meurt ainsi tout rempli de la tendre & triste idée de son cher Lausus.

Nati concede sepulchro. *Eneid.* 10.

Non potui abreptum divellere corpus & undis Spargere? non socios, non ipsum absumere ferro Ascanium? patriisque epulandum apponere mensis?

Improbe amor, quid non mortalia pectora cogis? Ire iterum in lachrymas, iterumque tentare precando cogitur, & supplex animos submittere amori.

Cette même addresse change encore les violences de Didon en un caractére plus moderé par deux moïens. L'un est l'impuissance où il met cette Reine. *Ne pouvois-je pas*, dit-elle, *mettre son corps en pieces, & jetter dans la mer ses membres déchirez? Ne pouvois-je pas égorger ses Compagnons, & son Ascagne même? Servir sur table ce Fils bien-aimé, & le faire manger à son Pére? &c.* Voila les derniers excez de la fureur la plus violente & la plus terrible. Mais elle est placée de telle sorte que le Lecteur n'en craint aucun mauvais effet; il est entierement en repos pour Enée & pour Ascagne, qui ne sont plus en la puissance de Didon; & il n'a que de la pitié pour cette pauvre Princesse, à qui ses malheurs mettoient ces paroles dans la bouche. L'autre moïen est l'Amour de cette même Reyne, qui au milieu de sa rage & de ses fureurs, la domte encore & la force de s'abandonner aux larmes & à la tendresse de ses passions.

Une autre maniere dont use Virgile, est d'in-

d'interrompre les Combats par des Episodes tranquiles & tendres, & qui font prendre le dessus au caractére du Héros. Ainsi, l'attaque du camp d'Enée & la fureur de Turnus est modérée par l'Episode de Rémulus qui est divertissant; par celui des Vaisseaux changez en Nymphes, qui est admirable; & par celui de Nisus & d'Euryale, qui est si tendre & si touchant.

Nous pouvons reduire à cinq chefs ce que nous venons de dire de l'Unité du Caractére.

Le prémier chef & le fondement de tous les autres, est de donner au Héros un Caractére précis & sensible, qui puisse trouver lieu en toutes sortes de rencontres.

Secondement, il faut que ce Héros soit indépendant, & qu'il ait une entiere liberté de pousser son caractére & son humeur dans toute la force & l'étenduë dont elle est capable.

Troisiémement, le Poëte peut donner ce même caractére aux plus apparens & aux plus agissans des autres Personnages, soit dans le parti du Héros, soit dans le parti contraire, soit même aux Personnes Divines. C'est la pratique d'Homére dans l'Iliade.

La quatriéme, lorsque l'on met en ces autres Personnages quelque caractére opposé à celui du Héros, il ne le faut pas pousser dans toute sa force. Et comme cette modération ne peut naturellement venir des personnes mémes, elle est causée ou par quelque passion ou par quelque dépendance, comme nous l'avons vû en Didon, en Mézence, & en Turnus.

La cinquiéme maniere est d'interrompre par

par quelques Episodes accommodez au caractére général, les actions particulieres qui d'elles-mêmes exigent un Caractére opposé. Ainsi, la mort de Lausus fait regner la Piété & la tendresse au milieu des fureurs de la guerre, & a le même effet que l'Episode de Nisus & d'Euryale.

A ces cinq manieres nous pouvons encore joindre les pensées, les figures, & les expressions, dont nous parlerons au dernier livre de ce Traité.

CHAPITRE XIV.

De la Justesse du Caractére.

VOici un point des plus difficiles & des plus importans, pour ceux qui composent, aussi-bien que pour ceux qui lisent & qui critiquent. Il dépend non seulement de l'Art, mais encore de la bonté & de la justesse du génie, & d'une profonde connoissance de toute la Morale. Ce n'est pas sans raison qu'Horace porte si haut la nécessité de cette doctrine; & qu'il nous enseigne, que le principe & la source de tout ce qu'il y a de bon dans un Poëme, est cette Sagesse dont Socrate faisoit profession; c'est-à-dire, la connoissance & la pratique de la Philosophie Morale. Elle nous apprend ce que c'est que la Vertu & que le Vice; & elle nous enseigne qu'il y a des qualitez qui d'elles-mêmes n'étant ni vices ni vertus, peuvent être indifféremment jointes aux uns ou aux autres;

Scribendi recté Sapere est & principium & fons. Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ. Poët.

trés ; & ſe rencontrer dans les méchans, & dans les gens de bien.

La prémiere choſe que nous devons y étudier, c'eſt la nature de chaque Caractére, & de chaque habitude ; en quoi elle conſiſte préciſément ; ce qu'elle peut avoir de bon & de mauvais ; & juſqu'à quel point elle peut monter ou deſcendre ſans dégénérer, & ſans être confonduë avec une autre habitude, qui y aura quelque rapport : en quoi, par exemple, conſiſte une ſolide Piété ſans ſcrupule, ſans grimace, & ſans libertinage ; & auſſi ſans une certaine force d'eſprit dangereuſe, & de mauvais exemple : juſqu'où peut s'étendre une juſte Libéralité, ſans être prodigue ; & ce qu'il faut à un homme pour être bon ménager, & pour faire une honnête dépenſe, ſans être ni libéral, ni trop épargnant.

Nous rapportons encore à cette même choſe la connoiſſance que nous devons avoir des Habitudes ou qualitez en général, & comme on dit, abſtraites & hors des ſujets particuliers ; d'avec les qualitez ſingularizées par les ſujets où elles ſe rencontrent, car on doit bien diſtinguer la vaillance en général d'avec la vaillance d'Achille, & ne pas auſſi confondre celle-ci avec la valeur d'Enée.

Ce que nous diſons ici n'eſt pas pour exclure du Poëme, ce que la Morale condamne. Un Poëte ne doit jamais donner de mauvais exemples : mais il y a bien de la différence entre un mauvais exemple, & l'exemple d'une mauvaiſe action, ou d'une mauvaiſe perſonne. Les Lacédémoniens ne prétendoient point donner de mauvais exemples à leurs enfans, quand pour les éloigner de l'yvro-

l'yvrognerie, ils leur mettoient devant les yeux, des esclaves qu'ils faisoient enyvrer exprés. Il est donc permis au Poëte de mettre des Achilles, & des Mézences; comme des Ulysses, & des Enées. Il peut représenter la prodigalité & l'avarice, comme la libéralité, & la juste économie d'un bon ménager & d'un honnête bourgeois. Mais quoi qu'il fasse, ou pour la vertu ou pour le vice, ou pour quelque qualité indifférente; il doit au moins savoir ce qu'il fait, non seulement parce-qu'il lui est honteux de l'ignorer; mais parce-que cette connoissance le fait agir avec beaucoup plus de justesse.

L'importance est que sans ces connoissances il est en danger de donner souvent de fort mauvais exemples, & de manquer en cela contre ce que tout Art a d'essenciel, qui est d'être utile: & en particulier contre la nature de la Fable & de l'Epopée, qui ne doit être que pour donner des instructions de vertu. Si donc un Poëte ignore ce que c'est qu'une Piété solide & véritable, & quels sont les sentimens jusqu'où elle peut aller sans excez; il introduira un Personnage qu'il fera passer pour un homme de bien, il lui donnera des vertus & des qualitez éclatantes & aimables, il lui gagnera l'amitié & l'estime de tous ses Auditeurs; & aprés l'avoir armé d'une autorité si dangereuse, il lui fera debiter gravement & en beaux termes, des maximes fausses, mais belles & raisonnables en apparence, & avec un tour qui charmera les esprits. Ainsi, Enée seroit de tres-mauvais exemple, si étant représenté si sage & si honnête-homme, il préféroit la reconnoissance & l'amitié de Didon, aux ordres de Jupiter.

Ou

Ou si étant persécuté par Junon, il négligeoit cette Divinité, comme s'il étoit permis d'être moins soûmis à Dieu dans les contrariétez qui nous arrivent, que quand il fait tout succéder selon nos desirs. Ou bien si ce même Héros se fiant sur la foi des Oracles qui ne peuvent manquer, s'épargnoit dans les travaux & dans les dangers qu'il rencontre : comme si les faveurs & les promesses de Dieu qui nous aime, devoient nous rendre plus lâches & plus négligens. Virgile n'est point tombé dans ces fautes. Sa conduite nous apprend que les promesses de Dieu, quoi-qu'infaillibles, ne doivent néanmoins servir qu'à nous faire travailler avec plus d'ardeur & de fidélité à en mériter les effets. Et dans cette opposition qu'il met entre Junon & Enée, il nous enseigne encore admirablement, que lors-que Dieu semble se déclarer contre nous, nous ne devons le combatre que par nos priéres, par nos vœux, par nos présens, par nôtre soûmission ; & que ces armes sont les seules auxquelles il se laisse vaincre.

Mais le Poëte ne donne point de mauvais exemple, quand il fait voir en Mézence des sentimens contraires à ces maximes. On n'est ni surpris ni scandalisé, que cet homme reconnu pour un impie, voïant un si mauvais succés en ses affaires, néglige les Dieux, qu'il n'en reconnoisse point d'autres que son bras, & que son javelot ; qu'il préfére son fils Lausus à toutes les Divinitez que les autres adorent ; & qu'il s'en fasse une Idole qui soit tout ensemble & l'objet de ses vœux, & le trophée qu'il doit revétir des dépoüilles d'Enée vaincu. Personne ne veut se conduire

par

par ces maximes, que ceux qui de propos délibéré voudroient être impies, barbares, & odieux aux reſte des hommes, pour remède contre cette étrange maladie d'eſprit; le Poëte nous préſente la fin miſérable de cet Athée, que la mort de Lauſus déſeſpére, & accable de douleurs tres-cuiſantes; lui faiſant même reſſentir toutes les miſéres où il étoit réduit, ſur leſquelles ſa brutalité & l'eſpoir de ſon rétabliſſement lui avoient juſqu'alors fermé les yeux.

Outre ces vices & ces vertus, l'on eſt encore en danger de ſe méprendre dans le mauvais uſage de quelque qualité moïenne: & le danger ſera plus grand, & l'erreur plus conſidérable, ſi cette qualité eſt éclatante & de grand bruit, comme la Vaillance dans la guerre. Celle d'Achille eſt vicieuſe, & néanmoins elle a tellement ébloüi la jeuneſſe d'Alexandre, que pour participer à la fauſſe gloire qu'il admiroit en ce Héros, il a commis de ſang froid une brutalité plus indigne que celle où la colére & la vengeance emporta Achille. Quand il traîne le corps d'Hector autour de Troïe, Hector étoit mort: & Alexandre traîna le Gouverneur vivant d'une ville qu'il venoit d'emporter.

Juſte Curce.

Et même, ſans toucher à ce que la Vaillance a de bon ou de vicieux: on peut encore ſe tromper, en ne diſtinguant pas aſſez ce qu'elle a de ſolide d'avec ce qu'elle a de brillant. L'âge auquel nous commençons à juger de ces caractéres, nous jette ordinairement en cette erreur, & dans celle dont nous venons de parler. La jeuneſſe ſe laiſſe toûjours prendre aux prémieres apparences,

rences, & pénétre mal juſqu'au ſolide: & lors qu'une fois on eſt prévenu, il eſt rare que l'on en revienne parfaitement. Il faudroit être heureux, ou avoir l'eſprit fort éclairé, le jugement juſte; & de plus, la curioſité & le ſoin de s'inſtruire d'une choſe que l'on ne juge pas aſſez importante pour en faire une étude longue & ſérieuſe. Souvent auſſi, les coûtumes du Païs & l'éducation font ces mauvais effets ſur les eſprits, & les entretiennent dans cette ignorance & dans des jugemens ſi deſ-avantageux à la vertu. Si l'on eſt fait à voir des Duels pour la moindre offence; on s'imagine qu'un homme n'eſt pas Vaillant, s'il reçoit un affront ſans ſe battre: & il ne trouve que trop d'Amis qui lui ſuggérent cette eſpéce de vengeance, toute criminelle qu'elle eſt. C'eſt ce que ne fera jamais une perſonne, qui ſuivant les préceptes d'Horace, aura bien apris le devoir d'un fidelle ami, & d'un bon ſujet. Et jamais un Poëte ne mettra cette maxime dans la conduite ni dans la bouche d'un Perſonnage qu'il voudra faire paroître honnête-homme.

Qui didicit Patriæ quid debeat & quid amicis,

Mais pour reprendre ce que nous diſions de la diſtinction que l'on doit faire entre l'éclat & la ſolidité de la Vaillance; nous ferons une remarque qui me paroît aſſez importante, c'eſt que ſouvent ces deux choſes ſont oppoſées dans le fonds du Caractére. Les Caractéres violens & emportez donnent beaucoup plus d'éclat aux actions qu'ils animent, & aux perſonnes qui les ont: & au contraire, les plus doux & les plus modérez, ſont ſouvent ſans éclat & ſans gloire. Ces derniers ſont néanmoins beaucoup plus propres à la Vertu.

Je m'arrête peut-être trop sur cette matiere ; mais elle est de conséquence, & en général, & dans l'exemple que je propose maintenant de la Valeur guerriere ; puis-que cette qualité est la plus commune à toutes les Epopées, & la plus capable d'éblouïr les Poëtes & les Lecteurs. J'expliquerai donc cet exemple de la Vaillance dans l'Enéide.

Combien y a-t-il de personnes qui font plus d'état des vertus guerrieres d'Achille, & je diray même de celles de Turnus, que de celles d'Enée ? Achille toutes-fois, est un Soldat, & Enée est un Capitaine. Pourquoi donc juge-t-on ainsi ? sinon parce-que l'on prend le bruit, l'éclat, & les emportemens d'un homme fier, pour une véritable Vaillance ?

Si l'on compare de la même maniere Turnus avec Enée ; ce pleur Héros paroîtra sans doute beaucoup au-dessous de son Rival. Mais quiconque en demeurera là, & prendra les suittes & les accompagnemens ordinaires d'une qualité, pour cette qualité même, tombera dans l'impertinence de Numanus, qui reprochie aux Troïens qu'ils ne meritent pas le nom de Soldats, & qu'ils n'ont pas plus de courage que des femmes ; parce-que leur maniere de s'habiller est galante & délicate. C'est là sans doute, se connoître mal en vertus guerrieres, & ignorer le juste Caractére d'un Vaillant homme.

La Vaillance est le plus bel ornement du Caractére de Turnus ; & l'on peut dire que c'est tout ce qu'il a de bon : Et cette qualité dans Enée le cede à plusieurs autres, & principalement à sa Piété. C'est donc la Piété qui doit éclater dans Enée, sa Valeur doit beau-

beaucoup moins paroître ; & la Valeur au-contraire, doit être fort illustre & fort éclatante dans la personne de Turnus. Aussi, aime-t-il autant la guerre, qu'Enée aime & recherche la paix. Tout ce que fait Turnus dans les combats, ou pour s'y disposer, est ordinairement fait avec dessein, avec plaisir, & avec des discours magnifiques & beaucoup d'apareil & d'empressement. Enée agit ordinairement sans bruit & sans affectation ; il parle peu ; & s'il entre en colére, c'est moins pour combattre, que parce-qu'il est forcé de combattre, & de se deffendre ; c'est moins pour vaincre, que pour achever la guerre.

Mais si l'éclat & les brillans font paroître la Valeur de Turnus plus que celle d'Enée ; les actions font voir qu'en-effet & au fond la Valeur d'Enée l'emporte infiniment au-dessus de celle de Turnus. Il ne faut que les considérer sans cet éclat, & sans cet extérieur que les véritables Braves peuvent avoir de commun avec des fanfarons étourdis & de jeunes téméraires.

Turnus en l'absence d'Enée attaque son Camp désigné, dressé & muni à la hâte, & en trois ou quatre jours, il ne peut le forcer ; il y entre par une porte qu'on lui ouvre, par bravade ; il est contraint d'en sortir ; & enfin, aprés deux jours de combat, il est chassé & vaincu par Enée avec une sanglante perte. Enée au-contraire, en présence de Turnus & à la vûë d'une armée ennemie, attaque une Ville ancienne bien munie & bien deffenduë, & en peu d'heures il gagne ses rampars & ses tours. Il n'en est point chassé par ses ennemis : mais il en descend de lui-même pour venir achever la guerre par

At pius Æneas audito nomine Turni Deserit muros, & summas deser-

fit arces. *En.* 12.

la mort de Turnus qu'il force de venir au combat.

Pallas eſt vaincu & tué par Turnus, & Lauſus par Enée. Ces jeunes Princes étoient égaux en Valeur ; mais il y a bien de la différence entre la bravoure de leurs Vainqueurs.

Solus ego in Pallanta feror, ſoli mihi Pallas Debetur; cupe-rem ipſe patrem ſpectator adeſſet. *Eneid.* 10.

Turnus cherche ce combat ; il en fait gloire, il y fait le brave, & il inſulte à ce jeune ennemi qui manie l'épée pour la prémiere fois. Il voudroit qu'Evandre fut préſent ; il égorgeroit le fils aux yeux de ſon Pére. Voila une vaillance d'Achille. Enée eſt bien éloigné d'attaquer ainſi Lauſus, qui s'expoſoit pour ſon Pére. Il veut au-contraire lui ſauver la vie ; il le repouſſe, il le menace, & ne devient terrible & furieux que parce-qu'il ſe voit forcé de le tuër. Voila une colére digne d'Enée, & le juſte caractére d'un Héros plus vaillant que Turnus, mais plus Pieux que vaillant. L'extrême danger où il ſe trouve étant attaqué non-ſeulement par Lauſus, mais par quantité d'autres en même temps, ne l'empêche point de voir la piété paternelle de cet ennemi qui veut lui donner la mort. Certainement il faut plus de vaillance & plus de bravoure pour épargner un ennemi en cette occaſion, que Turnus n'en a fait voir en aucune de ſes actions.

Quo moriture ruis, majoraque viribus audes? Fallit te incautum pietas tua. Nec minus ille Exultat demens. Sævæ jamque altiùs iræ Dardanio ſurgunt duci. *En.* 10.

Enée & Turnus font la même action de généroſité en rendant les corps des deux Princes. Mais Turnus avec ſon bruit & ſes éclats ordinaires, inſulte à Pallas & à Evandre, & il ſemble qu'il ne renvoïe à ce miſerable pére le corps de ſon fils, que pour croître ſa douleur. *Je lui renvoye* (dit-il) *ſon Pallas tel qu'il a mérité de le revoir.*

Qualem meruit Pallanta remitto.

voir. Voila une générosité bien cruelle, & bien digne d'Achille. Celle d'Enée est toute vertueuse & toute pure. Turnus fait insulte à Pallas, il lui met le pied sur le ventre, il le dépoüille d'une partie de ses armes dont il se pare. Enée plaint la mort de Lausus, il fait son éloge, il le léve lui-même de terre, & le prend entre ses bras, & il reprend la lenteur des Tyrrhéniens qui tardoient à enlever leur Prince.

Lævo pressit pede. Ingemuit miserans graviter dextramque tendit, & mentem patriæ subiit pietatis imago. Quid tibi nunc miserande puer, &c.

Voila comment dans la distribution de la Vaillance que Virgile donne à Enée & à Turnus, il laisse à celui-ci tout ce que cette qualité a de beau & d'éclatant en apparence; & que la donnant en effet à Enée plus grande & plus véritable sans comparaison, il se contente du solide, & il en fait céder l'éclat & les brillans à la douceur & à la Piété de son Héros; parce que la Piété fait la bonté du Caractére d'Enée, comme la Vaillance fait tout ce que Turnus a de beau en son Caractére.

Mais quelque mal que nous disions ici du Caractére de ce dernier Héros; ce n'est qu'un mal en morale, qui ne le rend pas moins bon poëtiquement. Ces réflexions ne sont pas pour le bannir des Poëmes, mais pour faire distinguer de telle sorte la vertu d'avec le vice, qu'un Poëte sache ce qu'il fait, quand il met l'un ou l'autre en un Personnage; & qu'un Lecteur en puisse juger sans se méprendre; Qu'il ne confonde pas ce qu'une qualité comme la Vaillance a d'éclatant, avec ce qu'elle a de solide: Qu'il ne se laisse pas ébloüir par les manieres de Turnus, comme si Enée n'étoit

pas en-effet beaucoup plus vaillant que lui & Qu'il ne s'imagine pas qu'un honnête-homme eſt capable de la généroſité & des vertus guerrieres que Virgile donne à Turnus, & Homére à ſon Achille.

Ce n'eſt pas qu'il ſoit néceſſaire de pouſſer le Caractére d'un Héros juſte & vertueux, auſſi loin que Virgile a pouſſé celui d'Enée. Les efforts qu'il fait pour ne point tuer Lauſus, les regrets qu'il en témoigne, les loüanges qu'il lui donne, & le reſte que nous avons vû, excéde le Caractére d'une ſimple généroſité, & eſt l'effet de la Piété qui regne dans Enée, & dans le Poëme entier. Et il ſe pourroit faire que les choſes ainſi pouſſées, non ſeulement ne ſeroient pas une perfection en un homme de bien d'un autre Poëme; mais que cela corromproit la juſteſſe du Caractére. Tant eſt grande la différence qu'il y a entre la généroſité en général, la généroſité d'Enée, & la généroſité de tout autre particulier.

CHAPITRE XV.

Des faux Caractéres.

J'Appelle Caractéres véritables, ceux que l'on voit en-effet, & réellement dans les hommes, ou qui ſans difficulté y peuvent être. On ne doute point qu'il n'y ait eu des hommes auſſi généreux & auſſi bons qu'Enée; auſſi emportez & auſſi violens qu'Achille; auſſi prudens & auſſi ſages qu'Ulyſſe; auſſi impies & auſſi athées que Mézence;

rence; auſſi paſſionnez que Didon & qu'Amâ-
ta, &c. Ainſi, tous ces Caractéres ſont vé-
ritables, les Poëtes peuvent réguliérement
s'en ſervir; & quand ils les emploïent, ce ne
ſont point des fictions ſimples & imaginaires;
mais des juſtes imitations de choſes qui ſont
en-effet, ou qui peuvent être.

Je dis au-contraire, qu'un Caractére eſt
faux, lors qu'un Auteur le feint de telle ſor-
te, que l'on ne peut rien voir de ſemblable
dans l'ordre de la Nature où il le veut mes-
tre. Ces Caractéres-là doivent être entiére-
ment bannis du Poëme, parce-qu'excédant
toutes les bornes de la raiſon & de la vrai-
ſemblance, ils ne trouvent aucune croïance
dans l'eſprit d'un Lecteur. Ils lui ſont d'au-
tant plus odieux, qu'il ſemble que le Poëte
le mépriſe, & le prend pour une perſonne
ſimple, à qui l'on fait croire tout ce que
l'on veut.

Quodcum-
que oſtendis
mihi ſic, in-
credulus odi.
Hor. Poët.

Le deſir d'amplifier & de faire que tout
ce que l'on dit paroiſſe grand & merveil-
leux, fait tomber en ce défaut les jeunes
Poëtes, & ceux qui n'ont pas l'eſprit juſte
& aſſez inſtruit: le génie emporté de Stace
nous fournira quelques exemples de cette
mauvaiſe conduite.

Il a voulu mettre le Caractére d'Achille
dans Tydée, & lui donner ſes emportemens
& ſa colére, ſoutenuë de la Vaillance. Mais
eſt-ce un excez ſuportable de colére, que de
lui faire manger la tête de ſon ennemi? lui
faire boire le ſang qui en ſortoit? lui faire
ſoüiller juſqu'à la cervelle pour l'avaler? &
le repréſenter ainſi le viſage horriblement
ſoüillé de ce ſang & de cette cervelle, ſans
que ſes amis puiſſent lui arracher cette rage du

Immodicum
iræ Tydeæ.
Stat.

Atque illum
effracti
fuſum
cerebri
Aſpi-
cit, & vina

Scelerantem sanguine fauces. Nec comites auferre valent.

cœur & cette tête d'entre les mains & d'entre les dents? Il n'auroit pas cru le faire assez vaillant, s'il l'eut exposé seul à cinq ou six hommes: il falloit lui en faire tuer cinquante. Cet excez est d'autant plus ridicule, que l'on sait que cela ne coûte rien à un Auteur. Il n'est pas plus difficile à un Poëte de Bibus, & à un jeune écolier, de dire que son Héros a tué mille hommes, que de dire qu'il en a vaincu deux ou trois. Il n'y a donc ni invention ni adresse en cela; mais une imagination mal réglée, & une pure ignorance de la justesse de son Caractére.

Ce Poëte en a usé de-même dans le Caractére qu'il a donné à Capanée, il le fait vaillant & impie. Et peut-être qu'il a voulu imiter Mézence, comme il a imité d'autres endroits de l'Enéïde. Mais au lieu de faire un homme comme il devoit; il n'a fait qu'une chimére. Il ne devoit pas à la vérité, faire retomber les violences de ce Personnage dans la douceur & dans la tendresse; comme Virgile a fait celui de Mézence, pour les raisons que nous avons dites: Mais qu'estoit-il besoin de lui faire insulter aux Dieux moins comme un athée que comme un frénétique?

Eminuit, trepidamque assurgens desuper urbem Vidit, & ingenti Thebas exterruit umbrâ.

Ce Héros meurt sur les murs de Thébes qu'il assiége. A peine y paroît-il, qu'il fait trembler toute la ville. Son ombre seule jette l'épouvante par tout. Loin de tirer vanité d'un succés si surprenant, il trouve cette Victoire au-dessous de lui, & il a honte de si peu de chose. Ces Tours qu'Amphion a bâties,

Increpat attonitos: Humilesne Amphionis ar-

sont trop basses; il s'indigne que les mensonges de la Fable aïent osé publier que ces fortifications soient l'ouvrage d'un Chantre.

Car

Car qu'elle difficulté y a-t-il à renverser des remparts qu'une Lyre a élevez? En-effet, il ne lui faut ni fer ni machines. Ses mains & ses pieds suffisent pour détruire ces murs & ces tours, & pour faire sauter les ponts. Après avoir ainsi démoli ces fortifications à coups de pied & à coups de poing, il en prend les débris & les masses, & les jettant contre la ville, il en abat les maisons & les temples. Voila ce qu'il fait contre les Hommes.

ces. Proh pudor! Hi faciles carmenque imbelle sequuti, & mentita diu Thebarum fabula muri. Et quidnam egregium proflernere mœnia molli structa Lyra?

Simul insultans gressuque manuque diruit obstantes cuneos tabularaque sævus Destruit, absiliunt pontes tectique frementis saxea frœna labant, dissepto que aggere rursus Utitur, & truncas rupes in tecta domosque Præcipitat, frangitque suis jam mœnibus urbem.

Il ne fait pas tant de mal aux Dieux, mais il ne leur fait guére moins de peur; & il les défie „ de lui en faire. Hé quoi! leur crie-t-il, n'y „ a-t-il donc aucunes Divinitez qui osent defen„ dre Thébes contre moi? Où êtes-vous „ Bacchus? où êtes-vous Hércule, lâches „ enfans de cette ville infame? Mais j'ai hon„ te, poursuit-il, de provoquer ces moin„ dres Divinitez. Vien, toi Jupiter; car quel „ autre est plus digne de me combatre? Voi „ le tombeau, voi les cendres de ta chére Sé„ mélé. Vien les deffendre, & n'oublie rien „ de tout ce qui peut t'y servir. Le Ciel s'arme de tout ce qu'il a de carreaux contre cet homme seul, & il paroît en feu de toutes parts. Capanée voit tout cela sans s'étonner: & loin de rien rabattre de sa fierté, de ses menaces, & de l'espérance qu'il a de prendre la ville en dépit de toutes les Divinitez qui se déclarent contre lui; il veut arracher au Ciel ses armes, & prendre ses feux pour en brûler la ville. Si Stace n'avoit imaginé ces extravagances, on

Nullane pro trepidis, clamabat Numina Thebis Statis? ubi infandæ segnes telluris alumni Bacchus & Alcides? Piget instigare minores. Tu potius venias (quis enim concurrere nobis Dignior) en cineres Semeleaque busta tenentur. Nunc age nunc tonitis in me connitere telis, Juppiter.

n'auroit pas crû qu'elles pûssent tomber dans l'esprit d'un Auteur. Les Dieux de ce Poëte ne prennent pas cela pour des extravagances : Ils en conçoivent une peur véritable ; & ils craignent plus cet homme seul, qu'il ne les craint tous ensemble. Ils se réfugient auprés de Jupiter. Apollon gémit, Bacchus se lamente, Hercule fort affligé & l'arc à la main, ne sait à quoi se résoudre ; Vénus fond en larmes ; enfin, l'affliction est universelle : & au mépris de Jupiter, à qui ils semblent préférer Capanée, l'admiration qu'ils ont pour ce grand Héros, leur ôte la parole, & leur fait craindre que ce Souverain des Dieux n'ait point de foudre capable de vaincre un homme seul. Le Poëte même nous fait entendre que leur crainte n'étoit pas tout-à-fait sans fondement. Car aprés que Jupiter eut lancé son foudre de toutes ses forces ; & qu'il eut réduit en poussiere les armes que Capanée portoit sur son corps : ce Brave eut encore la force de demeurer de bout si long-temps, que Jupiter pensoit déja qu'il fût besoin de recommencer.

Fulguraque attritis quoties micuëre procellis His, ait, in Thebas, his jam decet ignibus uti. Hinc renovare facem, lassamque accendere quercum.

Ingemuit dictis Superûm dolor &c.

Mirantur taciti, & dubio pro fulmine pendent.

Toto Jove fulmen adactum.

Ferri cinerem sub pectore tractat.

Paulo si tardius artus Cessissent, potuit fulmen meruisse secundum.

On croiroit que toute la terreur est passée : mais un si grand Poëte ne se contente pas de si peu. Capanée ne faisoit trembler & fuir que les Thébains pendant sa vie ; & à-présent qu'il est mort & consumé par le foudre, il jette l'épouvente dans le cœur des siens, & met tout en fuitte dans les deux partis : parce-que l'on ne sait de quel côté il tombera, & quelles seront les troupes qu'il doit écraser de sa chûte.

Cedunt acies, & terror utrinque, Quo ruat, ardenti feriat quas corpore turmas.

Voila un exemple de ces faux Caractéres où l'on tombe faute de jugement & de science. Un Auteur par ces grandes amplifications

croira

croira être grand Poëte. Mais il se dégrade lui-même du titre de Poëte : puis-que ces fictions étant des choses qui ne peuvent être dans la Nature, elles ne sont point des imitations. Et cependant, toute Poësie est essenciellement une imitation.

Le remède à cela est, d'en croire Horace ; & de s'instruire parfaitement de la Morale. C'est de savoir que Toutes choses ont des bornes : c'est de connoître ces bornes & de s'y renfermer : C'est, en-fin, d'être persuadé que ceux qui les passent, comme dans les exemples que nous venons de proposer, ne font à proprement parler, ni Caractéres, ni Personnages ; mais des Chimères pures, qui ne furent jamais ailleurs que dans les espaces imaginaires que ces Auteurs se mettent dans la tête.

Scribendi recte sapere est & principium & fons. Est modus in rebus, sunt certi denique fines, Quos ultra citraque nequit consistere rectum.

Fin du quatriéme Livre.

TRAITE'
DU POËME EPIQUE.
LIVRE CINQUIE'ME.
DES MACHINES.

CHAPITRE PREMIER.

Des diverſes eſpéces de Divinitez.

DAns le livre précédent, ſous le titre *Des Mœurs*, nous avons parlé des Perſonnes terreſtres & mortelles; & dans celui-ci, ſous le nom de *Machines*, nous traitterons des Perſonnes immortelles & divines: & ainſi, ce ne ſera qu'une ſuitte des Mœurs & des Perſonnes: puiſque les Dieux, auſſi-bien que les Hommes, ſont les Perſonnages de l'Epopée. Nous en avons montré la néceſſité en nôtre prémier livre; & nous avons vû que toutes ces Perſonnes Divines ſont allégoriques.

Nous

Nous en avons trouvé de trois sortes. Les unes sont Théologiques, & ont été inventées pour expliquer la Nature de Dieu : les autres sont Physiques ; & elles représentent les choses Naturelles : les dernieres sont Morales, & elles sont les figures des Vertus & des Vices. Ces trois espéces de Divinitez & d'Allégories se trouvent quelque-fois dans la même Personne. Voici des exemples de toutes les trois : nous commencerons par la Théologie.

Dans l'assemblée des Dieux par laquelle Virgile ouvre son dixiéme livre, Jupiter, Junon, Vénus, & le Destin que nous pouvons y joindre, sont des Personnages du prémier genre ; c'est-à-dire, qui représentent la Nature Divine séparée en quatre Personnes, comme en autant de différens attributs. Jupiter est la Puissance de Dieu, le Destin est sa Volonté absoluë, à laquelle sa Puissance même est soumise ; parce-que Dieu ne fait jamais que ce qu'il veut. Le Destin donne détermine Jupiter qui de soi-même est indifférent, & qui peut autant faire pour le parti de Turnus, que pour Enée & pour les Troïens. Vénus est la Miséricorde Divine, & l'Amour que Dieu a pour les hommes vertueux, qui ne lui permet pas de les oublier dans les maux qu'ils souffrent sur la terre, & qui le porte à les en garentir & à les récompenser. En-fin, Junon est sa Justice : elle punit jusqu'aux moindres fautes ; elle n'épargne pas les plus gens de bien qui n'étant pas sans quelques défauts, en sont sévérement punis en cette vie, où la justice & la colére temporelle de Dieu éclatte souvent contr'eux, & les persécute, pour ne rien laisser en eux, que

Hominum Divumque æterna potestas.

Fata viam invenient, Rex Juppiter omnibus idem.

Tantæne animis cœlestibus iræ? Æn. I.

que les vertus, les mérites, & la matiére des récompenses. Ces récompenses leur sont ainsi reservées dans le Ciel, où cette justice vindicative n'a plus de lieu, & où elle ne les empêche pas d'entrer, comme Jupiter le dit à Junon en parlant d'Enée.

Indigetem Æneam scis ipsa, & scire fateris Debeti cælo.

Le Poëte s'accommode à nôtre façon grossiere de concevoir les choses divines; & à la foiblesse de nôtre esprit qui nous fait imaginer ces vertus en Dieu, comme opposées l'une à l'autre. La Misericorde reproche à la Justice sa dureté; Qu'elle n'est jamais contente de tout ce qu'elle fait souffrir aux hommes de bien, & qu'elle ne leur donne aucun repos sur la terre: & la Justice au contraire, accuse la Bonté & la Misericorde d'être cause de tous les crimes qui se commettent; parce-qu'elle protége les criminels, & qu'elle leur fait espérer l'impunité.

Nulla est regio Teucris quam det tua Conjux Duri.

Les Divinitez de la seconde espéce qui sont purement Physiques, sont employées dans le prémier livre à élever la tempête contre Enée. Eole est la puissance de la Nature qui ramasse autour des montagnes & dans leur sein, les vapeurs & les exhalaisons, dont les Vens sont formez; & qui aïant comme digéré ces matieres à certain degré de chaleur & de sécheresse, leur fait prendre ces mouvemens & ces agitations violentes que nous appellons les Vens. C'est ainsi qu'Eole est le Maître. Ces vapeurs & ces exhalaisons s'élevent dans l'air representé par Junon: c'est donc cette Déesse à qui le Dieu des Vens a l'obligation de sa nourriture divine. Il n'est pas nécessaire de dire ce que signifient les personnes d'Eurus & de Zéphyre, ni celle de Neptune qui leur parle.

Regemque dedit qui fœdere certo, Et premere, & laxas sciret dare jussus habenas.

Tu das epulis accumbere Divum.

Nous

Nous avons un exemple des Divinitez Morales dans le combat de Turnus contre Enée. Les Furies & les Dires que Jupiter envoïe contre Turnus, ne sont autre chose, que les reproches de sa conscience, qui lui représente ses crimes & son impieté; le Roi Latinus le lui avoit prédit dés le commencement de la guerre, l'avertissant, Que s'il mépriſoit les Dieux si insolemment, lors-qu'il avoit encore la liberté de ne se point opposer à leurs ordres, il se verroit en-fin obligé, mais trop tard, de reconnoître sa faute & leur puissance. L'Orateur Romain confirme clairement la vérité de cette interprétation. *Ne croiez-pas*, dit-il, *Meſſieurs*, il parle dans le Sénat contre Pison. *Ne croiez-pas que les Dieux envoïent des Furies avec de torches ardentes pour épouventer les criminels, comme les Poëtes vous le font voir ſur le Théatre. L'injuſtice, la méchanceté, & les crimes ſont les bourreaux de chaque ſcélérat. Il n'y a point d'autres Furies, point d'autres feux, point d'autres flambeaux, qui leur faſſent perdre l'eſprit, & qui leur cauſent ces terreurs & ces égaremens où ils tombent.* Voila l'image de Turnus dans son dernier combat. Stace a aussi fort bien exprimé en peu de mots la Nature de ces tristes Divinitez, qui ne sont point ailleurs qu'au dedans de nous, & qui nous y tourmentent par la vûë des crimes que nous avons commis.

Te Turne nefas, te triſte manebit Exitium: Votiſque Deos venerabere ſeris. *Æn.* 7.

Nolite putare ut in Scena videtis, homines conſceleratos impulſu Deorum teneri, furiarum tædis ardentibus ſua quemque fraus, ſuum ſcelus, ſua audacia de ſanitate ac mente deturbat. Hæ ſunt impiorum furiæ, hæ flammæ, hæ faces.

Di me terrent, & Jupiter hoſtis. Nec ſe cognovit eumtem. Scelerumque in pectore Diræ. *Stace.*

On voit dans la pratique de Virgile deux choses qui confirment cette doctrine.

La

Meritas quæ territat urbes.

La prémiere eſt que ces Dires ne ſont emploïées que contre ceux qui les méritent : ce ſont ceux-là ſeuls qu'elles épouventent. La ſeconde choſe eſt, qu'il faut encore que ceux à qui elles ſont envoïées reconnoiſſent qu'il y a des Dieux qui puniſſent les crimes ; parce que les Athées ne ſont pas ſujets à ces reproches de leur conſcience, ni à ſe troubler des crimes qu'ils ont commis contre des Dieux qu'ils ne croient point : ils ne peuvent être effraiez par la peur des ſupplices d'une autre vie. Ainſi, il n'y a pas de Dires ni de Furies pour eux. Voila pourquoi le Poëte n'en emploïe point contre Mézence, quoi-qu'il fût beaucoup plus criminel que Turnus.

CHAPITRE II.

Des Mœurs des Dieux.

HOmére & les Poëtes anciens ont donné à leurs Dieux les Mœurs, les Paſſions, & les Vices des hommes ; & quelques-uns ajoûtent qu'ils leur ont donné les façons de faire des Pourceaux. Mais ſi l'on veut interpréter ce qu'ils en ont dit ſuivant la diviſion que je viens de propoſer, & par les allégories qu'il y faut néceſſairement entendre ; on verra que ces reproches ont ſouvent plus d'apparence que de ſolidité.

Il eſt vrai que les prémiers Savans ont agi de mauvaiſe foi en une choſe de la derniere importance, quand ils ont écrit de telle ſorte, que les eſprits médiocres ou peu inſtruits, c'eſt-à-dire, preſque tous les hommes, n'ont

n'ont pû pénétrer l'écorce & le voile dont ils ont couvert la vérité ; & ils ont été miſérablement abuſez en prenant l'ombre pour le corps, & des figures difformes & dangereuſes pour des véritez néceſſaires & ſolides. Soit orgueil, ſoit envie, ſoit erreur & mauvaiſe conduite ; c'eſt ſans doute une faute tres grande que nous ne voulons excuſer en aucune maniere. Mais dans nôtre deſſein, nous pouvons laiſſer à part, & diſſimuler les interprétations qu'un Poëte n'eſt pas obligé de donner en ſes vers ; & ne conſidérer les Poëmes, que comme des ouvrages & des inſtructions qui doivent être toutes allégoriques.

En ce ſens, n'eſt-il pas plus aiſé de deffendre Homére que de l'accuſer ; & plus juſte de lui donner des loüanges que du blâme ? Peut-on le reprendre d'avoir parlé de pluſieurs Divinitez, & de leur avoir donné des Paſſions, comme nous venons de dire en parlant de Junon & de Vénus ? N'a-t-il pas pû même, les faire battre contre les hommes ? N'avons nous pas des exemples de ces expreſſions & de ces figures, dans les Livres ſacrez, & dans la véritable Religion ? Et s'il eſt quelque-fois permis de parler ainſi des Dieux en Théologien ; il y a bien plus de raiſon d'en uſer de-même dans les Fictions de la Phyſique & de la Morale.

Quand dans ces deux Diſciplines l'on décrit la nature des choſes ; il n'y a pas plus de difficulté à dire ce qu'elles ont de mauvais, que le contraire : Ce ſeroit être bien nouveau en Poëſie, & faire bien peu de réfléxion à la maniere de s'exprimer en ce genre d'écrire, que de s'imaginer, quand on voit le nom

nom de Dieu ou de Déeſſe, que l'on ne doit rien trouver que de beau, de bon & de loüable dans ces Perſonnages. Comme ſi Virgile n'avoit pû dire de la Renommée, que c'eſt une Déeſſe fort mal-honnête; & du Sommeil, que ce Dieu fut malicieux, quand il trompa le bon Palinure, & qu'il le précipita dans la mer. Il n'y a pas plus de mal à parler ainſi en vers, qu'il y en a à dire en proſe, que la renommée publioit des choſes honteuſes; & que Palinure s'étant endormi, tomba dans la mer.

Dea fœda.

Il eſt vrai que l'on trouve des endroits plus fâcheux, comme eſt l'adultére de Vénus & de Mars dans l'Odyſſée. Mais outre les allégories Phyſiques & Morales qui peuvent en quelque façon, excuſer ces figures trop hardies, pour ne rien dire de plus rude; outre que l'on trouve quelque choſe d'approchant écrit dans la ſimplicité de ces ſiecles anciens par des Auteurs que l'on ne peut condamner: j'ajoûte même que l'Allégorie étant ôtée, l'on n'ôte pas toute excuſe à Homére. Et pour le faire voir; je dis que l'on doit conſidérer que ce n'eſt ni le Poëte, ni ſon Héros, ni un honnête homme qui fait ce récit: mais que les Phéaques, peuples mols & efféminez, ſe le font chanter pendant leur feſtin. Or il a toûjours été permis dans un Poëme, & en d'autres diſcours graves & moreux, d'introduire des perſonnages vicieux qui mépriſent la Divinité, qui profanent les choſes Sacrées, & qui cherchent dans ce qu'il y a de plus Saint, des excuſes & des exemples à leurs deſ-ordres. Homére donc par l'exemple de ces Peuples fainéans qui ne ſavent que chanter, que danſer, que manger &

que

que boire, nous a enſeigné que ces Arts mols & oiſifs, ſont la ſource des voluptez criminelles; & que les perſonnes qui vivent ainſi, ſe plaiſent ordinairement à entendre ces récits honteux, & à faire les Dieux mêmes participans de leurs ſaletez. Horace s'eſt inſtruit de cette maxime par ces paroles d'Homére, auſſi bien que par les deſ-ordres de ſon temps; lorſ-qu'il dit qu'une fille qui apprend à danſer de bonne heure, apprend de bonne heure à être adultére. Ainſi nous pouvons croire qu'Horace a dit de ce lieu là de l'Odyſſée, autant que d'aucun autre, que ce Poëme eſt une excellente Philoſophie, où l'on apprend à vivre dans la vertu & dans l'honneur, & à éviter les choſes mauvaiſes & honteuſes. D'où nous pouvons conclure, que le récit d'Homére dont nous parlons, eſt bien moins un exemple pernicieux d'adultére & d'impiété, qu'un avis tres-utile qu'il donne à ceux qui veulent vivre en honnêtes-gens; ſavoir, que pour éviter ces crimes, ils doivent fuïr les arts & les voïes qui y conduiſent.

Motus docere gaudet Ionicos Matura Virgo, & finditur arcubus Jam tunc, & inceſtos amores A tenero meditatur ungui. Qui quid ſit pulchrum quid turpe, quid utile, quid non, Plenius & melius Chryſippo & Crantore dicit.

Mais en-fin, il faut bien des précautions à un Poëte, pour toucher des incidens auſſi dangereux que ceux-là, s'il veut faire plus de bien que de mal. Il doit étudier le beſoin, l'intérêt, l'humeur de ſes Auditeurs, & l'effet que ces ſujets pourront faire ſur leur eſprit. Et à vrai-dire, nous ne ſommes plus en un temps où la ſimplicité puiſſe rendre cette matiere tolérable aux honnêtes gens; & où l'on puiſſe la propoſer ſans corrompre la meilleure partie de ſes Auditeurs, & ſans entretenir la corruption & le vice qui eſt dans les autres. Ainſi, quelque judicieux ou excuſa-

cusable qu'ait été Homére en cette invention; un Poëte ne seroit aujourd'hui, ni judicieux, ni excusable, si en cela il osoit imiter cet ancien. Il est bon d'enseigner ce qu'il a enseigné : mais il est tres-mauvais de l'enseigner comme il a fait.

Quoi-qu'il en soit, ce cas est particulier, & ne nous doit point empécher de conclure en général, Que la vertu & la bonté n'a pas plus de part aux Mœurs & au caractére des Divinitez Poëtiques, qu'aux Mœurs & au caractére des Hommes.

Si un Poëte parle des Dieux en Physicien, il leur donnera des mœurs, des discours, & des actions conformes à la nature de la chose qu'il représente sous une personne Divine. Il dira que le Dieu du Sommeil est bon, qu'il est mauvais, qu'il est véritable, que c'est un trompeur, &c. parce-que nous avons des songes agréables, que nous en avons de fâcheux, que quelque-fois ils nous instruisent, que quelque-fois ils nous trompent, que souvent ils sont vains, &c.

Il en est de-même des Divinitez Morales. Minerve est sage, parce-qu'elle représente la Prudence. Vénus est bonne & mauvaise; parce que la passion que l'on joüe sous son nom, est capable de ces deux qualitez opposées.

La Théologie a aussi ses diversitez. La plus saine ne doit rien dire des Dieux qui ne soit bon; mais elle peut aussi leur attribuer quelques passions, comme la colére, la vengeance, la tristesse; non qu'elle les reconnoisse selon la vérité, mais comme de simples façons de s'exprimer accommodées aux nôtres, ainsi que nous avons dit en parlant de la Junon & de la Vénus

Domine, ne in Furore Tuo arguas me: neque in Irâ Tuâ corripias me.

Vénus de Virgile. Mais il y a diverſes ſectes, & un Poëte doit prendre garde qui ſont ceux qu'il fait parler. Car un Epicurien, par exemple, ne peut donner aucune paſſion aux Dieux. Sa Théologie lui enſeigne, qu'ils joüiſſent d'un ſi parfait repos, que même ils ne ſe mêlent en aucune maniere des affaires des hommes.

On peut encore dire que les paſſions & les vices ſont à chacun ſa Théologie particuliere. Les Païens débauchez ne croioient pas que les Dieux pûſſent être heureux ſans joüir des plaiſirs des ſens. Et ils les chargeoient de leurs ſaletez, comme nous venons de le voir dans l'exemple des Phéaques. Il y en a qui aiment mieux croire qu'il n'y a aucun Dieu: ou du-moins, ils veulent ſe perſuader qu'il ne nous connoît pas. Virgile nous a donné un exemple de ce changement déplorable en la perſonne de Didon. Cette Princeſſe reçoit d'abord Enée avec des vœux & des priéres qu'elle adreſſe aux Dieux avec une piété ſincére, parce-qu'alors elle étoit innocente & tranquile. Elle commence d'aimer Enée contre le vœu qu'elle avoit fait aux Manes de ſon prémier mari; ce lui étoit une eſpéce de Divinité. Elle commence en même temps à croire que ces Manes ne penſoient plus à elle, & ne l'obligeoient point à garder ſon vœu. Enfin, étant plus corrompuë, elle porte ſon impiété contre les Dieux du Ciel: & voïant qu'Enée la veut quiter par leur ordre, elle voudroit lui perſuader qu'ils ignorent ce qui ſe paſſe ſur la terre. Ce n'eſt pas en effet, qu'elle ſoit entierement perſuadée d'une maxime ſi impie. Le Poëte a trop de jugement pour faire un changement ſi grand & ſi étrange en ſi peu de temps,

Id cinerem, aut Manes credis curare ſepultos? Scilicet is ſuperis labor eſt, ea cura quietos Sollicitat?

temps, dans les Mœurs de cette Reine. C'eſt un emportement qui l'a fait parler ainſi. Mais il eſt toûjours vrai de dire, que ces paroles ne ſont pas auſſi abſolument fauſſes dans ſa bouche ; & qu'elles ont quelque fondement dans ſon cœur. C'eſt donc un commencement d'impiété, qui arrive naturellement aux perſonnes dont les vices & les paſſions ſont violentes, & qui dans la ſuitte, les conduit en-fin à l'athéïſme. Les Athées ne parlent des Dieux ni en bien ni en mal. Ils mépriſent cette créanee, & ſe moquent de ceux qui les adorent, & qui les invoquent. Tel eſt le Mézence de Virgile.

Contemptor que Deûm Mezentius &c. Olli ſubridens miſtâ Mezentius irâ &c.

Tout ce que nous diſons ici des Mœurs des Dieux, doit être accommodé à ce que nous avons dit des Mœurs des hommes. Les Mœurs des Dieux ſont capables des quatre qualitez que nous avons données aux autres. Elles peuvent être *Bonnes* Poëtiquement, puiſ-qu'elles peuvent paroître dans les diſcours & dans les actions des Perſonnes Divines que l'on introduit. Elles ſeront *Convenables*, ſi l'on donne à ces perſonnes des Mœurs telles que la Nature des choſes que l'on repréſente les éxige : & ſi comme on fait un Roi magnifique & jaloux de ſon autorité ; de-même, on fait la Renommée menteuſe & maligne. Elles ſeront *Semblables*, ſi l'on parle de Vénus, de Mercure, &c. conformément à ce que la Fable en a dit, & à ce que les premiers Poëtes en ont inventé. Et elles ſeront *Egales*, ſi dans une longue ſuitte, on voit toûjours le même Caractére.

' Tam ficti pravique tenax, quam nuncia veri. *Ennid.* 4.

CHA-

CHAPITRE III.

De la maniere d'agir des Dieux.

PUis qu'il y a des Dieux bons, mauvais, & indifférens, & que l'on peut faire de nos passions autant de ces divinitez allégoriques : on peut attribuer aux Dieux tout ce qui se fait en un Poëme de bien ou de mal. Mais ces Divinitez n'agissent pas toûjours de la même maniere. Elles agissent quelquefois sans paroître, & par de simples inspirations, qui n'ont rien au dessus de la maniere la plus commune & la moins miraculeuse. Ce n'est que comme nous disons tous les jours, que Dieu nous a aidé en telle occasion, ou que le Démon a inspiré une mauvaise action à quelqu'un. C'est ainsi que Junon aide Turnus engagé dans le Camp des Troïens, au neuviéme de l'Enéïde ; & que Vénus au douziéme, inspire à Enée d'aller attaquer la ville des Latins pour forcer Turnus au combat qu'il fuioit. Le Poëte peut faire ainsi agir les Dieux, même à l'égard des Athées : car quoi-que cette espéce d'impies ne reconnoissent point Dieu, toutes-fois ils ne peuvent se soustraire à sa puissance. Il en dispose comme il lui plaît ; & sans qu'ils s'en aperçoivent, il peut tourner leurs pensées & leurs desseins comme il veut. Virgile en a usé de la sorte en la personne de Mézence. C'est Jupiter qui le voulant en-fin punir de tous ses crimes, l'engage au combat contre Enée. On peut encore rapporter à cette

Juno vires animumque ministrat.

Hic mentem Æneæ genitrix pulcherrima misit. Iret ut ad muros.

At Jovis interea monitis Mezentius ardens Succedit pugnæ. *Æneid.* 10.

maniere d'agir des Dieux, ce qu'ils ont insensiblement contribué à une action dont on les remercie. Le Dieu Mars n'a paru en aucune maniere dans le combat du dixiéme livre de l'Enéïde: Neanmoins Enée reconnoît qu'il lui en a obligation: il lui consacre le Trophée qu'il éléve des armes de Mézence. Ces actions divines sont simples, & ne méritent pas le nom de Machine. Aussi, sont-elles sans difficulté reconnuës dans les Tragédies & dans les Comédies les plus exactes.

Tibi magne trophæum Bellipotens. Æn. 11.

L'autre maniere d'agir des Dieux est toute miraculeuse & extraordinaire; soit que les Divinitez se présentent visiblement elles-mêmes, & se fassent connoître aux hommes, comme quand Mercure se fait voir à Enée au livre quatriéme: soit qu'elles se déguisent sous quelque forme humaine sans se faire connoître, comme quand l'Amour déguisé sous la forme d'Ascagne, se fait sentir à Didon qui le caresse sans savoir qui il est: soit que sans paroître en aucune sorte, elles fassent seulement sentir leur puissance par quelque action miraculeuse; comme Vénus au douziéme livre, quand elle guérit la blessure d'Enée. Le Médecin qui le traitoit reconnoît que cette guérison est toute divine, & qu'il n'y a point de part. Les Machines qui sont défenduës dans les Poëmes Dramatiques, sont de cette seconde maniere: l'on n'aime pas à y voir des miracles, ni des Dieux.

Ipse Deum manifesto in lumine vidi Intrantem muros, vocemque his auribus hausi.
Nescia Dido Insidiat quantus miseræ Deus. Æn. 7.
Neque te, Ænea, mea dextera servat: Major agit Deus. Æn. 12.

Il y a encore une troisiéme façon qui a quelque chose de toutes les deux; c'est un miracle à la vérité, mais il a été assez ordinaire pour le faire rentrer dans

cette

cette maniere de faire agir les Dieux, que nous avons miſe la prémiere. Cette troiſiéme comprend les oracles, les ſonges, & les inſpirations extraordinaires. Virgile en ſon troiſiéme livre, a des exemples de tout cela. Apollon lui rend un oracle; les Dieux lui en donnent l'interprétation en ſonge; & le Devin Hélénus l'inſtruit prophétiquement de pluſieurs choſes. Le diſcours de la Sibylle à Enée, & tout ce qu'elle lui fait connoître des Enfers & de ſa poſtérité, n'eſt auſſi qu'une de ces demi-machines. L'on peut mettre encore l'Enfer de l'Odyſſée en ce même rang: il ne conſiſte qu'en une ſimple évocation de l'ombre de Tirésie & de quelques autres, qui viennent en la compagnie de ce Devin.

Toutes ces manieres doivent être vrai-ſemblables: & quoi-que la vrai-ſemblance dans les Machines ſoit d'une tres-vaſte étenduë, puis-qu'elle eſt fondée ſur la puiſſance Divine, elle n'eſt pas néanmoins ſans quelques bornes. Nous pouvons appliquer à l'Epopée, celles qu'Horace a preſcrites au Théatre. Il propoſe trois ſortes de Machines. La prémiere ſorte eſt de celles que non ſeulement on peut croire, mais encore dont on peut ſouffrir la vûë: tel eſt un Dieu préſent & viſiblement mélé avec les Acteurs. Il ne défend pas abſolument cela; mais il ne le permet que quand il y a une difficulté qui mérite un Acteur de cette importance. La ſeconde ſorte comprend des Machines plus incroïables & plus extraordinaires: comme eſt la Métamorphoſe de Progné en hirondelle, & celle de Cadmus en ſerpent. Il ne condamne pas entierement cette Machine, & ne l'exclud

Nec quodcumque volet poſcat ſibi fabula credi. *Hor. Poët.*

Nec Deus interſit, niſi dignus vindice nodus Inciderit. *Hor. Poët.*

Aut in avem Progne vertatur, Cadmus in anguem.

l'exclud pas du Poëme; mais il l'exclud de la scéne & de la vûë des spectateurs. Ces spectacles ainsi représentez sont odieux: parce-que l'on ne persuade pas à un homme, qu'il voit une si étrange Métamorphose. Ainsi, on souffre, seulement que l'on en fasse le récit. La troisiéme espéce de Machines est tout-à-fait absurde. Horace la rejette entierement. L'exemple qu'il propose, est d'un enfant que l'on retireroit vif du ventre d'un monstre qui l'auroit devoré.

Non tamen intus Digna geri, promes in scenam: multaque tolles Ex oculis, quæ mox narret facundia præsens. Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.

Cette troisiéme espéce doit également être bannie de l'Epopée, puis-qu'il n'y a point de récit qui puisse la faire recevoir aux auditeurs. Les deux autres sont permises indifféremment, & sans cette distinction d'Horace, qui n'est bonne que pour le Théatre: parce-que c'est seulement dans les Poëmes Dramatiques que l'on peut mettre quelque différence entre ce qui se passe sur la scene, & à la vûë des Auditeurs; & ce qui est fait derriere les rideaux, & dont en-suite on vient faire le récit. Nos deux Poëtes ont des exemples de ces deux espéces de Machines permises & vrai-semblables. Toutes sortes de Divinitez parlent souvent dans l'Epopée, & n'en sont pas moins les personnages, que les hommes, avec les-quels elles sont souvent mélées. L'on y raconte aussi les Métamorphoses, comme celle du Navire d'Ulysse en une pierre, & celle de la Flotte d'Enée en autant de Nymphes qu'il y avoit de vaisseaux.

Nec quodcumque volet poscat sibi fabula credit. Neu pransæ Laniæ vivum puerum extrahat alvo.

Aut agitur res in scenis, aut acta referuntur.

Il est vrai que ces Métamorphoses sont extrémement rares, parce-qu'elles sont beaucoup moins croïables que le reste. Cela montre qu'il faut s'accommoder au goût de ses

ses Auditeurs dans cette espéce de vrai-semblance. Ce qui étoit permis aux siecles d'Homére & de Virgile, pourroit être moins régulier en d'autres temps.

Cela me fait faire refléxion à une maniere d'emploier vrai-semblablement des Machines qui ne seroient pas assez vrai-semblables. Les Machines qui n'exigent que la vrai-semblance Divine, comme celle dont nous venons de parler, doivent être dégagées de l'Action du Poëme, de telle sorte que l'on puisse les en retrancher sans détruire cette Action. Mais celles qui sont nécessaires à l'Action, & qui en font des parties essencielles, doivent être fondées sur la vrai-semblance humaine, & non sur la simple puissance de Dieu. Or les Episodes de Circé, des Sirénes, de Polyphéme, & semblables, sont nécessaires à l'Action de l'Odyssée, & néanmoins elles ne sont pas humainement Vrai-semblables. Homére les fait adroitement r'entrer dans la Vrai-semblance humaine, par la simplicité de ceux devant qui il fait faire ces récits fabuleux. Il dit assez plaisamment, que les Phéaques habitoient dans une Isle éloignée des lieux où demeurent les hommes qui ont de l'esprit. Ulysse les avoit connus avant que de se faire connoître à eux; & aïant observé qu'ils étoient simples & crédules, & qu'ils avoient toutes les qualitez de ces fainéans qui n'admirent rien avec plus de plaisir que les avantures Romanesques: il les satisfait par ces récits accommodez à leur humeur. Mais le Poëte n'y a pas oublié les Lecteurs raisonnables. Il leur a donné en ces Fables, tout le plaisir que l'on peut tirer des véritez Morales, si agréablement

Εἶσεν δ' ἐν Σχερίῃ ἑκὰς ἀνδρῶν ἀλφηστάων. *Odyss. liv. 6.*

Specioſa miracula. *Mor. Poët.*

blement déguiſées ſous ces miraculeuſes allégories. C'eſt ainſi qu'il a réduit ces Machines dans la vérité, & dans la Vrai-ſemblance Poëtique.

Virgile raconte auſſi quelques-unes de ces Fables. Il ne ſe donne pas le même prétexte; il en a d'autres: un des principaux eſt qu'il n'en eſt pas l'Auteur. Il les redit aprés Homére, dont l'autorité les avoit déja fait recevoir. Ainſi, il avoit moins de meſures à prendre.

CHAPITRE IV.

Quand il faut uſer de Machines.

Non enim res geſtæ verſibus comprehendendæ ſunt, quod longe meliùs Hiſtorici faciunt: Sed per ambages Deorumque miniſteria, & fabuloſum ſententiarum tormentum præcipitandus eſt liber ſpiritus; ut potius furentis animi vaticinatio appareat, quam religioſæ orationis ſub teſtibus fides.

CEtte queſtion eſt aiſée à réſoudre par la pratique de nos Poëtes. On peut dire en un mot, qu'il faut uſer de Machines par tout, puiſque Homére & Virgile ne font rien ſans cela. Ils emploient ſans ceſſe le miniſtére des Divinitez. Petrone l'ordonne ainſi avec ſa force ordinaire. Il veut qu'un Poëte ait moins de commerce avec les hommes qu'avec les Dieux: Qu'il laiſſe par tout des marques de ſes emportemens prophétiques, & de la fureur divine qui le poſſéde: Que ſes penſées ſoient toutes remplies de Fables, c'eſt-à-dire de ces allégories & de ces figures ingénieuſes, qui comme des Enigmes, donnent une géne agréable aux eſprits des Lecteurs, à qui le Poëte laiſſe à deviner à leur tour, ce que lui-même n'a écrit que comme en devinant. En-fin, il veut que l'on diſtingue un Poëme d'avec une Hiſtoire en toutes ſes parties; non par des vers ſeulement,

ment, mais par cette fureur Poëtique, qui ne s'exprime que par allégories, & qui ne fait rien que par le miniſtére des Dieux.

Quiconque donc veut être Poëte, doit laiſſer écrire aux Hiſtoriens; qu'une flote fut écartée par la tempête, & jettée ſur des bords étrangers: & doit dire avec Virgile; que Junon alla trouver Eole, & que ce Dieu, à ſa priere, envoïa les Vens contre les Troïens. Qu'il laiſſe écrire à un Hiſtorien, qu'un jeune Prince s'eſt comporté en toutes ſortes d'occaſions avec beaucoup de ſageſſe & de prudence: & qu'il diſe avec Homére; que Minerve le conduiſoit comme par la main en toutes ſes entrepriſes. Qu'un Hiſtorien nous raconte; qu'Agamemnon s'étant querellé contre Achille, il veut encore lui faire voir qu'il ſe paſſera bien de ſon ſecours pour prendre Troïe: & qu'un Poëte diſe; que Thétis piquée de l'affront que ſon fils a receu monte au Ciel, demande vengeance à Jupiter; & que ce Dieu pour la ſatisfaire, envoïe le Sommeil à Agamemnon, pour le tromper, en lui faiſant entendre qu'il doit prendre Troïe ce jourlà.

Plutarque, Tite-Live, les autres Auteurs de l'Hiſtoire Romaine, raconteront que celui qui donna des Loix aux Romains, s'enfermoit en un bois, & feignoit qu'une Nymphe lui dictoit des Loix pour les propoſer enſuitte à ſes ſujets. Un Poëte dira qu'Enée étant ſeul avec la Sibylle de Cumes dans les bois de l'Averne, elle le fit deſcendre en Enfer, & lui fit voir les recompenſes & les ſupplices, des bonnes & des mauvaiſes actions; & que les Ma-

nes d'Anchise lui enseignérent, quel esprit il devoit inspirer à l'Etat dont il alloit être le fondateur en Italie. Et si nous voulons faire rentrer poëtiquement cette fiction dans la vrai-semblance de l'Histoire; ne disons pas comme un simple Historien, que comme Numa feignoit qu'il conféroit avec la Déesse Egérie: Enée de-même, feignit que la Sibylle lui fit voir en songe tout ce qu'on lit au sixiéme de l'Enéide: mais disons; que ce Héros fut congedié de l'Enfer par la porte destinée aux songes faux.

C'est ainsi que nos Poëtes mettent des Machines en tous les endroits de leurs ouvrages. On peut le voir plus en détail, si l'on veut examiner toutes les parties du Poëme & de la Narration. La Proposition en chacun de nos trois Poëmes nomme les Dieux, l'Invocation leur est adressée, & la Narration en est pleine. Les Dieux sont les Causes des Actions, ils en sont les Nœuds & les Dénouëmens. Cela est assez visible pour n'avoir pas besoin de preuves. Je m'arrêterai seulement au Dénouëment, qui peut être pris pour la partie du Poëme la plus considérable en cette question, principalement si l'on considére qu'Aristote & Horace ont parlé des Machines en cette partie du Poëme, plus précisément qu'en aucune autre.

Φανερὸν δὲ ὅτι καὶ τὰς λύσεις τῶν μύθων ἐξ αὐτοῦ δεῖ τοῦ μύθου συμβαίνειν, καὶ μὴ ὥσπερ ἐν τῇ Μηδείᾳ

Aristote parlant de la Tragédie, enseigne que la solution d'une Fable doit naître de la Fable même, & non de quelque machine, comme dans la Médée. Horace paroît moins sévére. Il se contente de dire que les Dieux ne doivent point paroître, à moins que le nœud ne soit digne de leur présence. Mais cela n'est que pour le Théatre. On le voit par

la

la suitte de ces allégations. Et si Aristote avoit en cela voulu parler de l'Epopée, il auroit dû donner pour exemples le Dénouëment de l'Iliade & celui de l'Odyssée ; puisque l'un & l'autre ont des Dieux. Minerve combat auprés d'Ulysse contre les Amans de Pénélope, elle l'aide à les tuër ; & le lendemain elle-même fait entre ce Héros & les Itaquois, la paix qui finit l'Odyssée. Dans l'Iliade, les Dieux s'assemblent pour appaiser la colére d'Achille, & Jupiter y emploïe Iris, Thétis, & Mercure. Et même, Minerve aide Achille en son dernier combat contre Hector. Elle arrête Hector qui fuïoit ; & quand l'un & l'autre ont inutilement lancé chacun leur javelot sans se blesser, la Déesse léve celui d'Achille, elle lui rend, & laisse Hector inégalement armé de sa seule épée. Virgile a imité ces exemples. Enée comme Achille est couvert d'armes Divines. Juturne rend à Turnus son Epée, & Vénus rend à Enée son Javelot : & enfin, Jupiter envoïe une Dire qui chasse Juturne, & qui épouvante Turnus de telle sorte, qu'à peine se connoît-il en ce dernier combat.

ἀπὸ μηχανῆς. *Arist. Poët. c. 15.* Nec Deus interfit, nisi dignus vindice nodus inciderit. *Hor. Poët.*

CHAPITRE V.

Comment il faut emploïer les Machines.

L'Usage des Machines dans l'Epopée, est entierement oppose à celui qu'Horace prescrit pour le Théatre. Ce Critique ne veut

veut pas qu'on les emploïe en une Tragédie sans néceſſité : & il faut au contraire, qu'un Poëte Epique ne les emploïe que lors qu'il peut s'en paſſer, & qu'il faſſe en ſorte que ſon Action ne les exige pas néceſſairement. Combien de Dieux & de Machines Virgile emploïe-t-il d'abord pour exciter la tempête qui jetta Enée à Cartage ? Tout cela n'empêche pas de faire r'entrer dans l'ordre naturel, cette Action miraculeuſe. Il fait dire à un de ſes Perſonnages, que la cauſe de cet orage qui a ſurpris les Troïens, eſt le lever de la conſtellation orageuſe d'Orion. Sur cela, les Commentateurs remarquent fort bien ; que les Dieux Poëtiques ne peuvent nuire, ſi quelque occaſion ne les favoriſe. On ne doit jamais ſuppoſer d'orages pendant les jours des Alcyons. Ce ſeroit abuſer de la puiſſance des Dieux, & leur attribuër une force qui choque la Vrai-ſemblance Poëtique ; Auſſi, quoi que hors ce peu de temps, il n'y en ait point dans l'année où l'on ne puiſſe vrai-ſemblablement & ſans miracles, être agité de tempêtes : néanmoins Virgile n'en fait naître que dans une ſaiſon qui y eſt particulierement ſujette. Les quatre qu'on lit dans l'Enéïde, arrivent pendant le lever d'Orion. La prémiere jette Enée à Cartage ; La ſeconde le ſurprend à la Chaſſe avec Didon ; La troiſiéme l'oblige de relâcher en Sicile, où il célébre l'Anniverſaire d'Anchiſe ; & la quatriéme finit la belle journée qu'il avoit choiſie pour les jeux, & éteind le feu que l'on avoit mis à ſa flotte. Le Poëte nous apprend que tous ces orages qui ſurprennent Enée tout-à-coup, ſont les effets de cette même cauſe. Car Didon reproche à Enée qu'il

Cum ſubito aſſurgens fluctu nimboſus Orion In vada cæca tulit. *Æn.* 1.

Et ſciendum quod Dii niſi datâ occaſione nocere non poſſunt.

qu'il se disposoit à la quitter pendant que cet astre dangereux regnoit encore sur la mer ; & elle le conjure inutilement d'attendre que ce mauvais temps soit passé.

Quin etiam Hyberno moliris sidere classem. Expecta facilemque fugam, ventosque ferentes.

Suivant cette pratique, un Poëte se gardera bien d'emploïer une Machine, pour se retirer d'un mauvais pas où il se seroit mal-adroitement engagé. Mais il fera honneur à son Poëme & à son Héros de l'assistance des Dieux, & on ne lui reprochera pas que faute d'art & d'invention, il a été obligé d'implorer le secours de ces puissances surnaturelles. On ne fera point ces reproches à Virgile dans les exemples que nous venons de rapporter, ni dans ses autres Machines. Ce n'a pas été faute d'invention ni d'adresse qu'il a eu recours à Junon & à Neptune, pour faire fondre un orage sur la flotte d'Enée, ou pour le faire cesser. De-même, une femme tuée d'un coup d'Epée au travers du corps comme Didon, peut fort bien en mourir ; sans qu'Iris soit envoïée par Junon pour lui couper quelques cheveux sur la tête. Un navire bien équippé & proche du port, peut sans miracle y entrer devant un autre qui en est plus loin. C'est donc encore sans nécessité que le Poëte y mêle les Dieux ; & qu'il dit, que Mnestée auroit peut-être remporté le prix, si Cloante n'eût fait des vœux, & si quantité de Dieux marins qui les oüirent, n'eussent eux-mêmes mis la main à son vaisseau.

Eneid. liv. 4.

Eneid. liv. 5.

Virgile use de diverses manieres où l'on peut reconnoître cette exclusion de nécessité. Quelque-fois la chose qui est faite par un Dieu, sera nécessaire, mais elle pourra être faite par une personne mortelle. Enée devoit être in-

Eneid. liv. 5.

instruit des avantures de Didon : mais il n'étoit pas nécessaire que Vénus se déguisât sous la forme d'une fille Tyrienne qui chasse en un bois. Une simple fille pouvoit l'instruire ; Et c'est comme il faut ordinairement interpréter ces déguisemens des Dieux en hommes. Ce sont des façons Poëtiques. Un Historien diroit que Béroé excita les autres femmes Troïennes à brûler leur flotte ; & un Poëte dit qu'Iris envoïée exprés par Junon prit la forme de Béroé.

Eneid. l. 5.

Quelque-fois l'action attribuée à une Divinité, ne peut être faite par un homme : mais cette action ne sera pas nécessaire. Une personne mortelle ne pouvoit métamorphoser en Nymphes les Navires d'Enée. Mais soit qu'elles soient ainsi métamorphosées, ou qu'elles soient consumées par le feu, elles sont également perduës. On ne voit pas quel changement l'un de ces deux incidens eût apporté aux affaires d'Enée plus-tôt que l'autre.

Eneid. l. 5.

J'ai parlé de l'Enfer du sixiéme, de la Dire envoïée à Turnus par Jupiter, & de quelques autres.

Nous pouvons donc conclure qu'une Machine dans le Poëme Epique, n'est point une invention pour se tirer d'une difficulté embarassante, affectée, & propre à quelques endroits du Poëme : mais que c'est la présence d'une Divinité, & quelque action surnaturelle & extraordinaire, & que le Poëte insére dans presque tous les incidens de son Ouvrage, pour le rendre plus majestueux & plus admirable, & pour instruire ses Lecteurs à la piété & à la vertu. Ce mélange doit être fait de telle sorte que l'on puisse retran-

retrancher les Machines, sans rien retrancher de l'Action.

CHAPITRE VI.

Si la présence des Dieux des-honore les Héros.

LE soin que nos Poëtes ont pris de faire réüssir les actions & les desseins de leurs Héros par l'assistance d'une Divinité, me fait ajoûter les réflexions suivantes à ce que j'ai déja dit. Il semble que l'on ne puisse douter avec quelque apparence de raison, si l'amour & les faveurs de Dieu honorent les hommes qu'il aime & qu'il favorise; ou s'ils les des-honorent. Et toutes-fois, nous nous laissons tellement préoccuper par les choses sensibles & ordinaires, que nous nous rendons capables des sentimens les plus étranges. Nous jugeons de la justice de Dieu, de ses graces, & s'il est permis de parler ainsi, de ses devoirs; de la même maniere que nous jugeons de la justice, des faveurs, & des devoirs des hommes. En un combat de deux personnes l'une contre l'autre, si un troisiéme prend parti, & aide l'un des deux à tuër l'autre, on blâme ce troisiéme, & l'on condamne avec lui, cet ami qui a été assez lâche pour user d'un secours qui les couvre tous deux d'infamie. Ces sentimens n'ont rien de mauvais, & cette indignation est juste. Mais on traitte Dieu de la même maniere. Jupiter, dira-t-on, n'a pas dû aider Enée. Ce Héros n'étoit-il pas assez brave pour combattre seul contre Turnus, & assez vaillant pour le vain-

cre ? A quoi sert donc ce secours étranger ? n'est-il pas honteux au Héros & au Dieu même ? Et Turnus auroit il moins fait qu'Enée, s'il eût eu le même avantage ? Voila comme on raisonne. D'où il faudra conclure, que l'amitié & la faveur de Dieu ne servira qu'à faire paroître foibles, impuissans, lâches, & indignes de la victoire, ceux qu'il voudra aider, & qui oseront se servir de son secours. Il ne faudra donc jamais le lui demander, ni le remercier d'aucun heureux succez. Et le Caractére de Mézence sera ainsi le Caractére d'un Héros parfait, & d'un véritable Vaillant. Ce Brave ne veut point que sa gloire soit souïllée par le secours d'aucune Divinité ; son épée & son bras sont les Dieux seuls qu'il reconnoît & qu'il invoque. Il fait vœu d'élever un Trophée pour sa victoire ; mais ce vœu ne s'addresse qu'à Lausus son fils, qu'il revétira des dépoüilles d'Enée vaincu. Voila quelles priéres il fait pour la victoire, & quelles actions de graces il se dispose de rendre. Et voila aussi quels doivent être les Héros de ceux qui trouveroient mauvais que Jupiter & que Minerve donnent la victoire à Enée, à Achille, & à Ulysse.

Dextra mihi Deus, & telum quod missile libro Nunc adfint. Voveo præ donis corpore raptis Indutum spoliis ipsum te, Lause, Trophæum. *Eneid.* 10.

Il est vrai qu'il y auroit quelque honte pour un Héros s'il ne faisoit rien ; si l'espérance & la confiance qu'il auroit dans les promesses & dans la faveur de sa Divinité, le rendant plus négligeant, il en attendoit l'effet en repos : ou même, si faisant paroître sa foiblesse & son peu de vertu, & étant sur le point de succomber, il ne devoit sa conservation & sa victoire, qu'aux Dieux & aux miracles. Mais la conduitte de nos Poëtes léve cet inconvenient, & nous y avons plei-

pleinement satisfait, quand nous avons dit que la présence & l'action des Dieux doit être ménagée de telle sorte, que l'on puisse retrancher tout ce qu'il y a d'extraordinaire & de miraculeux, sans faire prendre un autre cours à l'action des hommes. Ainsi, l'Epopée ne sera ni une école d'impiété & d'athéïsme, ni d'oisiveté & de négligence. Mais on y apprendra à adorer Dieu, & à le reconnoître comme le principe unique & nécessaire de tout ce que l'on peut faire de bien, & sans lequel les plus puissans Princes, & les Héros les plus parfaits ne peuvent achever heureusement aucun dessein. C'est lui qui inspire les bons desseins, c'est lui qui donne le courage pour les entreprendre, c'est lui qui donne les forces pour les exécuter. On apprendra à le respecter, & à se soûmettre à lui : parce-que cette soumission & cette humilité, qui abaisse les grands hommes au dessous de Dieu, est la cause & la source de leur élévation au dessus du reste des hommes. On apprendra à le craindre, par la considération des miséres où se précipitent ceux qui l'abandonnent ; & parce-que quand nos passions nous ont rendus aveugles & sourds à ses ordres & à ses avertissemens ; on reconnoit trop tard combien c'est une chose terrible de se l'être fait ennemi. On aura une entiere confiance en ses paroles & en ses promesses : mais sachant aussi qu'elles supposent que l'on en méritera l'effet par toutes sortes d'efforts; un Héros s'employera en toutes ses actions, comme s'il les devoit faire réüssir seul sans le secours de la Divinité : parce-que, comme disoient les Anciens, les Dieux ne nous donnent pas ce qu'ils nous

Hic meatem Æneæ genitrix pulcherrima misit. &c. *En.* 2.

Vires animumquemisit. *En.* 9.

Dii te minorem quod geris, imperas : Hinc omne principium, huc refer exitum. Dii multa neglecti dederunt Hesperiæ mala luctuosa. *Hor. l.* 3. *Od.* 6.

Te Turne nefas, te triste manebit Exitium, votisque Deos venerabere seris. *En.* 7.

Dii me terrent, & Jupiter hostis. *En.* 12.

Diis laboribus omnia vendunt.

nous donnent ; ils le vendent aux prix de nos travaux.

Mais si d'une part Dieu est l'Auteur de tout ce que nous faisons de bien ; il est vrai aussi de dire que c'est nous qui faisons véritablement tout ce que Dieu fait en nous & par nôtre moïen: Et puisque ces actions que Dieu nous inspire, qu'il nous procure, & pour lesquelles il nous donne tout le courage & toutes les forces nécessaires, sont véritablement & proprement nos actions ; il s'ensuit que plus Dieu nous aide & nous favorise, plus il nous donne de gloire & d'honneur. Et c'est la différence qu'il y a entre le secours de Dieu & celui des hommes. Les actions des hommes appartiennent seulement à ceux qui les font : ainsi, leur aide diminuë autant nôtre gloire, que le secours divin l'augmente. Nos Poëtes nous enseignent cela, & Achille qui étoit si jaloux de son honneur, sait bien faire la distinction que nous proposons ici. Il étoit trop fier pour souffrir le moindre secours qui pût diminuër sa gloire : il deffend aux Grecs de toucher au corps d'Hector qu'il poursuit. Mais quand Minerve s'offre de l'assister dans cette poursuitte, & de l'aider à le vaincre & à le tuer : non seulement il ne rejette pas ce secours divin ; mais il en fait gloire, & il le dit à Hector même.

Δαοῖσιν δ' ἀνένευε καρήατι δῖος Ἀχιλλεὺς Οὐ δ' εἴα ἔμεναι ἐπὶ Ἕκτορι πικρὰ βέλεμνα. Μήτις κῦδος ἄροιτο βαλών. *Iliad.* 22.

Monsieur de Corneille me permettra de terminer cette question par ce qu'il en a dit dans son Androméde, Phinée fait à Persée son rival, les mêmes reproches que l'on pouvoit faire à Enée. Mais il est jeune, il est passionné, il est impie, & porte le caractére de Mézence, en ce qu'il ne reconnoît point d'autres Divinitez que les yeux d'Andromé-

Οὔτοι ἔσθ' ὑπάλυξις, ἄφαρ δ' ἔσε Παλλὰς Ἀθήνη Ἔγχει ἐμῷ δαμάα. *Iliad.* 22.

des

de; ainſi il eſt tres-propre à prendre ce parti. *J'en jure par ſes yeux, Et mes uniques Rois & mes uniques Dieux,*
La Reine Caſſiopée luy répond.

PHINE'E.

Qu'a-t-il fait aprés tout ſi digne de vous plaire,
Qu'avec un tel ſecours tout autre n'eut pû faire?
Et tout Héros qu'il eſt, qu'eut-il oſé pour vous,
S'il n'eût eu que ſa flâme & ſon bras comme nous?
Mille & mille auroient fait des actions plus belles,
Si le Ciel comme à lui leur eût prêté des alles:
Et vous les auriez-vûs encor plus généreux,
S'ils euſſent vû le Monſtre & le péril ſous eux,
On s'expoſe aiſément, quand on n'a rien à craindre.
Combattre un ennemi qui ne pouvoit l'atteindre,
Voir ſa victoire ſûre & daigner l'accepter,
C'eſt tout le rare exploit dont il ſe peut vanter.
Et je ne comprens pas, ni quelle en eſt la gloire,
Ni quel grand prix mérite une telle victoire.

CASSIOPE'E.

Et voſtre aveuglement ſera bien moins compris,
Qui d'un ſujet de gloire en fait un de mépris.
Le Ciel, qui mieux que nous, connoit ce que nous ſommes,
Meſure ſes faveurs au mérite des hommes:
Et d'un pareil ſecours vous auriez eu l'appui,
S'il eut pû voir en vous, mêmes vertus qu'en lui.
Ce ſont graces d'en-haut rares & ſingulieres,
Qui n'en deſcendent point pour des ames vulgaires.
Ou pour mieux en parler, la juſtice des Cieux
Garde ce Privilége au digne ſang des Dieux.

Fin du Livre cinquiéme.

TRAITE'
DU POËME EPIQUE.

LIVRE SIXIE'ME.

DES SENTIMENS, ET DE L'EXPRESSION.

CHAPITRE PREMIER.

Quel eſt le fondement de cette Doctrine.

LA doctrine des Sentimens, & celle de l'Expreſſion ont le même fondement. L'une & l'autre n'eſt autre choſe que l'Art de donner à nos Auditeurs, les idées que nous voulons qu'ils aïent. Il ſemble que cette notion appartienne pluſtôt aux Expreſſions qu'aux Sentimens; puis-que les Sentimens étant des idées, on peut s'imaginer qu'il ſuf-

ſuffit de bien exprimer nos idées pour les bien imprimer, & les faire recevoir dans l'eſprit de nos auditeurs. Mais on verra que cela ne ſuffit pas; ſi l'on fait réflexion, qu'il y a bien de la différence, entre faire comprendre à quelqu'un ce que nous penſons & ce que nous voulons, & lui inſpirer les mêmes inclinations & les mêmes penſées. Une bonne expreſſion ſuffit pour le prémier. Mais il arrive aſſez ordinairement, que ſi je veux donner à quelqu'un les mêmes inclinations que j'ai, j'y réüſſirai mieux en exprimant des penſées toutes contraires, que ſi je lui découvrois nettement les idées que j'ai dans l'eſprit, & mes véritables ſentimens. Si nous faiſons voir de l'eſtime & de l'amitié pour quelqu'un en préſence d'un rival jaloux & envieux; nous ne lui donnerons aucun de ſes bons ſentimens; mais au-contraire, nous lui rendrons odieux & mépriſable, celui dont nous parlons en bonne part. Les diſcours figurez peuvent encore ſervir d'exemples. On n'exprime point ſa penſée juſte dans une Hyperbole; on en dit beaucoup plus que l'on n'en conçoit, & que l'on n'en veut faire concevoir; & l'Ironie propoſe le contraire.

Cette partie donc de l'Elocution de laquelle nous parlons, ne conſiſte pas ſeulement à bien exprimer ſes idées, ni à faire recevoir celles que l'on propoſe; mais à en propoſer qui faſſent recevoir celles que l'on veut, ſoit qu'elles ſoient les mêmes que celles que l'on propoſe; ſoit qu'elles leur ſoient contraires, ſoit qu'elles ſoient autres. Ainſi, trois choſes ſont néceſſaires pour cet effet. La prémiere eſt, de bien concevoir l'idée que l'on veut mettre dans l'eſprit des Auditeurs,

elle

elle doit être pure & dégagée de toutes celles qui peuvent nuire à nôtre dessein. La seconde est, de connoître les sentimens les plus propres à faire recevoir cette idée, en considérant l'humeur, l'intérêt & la disposition présente de nos Auditeurs. Et la troisiéme, est de bien choisir les expressions les plus propres & les meilleures.

Ce qui nuit le plus ordinairement à la prémiere de ces connoissances, je veux dire à la pureté des idées; c'est qu'outre chaque idée particuliere que nous nous imaginons être seule, il y en a encore une générale qui ne manque presque jamais de se méler par tout: c'est celle que nous avons de nous-mêmes, & que nous voulons faire recevoir grande, belle, avantageuse, en-fin, telle que nous l'avons. Cela est visible, sur tout dans ce genre de Discours que les Rhéteurs ont nommé Démonstratif. Un Orateur y parle moins ce semble, pour donner une grande idée de son Héros que de soi-même: & quand on sort d'un lieu où l'on vient d'entendre prononcer l'éloge d'un Saint ou d'un grand Seigneur; il est rare qu'on loüe & qu'on blâme l'un ou l'autre sur ce que l'Orateur en aura dit: mais on s'arrête à dire que cet Orateur est éloquent, ou qu'il ne l'est pas: comme si on n'alloit l'entendre que pour juger de sa personne, & non de celle de son Héros. Les deux autres genres ne sont pas exents de ce mal. Il y a des gens qui ont une vanité à l'épreuve de toutes sortes d'occasions & de rencontres. Ils sont si pleins de cette haute idée d'eux-mêmes, qu'ils ne peuvent la contenir. Il faut qu'elle se répande par tout, dût-elle noïer tout ce qu'ils ont de jugement & de

sens

ſens commun. On en a aſſez d'exemples, même dans le genre judiciaire ; quoi-qu'il ſoit le plus limité de tous.

Encore ſi ces perſonnes ſavoient en quoi conſiſte la véritable loüange, & qu'ils euſſent la ſeconde qualité que nous demandons ici, qui eſt de connoître, quelles penſées & quels ſentimens un homme doit propoſer, pour donner une grande idée de ſa perſonne à ceux qui l'écoutent : ils corrigeroient le prémier défaut ; ils parleroient juſte, & ne diroient rien que de bien ſuivi, & de bien à propos. Mais comme leur prémiere erreur vient d'un défaut de jugement, elle ne peut être ſeule. Ainſi, ils s'imaginent que la véritable eſtime d'un Orateur ou d'un Poëte, conſiſte ſur tout dans les belles penſées, en des expreſſions fortes & magnifiques, en des paſſions pouſſées à outrance, ou en d'autres choſes ſemblables qui ne ſont que les dehors de l'Eloquence, & qui quelque-fois ont des effets contraires aux deſſeins d'un Auteur ſans jugement.

Un Avocat, par exemple, ſe ſera imaginé que ſon eſtime dépend de prononcer un diſcours bien figuré, & rempli d'un grand nombre de belles antithéſes : il ne manquera pas d'entaſſer figure ſur figure dans ſon plaidoïer : il aimera mieux énerver une bonne raiſon, & laiſſer convaincre ſa partie d'un vol dont on l'accuſe, que de ne pas donner à ſes antithéſes tous les embelliſſemens dont il les juge capables. Voila comme faiſoit Pédius au rapport de Perſe.

Fur es ; ait Pedio. Pedius quid ? Crimina raſis
Librat in Antithetis. Doctus poſuiſſe figuras
Laudatur.

Le

Le Posthume de Martial avoit une autre manie. Il estimoit infiniment la connoissance de l'Histoire, & il croïoit que cette science le devoit faire passer pour un fort habile homme. Il quitoit donc aisément sa matiere pour déclamer contre Hannibal, & contre Mithridate, & pour plaider la cause des Romains : comme s'il eût été question de leur gagner l'Empire du monde, dans un jugement où il ne s'agissoit que de trois chévres. Ce n'étoit pas assez d'instruire ce plaideur de la matiere du procés, & dequoi il s'agissoit; il falloit encore l'instruire de quoi il ne s'agissoit pas.

Non de vi, neque cæde, nec veneno;
Sed lis est mihi de tribus capellis.
Vicini queror hos abesse furto.
Hoc judex sibi postulat probari.
Tu Cannas, Mithridaticumque bellum,
Et perjuria Punici furoris,
Et Syllas, Marioſque, Mucioſque,
Magnâ voce tonas, manuque totâ:
Jam dic, Posthume, de tribus capellis.

Plus un homme est vain, & plus il est sujet à ces vices. C'est pourquoi les Poëtes doivent être sur leurs gardes, beaucoup plus soigneusement que les Orateurs. Ceux-ci ne composent ordinairement que pour parler, & pour acquerir une réputation présente. Mais un Poëte a tellement l'immortalité dans la tête, qu'il croit en avoir de reste; & il la promet aux autres avec autant d'assurance, que si la sienne étoit inconteſtable, & que tous ses ennemis fussent morts jusqu'au dernier rat, & jusques à la derniere beurriere. Ces Poëtes rempliront un ouvrage de descriptions mal

mal placées ou mal conduites, de figures affectées & inutiles, de sentences froides & forcées, de comparaisons plus belles que justes, & d'ornemens semblables: & ils corrompent ainsi l'idée qu'ils devroient donner de leur sujet, pour ne laisser dans l'esprit de leurs Lecteurs, que l'idée de leur science, de leur éloquence, & de leur bel esprit, quand ils s'imaginent que la beauté de l'esprit, & la gloire d'un Auteur consistent en ces choses. Ils jugent des Anciens & des Modernes selon ces idées; & ils croiront avoir surpassé Homére, Virgile, & tous les autres Poëtes, quand sans penser au caractére, ni à tout ce qu'il y a de particulier & de propre à chaque Poëme, ils auront ramassé en celui qu'ils composent, tout ce qui leur aura semblé beau dans tous, & quand ils auront transplanté ces beautez prétenduës avec aussi peu de façon, que si le nez ou la bouche d'une belle personne, avoit la même grace sur toutes sortes de visages, sans différence d'âge, de sexe, & de proportion.

Ce n'étoit pas la pensée de Virgile, quand il imitoit le Poëte Grec. Il avoit donné un autre Caractére à son Enéide; & il voïoit bien que cela l'obligeoit à donner aux choses qu'il empruntoit, un tour bien différent. Cela lui faisoit dire qu'il étoit plus difficile d'arracher un vers à Homére, que la massuë à Hercule. Ce grand homme avoit des idées justes & pures, & connoissoit parfaitement la maniere de les inspirer à ses Auditeurs, sans s'écarter de son dessein, pour courir aprés quelques faux brillans & quelques pensées éclatantes, par une vanité indiscrette, & plus digne de la jeunesse d'un Ecolier, que

que de la maturité d'un Maître. Faisons l'application de ceci à quelques pensées générales.

CHAPITRE II.

Des Descriptions.

LEs Descriptions sont proprement ces discours qui expliquent les parties & les propriétez de quelque chose. Ce nom s'étend quelque-fois, jusques aux actions : mais celui de Récit ou de Narration leur est plus propre, principalement quand ces récits sont amples & longs, comme celui de la Tempête du prémier livre de l'Enéide, les Jeux du cinquiéme, les Enfers du livre suivant, les Combats de la seconde partie, & autres que j'ai voulu comprendre en ce que j'ai dit de la Narration. Ils sont trop considérables pour être mis ici sous le nom de Sentimens ou de simples Pensées. Les Descriptions dont nous parlons maintenant, ne sont que les parties de ces longs récits. Elles doivent donc être courtes ; & de-plus, nécessaires & accommodées au caractére général du Poëme, & au caractére particulier du sujet que l'on décrit, autant que cela se peut faire.

La Description de Cartage que Virgile met à la tête de son Enéide, n'a que six vers. Elle nous apprend que cette ville est opposée à l'Italie & l'embouchure du Tibre ; qu'elle est puissante en guerre, & que Junon en vouloit faire le siege de l'Empire du monde. Voila la cause de la colére de cette Divinité, & ce qui fait le nœud du Poëme.

Les

Les Lecteurs n'auroient pas deviné comment Eole retient & lâche les Vens comme il lui plaît, ſi on ne leur eut fait concevoir qu'ils ſont enfermez en des cavernes. Le Poëte y emploïe douze vers.

Les Vaiſſeaux d'Enée mal-traitez par la tempête, & en une ſaiſon qui expoſoit la mer à des orages fréquens & impréveus, avoient beſoin d'un Port éloigné de ce péril & fort tranquile ; & étant en un païs étranger & inconnu, il étoit bon que ce Port fût caché & ſecret. C'eſt ce que Virgile décrit en onze vers.

Vénus ſe préſente à ſon Fils, déguiſée en fille. Le Poëte doit dire comment cette fille ſe rencontre en un bois écarté. Il lui donne un habit de chaſſe. Il doit encore faire r'entrer dans la Vrai-ſemblance une choſe auſſi extraordinaire qu'eſt une fille armée. Une Deſcription de ſept vers fait tout cela.

Les Deſcriptions ſont quelque-fois mélées avec quelque paſſion. En ce cas, non ſeulement la ſuitte du diſcours les doit rendre extrémement naturelles ; mais elles doivent encore ſervir aux paſſions auſ-quelles elles ſont jointes. Cette belle Deſcription d'une nuit douce & tranquile dans le quatriéme livre, rend beaucoup plus touchantes les cruelles inquiétudes qui ôtoient à Didon un repos dont joüiſſoit toute la nature, juſqu'aux animaux les plus vils & les plus miſérables.

Nox erat, & placidum carpebant feſſa ſoporem
Corpora per terras ; Sylvæque & ſæva quierant
Æquora : cum medio volvuntur ſidera lapſu,

Cum

Cum tacet omnis ager, pecudes pictæque volucres,
Quæque lacus late liquidos, quæque aspera dumis
Rura tenent: somno positæ sub nocte silenti
Lenibant curas & corda oblita laborum.
At non infelix animi Phœnissa, nec unquam
Solvitur in somnos, &c.

Au lieu de cette admirable repriſe, *At non infelix*, ſi le Poëte tranſportant plus loin ſa Deſcription, avoit mis:

Æneas celsâ in puppi jam certus eundi,
Carpebat somnos rebus jam rite paratis:

elle auroit été froide & ſans effet.

La Deſcription des Troïens ardens au travail, & empreſſez de quitter Cartage, eſt encore admirablement bien placée. Elle fait voir d'un côté l'effet de la préſence d'un Maître; car c'eſt à la préſence d'Enée qu'ils redoublent leurs travaux:

Classemque revisit.
Tum verò Teucri incumbunt, & littore celsas
Deducunt toto naves, natat uncta carina.
Frondentesque ferunt remos, & robora sylvis
Infabricata fugæ studio.
Migrantes cernas, totâque ex urbe ruentes.

Et d'autre part la ſuitte eſt telle, que le Poëte ſemble moins expoſer cette ardeur aux yeux du Lecteur, qu'à ceux de Didon. Elle y voïoit l'appareil de ſa mort; & tous les coups de cognée & de marteau étoient autant de coups de poignard qui lui perçoient le cœur. Se peut-il rien de plus tendre que l'application ingénieuſe que Virgile en fait?

Qui

Quis tibi tunc, Dido, cernenti talia sensus?
Quosve dabas gemitus, cum littora fervere late
Prospiceres arce ex summâ? &c.

Si au milieu d'une grande action, on décrit quelque chose qui semble l'interrompre & en distraire l'esprit des Lecteurs; il faut que l'effet de ces Descriptions en fasse voir la raison & la nécessité, & qu'elles s'entrent ainsi dans le corps de l'action, s'il est permis de s'exprimer de la sorte. Nous en avons un exemple dans le Combat du livre onziéme de l'Enéide, où le Poëte décrit si curieusement les armes & l'habit de Chlorée.

Forte sacer Cybele Chloreus, olimque Sacerdos
Insignis longe Phrygiis fulgebat in armis;
Spumantemque agitabat equum, quem pellis ahenis
In plumam squamis auro conserta tegebat.
Ipse peregrinâ ferrugine clarus & ostro,
Spicula torquebat Lycio cortynia cornu:
Aureus ex humeris sonat arcus, & aurea vati
Cassida; tum croceam chlamydemque sinusque crepantes
Carbaseos fulvo in nodum collegerat auro.
Pictus acu tunicas, & barbara tegmina crurum.

Les Lecteurs judicieux auroient pû être dégoûtez de cette beauté si soigneusement décrite au milieu d'un combat, si le Poëte ne l'eut faite que pour eux. Mais elle est moins pour eux que pour Camille. Cette fille en est tellement charmée, qu'elle ne pense plus qu'à en faire la conquête. Le desir qu'elle en a lui coûte la vie; donne la victoire aux Troïens; & rompt toutes les mesures que Turnus avoit prises contre Enée. Voila des Descrip-

ptions justes & bien ménagées. Elles ne sont point pour elles-mêmes : ce ne sont point de simples ornemens.

Sénéque est bien éloigné de cette méthode. S'il a quelque récit à faire, si triste & si épouvantable qu'il soit, il le commence par des Descriptions, non seulement inutiles, mais enjoüées & badines. Il en faut voir quelque exemple. Créon avoit à faire à Oedipe un récit le plus triste, le plus terrible, & le plus desobligeant que l'on puisse faire à un Roi. Il se fait prier, il se fait menacer, & aprés de grands témoignages de la douleur qu'il a, de se voir forcé de lui dire des choses si épouvantables & si affligeantes; il les commence par la Description d'un Bois, qu'Oedipe connoissoit, comme le Roi connoît les bois de Vincennes, de Boulogne & de S. Germain. Mais quand Oedipe n'en auroit jamais oüi parler, étoit-il alors en état d'apprendre qu'il étoit rempli de Cyprés, de Chênes, de Lauriers, de Myrtes, d'Aunes, & de Pins? Que les Cyprés sont toûjours verds, que les Lauriers portent des fruits amers, que les Aunes sont propres à faire des navires qui courent par les espaces immenses de la mer, &c. Que les Chênes de ce Bois avoient les branches tortuës & pourries de vieillesse, que le temps avoit rongé le côté de celui-ci, que la racine de cet autre n'étoit plus en état de le soûtenir, & qu'il tomberoit en-effet, s'il ne se trouvoit appuïé sur le tronc d'un autre.

Est procul ab urbe lucus ilicibus niger,
Dircæa circa vallis irriguæ loca.
Cupressus aliis exerens sylvis caput
Vicente semper alligat truncq; nemus;

Cu-

Curvoſque tendit quercus & putres ſitu
Annoſa ramos : hujus abrupit latus
Edax vetuſtas : illa jam feſſa cadens
Radice, fulta pendet alienâ trabe.
Amara baccis laurus, & tiliæ leves,
Et pophia myrtus, & per immenſum mare
Motura remos alnus, & Phœbo obvia
Enode Zephyris pinus opponens latus.
Medio ſtat ingens arbor, atque umbrâ gravi,
Sylvas minores urget ; & magno ambitu
Diffuſa ramis una defendit nemus. &c.

CHAPITRE III.

Des Comparaiſons.

ON s'explique aſſez ordinairement par des Comparaiſons, & l'on s'en ſert pour mieux faire concevoir ce que l'on propoſe, & pour en donner une juſte idée. Elles ont deux qualitez eſſencielles, la prémiere eſt que la choſe que l'on y emploïe ſoit plus connuë & & plus aiſée à concevoir, que celle que l'on veut faire connoître par ſon moïen : & la ſeconde eſt qu'il y ait un juſte rapport entre l'une & l'autre.

Pour ce qui regarde la connoiſſance de la choſe que l'on emploïe dans la Comparaiſon, il n'eſt pas néceſſaire qu'on l'ait vûë. Il ſuffit d'une ſimple opinion commune ; quoi-que l'on ſache même qu'elle eſt fauſſe ou fabuleuſe. Le Phœnix, les Harpyes, & les avantures d'Hercule ſont auſſi propres à cet uſage que les coqs, que les chiens, & que les actions de Jules Céſar. Il ne faut pas auſſi

condamner quelques excez qui se rencontrent ordinairement dans ces Comparaisons, comme s'ils choquoient la justesse : mais il faut faire reflexion qu'en ce cas on joint l'hyperbole à la comparaison. Il est donc permis de comparer un vaillant Capitaine à un Torrent qui renverse tout, à un Foudre à qui rien ne resiste, & à un Lion au milieu d'un troupeau. Mais l'on est plus sujet à se tromper dans la justesse, si l'on ne regarde les Comparaisons que comme des ornemens ; car de cette sorte, on pourroit négliger la justesse qui est essencielle, pour ne penser qu'à un éclat & à une beauté qui ne l'est pas. Pour ne s'y pas tromper, il faut connoître le dessein du Poëte ; & la nature des choses qu'il emploïe : sans cela, on est en danger de se méprendre, & de s'imaginer qu'une Comparaison juste & bonne, est fausse & mauvaise. En voici quelques exemples.

Virgile décrivant la beauté d'Ascagne, le compare à une pierre précieuse enchassée en or, & à de l'yvoire mis dans du boüis. Il est vrai que qui s'imagineroit que Virgile a voulu dire que ce jeune Prince étoit beau comme un morceau d'yvoire enchassé dans du boüis, trouveroit cette Comparaison bien plate : & il auroit sujet de se plaindre que le Poëte rabaisse une idée qu'il devoit relever. Mais on verra que cette Comparaison est juste, si pour connoître en quoi elle consiste, on observe que l'Auteur a distingué deux choses dans Ascagne. L'une est l'éclat de sa belle tête découverte ; & l'autre est la couleur de son teint, & celle de ses cheveux. La prémiere est comparée à une pierre précieuse, enchassée en or.

Dardanius caput ecce puer detectus honestum :
Qualis gemma micat fulvum quæ dividit aurum.

Cela eſt juſte & noble. Mais la blancheur d'un viſage eût été fort mal exprimée par une pierre précieuſe. Elle eſt bien plus juſtement comparée à la blancheur de l'yvoire ; & la couleur des cheveux à celle du boüis.

Vel quale per artem,
Inclusum buxo aut oricià terebintho
Lucet ebur : fusos cervix cui lactea crines
Accipit.

Il y a dans le ſixiéme livre une comparaiſon ſemblable à celle-ci. Le Poëte compare à du Gui, un Rameau d'or qui croît ſur un chêne. Il auroit fort rabaiſſé l'éclat de ce précieux rameau, s'il avoit voulu exprimer cet éclat par du Gui. Mais cette propriété de l'or eſt aſſez connuë, & le ſeul nom de ce métal en fait naître l'idée aſſez belle & aſſez éclatante : elle n'a pas beſoin d'être relevée par une comparaiſon. C'eſt une choſe beaucoup plus admirable & plus extraordinaire de voir du bois produire une branche d'or, dont la nature eſt ſi différente. C'eſt donc ce qui méritoit une comparaiſon : & c'eſt le ſujet de celle de Virgile. Il ne manque pas de faire mention de cette diverſité de natures qui eſt entre le Gui verd & fleuri, & le Chêne qui le produit en une ſaiſon où il a le moins de force, & où il ne ſemble plus que le cadavre d'une plante.

Quale ſolet ſylvis brumali frigore viſcum
Fronde virere novâ, quod non ſua ſeminat arbos.

L'on peut même dire que cette comparai-

son est une preuve que la Nature produit des choses extraordinaires, & qu'elle rend la fiction plus vrai-semblable. Car Virgile use ainsi quelque-fois des Comparaisons qu'il emploïe. Cela est manifeste dans la rencontre qu'eût Enée d'une Fille Cartaginoise, armée & chassant. Le Poëte la compare à une Amazone, & à une fille de Sparte: Ces deux allégations montrent que la rencontre d'une fille chassant dans les bois de Cartage, est dans une juste vrai-semblance. La comparaison est donc beaucoup meilleure, plus juste, & plus ingénieuse que s'il eût comparé cette fille à Diane, quoi-que celle-ci eut semblé plus noble, & qu'elle se présentât plus aisément à l'esprit.

S'il semble naturel de comparer une Chasseresse à Diane, il ne le semble pas moins de comparer un vaillant Capitaine à un Lion. Virgile ne devoit-il pas faire cet honneur à son Héros plustôt qu'à Turnus? Il fait néanmoins le contraire. C'est peut-être parceque le caractére du Lion est la colére. Il en est le symbole: & Horace nous apprend que quand Prométhée forma l'homme de ce que chaque animal avoit de propre, ce qu'il emprunta du Lion fut la colére. La Comparaison de cet animal est donc moins juste pour la vaillance d'Enée, & beaucoup plus propre pour celle de Turnus. Aussi, quand le Poëte la fait, il n'oublie pas les termes de colére & de fureur. Il se sert de ces mêmes termes, quand il compare Turnus à Mars; à qui jamais il ne compare Enée.

Il ne faut pas comparer les choses nobles & grandes, avec les basses & mépriſables. Mais ce qui est bas & mépriſable en un temps

Ferrur Prometheus addere principi Limo coactus particulam undique Desectam, & infani Leonis Vim stomacho apposuisse nostro. *Liv.* 1. *Od.* 16.

&

& en un païs, ne l'eſt pas toûjours en d'autres. On raille fort la comparaiſon d'Ajax avec un Aſne, qu'Homére a emploïée dans l'Iliade. Elle ſeroit maintenant indécente, & ridicule; parce-qu'il ſeroit ridicule & indécent à un Seigneur de ſe ſervir de cette monture. Mais cet animal étoit plus noble autrefois: les Rois & les Princes ne le dédaignoient pas, comme font les Bourgeois aujourd'hui. Il en eſt de même de pluſieurs autres comparaiſons qui étoient bonnes au temps d'Homére. On auroit pitié maintenant d'un Poëte qui ſeroit aſſez ſimple & aſſez plaiſant pour comparer un Héros à de la Graiſſe. Homére s'en eſt ſervi dans une Comparaiſon d'Ulyſſe. Et le Saint Eſprit même, qui ne peut avoir de mauvais goût, commence l'éloge du Roi David par cette idée: *David eſt comme de la graiſſe toute pure; & le reſte des Iſraelites n'eſt que comme de la chair ſans graiſſe.* La raiſon de cela eſt qu'en ces prémiers temps, où l'on ſacrifioit des animaux dans la Religion véritable, auſſi-bien que dans la fauſſe; le ſang & les graiſſes étoient les choſes les plus nobles, les plus auguſtes & les plus ſaintes.

Quaſi adeps ſeparatus à carne; ſic David à cæteris Iſraël. *Eccl.* c. 47. v. 2.

Les Comparaiſons ne diminuent pas la paſſion dans ceux qui les écoutent; mais elles marquent dans ceux qui les diſent quelques réflexions, qui ordinairement ne tombent pas dans un eſprit agité & inquiét. Ainſi, il eſt rare qu'elles ſoient naturelles & vrai-ſemblables dans la bouche d'une perſonne paſſionnée. Voici néanmoins ce que dit Médée furieuſe dans Sénéque:

Nunquam meus ceſſabit in pœnas furor,
Creſcetque ſemper. Quæ ferarum immanitas,

Quæ Scylla, quæ Carybdis Ionium mare,
Siculumque sorbens, quæque anhelantem premit
Titana, tantis Ætna fervebit minis?

Des passions si doctes ne sont guére violentes. Une femme qui fait réflexion que Carybdis engloûtit deux mers, celle d'Ionie & celle de Sicile; & que les feux que jette Etna sont vomis par un Géant accablé du poids de cette montagne, pense à bien autre chose qu'à sa colére.

CHAPITRE IV.

Des Sentences.

CE terme *Sententia*, est fort ambigu en Latin. Il signifie cette partie de la Poëtique dont nous traitons en ce Livre sous le nom de *Sentimens* ou de Pensées. Il signifie aussi un discours de peu de mots, qui contient un sentiment utile pour la conduite de la vie, comme en ces exemples, *Apprenez à être justes, & à ne pas mépriser les Dieux. Les habitudes que l'on prend pendant la jeunesse ont de grandes suites, &c.*

Discite justitiam moniti & non temnere Divos. A teneris assuescerem ænum est.

Le mot de *Sentence* en François, n'a point la prémiere de ces deux significations. Nous le prenons donc en ce chapitre seulement dans la seconde, & nous entendons par là, une instruction morale exprimée en peu de mots.

Les Sentences rendent donc les Poëmes utiles; & de-plus, elles ont je ne sai quel éclat qui plaît. Ainsi, l'on s'imagine aisément que plus il y en a dans un ouvrage, plus il

il mérite cette approbation universelle, qu'Horace promet à ceux qui mêlent l'utile à l'agréable. Mais il n'y a point de vertu qui ne soit accompagnée de quelque vice dangereux.

Le grand nombre des Sentences fait retomber le Poëme en un stile qui est trop Philosophe ; & le rejette en un sérieux qui appartient moins à la majesté du Poëme, qu'à l'étude des Savans, & à la gravité des Dogmatiques. Ces pensées ont d'elles-mêmes, & inspirent une certaine sagesse tranquile, qui est contraire aux passions ; elles les refroidit dans les Auditeurs, & dans ceux qui les prononcent. Enfin, l'affectation de parler par Sentences fait que l'on en dit de fausses & de badines, ou qu'on les met dans la bouche de ceux, à qui leur condition & leur état présent ne permettent pas tant de sagesse ni tant de doctrine. Nous avons un bon nombre de ces mauvais exemples dans les Tragédies de Sénéque.

Les miséres d'Hécube dans la perte de son Roïaume, de son mari, de ses enfans, & de sa liberté, ne la rendoient plus capable que d'aboïer, de hurler & de mordre, pour me servir du langage des Poëtes, qui pour cela, l'ont judicieusement métamorphosée en Chienne. De qui donc sont ces Sentences graves & tranquiles, & ces belles réflexions morales ?

Quicunque regno fidit, & magnâ potens
Dominatur aulâ, nec leves metuit Deos ;
Animumque rebus credulum lætis dedit :
Me videat, & te, Troja. Nonunquam tulit
Documenta fortuna majora quàm fragili loco
Starent superbi, &c.

Assurément ce ne sont point les pensées de cette Hécube dont on emprunte le nom. Elles sont du Philosophe Sénéque écrivant en repos dans son cabinet, & meditant sur les malheurs auſ-quels nous exposent les grandes fortunes. L'unique intérêt qu'il prend, est d'en tirer des maximes utiles, & cette belle Morale, que lui fournissent les Trônes brisez, & la chûte terrible des Monarchies les plus puissantes.

Voila des Sentences fort mal emploïées: en voici d'autres, qui ne sont pas mieux placées, & qui de-plus, sont froides, ridicules & fausses.

Oedipe cherchant un remède pour secourir Thébes reduite dans la derniere désolation, se voit contraint de faire évoquer l'Ombre de Laïus. Il ordonne à Créon de se trouver en cette céremonie, pour venir en suite, lui en faire le récit. L'Ombre a paru; elle a déclaré le remède qu'on lui demandoit; & Créon vient en faire son rapport au Roi. Il commence à lui déclarer qu'il ne peut se résoudre à parler; & il lui fait cette ridicule déclaration par Sentences.

Ubi turpis est medicina sanari piget.
Odere Reges dicta, quæ dici jubent.
Tacere liceat. Nulla libertas minor
A Rege petitur.
Ubi non licet tacere, quid cuiquam licet?

Il faut avoir une étrange manie de dire des Sentences, pour faire parler ainsi les gens en cette occasion. Lors qu'il s'agit de déclarer l'unique remède qui peut sauver un Etat que le silence laisse périr, n'est-ce pas une haute impertinence de dire, Que la moin-

dre

dre liberté que l'on puiſſe demander à un Roi, eſt de ſe taire ; & Qu'où il n'eſt pas permis de taire ce remède, rien n'eſt permis ? Oedipe néanmoins, qui ſur les prémiers refus que Créon lui avoit faits de parler s'étoit mis en colére contre lui, juſqu'à le menacer de le faire mourir : lors-qu'il devroit s'irriter davantage par la continuation d'un refus ſi déraiſonnable, & par une allégation de raiſons ſi ridicules, qu'elles devoient lui faire croire que l'on ſe moquoit de lui : Néanmoins, dif-je, comme ſi Oedipe avoit l'eſprit du Poëte, & qu'il eut plus d'inclination pour les Sentences, que pour le ſalut de ſes Sujets ; il ſemble tout radouci quand il en entend dire de ſi belles à Créon : & il veut en dire auſſi-bien que lui. Elles valent bien celles que nous venons de voir. Il lui répond donc, que *ſouvent la liberté de ſe taire nuit plus aux Rois & aux Etats que la parole même* ; & qu'en fin, *celui-là n'obéit pas, qui ne dit mot quand on lui a commandé de parler.*

Itane ſalutis publicæ indicium obruet? Mitteris erebo vile pro cunctis caput, Arcana ſacri voce ni retegis tua.

Sæpe vel linguâ magis, Regi atque regno muta libertas obeſt.

Le prémier remède à ces inconvéniens eſt, de s'imaginer les véritables Perſonnes parlant naturellement enſemble, & de ſe mettre en leur place pour voir ce que l'on diroit en une telle occaſion. L'on apprendra ainſi à mettre les Sentences moins fréquentes ; & à retrancher celles qui n'étant point néceſſaires pour donner l'idée de ce que l'on veut repréſenter, ne ſont fourrées que par parade. L'on apprendra encore à ôter à quantité de penſées, cet air ambitieux, qui fait un précepte général d'une niaiſerie. Et l'on dira en ces rencontres : *Je vous commande de parler ; obéiſſez* : & non pas comme fait Sénéque : *Quiconque ne parle pas quand on lui commande*

Imperia ſolvit, qui tacet juſſus loqui.

Reſpicere exemplar vitæ morumque jubebo Doctum imitatorem ; & veras hinc ducere voces. *Horace Poët.*

Ambitioſa recidet Ornamenta. *Hor. Poët.*

de parler, ne fait pas ce qu'on lui commande. Enfin, on saura placer mieux & rendre plus justes les Sentences que l'on emploiera.

Curandum est, ne Sententiæ emineant extra corpus orationis expressæ, sed intexto vestibus colore niteant. Homerus testis & Lyrici, Romanusque Virgilius, & Horatii curiosa felicitas. *Petron.*

Le second remède est d'exprimer les Sentences de telle sorte qu'elles ne paroissent pas; & que l'on en ressente l'effet sans les voir. C'est le sentiment de Pétrone. Il a raison de nous renvoïer à nôtre Virgile : Ce grand Poëte est admirable dans l'art d'inférer les Sentences.

Mais avant que de parler de ces Sentences déguisées; faisons encore cette réflexion sur les autres, Qu'elles sont mises, ou dans la bouche d'une personne grave & tragique, ou dans celle de quelqu'un de la lie du peuple.

Nous avons jusques ici parlé des prémieres. Et à ce que nous en avons dit nous ajoûtons que le Poëte doit faire choix de celles qui excitent à l'action, & qui animent à faire agir promptement ceux à qui on parle, comme celle-ci;

Audentes fortuna juvat:

Ou celles qui augmentent la passion; comme ces deux figurées, & du même stile.

Quid non mortalia pectora cogis
Auri sacra fames?
Improbe amor, quid non mortalia pectora cogis?

On en use d'une autre maniere à l'égard du menu peuple, & des personnes Comiques. On les fait souvent parler par Sentences, ou pour mieux dire, par proverbes & par quolibets. La raison de cette diversité, est que les personnes graves inventent ce qu'elles disent, selon les occasions; ainsi, leurs Sentences sont des reflexions ou savantes ou judicieuses, qui doivent leur être inspirées par les objets pré-

préſens. Or il eſt rare que les objets préſens inſpirent ces ſortes de penſées générales à des perſonnes paſſionnées, & fort attachées à leur intérêt. C'eſt là ce qui en doit regler l'uſage dans les Poëmes; & ce que l'Art & la Nature ont fait pratiquer à Virgile. Mais les petites-gens n'inventent pas; ils ne font que redire par cœur ce qu'ils ont ſouvent oüi dire aux autres, & ce que l'on peut ſuppoſer qu'eux-mêmes ont dit cent fois. Ainſi, leurs Sentences ne leur coûtent aucune reflexion, ni aucun raiſonnement. De-plus, elles ne trouvent pas de paſſion qu'elles interrompent contre l'Art : mais elles font rire, & cela eſt plus conforme à l'Art, & à l'air Comique.

CHAPITRE V.

Des Sentences déguiſées.

NOus venons de dire qu'il falloit déguiſer les Sentences; nous propoſerons ici dans quelques exemples de Virgile, les manieres dont il a fait ces déguiſemens. La plus générale eſt de ne point énoncer l'inſtruction morale univerſellement, mais d'en faire l'application à l'action dont il s'agit. Voici par exemple une Sentence pure, & prononcée univerſellement : *Ceux qui haiſſent leurs fréres en cette vie, en ſeront ſévérement punis dans les enfers.* Virgile l'applique à ſon action, en diſant qu'Enée étant dans les Enfers, y trouva dans les peines ceux qui avoient haï leurs fréres ſur la terre.

Hic, quibus inviſi fratres dum vita manebat, Inclusi pœnam expectant. *En.* 6.

Il y a diverſes manieres de déguiſer les Sen-

Sentences, & de les appliquer à l'action. Quelque-fois la ſuitte ſeule a cet effet, quand le Poëte eſt adroit à la bien ménager. Dans le ſecond livre de l'Enéide, les Troïens étoient en peine de ce qu'ils feroient du Cheval de bois que les Grecs avoient laiſſé. Enée qui fait ce récit rapporte les ſentimens de quelques perſonnes conſidérables, de Timœtes, de Capis, de Laocoon, & autres, & il y mêle les diſcours du peuple *qui dans la contrarieté de ſes ſentimens ne ſavoit à quoi ſe réſoudre.* On ne voit là qu'un ſimple récit de ce qui ſe paſſoit en cette occaſion particuliere entre les Troïens; cela ſe peut concevoir ſans Sentence & ſans propoſition générale & univerſelle. Mais ſi cette penſée eſt retirée de la ſuitte & conſidérée ſeule; elle eſt ſans doute une Sentence, & un diſcours qui fait connoître en général le naturel & les inclinations inquiétes d'un peuple, qui délibére en tumulte, & qui ne ſait à quoi ſe réſoudre:

Tantùm ſeries junctura poller. Hor. Poët.

Scinditur incertum ſtudia in contraria vulgus.

Scinditur incertum ſtudia in contraria vulgus.

Il n'importe en quelle perſonne, & en quel nombre ces ſentimens ſoient énoncez:

Tu ne cede malis, ſed contra audentior ito
Quo tua te fortuna ſinet. *En. 6.*

Quo fata trahunt retrahuntque, ſequamur.
Quidquid erit, ſuperanda omnis fortuna ferendo eſt. *Eneid. 5.*

Une Sentence s'exprime également bien en toutes ces manieres: & ces penſées tirées de leurs places & conſidérées ſans ſuitte comme je les préſente ici, ſont de véritables Sentences, & des préceptes moraux qui nous affermiſſent contre toutes ſortes d'accidens fâcheux, & contre les oppoſitions de la fortune. Mais dans la ſuitte du Poëme, ce ne ſont pro-

proprement ni Sentences, ni préceptes généraux; mais des avis que l'on donne à Enée pour les occasions particulieres, où il se rencontre.

La phrase Latine a en cela sur la Françoise, un avantage qu'elle tire de l'Ellipse. Il est souvent aussi bon en Latin de supprimer un mot que de l'exprimer. De sorte que supprimant le mot qui fait l'application particuliere, on laisse la pensée dans cette espéce d'ambiguité ingénieuse que nous venons de trouver aux exemples précédens, où il n'y a rien de sous-entendu. Voici un exemple de cette Ellipse. Les Troïens réduits à la derniere extrémité par Turnus, & prêts d'être forcez, voient Enée qui vient les secourir. Le Poëte dit: *Spes addita suscitat iras.* Cette expression signifie également, ou en particulier, que *l'espérance qu'ils reçoivent rétablit & augmente leur courage*; ou en général, que *L'espérance d'un secours prochain & assuré reléve le courage, & donne de nouvelles forces.* Si le Poëte eut ajoûté un mot, & s'il eut dit, *Ollis spes addita suscitat iras*; le prémier sens seroit manifestement exprimé, & ce ne seroit pas une Sentence pure, mais l'application d'une Sentence. La suppression de ce mot fait une Sentence en forme. Mais cette suppression étant si naturelle que l'on peut sans difficulté y sous-entendre ce mot; elle fait r'entrer la Sentence dans le corps du discours, & l'empêche, pour ainsi dire, d'émettre en saillie. C'est une de ces liaisons fines & délicates que Perse demande.

Ut per leve severos Admittat junctura ungues.

La seconde maniere de déguiser les Sentences, est de les appliquer sensiblement à l'action particuliere. Cela se fait en mettant la con-

conclusion particuliere d'un raisonnement fondé sur une proposition générale que l'on n'exprime point. En voici un exemple. Didon se plaint de ce qu'elle n'avoit pas attaqué Enée pendant qu'il étoit en son pouvoir; & elle se fait cette objection: Que cette attaque auroit été aussi dangereuse pour elle, que pour son ennemi. *Verum anceps pugnæ fuerat fortuna.* On peut y répondre par ce raisonnement: Quiconque est résolu de mourir n'a rien à craindre: je n'avois donc rien à craindre, puisque je suis résoluë de mourir. Il eut été ridicule d'exprimer tout cela dans un Poëme, & de faire ainsi raisonner une personne aussi emportée que Didon étoit alors. Il falloit donc choisir l'une ou l'autre de ces deux propositions; chacune est assez intelligible. L'esprit de celui qui compose détermine ordinairement cela sans réflexion, & il prend le parti où le jette sa sagesse trop tranquile, ou bien son imagination judicieusement échauffée, & trans-formée en celle du personnage qui agit, & qui parle. Ainsi, le sage & sentencieux Sénéque n'eut pas manqué de prendre la proposition générale. Qu'importe? eut-il dit. *Nil timet certus mori.* Virgile a suivi son feu, & son stile ordinaire. *fuisset!* (dit-il) *Quem metus moriturum?*

Souvent dans les Tragédies, où la Morale doit moins paroître que dans l'Epopée, Sénéque énonce ses pensées moralement & par Sentences; & Virgile au contraire, dans le Poëme Epique, & dans les endroits qui sont pour la Morale, cache ses Sentences sous des figures, & sous des applications particulieres. Ce Tragique dans le dessein de joindre l'utile à l'agréable, en use de telle sorte, qu'il

qu'il fait disparoître l'agréable, & qu'il étouffe la passion qui doit regner, pour mal placer une Sentence, dont souvent tout l'effet n'est que de choquer ceux qui y font de justes reflexions; comme dans ce que nous avons vû de l'Oedipe. Et Virgile retenant dans une Sentence qu'il emploïe, tout ce qu'elle a d'utile & d'instructif à quoi il est obligé; y mêle l'éclat & la tendresse des passions, avec un jugement & une addresse qui lui est particuliere.

Si quelque chose nous doit exciter à la vertu & à la fuitte des crimes, c'est sans doute cette maxime: Que la prémiere & la plus belle récompense d'une bonne action, est la vertu même, & les bonnes habitudes que l'on contracte par ses bonnes actions; comme au-contraire, les actions vicieuses impriment en nous l'amour des vices & les habitudes de les commettre, qui quelque-fois passent en une espéce de malheureuse nécessité. Ces habitudes sont tellement enracinées en nous, que la mort ne nous les fait point quitter: nous conservons éternellement les amours & les inclinations que nous avons contractées en cette vie, & avec lesquelles nous mourons. De sorte que ceux qui sont assez malheureux pour sortir de cette vie avec des inclinations criminelles, s'engagent en des supplices effroïables, dans la connoissance qu'ils ont alors de la difformité des crimes dont ils ne peuvent plus se défaire, & de la beauté de la Justice & de la vertu dont ils se sont privez pour jamais. Virgile enseigne tout cela en diverses Sentences déguisées d'une maniere admirable.

La prémiere est. Que les mœurs & les habi-

habitudes sont la plus belle récompense des bonnes actions. Il joint cet excellent précepte à tant de tendresse qu'il est difficile de dire qui l'emporte en cet endroit, ou de l'utile, ou de l'agréable. Un jeune Seigneur, c'est Euriale, le plus aimable & le plus aimé des Troïens, trouve une occasion importante de servir son Prince, à laquelle rien ne l'oblige que sa seule vertu. Il l'embrasse avec ardeur, & il va s'exposer à une mort, qui peut-être coûtera la vie à sa Mére. Elle aimoit ce fils avec tant de passion, qu'elle fut la seule qui le suivit en Italie, sans craindre les périls ni les fatigues qui avoient arrêté toutes les autres femmes en Sicile. Euriale qui répondoit parfaitement à cet amour de Mére, n'ose aller prendre congé d'elle, parce qu'il ne pourroit supporter la tendresse de ses larmes. Il la recommande donc au jeune Ascagne. Ascagne la reçoit en sa protection: & ils expriment de part & d'autre tous les mouvemens qu'un grand Poëte étoit capable de leur inspirer. C'est au milieu de ces mouvemens, qu'un sage Vieillard les larmes aux yeux, embrasse Euriale & son cher Nisus; qu'il les congratule, & que pour récompense de tant de vertu, il leur promet celle dont nous venons de parler.

Humeros dextrasque tenebat
Amborum, & vultum lachrymis atque ora rigabat.
Quæ vobis, quæ digna, viri, pro talibus ausis
Præmia posse rear solvi? Pulcherrima primum
Dii moresque dabunt vestri.

La seconde Sentence est, Que nous perdons la

la vie sans perdre les habitudes que nous y avons contractées. Le Poëte fait mention des habitudes fâcheuses & affligeantes, à l'occasion des Amans qu'Enée rencontre dans les mêmes miséres qu'ils souffroient avant leur mort:

Curæ non ipsâ in morte relinquunt. Eneid. 6.

Et il en dit autant des inclinations agréables, lorsque dans les Champs Elysiens, Enée trouve les Héros qui prenoient les mêmes divertissemens auxquels ils avoient pris plaisir avant leur mort.

Quæ gratia currûm, Eneid. 6.
Armorumque fuit vivis, quæ cura nitentes
Pascere equos: eadem sequitur tellure repostos.

Le Poëte fait une application particuliere de celle-ci par les termes de Chars & de Chevaux qu'il y joint. On les en peut entierement retrancher; & ce qui restera sera une Sentence pure & en forme. *Quæ gratia fuit vivis, quæ cura. eadem sequitur tellure repostos.* La précédente est pure & générale dans les termes & dans l'expression. *Curæ non ipsâ in morte relinquunt.* C'est la suitte seule qui la rend singuliere, & qui la fait r'entrer dans le corps de l'action. Ces deux applications particulieres disent en général la même chose, & enseignent que *l'on garde éternellement les mêmes passions, & les mêmes habitudes que l'on a contractées pendant cette vie, & dont on ne s'est pas défait avant la mort.*

C'est encore ce que nôtre Poëte nous enseigne, lorsqu'entre les supplices de son Enfer, il met celui que les criminels y souffrent à la vûë de la justice & de la vertu qu'ils ont méprisée; & dont ils se sont éternellement privez. Le malheureux Thésée, dit Virgile, est

Sedet æternumque sedebit Infelix Theseus: Phlegiasque miserrimus

Omnes Admonet, & magna testatur voce per umbras : Discite justitiam moniti, & non temnere Divos.

est dans le Tartare, & y sera éternellement; & Phlégie encore plus misérable, fait entendre ces paroles à tous ceux qui sont en ce lieu : Ecoutez, dit-il, à ces malheureux, & apprenez ce que c'est que la Justice & que la Piété. Cet endroit présente une Sentence déguisée d'une maniere bien différente de celles dont nous avons parlé. Car les prémieres sont cachées dans l'expression qui les contient. Mais celle-ci au-contraire, n'est point contenuë dans l'expression qui la présente. Qui est-ce qui d'abord ne prendra pas ce vers de Virgile pour une Sentence, & pour un avertissement d'être juste & pieux :

Discite justitiam moniti ; & non temnere Divos ?

En-effet, on ne peut douter que ce ne soit le dessein du Poëte ; si, l'on ne considére que la personne, & celle des Lecteurs : & l'on ne peut lui reprocher qu'il ne lui a pas donné toute sa force : au-contraire, c'est sans doute rendre cette Sentence bien touchante & bien convaincante, que de la faire prononcer dans cet épouvantable lieu de supplices, où sont cruellement punis ceux qui en ont négligé la pratique.

Sedet, æternumque sedebit.

Mais lors que sans considérer la personne du Lecteur, on jette les yeux sur la suite, & qu'on n'a égard qu'à celui qui parle, & qu'à ceux à qui il s'addresse : Il est difficile de se persuader, que Virgile ait voulu inspirer la piété & la justice à des ames qui n'en sont plus capables, étant condamnées à souffrir des peines éternelles dans un lieu d'où elles ne doivent jamais sortir. Le sens du Poëte est donc autre, puis-

puis-qu'il fait dire ces paroles en un endroit où il ne s'agit que de crimes & de châtimens. Les peines des sens, qu'il a marquées par les chaînes, les foüets, les roües, & les feux, ne sont pas les plus grandes. La conscience en forme, à qui celles-là n'ont rien de comparable. Et comme nôtre Auteur a dit, que les choses qui sont hors de nous ne sont pas même en cette vie la plus grande récompense des actions vertueuses; il a voulu aussi que nous seussions, qu'il en étoit de même des supplices, & que nôtre ame n'avoit point de plus cruel bourreau qu'elle-même.

Perse qui a pris plusieurs choses de Virgile, peut bien aussi en avoir tiré cette pensée. Ce Poëte n'a pû imaginer de supplice plus horrible, que de voir la Vertu quand on s'est jetté dans la malheureuse nécessité de ne pouvoir plus la suivre. Platon disoit que si la Vertu pouvoit être vûë des yeux du corps, elle attireroit tout le monde. Quel supplice donc ne souffrent pas ceux qui la voient plus clairement que par les yeux du corps, & qui loin de pouvoir joüir de sa beauté, se voïent inséparablement attachez à la difformité des vices contraires, avec lesquels on les force de faire cette comparaison, quand on leur crie au milieu de leurs tourmens:

Discite justitiam moniti, & non temnere Divos?

Magne Pater Divum sævos punire Tyrannos
Non alia ratione velis, cum tetra libido
Moverit ingenium ferventi tincta veneno.
Virtutem videant, intabescantque relictâ.
Anne magis Siculi gemuerunt æra juvenci?
Et magis auratis pendens laquearibus ensis,
Purpureas subter cervices terruit?

CHA-

CHAPITRE VI.

De quelques autres Penſées.

LEs *Pointes* & les belles Rencontres ſont dans l'Agréable, ce que les Sentences ſont dans l'Utile. Leurs brillans ébloüiſſent les jeunes Poëtes, & les autres qui ont plus d'eſprit que de jugement. Les Sentences refroidiſſent l'action, & arrêtent les mouvemens par une gravité à contre-temps; & les Pointes corrompent la majeſté du Poëme par des gentilleſſes qui en ſont indignes. Ces bons mots fourniſſent quelque-fois des ſentimens forcez & ridicules, quand un Auteur veut les préparer, & faire naître les occaſions de les emploïer. Agamemnon querelle Pyrrhus dans les Troades de Sénéque, & lui reproche que le lieu de ſa naiſſance eſt enfermé dans les eaux. Pyrrhus petit fils de Thétis lui réplique, que ces eaux étoient celles de ſon Aïeule: d'où on conclud, qu'elles ne peuvent nuire à ſon Iſle, ni borner ſon Empire; puis-qu'elles lui appartenoient en quelque façon. C'étoit répondre ingénieuſement: Mais de quoi s'aviſoit Agamemnon, de lui reproche qu'il étoit né dans une Iſle? Jamais ce Roi des Rois n'eût ainſi parlé à Pyrrhus, ſi le Poëte n'eût ſeu ce que ce jeune homme avoit à répondre.

Inclusa fluctus.

Nempe conjugis maris.

Il eſt plus facile de remédier à ce défaut, qu'à ce que les Sentences ont de mauvais; Parce-que les Sentences & les Préceptes Moraux ſont néceſſaires à l'Epopée, qui eſt faite pour

pour inſtruire, & qui ne le peut ſans cela. Ainſi, on ne peut les bannir. Il faut en apprendre l'uſage, & cela demande beaucoup d'art, beaucoup d'eſprit & un jugement meur & ferme. Un compoſé de ces pieces eſt une choſe fort rare. Mais les Pointes ſont ſi peu néceſſaires, qu'on peut les retrancher entierement. Nos Poëtes ont pris ce parti. Entre tant de Sentences, on trouve ſi peu de ces Pointes & de ces gentilleſſes; que l'on peut juger que celles qui s'y rencontrent s'y ſont comme gliſſées ſans que le Poëte y ait pris garde. Virgile étoit trop ingénieux pour ne rencontrer pas en ſon chemin beaucoup de Pointes qu'il n'a pas miſes, & que par conſéquent on peut préſumer qu'il a rejettées exprés.

L'*Amplification* des choſes dont on parle appartient encore au même génie; & les amateurs des brillans, & des belles penſées, ſont ſujets à une Amplification défectueuſe. Dans la Thébaïde de Sénéque, Oedipe renonce à l'innocence qu'il avoit conſervée au milieu des crimes qu'il avoit commis, & il les avouë tous, par le ſeul deſir de faire voir la grande amitié qu'il a pour ſa fille Antigone. Il avoit égorgé ſon Pére, il avoit épouſé ſa Mére, ſans les connoître. Il s'en étoit cruellement puni. Mais voïant qu'Antigone ne l'abandonnoit point dans ſon malheur: O ma fille, lui dit-il, je me ſai bon gré d'avoir commis un parricide & un inceſte à qui je dois vôtre naiſſance. Le génie de Stace, & la manie qu'il a de faire toutes choſes grandes, eſt telle; qu'il aime mieux ſe contredire que d'y manquer. Quand il veut amplifier la valeur de Capanée, Jupiter ne croit pas que tout ce qu'il

Nate, quem tanti eſt mihi Genuiſſe, vel ſic.

Toto Jove fulmen adactum.

qu'il eſt, ſoit trop pour combatre ce grand homme : & aprés avoir lancé un coup de tonnerre de toutes ſes forces, il eſt prêt de recommencer. Et quand il eſt queſtion de parler de la grande puiſſance de Jupiter : ce même Dieu rit de la vanité & de la foibleſſe de Capanée ; & le dédaigne tellement, qu'il ſe réſout à-peine de prendre en main ſon foudre pour le fraper.

Potuit fulmen meruiſſe ſecundum. Ipſe furentem Riſit, & incuſſa ſanctarum mole comarum : Quænam ſpes hominum tumidæ poſt prælia Phlegræ ? Tune etiam feriendus ? ait.

La *Doctrine* affectée & la connoiſſance de toutes les Sciences & de tous les Arts, eſt encore un écueil dangereux pour la vanité des Ecrivains. Si un Poëte doit tout ſavoir ; ce n'eſt pas pour debiter ſa Science, & pour faire voir l'étenduë de ſon eſprit : mais pour ne rien dire qui le faſſe paroître ignorant, & pour parler correctement en quelques rencontres. Il faut même que ces rencontres ſoient naturelles, & qu'elles paroiſſent inévitables, & non recherchées. Nous en avons vû un exemple dans la doctrine de l'immortalité de l'Ame, que Virgile a ſi judicieuſement, & ſi néceſſairement placée en ſon ſixiéme livre.

Il eſt ſi aiſé d'emploïer en un Poëme les termes de toutes ſortes d'Arts, que c'eſt y faire peu de réflexion, ou avoir l'eſprit bien médiocre, que d'ambitionner la loüange de l'avoir fait. Il ne faut que lire un livre qui traite de l'Art dont on veut parler ; ou s'entretenir avec quelque Artiſan : & puis, faire voir ce que l'on aura écrit à quelqu'un qui l'entende. Un Auteur ſera bien miſérable s'il n'en vient à bout par ce moïen : mais il ne ſera pas fort habile pour y avoir réüſſi. Jamais un grand Poëte n'aura cette baſſe & inutile vanité dans un Poëme Epique. Qu'il apprenne, & qu'il ſache tout ; mais ſeulement

ment pour s'en servir comme nous avons dit ; & qu'il le fasse en emploïant les termes les plus communs & les plus intelligibles qu'il pourra. Il ne faut jamais géner inutilement l'esprit de ses Lecteurs: Les Passions & le plaisir demandent un grand dégagement de tout le reste.

Le desir de paroître Docte fait que le Poëme s'en ressent par tout. On verra des Femmes qui dans une passion violente feront réflexion à des choses, que vrai-semblablement elles ignorent, & aus-quelles, quand elles les sauroient, elles ne doivent point penser dans l'état où elles se trouvent. Ces Héroïnes Poëtiques savent l'Histoire, la Fable, la Géographie, quantité de propriétez naturelles & curieuses, de fort belles leçons de Morale : en-fin, elles n'ignorent rien dans leurs emportemens, de tout ce que le Poëte sait dans son cabinet, & au milieu de ses livres & de ses recueils. Si elles se plaignent de quelque cruauté, elles alléguent tout ce qu'il y a eu de Tyrans cruels, & connoissent sans se méprendre, en quoi consistoit la mauvause inclination de chacun d'eux. Ce n'est pas assez que de nommer Busiris & Dioméde ; il faut y ajoûter les Autels de l'un, & les Chevaux de l'autre. Elles auroient honte de savoir seulement que les Scythes sont cruels ; elles ne doivent pas ignorer qu'ils n'ont point de demeure arrétée ; mais qu'ils sont aujourd'hui en un lieu, & demain en un autre. C'est ce que savoit l'Andromaque de Sénéque, & à quoi elle faisoit réflexion pendant le triste récit de la mort de son fils unique le petit Astyanax, que l'on venoit de précipiter du haut d'une Tour. Si l'on fait toutes ces réflexions, on ne peut être touché de ces plain-

Quis Colchus aut quis sedis incertæ Scytha Commisit ? aut quæ Caspium tangens mare Gens juris expers ausa ? Non Busiridis Puerilis aras sanguis aspersit feri. Nec parvagregibus membra Diomedes suis Epulanda posuit.

Nec nocte paratum Plorabit qui me volet incurvasse querelâ. *Hor. Poët.*

plaintes si doctes : & si l'Auditeur n'y pense pas, à quoi servent-elles ?

Les fureurs de Médée ne sont pas moins doctes, que la tristesse d'Andromaque. Cette Furieuse menace de brûler le Palais du Roi de Corinthe. La flâme sera si grande qu'on la verra du Promontoire de Malée, qui est à l'autre bout du Péloponnése. Cela ne suffit pas; cette passion n'eût pas eté assez docte, si Medée n'eût ajoûté, Que ce Promontoire n'est pas accessible, & que les rochers qui l'environnent à fleur d'eau, obligent les vaisseaux à faire de longs circuits, & à n'en approcher que de fort loin, ce qui alonge beaucoup la navigation. Quelque-fois même, ne pouvant exprimer ces choses d'une maniere assez étenduë pour être intelligible, tout sera renfermé en une épithéte, en un adverbe, ou en quelque autre mot, qu'il faudra que le Lecteur devine. Les Poëmes ne sont point inventez pour cela.

Je ferai encore ici une réflexion; Que s'il faut éviter l'ostentation, & ne pas affecter de paroître Docte: il ne faut pas aussi se jetter dans une faute contraire à celle-là, & paroître ignorant, comme Stace a fait au commencement de sa Thébaïde. Il entreprend la guerre d'Ethéocle & de Polynice, & avant que d'entrer en matiere, il raconte tout ce qui s'est passé dans la fondation de Thébes, & depuis jusqu'à leur temps. Il exprime cela par un Doute: & il demande à ses Muses, s'il doit commencer son récit par le ravissement d'Europe. Ce doute marque une ignorance de l'Art si grossiere, que c'est bien manquer de jugement que de donner de soi-même à ses Lecteurs, une opinion si desavantageuse:

Unde jubetis Ire Deæ? Gentisne canam primordia dicam? &c.

CHA-

CHAPITRE VII.

De l'Expreſſion.

L'Expreſſion doit être accommodée aux matieres que l'on traite, & par conſéquent être belle, noble, & élevée dans le Poëme Epique, comme dans la Tragédie. Mais il eſt important de remarquer que cette beauté & cette grandeur ont beaucoup d'étenduë & ſont comme un genre qui a pluſieurs eſpéces particulieres. Cela ſera aiſé à concevoir, ſi on ſe reſſouvient de ce que nous avons dit au livre quatriéme, du Caractére du Héros, & de tout le Poëme en général. Le Caractére d'Achille, celui d'Ulyſſe, celui d'Enée ſont grands, & ſont néanmoins bien différens entre eux. L'Iliade eſt toute dans les combats, dans la colére, & dans un emportement continuel ſans borne & ſans meſure. L'Odyſſée au-contraire, n'eſt que Prudence, que Patience, & que Sageſſe. Auſſi, les Savans remarquent une différence conſidérable dans le ſtile & dans les vers de ces deux Poëmes. Il y a bien du flegme dans l'Odyſſée: mais l'Iliade eſt toute de feu. L'Enéide doit être beaucoup plus tendre que les deux Poëmes Grecs.

Outre cette prémiere diſtinction dont chaque partie comprend un Poëme entier: il y en a encore de moindres, qui diviſent chaque Poëme en ſes Epiſodes & en ſes moindres parties: Car quoi-qu'un même Caractére doive dominer; il ne doit pas néanmoins être par tout: Il ſe trouve ſouvent des endroits bien

Effutire leves indigna Tragœdia verſus. Indignatur enim privatis & prope ſoco Dignis carminibus narrari cœna Thyeſtæ. *Hor. Poët.*

Interdum vocem Co-

mœdia tollit, Iratusque Chremes tumido delitigat ore: Et Tragicus plerumque dolet sermone pedestri. *Hor. Poët.*

bien différens les uns des autres. Cela change tellement le stile, que quelque-fois la colére fait chausser le Cothurne à un Personnage Comique, & que la douleur le fait quitter aux Rois. Il me souvient d'une Reine de Théatre qui se plaignoit de ses longues misères avec un stile qui y étoit bien opposé. Elles les mettoit en paralélle avec le bon-heur de ses prémieres années: & elle comparoit ces divers états aux diverses saisons: Mais de telle sorte, qu'elle s'arrétoit seulement à décrire tout ce que le Printemps a de beau & d'agréable. Et lors-qu'aprés un tres-long tissu de ces belles choses qui n'inspiroient que le plaisir & la joïe, elle passoit à la description de l'Hyver; & que l'on espéroit ouïr en-fin quelque chose de conforme à l'état de cette Princesse infortunée; elle donnoit le change. Elle faisoit une description de l'Hyver, non en représentant ce qu'il a de triste; mais en s'étendant en beaux termes, sur toutes les beautez du Printemps qui lui manquent. Tout cela étoit exprimé en termes choisis, qui assurément ont coûté au Poëte ces études & ces veilles qu'Horace condamne dans les plaintes.

Nec nocte paratum Plorabit qui me volet incurvasse querela. *Poët.*

Il ne suffit pas de bien exprimer la Passion que l'on traite, il faut de-plus, ne pas la prévenir par quelque description qui donne d'abord des sentimens opposez. Je ne ferai point naître l'Aurore en riant, pour voir les tristes fureurs où Didon s'abandonne, quand la prémiere clarté du jour lui présente la fuite d'Enée. Ceci ne regarde pas moins la doctrine des Sentimens que celle de l'Expression; & souvent le tour & l'Expression

ſera toute la beauté d'une penſée. Une fable, une alluſion, un point de doctrine, une métaphore, ou quelque autre figure, ſera toute renfermée dans un mot. Ce que nous allons dire eſt plus particulierement pour l'Expreſſion.

Les Poëtes ſont obligez à garder les Regles de l'Art : mais ils ne doivent pas les faire paroître ouvertement. Souvent même ces reflexions nuiſent, & empêchent le plaiſir & la paſſion. En ce cas, ils ont recours à quelque expreſſion, & à quelque terme, qui étant de ſoi-même indifférent pour la matiere qui eſt traitée, & n'obligeant le lecteur à aucune reflexion qui diminuë ſon application au principal; donne lieu néanmoins de trouver les regles & l'artifice, à ceux qui le cherchent. En voici un exemple tiré de la ſuppoſition de ceux qui prétendent qu'Enée n'a point paſſé l'Hyver en Afrique. Le Poëte repréſente l'empreſſement avec lequel les Troïens mettoient leurs navires en état de faire voile en Italie, & il l'exprime ainſi :

Frondenteſque ferunt remos, & robora ſylvis
Infabricata fugæ ſtudio.

La penſée de Virgile paroîtra ſuffiſamment renduë, ſi l'on dit, que *Les Troyens diſpoſoient leur départ avec tant d'ardeur & de précipitation; qu'ils apportoient les arbres preſque au même état qu'ils étoient, ſans ſe donner le loiſir de les polir, d'ôter l'écorce, ni même de les ébrancher.* Et toutes-fois on n'a point exprimé le mot *frondentes*, qui marque expreſſément que ces arbres avoient des feüilles: d'où l'on peut conclure, que ce temps

n'étoit point la saison d'Hyver ; & que cette autre expression *Hyberno sidere*, que Virgile emploïe dans la même occasion, ne peut désigner cette même Saison ; mais qu'elle marque seulement *la constellation orageuse* d'Orion, qui regnoit en Eté.

Quinetiam Hyberno moliris sidere classem.
Dum pelago desævit hyems, aquosus Orion.

Les deux remarques que j'ai faites en ce Chapitre, sont d'autant plus nécessaires que ceux-là même qui n'inventent pas, mais qui n'entreprennent que de traduire, n'y font pas soûjours assez de réflexion. Un des plus illustres Traducteurs de l'Enéide, a donné en un seul vers l'exemple de ces deux choses. C'est en celui-ci du cinquiéme livre.

Septima post Trojæ excidium jam vertitur æstas.

Cela signifie que *le septiéme Eté finissoit déja depuis la ruine de Troye.* Le Poëte fait connoître par-là, qu'Enée n'a point passé l'Hyver à Carthage, puis qu'il y est arrivé vers le Solstice du septiéme Eté ; & que sur la fin de ce même Eté, il est de retour en Sicile. Cela fait encore voir qu'Anchise, dont alors on célébroit l'anniversaire, étoit mort à la fin de l'Eté. Cela sert en-fin beaucoup pour connoître quel est le temps & la durée de l'Action Epique dans l'Enéide. On a donc ruïné toutes ces preuves, & l'on en a mis de toutes contraires en cette traduction :

Le septiéme Printemps peint la terre de fleurs.

De-plus, cette expression agréable, & ces termes de *Printemps*, de *fleurs*, & de *terre peinte*, sont tout-à-fait opposez à la pensée de celle qui parle, & à l'occasion où cela est dit. Les Dames Troïennes pleuroient moins la mort d'Anchise, dont on faisoit l'anniversaire, que les misères qu'elles avoient

déja

déja souffertes sur la Mer, & celles qui leur restoient encore à souffrir. Elles ne pensoient donc pas aux fleurs du Printemps, ni aux beautez de la terre; mais à tout ce que la Mer a de triste & de fâcheux: & elles la regardoient les larmes aux yeux, & les soûpirs & les plaintes dans la bouche;

Cunctæque profundum
Pontum adspectabant flentes: Heu! tot vada fessis,
Et tantum superesse maris!

CHAPITRE VIII.

Comment il faut juger de l'Elocution.

QUoi que nous aïons dit des regles en ce traité, & de quelque maniere que nous nous soïons exprimez; nôtre dessein n'a pas été de former un Poëte, & d'enseigner à faire une Epopée: mais de faire mieux concevoir l'Enéide. Ainsi, nous devons tout faire retomber sur la maniere dont on doit juger de cet excellent ouvrage. C'est dans cette vûë que nous ajoûterons ici quelques reflexions générales, à celles que nous avons déja faites.

La justesse du jugement que l'on porte des Pensées & de l'Elocution d'un Auteur, dépend de la nature du Poëme qu'on lit, & que l'on doit connoître; & de-plus, des qualitez de l'esprit de celui qui le lit.

Horace touche le prémier point, dans la comparaison qu'il fait de la Poësie avec la Peinture. Les Peintures ont leurs jours, leurs

Ut Pictura Poësis erit

leurs distances & leur point de vûë, hors desquels elles perdent leurs graces & leur régularité. Les figures qui ornent la voûte d'un Dome extraordinairement élevé, sont grossieres où elles sont; & ne présentent à ceux qui les regardent de prés, que des membres monstrueusement disproportionez. Un homme se rendroit ridicule, s'il railloit sérieusement ces postures disgraciées, pour les-quelles les personnes intelligentes n'ont que de l'admiration. Parce-qu'en effet, ces irrégularitez sont beaucoup plus difficiles à bien faire, que toutes les beautez ordinaires, où tout est juste & régulier.

Quæ si propius stes, Te capiat magis, & quædam si longius abstes. Hæc amat obscurum, volet hæc sub luce videri, &c.

Il en est de même des ouvrages des Poëtes. Il est aisé de railler de la même maniere les plus excellens & les plus admirables. On invectivera contre Homére de ce qu'il pousse la bravoure d'Achille jusqu'à la brutalité; & de ce qu'il r'abbaisse la patience d'Ulysse jusqu'à souffrir l'état de mendiant. On rira de la douceur & de la dévotion d'Enée: & on lui préférera la valeur de Turnus. Et néanmoins, ce qui paroît défectueux en ces Héros Poëtiques, ne l'est que comme certaines Peintures sont irrégulieres quand on les a tirées hors de leur place, & qu'on les considére seules, & sans leurs accompagnemens. Ces défauts prétendus ont bien plus de justesse & d'artifice, & sont beaucoup plus difficiles à manier, que les beautez plattes, & les froides & languissantes perfections, que les Poëtes les plus médiocres peuvent transporter de la Morale dans leurs prémiers Personnages.

La Poësie a donc son jour & son point de

vûë

vûë comme la Peinture. Et pour connoître la beauté & l'artifice de quelque endroit, il ne faut pas l'examiner seul, & sans ses accompagnemens; On seroit en danger de se méprendre. On doit le lire avec les mêmes emportemens, avec les-quels il a été écrit. Et il faut que le Lecteur prenne ces mouvemens dans la suite, dans la matiere, & dans le fond du Poëme. Faire autrement, c'est se tromper, ou vouloir tromper les autres. C'est faire comme Eschynes quand il reprochoit à Demosthéne, que les termes dont il se servoit étoient moins des paroles que des monstres dans un discours. Pour les faire paroître tels, il les proposoit hors de leur place, & sans cette ardeur avec laquelle ils avoient été prononcez & ouïs. Cicéron dit que cela n'est pas difficile. Il n'est donc pas difficile de reprendre quelques beaux endroits d'Homére & de Virgile, & de les tourner en ridicules, par l'ignorance de l'Art, par l'addresse d'un ennemi, par la malignité d'un envieux, ou enfin, par les chicaneries d'un calomniateur.

Verborum portenta.

Facile est enim verbum aliquod ardens, ut ita dicam notare: idque restinctis, animorum incendiis irridere.

Nous pouvons aussi tomber en ces fausses Critiques, faute de connoissance & d'étenduë d'esprit. Nous voulons qu'Homére & que Virgile aïent formé les mœurs & les coûtumes de leurs Personnages sur les nôtres. Nous trouvons de la bizarrerie en des façons de parler, qui seroient ridicules en François si on les traduisoit mot à mot. Nous trouvons de grandes bassesses dans les termes de chaudrons & de marmites, dans le sang, dans les graisses, dans les intestins & autres parties des Animaux, parce-que tout cela n'est

n'eſt plus que dans nos cuiſines & dans nos boucheries, & que ces choſes nous font bondir le cœur. Et nous ne prenons pas garde que tout cela au temps d'Homére & de Virgile, étoit au goût du Saint Eſprit même, qui n'a jamais pû l'avoir mauvais; Que Dieu avoit tres-ſoigneuſement ordonné toutes ces choſes à Moyſe, comme les plus auguſtes & les plus vénérables qu'il vouloit que l'on employât dans la Religion & dans le culte qu'il éxigeoit des hommes: Et qu'en-fin, les Reines, les Princeſſes, & les perſonnes les plus délicates les regardoient avec attention, avec reſpect, & avec vénération. C'eſt donc ſuivant ces idées que nos Poëtes ont dû en parler. Ils auroient été impies de traiter ces matieres avec mépris. Et peut-être même qu'un Chrétien ne feroit guére mieux, s'il oſoit s'en railler, en faiſant réflexion que les livres d'Homére & de Virgile en uſent beaucoup moins, que quelques livres de la Sainte Bible, que l'on expoſeroit à la raillerie des Libertins & des Athées.

Moab olla Spei meæ. Moab lebes Spei meæ, &c. Pſal. 59, 107.

Porro filii Heli filii Belial neſcientes Dominum, neque officium Sacerdotum ad populum: Sed quicumque immolaſſet victimam, veniebat puer Sacerdotis, dum coquerentur carnes, & habebat fuſcinulam tridentem in manu ſuâ, & mittebat eam in lebetem vel in caldariam, aut in ollam ſive in cacabum: & omne quod levabat fuſcinula tollebat Sacerdos ſibi. Sic faciebant univerſo Iſraëli venienti in Silo. Etiam antequam adolerent adipem, veniebat puer Sacerdotis, & dicebat immolanti: Da mihi carnem, ut coquam Sacerdoti: non enim accipiam à te carnem coctam ſed crudam. Dicebatque illi immolans: Incendatur primùm juxta morem hodie adeps, & tolle tibi quantum deſiderat anima tua. Reg. 1. c. 2.

L'expreſſion n'a pas moins d'étenduë en ſon genre, & ne demande pas moins d'étude. Le Grec & le Latin ſont deux Langues mortes, dont nous ne ſommes plus les maîtres. Elles

Elles ont leur tour, leur délicatesse, & leur beauté, que nous devons étudier dans les originaux les mieux receus. Ce seroit être vain, que de présumer entendre des langues que nous ne parlons plus, aussi-bien que les Peuples qui les ont cultivées pendant tant de siecles, & que les hommes qui les ont le plus perfectionnées, & qui y ont le mieux réüssi. Un François oseroit-il aujourd'hui prétendre qu'il a plus de conditions nécessaires à un parfait Critique d'Homére, que n'en avoit Aristote? Il faut donc le croire quand il nous assûre, que ce Poëte a surpassé tous les autres dans l'art de bien écrire, soit pour ce qui regarde les sentimens & les pensées, soit pour ce qui regarde l'expression: & que non seulement il a excellé sur tous les autres; mais qu'il a parfaitement bien réüssi.

Λέξει καὶ διανοίᾳ πάντας ὑπερβέβληκε. Τὰς διανοίας καὶ τὴν λέξιν ἔχειν καλῶς, ὅις ἅπασιν Ὅμηρος κέχρηται καὶ πρῶτος καὶ ἱκανῶς.

Nous pouvons donc conclure, en finissant comme nous avons commencé. Les Langues, comme les Poëmes sont des inventions de l'Art & du génie, qui leur donne leur forme & leur perfection. Si nous voulons les bien connoître, & bien juger des Anciens: nous devons avant tout, nous former le jugement. De même que quand on veut connoître si une ligne est droite, on ne prend pas un morceau de bois tel qu'on le rencontre pour l'y appliquer: il faut que ce morceau de bois ait lui-même été prémierement dressé sur quelque chose de bien droit, si l'on veut qu'il serve de regle. Sans cela, si on l'applique, & qu'il ne touche pas à tous les endroits de la ligne; on ne devinera pas si le défaut est dans la ligne, ou dans le morceau de bois. Ainsi, avant que de juger d'un Poëme, il faut rendre nôtre jugement régu-

Poët. c. 24.

Usus, Quem penes arbitrium est & jus, & norma loquendi.

Hor. Poët.

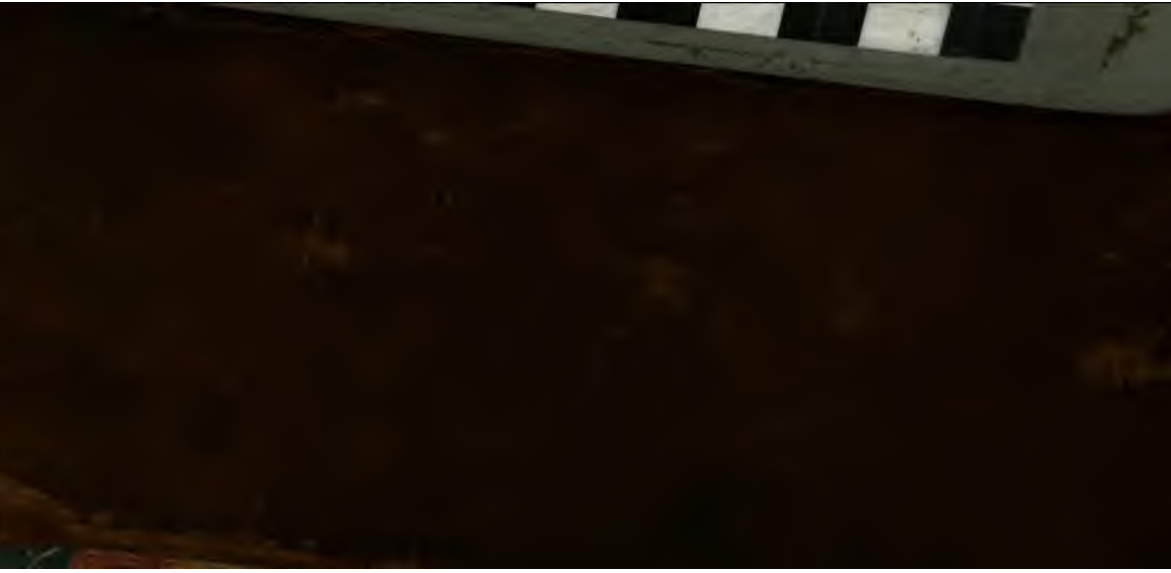
régulier, & l'éprouver sur les ouvrages excellens des meilleurs Maîtres. S'ils ne nous plaisent pas, nous devons plus-tôt croire que le défaut est dans nôtre jugement, que dans ces modéles : & s'ils nous plaisent, nous pouvons nous fier à nous mêmes avec plus d'assûrance, suivant cette judicieuse pensée de Quintilien : Que celui a qui Cicéron plaît, doit par là reconnoître qu'il a beaucoup profité.

Disons la même chose de nos quatre Auteurs. Une personne peut se fier à son jugement en ce qui regarde le Poëme Epique, & peut s'assûrer de sa régularité & de sa droiture, quand ses pensées, son génie, & ses raisonnemens se trouvent conformes aux préceptes d'Aristote & d'Horace, & à la pratique d'Homére & de Virgile.

FIN.

A FINE IS INCURRED IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW.

STALL-STUDY
CANCELLED

WIDENER
JAN 31 1999
DUE

WIDENER
MAY 1
STALL-STUDY
CANCELLED